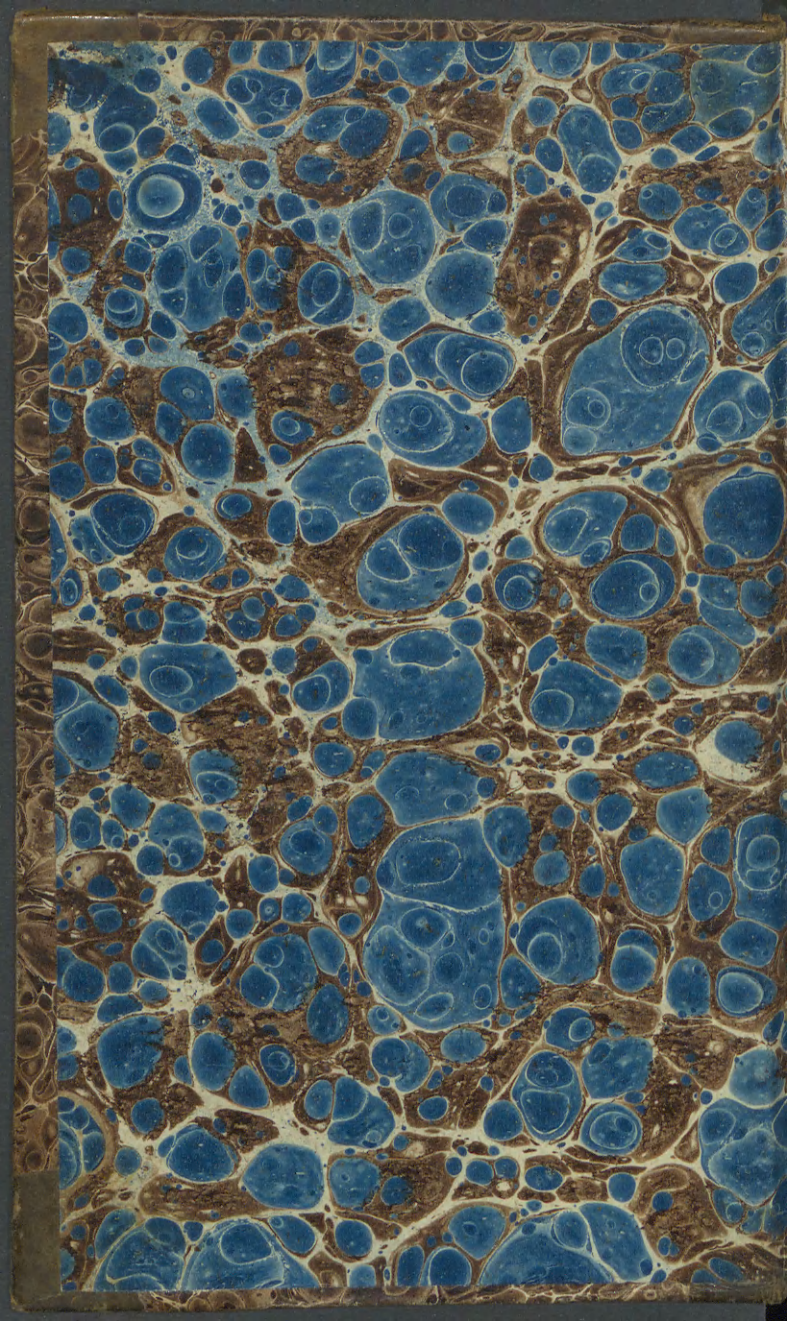
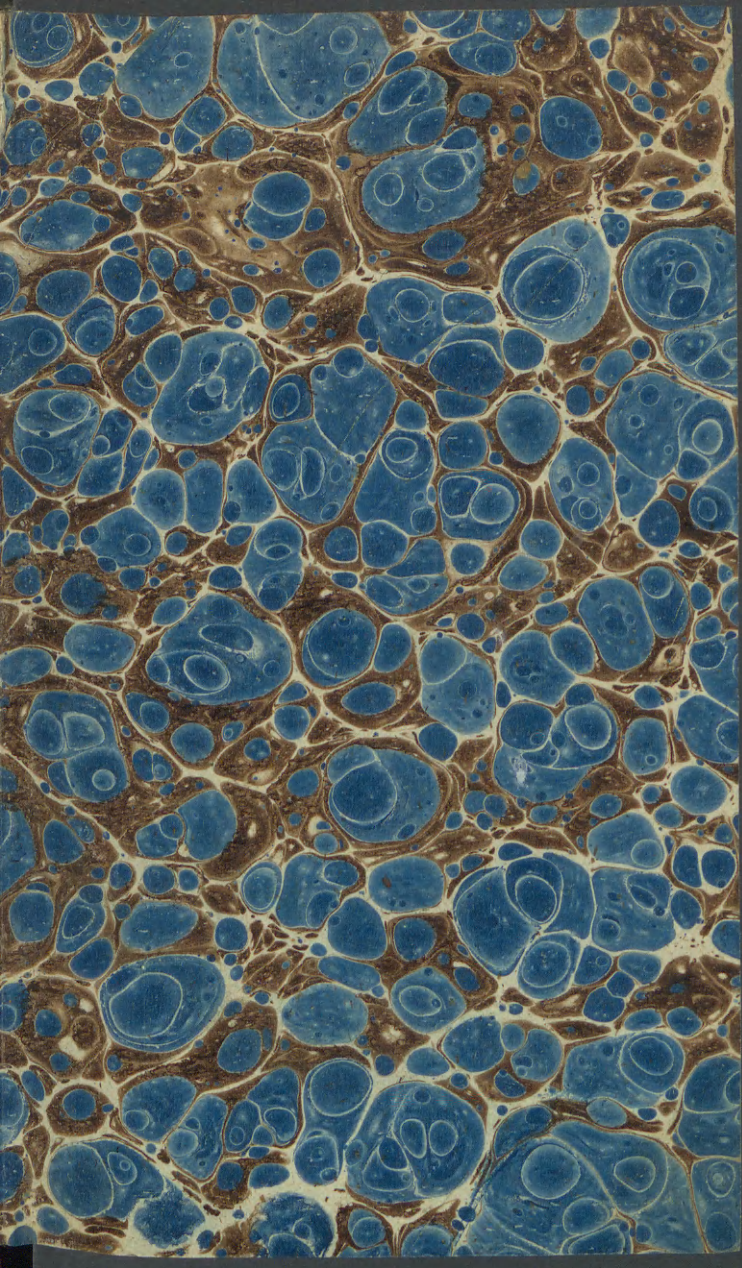
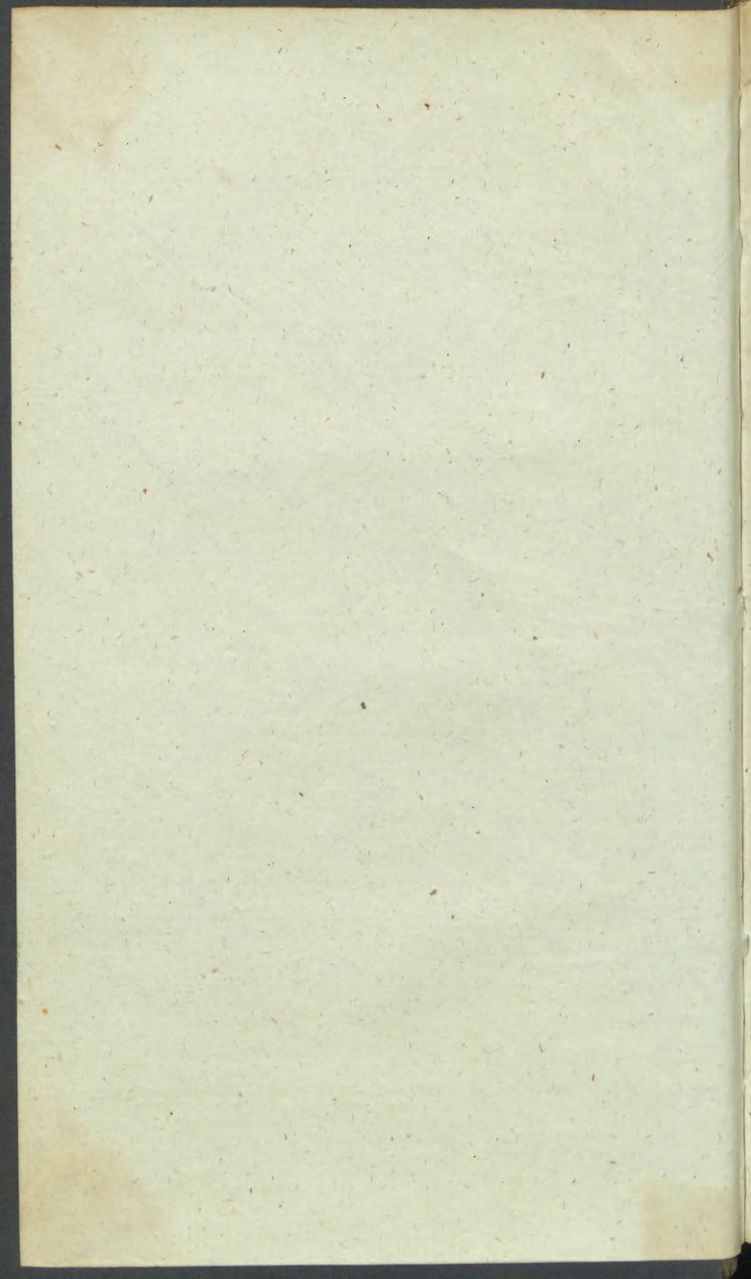
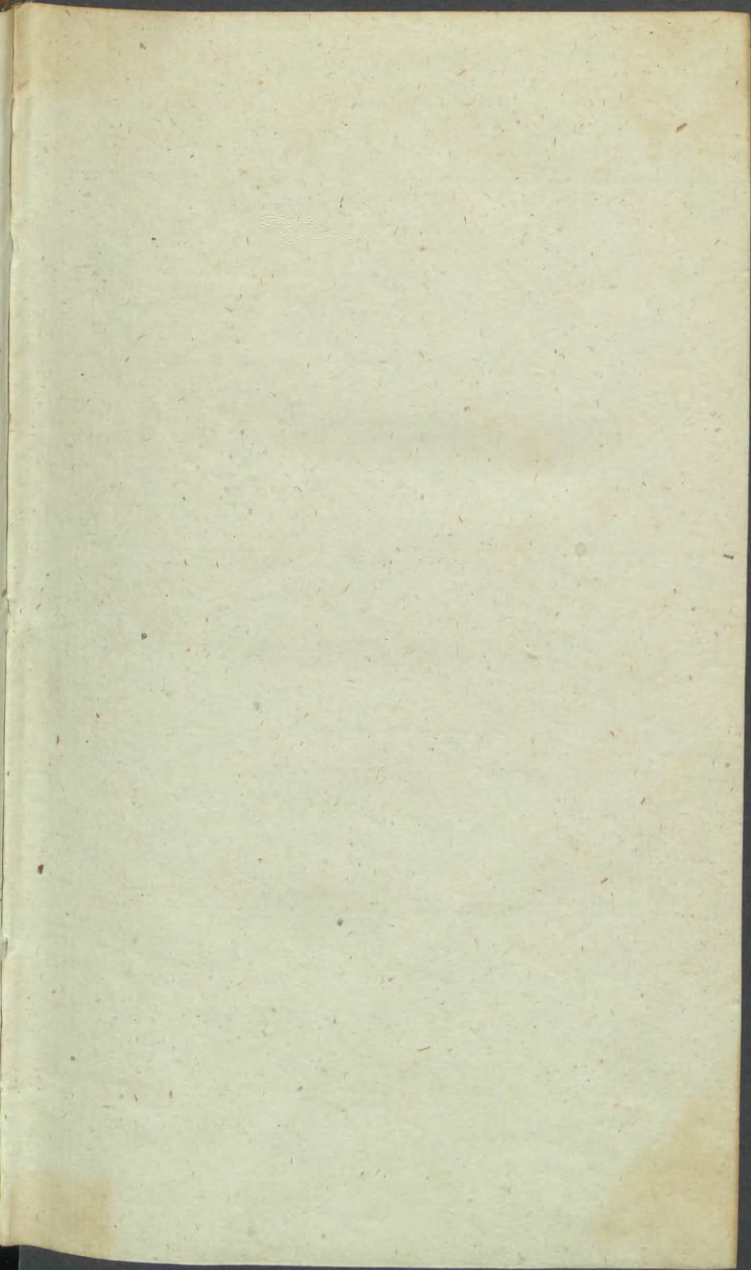


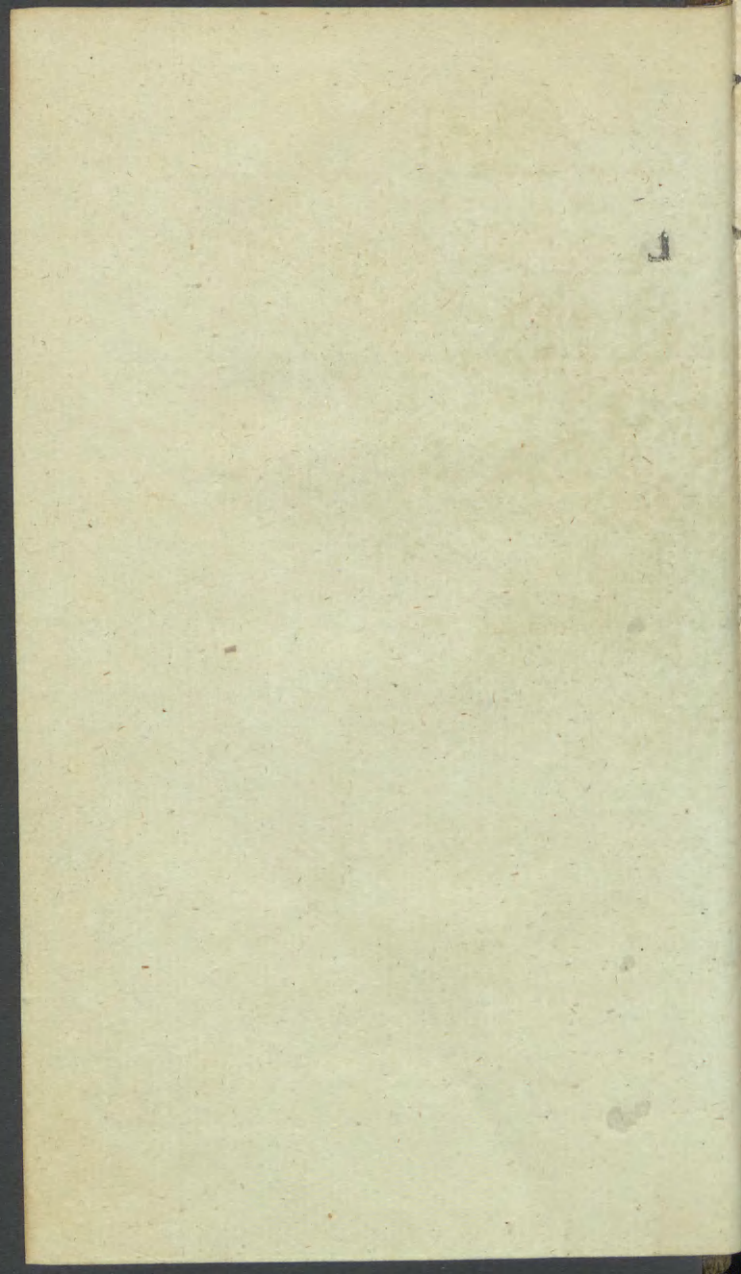












HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis son origine jusqu'à la paix
de Belgrade en 1740.

Par M. MIGNOT, Abbé de Scellieres,
Conseiller honoraire au Grand Conseil.)

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HORAT. I. Epist. 2.

(TOME PREMIER.)



4 volumes

A PARIS,

Chez LE CLERC, Libraire, Quai des
Augustins.)

M. DCC. LXXIII.

1773

(Avec Approbation & Privilège du Roi.)

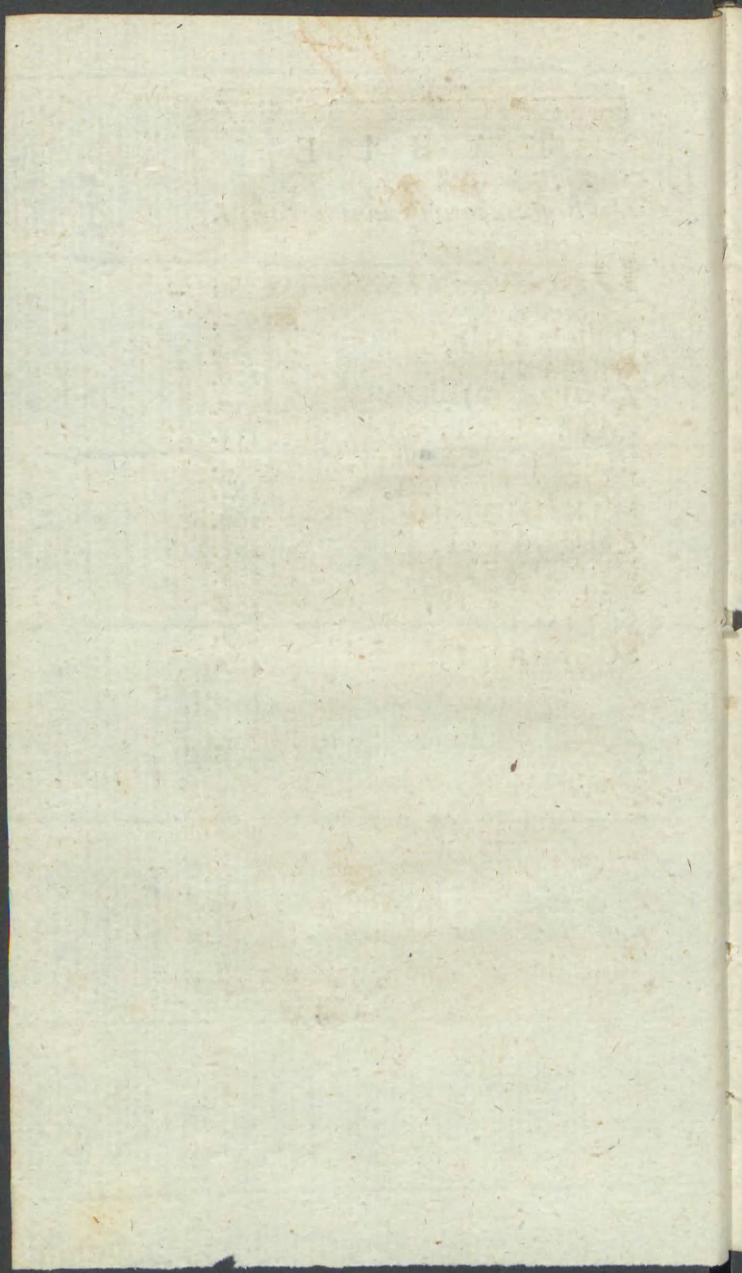


0-18-0-2693-
8°-7977

T A B L E

Des Regnes contenus dans le Tome I.

D ISCOURS sur Mahomet & ses succeffeurs ,	page 1.
OTHMAN I,	89.
ORCAN,	100.
AMURAT I,	117.
BAJAZET I,	133.
Interregne sous Soliman,	154.
Interregne sous Musa,	164.
MAHOMET I,	169.
AMURAT II,	182.
MAHOMET II,	228.
BAJAZET II,	309.
SELIM I,	378.
SOLIMAN I,	426.



PRÉFACE.

QUOIQU'ON regarde les Turcs comme des barbares , & que cette opinion ne soit pas sans fondement , j'ai cru que la connoissance d'un grand peuple , dont les possessions s'étendent dans trois parties du monde , & qui a beaucoup influé sur l'état de l'Europe entiere , intéresseroit ceux qui aiment l'Histoire , & que , pour parvenir à bien connoître les hommes , il étoit important de savoir ce qu'ils ont fait. Les Naturalistes observent toutes les especes d'animaux depuis l'éléphant jusqu'au ciron , depuis le tigre jusqu'à la colombe. Les différences que la Religion , le climat , les Loix , le Gouvernement peuvent avoir introduit parmi les hommes , méritent l'attention de celui qui veut étudier

l'humanité; plus les mœurs & le génie d'un peuple s'éloignent des nôtres, plus il est utile de les examiner, ne fût-ce que pour se convaincre que l'homme est par-tout le même, & que toutes ces dissemblances, quelque'importantes qu'elles soient, peuvent bien constituer le caractère propre d'une Nation, mais jamais influencer sur la nature humaine prise dans son essence; que les Loix, que les mœurs diverses ne changent pas plus nos âmes que les habits de diverses formes ne changent véritablement la forme de nos corps. On trouvera dans l'Histoire des Turcs autant de conquêtes, moins de Loix, moins d'ordre, plus de révolutions, plus de proscriptions, en tout plus de sang répandu que dans l'Histoire d'aucun autre peuple : mais on y verra les mêmes intérêts, les mêmes passions, les mêmes crimes, les mêmes talens &

les mêmes vertus que par-tout ailleurs.

Ceux qui sauront que je n'ai aucune connoissances des langues orientales, trouveront peut-être mon entreprise téméraire. Comme il est essentiel qu'un Historien gagne la confiance de ses Lecteurs pour leur propre intérêt, je dois compte aux miens des sources dans lesquelles j'ai puisé. Outre les Auteurs connus; tels que Leunclavius, Ducas, les Annales des Sultans, traduites par Gaudier, Calcondile & ses Continueurs, le Prince Cantimir, Sagredo, Ricaut, le Comte de Marfigli dont je n'ai pas à beaucoup près adopté toutes les idées, Baudouin, Bosio pour l'Histoire de Malthe, les Mémoires de Montecuculli, ceux du Prince Eugene, l'Histoire de Sobieski par l'Abbé Coïer, j'ai eu le bonheur de trouver des secours auxquels je ne devois pas m'attendre; ils m'ont déterminé à

entreprendre cet Ouvrage , dont je ne suis , à proprement parler , que le Rédacteur. M. Cardonne , Secrétaire interprete du Roi pour les langues orientales , & Professeur en langue sarabe au College royal , qui a servi la Cour & le commerce de France en qualité de Drogman dans plusieurs Echelles pendant vingt années , a pris la peine de traduire les morceaux les plus intéressans & les plus instructifs des trois Annalistes Turcs Naïma Effendi , Rachid Effendi , & Tchelebi Zadé , qui commencent l'an 1594 de l'Ere chrétienne , & finissent en 1727. Il a bien voulu me communiquer son manuscrit avant de le déposer à la Bibliothèque du Roi. M. Bejault , Garde des manuscrits de cette Bibliothèque , a eu aussi la bonté de me confier plusieurs traductions d'originaux turcs , qui contiennent des parties intéressantes de

leur Histoire. M. le Baron de Tott, fils d'un Gentilhomme Hongrois, envoyé par le Roi de France à la Porte, & qui lui-même a été chargé par le ministère de plusieurs affaires en cette Cour, en partant pour remplir d'autres commissions, m'a laissé les remarques que quinze ans de séjour à Constantinople, un esprit observateur & des connoissances de la langue turque l'avoient mis à portée de faire.

Ces lumieres, si utiles pour mon objet, m'ont fait desirer d'en acquérir de plus en plus. J'ai pris la liberté de demander à M. le Duc de Choiseul qu'il me fût permis de consulter la correspondance de tous les Ambassadeurs de France à la Porte, qui est consignée dans le dépôt des affaires étrangères. La protection constante que ce Ministre accordoit aux Lettres & à la vérité, l'a engagé à ne pas rejeter ma demande. J'ai trouvé dans

ces manuscrits les détails les plus circonstanciés , les plus intéressans & les moins suspects. Pendant près de deux siècles consécutifs , les Ambassadeurs rendent compte à leur Cour non-seulement des grands événemens qui arrivent à la Porte , mais même des causes & des suites de ces événemens. Nous voyons ces Ministres jouer les rôles les plus importans dans presque toutes les négociations de la Porte avec les autres Puissances ; & lorsqu'ils étoient spectateurs oisifs , ils ne se croyoient que plus obligés d'examiner les forces , les intérêts , les intentions même de la Puissance vers laquelle ils étoient envoyés ; ils pénétroient par adresse & par argent dans les cabinets des Visirs , & jusques dans le Conseil du serrail , afin que leur Maître fût parfaitement instruit de ce qui pouvoit l'intéresser directement ou indirectement. Ces

dépêches m'ont fait connoître plus que tout le reste le génie, les forces les ressources, les mœurs de la Nation que je voulois peindre. J'ai recueilli autant que je l'ai pu les fruits de cette heureuse découverte par un séjour long & laborieux dans le dépôt des affaires étrangères. Il m'a donné l'espérance de répandre de l'intérêt dans mes récits. J'aurai du moins le mérite d'avoir cherché la vérité avec toute l'activité, tout le soin & toute l'impartialité qu'on doit exiger d'un homme qui a voulu s'instruire & instruire les autres.

Je n'ignore pas qu'il est beaucoup d'incrédules en Histoire. Quelques Ecrivains qui, dégoûtés des recherches pénibles, ont voulu débiter des faits intéressans plutôt que des faits vrais, peuvent avoir autorisé cette méfiance. Quant à moi, j'ose assurer que je n'ai rien écrit dont je n'aie



examiné la vérité autant que la vraisemblance, & que j'ai fait plus d'efforts pour me garantir de l'erreur, que les Historiens infideles ne peuvent en faire pour la couvrir.

D'après l'exaëtitude & l'étendue de mes récits dans l'esquels j'ai tâché de ne rien comprendre qui ne valût la peine d'être rapporté, je laisse a mes Lecteurs le plaisir de réfléchir & d'apprécier ce qu'ils verront. C'est, à mon sens, anticiper sur leurs droits que prétendre diriger leur opinion. J'écris une Histoire & non une Dissertation.





DISCOURS

HISTORIQUE

SUR MAHOMET

E T

SES SUCCESSEURS.

LES ARABES, peuple ancien descendu d'Ismaël selon quelques-uns, perdirent par degrés l'idée du Dieu de leurs peres. L'ignorance & la foiblesse les conduisirent à la superstition, de la superstition à l'idolâtrie. Soumis à l'empire de leurs sens, d'abord ils adorèrent les astres auxquels seuls ils croyoient devoir les richesses de la terre; bientôt ils se firent des idoles aussi grossieres que leurs arts. Au temps de Mahomet, ce n'étoit

Tome I.

A

qu'une nation ignorante que d'immenses déserts & la mer, en la séparant du reste des hommes, avoient dérobée à l'avidité des Conquérans, ou soustraite à leur domination. Alors le monde presque entier étoit plongé dans la barbarie; le christianisme même n'avoit point adouci les mœurs; des sectes, des hérésies déchiroient le sein de l'Eglise. Les Juifs répandus çà & là, également méprisés de toutes les nations chez lesquelles ils alloient s'enrichir, possédoient encore quelques Bourgades sur les confins de l'Arabie. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains, successivement la lumière ou l'effroi de l'univers, n'étoient presque plus que des barbares, & s'il y avoit des peuples libres sur la terre, c'est que personne n'avoit eu assez de courage ni assez de talent pour les asservir.

Tel étoit sur-tout l'état de l'Arabie, lorsqu'on vit s'élever l'empire de Mahomet, ou plutôt l'empire des Califes. Le faux Prophète ne fit qu'en poser les premiers fondemens. Ses mains hardies furent aidées par d'autres mains plus industrieuses, qui donnerent à cet édifice les dimensions & la solidité nécessaires pour qu'il pût s'élever & durer.

Mahomet né à la Mecque le 5 mai 570 de Jesus-Christ de parens pauvres, quoique considérés parmi les premiers de sa tribu, perdit son pere & sa mere dès sa plus tendre enfance. Il avoit reçu de la nature des graces extérieures, un grand courage, une ambition démesurée ; mais la pauvreté le força de chercher sa subsistance en conduisant des chameaux. Il servit plusieurs maîtres parmi ses compatriotes ; enfin il se fixa chez une riche veuve nommée Cadisje ou Cadisja. Les soins de Mahomet, sa bonne mine séduisirent cette femme, qui, charmée de son domestique, en fit bientôt son époux. Mahomet avoit vingt-cinq ans quand il eut le bonheur de plaire à sa maîtresse. Il devint bientôt un des plus riches citoyens de la Mecque. La passion de Cadisja augmenta par la jouissance ; Mahomet la traita toujours comme la reconnoissance sembloit le lui prescrire ; quoiqu'elle fût plus âgée que lui, il n'eut point d'autre épouse tout le temps qu'elle vécut.

Mahomet, jusqu'à l'âge de quarante ans, ne parut occupé que de son commerce, du bonheur & de la fortune de sa bienfaitrice : mais son ambition se fortifia dans l'obscurité ;

4 DISCOURS HISTORIQUE

il étoit , dit-on , fans lettres ; mais assurément il n'étoit pas sans génie. Ce conducteur de chameaux prétendit asservir son pays. Ses ancêtres avoient été à la tête du Sénat de la Mecque. Un de ses oncles paternels y étoit encore le chef de sa tribu. Mahomet n'auroit pas été satisfait du premier rang au milieu d'un peuple d'égaux ; il vouloit des sujets , même des esclaves. Un Juif avec qui il eut de fréquens entretiens ; un Moine Nestorien chassé de son cloître que Mahomet rencontra dans ses courses en Syrie , lui persuaderent de soumettre les hommes par l'opinion , & de fonder une religion à la Mecque. Mahomet avoit beaucoup d'audace : ses compagnons inventerent ; il se chargea d'exécuter. Nourri dans la plus profonde ignorance , il osa tout à coup se dire un Prophète ; ses maîtres , qui paroissoient être ses disciples , formerent un mélange confus de la religion chrétienne & de la religion juive ; ils jetterent quelques étincelles de vérités dans un abyme de ténèbres ; ils convinrent d'annoncer un Dieu éternel , incorporel , infini , source de toute perfection & de toute justice , un Dieu rémunérateur & vengeur , à ces grossiers idolâtres qui n'avoient su se

SUR MAHOMET, &c. 5
faire que des Dieux insensibles &
sourds.

Mahomet & ses complices espèrent beaucoup des droits que l'évidence a sur tous les hommes ; mais ils ne prétendoient user de la vérité que pour tromper plus sûrement. Un culte simple & pur n'auroit pas porté l'impôseur sur le trône ; il vouloit être Roi , Législateur & Prophète ; il falloit enchaîner par le merveilleux. Son Juif lui fournit toutes les rêveries du Talmud ; de plus , il lui persuada de feindre des révélations , des extases , des conversations avec Dieu. Moyse & Jesus-Christ avoient , disoit-il , été des Prophètes envoyés tour à tour pour éclairer les hommes ; mais les hommes avoient abandonné leurs voies. Mahomet, Prophète plus grand qu'eux , affectoit une mission plus étendue ; il venoit annoncer de plus grandes vérités. Il étoit important de séduire ; l'impôseur ouvrit à ses prosélytes un paradis de délices.

Les Arabes , plus sensuels qu'aucun autre peuple , furent enchaînés par les sens. Mahomet leur offrit une félicité telle qu'ils pouvoient la comprendre & la désirer. Des femmes toujours belles , & qui ne devoient point vieillir ; des jardins délicieux , un

6 DISCOURS HISTORIQUE

climat toujours tempéré, un air pur, des bois, des fontaines, des prairies, des arbres toujours verts, des fleurs exhalant mille parfums, des fruits d'un goût exquis, enfin tous les délices du paradis terrestre étalés dans des descriptions emphatiques, offroient aux habitans de la brûlante Arabie les images les plus riantes, & l'idée du bonheur tel que des hommes grossiers pouvoient se le figurer. La polygamie que Mahomet autorisa par sa loi, contribua beaucoup à l'étendre; comme il vouloit régner par la force, il soumit le sexe le plus foible à un partage injuste pour se procurer des profélytes, & sur-tout des soldats, espece d'apôtres sur lesquels il comptoit encore plus que sur les rêveries de l'Alcoran (1). Pour adapter sa loi aux mœurs, aux besoins, aux desirs de ses compatriotes, des lotions fréquentes, bien nécessaires parmi les feux de l'Arabie & ses sables arides, furent ordonnées dans l'Alcoran comme une pratique indispensable (2).

(1) Al Coran signifie l'Ecriture par excellence.

(2) Comme les Musulmans croient recouvrer la pureté par les lotions, ils y ont recours plusieurs fois le jour avant de se mettre en prières.

Ce livre, que tous les Musulmans croient le seul livre divin, ne fut composé ni par la même main, ni dans le même temps. Le désordre & l'inégalité qui y regnent, un mélange perpétuel de maximes & de faits qui se combattent, prouvent que les circonstances & les besoins différens donnerent lieu à chaque chapitre. Toutes les fois qu'il falloit ou prévenir quelque contradiction ou remédier à quelque désavantage, l'Ange Gabriel apportoit un ordre exprès de Dieu. Le recueil de ces chapitres ne fut fait qu'après la mort de Mahomet.

Cependant la mission du Prophète se manifestoit par degrés. Ses parens, ses esclaves furent les premiers disciples. Cadisja son épouse n'eut pas de peine à croire Prophète, celui qu'elle regardoit déjà comme un Dieu. Mais Mahomet éprouva d'abord dans le sein de sa patrie les persécutions auxquelles tous les novateurs doivent s'attendre. Il se disoit l'envoyé de Dieu, l'organe de sa puissance. Des républicains n'avoient garde de reconnoître un maître plus absolu que les plus puissans Potentats. Ce fut bien pis lorsqu'il prétendit avoir eu, comme Moïse, des conversations avec Dieu; lorsqu'il voulut débiter à ses nouveaux

8 DISCOURS HISTORIQUE
disciples la relation de son prétendu
voyage dans les sept cieux.

Cette absurde fiction , faite , selon
Mahomet & ses amis , pour lui don-
ner parmi les Mecquois tous les ca-
racteres de législateur & d'envoyé de
Dieu , indigna d'abord le petit nom-
bre des Sages qui ne virent que des
puérilités dégoûtantes dans une fable
aussi mal ourdie ; mais elle révolta
bien plus encore la multitude amou-
reuse de sa liberté que le Prophète at-
taquoit , & de l'idolâtrie qu'il vouloit
renverser. En effet , des Anges à 72 têtes , dans la bouche de chacune desquel-
les se trouvoient 72 langues , qui par-
loient toutes ensemble chacune 72
idiomes différens ; un esprit céleste ,
sous la forme humaine , d'une si prodi-
gieuse grandeur , que la distance d'un
œil à l'autre étoit de 90 journées de
chemin ; un coq dont les pieds po-
soient sur le second ciel , & qui ca-
choit sa tête dans le troisieme à 500
journées de distance l'un de l'autre ,
& dont le chant se faisoit entendre
de toutes les créatures vivantes ex-
cepté des hommes : tant de mer-
veilles de cette nature auroient en-
chanté des idolâtres ignorans & en-
thousiastes , si d'autres absurdités , plus
anciennement respectées , n'avoient

pas été contredites par celles-ci.

Quoi qu'il en soit, les plus zélés disciples de Mahomet furent bientôt chassés de la Mecque & furent à Yatrebe ou Médine, ville d'Arabie, à 70 lieues de la Mecque. La famille de Mahomet le soutint encore quelque temps dans sa patrie. Médine étoit remplie de Juifs & de Chrétiens qui y avoient quelque autorité. Ceux-ci apprenant qu'il y avoit un homme persécuté à la Mecque pour avoir voulu renverser les idoles, pour avoir annoncé un Dieu infini, incorporel, un Dieu qui récompense les bonnes actions & qui punit les mauvaises; pour avoir dit que Jesus étoit l'envoyé de Dieu, fils de Marie toujours Vierge, ils crurent, ou plutôt ils espérèrent trouver un appui du christianisme dans celui qui ne songeoit qu'à le renverser. Plusieurs Médinois accoururent à la Mecque, où Mahomet étoit toléré avec peine par le crédit de quelques parens puissans, qui, sans le croire un Prophète, protégeoient son imposture. C'est en faveur de ces Chrétiens abusés qu'on voit des éloges du christianisme dans les premiers chapitres de l'Alcoran. Mahomet inventa le jeûne appelé du Ramazan, pour imiter le carême des

Chrétiens (1), comme il avoit emprunté des Juifs, ou même des Arabes qui en avoient l'usage, la circoncision, le don de la dixme qu'il appliqua aux pauvres & l'abstinence de la chair de pourceau. Les Musulmans observent encore le Ramazan avec autant d'austérité que les Fideles observoient le carême dans la primitive église ; car ils ne prennent aucune espece de nourriture pendant le Ramazan qu'après le soleil couché, même lorsque ce mois lunaire arrive dans les plus grands jours de l'été. Quant au don de la dixme, comme elle est d'exécution volontaire, plusieurs savent s'en dispenser, quoiqu'en général les Musulmans soient fort charitables.

Mahomet fit bientôt des prosélytes de ces amateurs de la nouveauté qui connoissoient bien peu la religion de leurs peres. Plusieurs Chrétiens de Médine lui prêterent serment comme à l'envoyé de Dieu & à leur légitime

(1) Le Ramazan est le neuvième mois de l'année des Turcs. Comme leur année est composée de 12 mois lunaires, & qu'elle a par conséquent près de 11 jours de moins que la solaire, ce mois vient successivement dans toutes les saisons de l'année.

Monarque. Dès-lors l'imposteur voulut réunir le sacerdoce & l'empire ; il crut avec raison que les deux glaives auroient plus de force dans une même main. Le dévouement de ses Sectaires suscita la haine des Mecquois qui ne virent pas sans effroi une monarchie s'élever parmi eux sur les fondemens du fanatisme : ils attenterent à la vie de Mahomet devenu trop puissant pour qu'on pût le punir comme un criminel ordinaire : la maison du Prophète fut investie ; il s'enfuit laissant Ali , son cousin & l'un de ses premiers disciples , dans la chambre où les Mecquois pensoient le surprendre.

Plusieurs partis poursuivirent Mahomet hors les murs de la Mecque. Caché dans une caverne sur le chemin de Médine , il prétendit depuis être échappé par un miracle à la recherche de ses ennemis. La tradition dit qu'au milieu d'une forêt épaisse & ancienne , des arbres sortirent de terre tout à coup pour étendre leurs rameaux sur l'entrée de la retraite du Prophète ; que des toiles d'araignées , pendantes à ces arbres , persuaderent à ceux qui le cherchoient , sans doute négligens ou crédules , que nul homme n'avoit passé dans ce lieu depuis long-temps. C'étoit là les prodiges que l'imposteur

pensoit opposer à ceux qui lui demandoient des preuves surnaturelles de sa mission ; mais il fut bientôt en fournir de plus convaincantes. Son parti grossit à Médine ; il réduisit à main armée cette ville dans laquelle il n'avoit paru d'abord demander qu'une retraite ; il exigeoit de ses prosélytes le serment solennel d'étendre par le feu & par le fer la foi musulmane ou l'islamisme : ce mot signifie en arabe la vraie foi.

Mahomet établi dans Médine , y bâtit une mosquée (1) , & donna une forme au culte qu'il vouloit fonder. Lui-même expliquoit sa loi , il prononçoit tous les jours des prières publiques (2). Après avoir combattu les Arabes du dehors qui se réunissoient en troupes contre lui ; après avoir donné l'exemple du carnage contre des caravanes qu'il attendoit près les murs de Médine , il retournoit dans la mosquée ; il bénissoit le peuple de

(1) C'est le nom que Mahomet donna à ses temples.

(2) Les prières publiques se font avant le lever & après le coucher du soleil. Deux autres se peuvent faire en particulier à midi & avant le coucher du soleil , & une troisième dans la nuit avant la première veille.

ses mains sanglantes ; il l'exhortoit à massacrer des infideles pour offrir des sacrifices agréables au Seigneur. Deux dogmes souvent répétés par Mahomet contribuerent à rendre ses soldats redoutables. Premièrement personne, selon l'Alcoran, ne peut fuir sa destinée ; toute prédestination est invincible, & l'homme qui ne doit pas mourir à une certaine heure, seroit en vain accablé d'une grêle de traits par une armée entiere ; celui au contraire dont le terme fatal est arrivé, n'évitera jamais la mort par aucune précaution efficace : ainsi les véritables Musulmans abusent du principe de la préscience de Dieu, & ne se croient pas plus en danger à la bataille la plus meurtriere que dans un festin ou dans leur lit. Leur second motif de courage est la promesse solennelle du Prophète, que tous ceux qui mourront les armes à la main contre les infideles, seront martyrs & admis dans le paradis de délices, de quelques crimes qu'ils aient pu se noircir. Des hommes fortement préoccupés de pareilles erreurs, ne pouvoient être qu'invincibles. Les successeurs de Mahomet profiterent bien plus que lui de ce sanguinaire enthousiasme qui élevoit des soldats féroces au rang des

apôtres & des martyrs , & qui contraignoit tous ceux que la persuasion ne pouvoit pas gagner.

Mahomet avoit perdu Cadisja sa femme avant de sortir de la Mecque. Il donna la seule fille qui lui restoit de cette épouse chérie en mariage à son cousin Ali. Elle se nommoit Fattémé. C'est d'elle qu'est sortie cette nombreuse postérité d'hommes que l'on nomme tous Emirs , & qui seuls , dans les pays mahométans , portent le turban verd , comme descendans du Prophète. Après la mort de Cadisja , la passion de Mahomet pour les femmes se manifesta sans contrainte , il épousa d'abord Aiésa , fille d'Abubeker ou d'Abubekre , l'un de ses premiers disciples , & qui fut son premier successeur. Aiésa étoit encore dans l'enfance : la nature est très-précocce dans la brûlante Arabie , surtout pour la puberté. Mahomet ne consumma son mariage qu'après un an ; Aiésa en avoir neuf alors. Avant qu'elle fût nubile , le Prophète desira très-ardemment la femme de Zéid , autrefois son esclave , & depuis son fils adoptif.

Cette circonstance rendoit la recherche de Mahomet incestueuse dans les mœurs des Arabes , qui

croyoient l'adoption aussi sacrée que la nature, & qui avoient une extrême horreur de l'inceste. L'imposteur fit descendre du ciel un chapitre de l'Alcoran qui consacra ce crime. Zéid répudia sa femme avec joie ; il aimoit, il respectoit Mahomet par-dessus tout. Le faux Prophète employa l'autorité de l'Alcoran pour épouser publiquement jusqu'à quinze femmes à la fois, quoiqu'il n'en permît que quatre à ses sectaires (1). L'auteur de la loi savoit

(1) Les Musulmans rigides ne se permettent que quatre femmes ou filles esclaves ; d'autres prennent quatre femmes légitimes & autant de filles esclaves que leurs richesses leur permettent. La plupart cependant n'ont qu'une femme par le peu de moyens qu'ils auroient d'en faire vivre un plus grand nombre. Le divorce qui est permis au Musulmans est assez rare par les conditions qui y sont prescrites. Ils peuvent répudier leurs femmes, & les reprendre jusqu'à trois fois ; mais à la troisième fois il faut qu'elles épousent un autre homme qui couche avec elles, & les répudie avant qu'elles retournent à leur premier mari. Lorsque la femme répudiée n'est pas coupable d'impudicité, son mari lui rend sa dot, & est obligé de lui donner son douaire. Quand c'est la femme qui requiert le divorce pour cause d'impuissance, de mauvais traitemens excessifs,

la plier à ses foiblesses ; celle que Mahomet eut toute sa vie pour le sexe , ne peut être comparée qu'à son ambition. Non content d'un si grand nombre d'épouses , il ne résista point à la vue de plusieurs belles esclaves que ses prosélytes lui amenoient de toutes parts , ou qu'il prenoit à la guerre. Ayant été surpris avec une jeune captive par deux de ses femmes , pour étouffer leurs reproches , il supposa dans l'Alcoran une permission à tous les Musulmans d'user de leurs esclaves.

Cet époux si volage ne fut pas à l'abri d'une espece de vengeance que sa conduite sembloit autoriser de la part de ses femmes irritées. Celle de toutes qu'il affectionnoit le plus , Aïésa , fut surprise en adultere ; le superbe Mahomet , sensible sur-tout à l'affront , ne songea qu'à le couvrir ; il fit encore parler Dieu. L'Alcoran déclara Aïésa innocente ; mais pour prévenir dans la suite de pareils

ou refus de devoir conjugal , elle perd son douaire. Les enfans qui naissent de femmes légitimes ou de concubines , sont égaux dans la maison de leurs peres ; ils héritent également. Les filles cependant n'ont que la moitié de la part des garçons.

soupçons ou de pareilles certitudes , un autre chapitre défendit à tous les Musulmans , sur-tout aux amis du Prophète , de parler jamais à ses femmes , de s'arrêter dans sa maison , ou après le repas , ou dans son absence.

C'est principalement à la conduite d'Aïésa , à la jalousie de Mahomet , & à son mépris pour un sexe auquel ses sens le soumettoient malgré lui , que les Musulmanes doivent toutes les rigueurs que l'Alcoran prescrit contre elles. A l'exemple & selon les préceptes de leur Législateur , les Musulmans en agissent avec leurs femmes comme certains idolâtres sauvages avec leurs Divinités domestiques. Ils les comblent de présens , les enferment , les encensent , les maltraitent & les adorent (1).

(1). Cùm viros mulieribus præfessè Deo placuit , ut ipsi corrigant eas cum quibus suam expenderent pecuniam , ipsæque Deum invocent , & maritis pareant , & eorum secreta sibi commissâ celent jus æquum postulat. Quæ si fortè præcepta non observaverint , à vobis correctæ & castigatæ in domibus lectivæ detentæ verberentur , usquequo vestris nutibus atque præceptis pareant. Chap. IX , intitulé *Azoara de Mul.*

Mahomet n'a pas poussé l'absurdité, comme quelques Ecrivains l'en ont accusé, jusqu'à refuser une ame à ce sexe qu'il sembloit tout à la fois aimer & haïr. Il offre aux femmes comme aux hommes des châtimens & des récompenses pour l'autre vie : même en pénétrant bien l'esprit de l'Alcoran, on y voit clairement que ces plaisirs des sens dont Mahomet présente des images si riantes & si multipliées, ne sont que l'accessoire du bonheur de ses élus. La vue de celui qui donne tous ces biens, vaut mieux que les biens mêmes, disent les dévots Musulmans : donc la jouissance de Dieu doit être le principe de leur bonheur. L'enfer dans l'Alcoran est, par la raison des contraires, un lieu de souffrances physiques, décrit avec autant d'énergie que le paradis. Mais ces châtimens ne seront éternels que pour ceux qui n'auront pas été Musulmans. Les vrais croyans (c'est ainsi que Mahomet les nomme) expieront leurs fautes par des supplices plus ou moins longs, plus ou moins rigoureux ; & après des expiations proportionnées aux offenses, ils jouiront de la récompense de leur foi.

Une des loix de Mahomet des plus essentielles & des plus transgressées,

c'est la privation totale du vin. Son usage étoit plus dangereux dans l'Arabie que dans aucun autre climat. Les Arabes, plus susceptibles de l'ivresse par la chaleur de leur sang & par la violence de la liqueur plus fermentée qu'en aucun autre pays, se livroient sans réserve à un plaisir qui presque toujours devenoit funeste. L'ivrognerie devoit nuire à la subordination, l'essence du mahométisme, & à cette gravité extérieure que le Prophète exigeoit de ses sectaires. Ceux qui ont recueilli les principaux traits de la vie de Mahomet, racontent que, passant par un village de l'Arabie, le Prophète vit une assemblée de paysans, échauffés par le vin, qui célébroient une noce; ils paroissoient tous de la plus grande gaieté & de la meilleure intelligence; ils rioient, ils s'embrassoient: la joie, la concorde de ces bonnes gens fixerent les regards de Mahomet qui s'amusa quelque temps de ce spectacle: mais le soir du même jour, en repassant par ce lieu, il vit la terre couverte de sang; il apprit que toute cette alégresse s'étoit tournée en querelle, qu'il en avoit coûté la vie à plusieurs, & que ces gens si gais & si paisibles étoient devenus ennemis irréconciliables. De

cet instant , dit-on , Mahomet résolut de défendre l'usage du vin à tous ses prosélytes. Afin de donner plus de poids à cette loi , il fallut raconter des absurdités qui , pour les Arabes , étoient des merveilles.

Selon l'Alcoran , deux Anges , venus du Ciel sur la terre sous une forme humaine , s'arrêtèrent chez une veuve jeune & belle pour lui demander retraite. Pendant le repas elle leur présenta du vin ; ils en burent avec un tel excès , qu'oubliant les loix de la pudeur & de l'hospitalité , ils voulurent faire violence à celle qui les recevoit si bien. La veuve , après une longue résistance , exigea d'eux qu'ils la portassent au ciel , & convint d'accorder tout au retour. Les Anges y consentirent ; mais aussi-tôt que la veuve y fut arrivée , elle se plaignit à Dieu de l'incontinence de ces deux ivrognes , qui , pour modérer leurs feux , furent condamnés à être suspendus par les pieds dans les enfers , jusqu'au jour du jugement dernier qui doit finir leur pénitence. Ce n'est là qu'un foible échantillon des contes de l'Alcoran. C'est avec de pareilles histoires & des armées nombreuses qu'on a subjugué tant de millions d'hommes & soumis tant d'empires.

Depuis l'hégire (1), c'est-à-dire depuis la fuite à Médine, Mahomet ne songea plus qu'à étendre sa loi par la force des armes. Importuné de toutes les objections dont on l'accabloit, il dit à ses disciples qu'il étoit venu non pour disputer, mais pour combattre ; que la puissance de Dieu qu'il annonçoit, devoit être manifestée par le courage de ses Ministres, & par de rapides succès.

Les armes du Prophète furent plus puissantes que ses prédications. Tous ses Néophytes devenoient des soldats. L'espoir d'un riche butin ou d'une éternité de délices, rangerent bientôt un grand peuple sous ses enseignes.

L'imposteur se rendit formidable à ses compatriotes de la Mecque. Après bien du sang répandu, bien des villes

(1) Cette époque des Musulmans commence au vendredi 16 Juillet 622 : leur année est de 12 mois lunaires, & a 354 jours 8 heures 48 minutes ; ainsi 33 de nos années font 34 des leurs & 6 jours. C'est cette époque qui a rendu le vendredi le jour solennel de la semaine chez les Musulmans, comme le dimanche chez les Chrétiens, & le samedi chez les Juifs. Ce choix d'ailleurs s'accordoit avec l'usage des Arabes, de faire leurs assemblées ce jour-là.

soumises, les Mecquois conclurent une treve de dix ans, pendant laquelle il seroit libre au Prophète de venir sans armes en pèlerinage dans leur temple. Ce temple, qu'une vieille tradition disoit avoir été bâti par Ismaël, étoit révééré universellement; on y vénéroit sur-tout une pierre noire que les Anges avoient, dit-on, apportée blanche pour entrer dans cet édifice, & que les péchés des hommes avoient noircie. Quoique par succession de temps le temple de la Mecque eût été rempli d'idoles, Mahomet qui se disoit envoyé, non pour établir une loi nouvelle, mais pour réformer celle que les Idolâtres avoient corrompue, voulut honorer de plus en plus l'édifice révééré depuis si long-temps. Il y fit un pèlerinage, sacrifia 63 chameaux suivant les années de sa vie, lesquels joints à 37 qui furent immolés par Ali, firent le nombre de cent (1). Il y pra-

(1) Indépendamment des sacrifices que font les Musulmans dans leur pèlerinage de la Mecque, ils en font encore d'autres en expiation & en action de grâces. Ces sacrifices se font ordinairement de moutons de la part des gens riches, & de colombes de la part des pauvres. Mahomet avoit tiré ces

tiqua des cérémonies extérieures, qui devinrent autant de préceptes pour ses disciples. Il ordonna que chacun des Musulmans visiteroit le temple de la Mecque au moins une fois dans sa vie. Ce temple étoit nommé le Caaba qui, en arabe, signifie quarré.

Le soin que Mahomet prenoit de faire de la Mecque le chef-lieu de sa nouvelle religion, devoit persuader aux habitans de cette ville qu'il ne négligeroit rien pour s'en emparer. Ses armes devenoient de plus en plus formidables, & lorsqu'il succomboit, ce qui arrivoit rarement, Mahomet attribuoit ces revers aux péchés des soldats, toujours lavés par le sang qu'ils répandoient, mais qui lui faisoient perdre ses avantages. Il dut à cette persuasion, sur-tout à la foiblesse & à la division des Arabes, les conquêtes

des Arabes ou des Juifs. Mais il changea la destination des chairs immolées : chez les Juifs elles tournoient au profit des Prêtres. Les pèlerins Musulmans se réjouissent ensemble en mangeant les chairs immolées dans le voyage de la Mecque, & distribuant le surplus aux indigens. Dans les autres sacrifices, toute la chair immolée est distribuée à ceux qui sont dans le besoin.

24 DISCOURS HISTORIQUE
rapides qu'il fit en moins de dix ans dans l'Arabie. Les Princes voisins qui avoient formé de petites souverainetés des débris de l'empire romain, étoient presque tous Chrétiens ; ou ils se soumettoient à son autorité, ou ils recherchoient son alliance. Il im-
posoit une taxe personnelle sur chacun de leurs sujets qui n'embrassoient pas la foi musulmane. Cet usage subsiste encore chez tous les Souverains qui reconnoissent l'Alcoran. Chaque homme, prétendu infidèle, paie au Prince une capitation indépendante des autres impôts qu'il supporte comme le reste des sujets, & vit au reste suivant sa religion & ses loix civiles qui ne s'étendent pas loin à cause de leur pauvreté.

Dans le cours de ses conquêtes, l'impositeur pensa perdre la vie par un accident qui devoit le dévoiler à tous ses sectaires. Dans une ville nouvellement conquise, une jeune fille, dont Mahomet avoit fait mourir le frere, entreprit de le venger ; elle servit au Prophète une épaule de mouton imprégnée d'un poison subtil. Averti, non par la science divine, mais par le mauvais goût du mets qu'on lui présentoit, Mahomet rejetta ce qu'il en avoit pris ; mais il ne put prévenir toutes

toutes les impressions du poison qui s'étoit glissé dans ses veines, & qui lui causa des convulsions violentes. La coupable avoua la vérité, disant qu'elle avoit voulu connoître si Mahomet étoit Prophète, ou s'il n'étoit qu'un imposteur. On la livra aux parens d'un jeune homme qui, ayant mangé de ce mets plus que Mahomet, étoit mort aussi-tôt. Ils vengerent dans le sang de l'homicide la perte de leur fils. Mais le Prophète ne revint jamais bien de cette prétendue épreuve; il traîna encore trois ans une vie languissante, sans que son ambition fût ralentie, sans être moins vigilant, moins intrépide, moins hypocrite ni moins voluptueux.

Les Mecquois voulurent pendant la treve secourir une ville dont les soldats de Mahomet formoient le siège. Celui-ci se hâta d'armer contre eux, regardant la treve comme rompue. Ses forces augmentoient chaque jour, soit par l'espoir du butin, soit par la persuasion, soit par la crainte. Il devint en 630, l'an 8 de l'hégire, le Souverain despotique de sa ville natale dont il avoit été chassé quelques années auparavant. Devenu maître de ce temple fameux si vénéré par ses

26 DISCOURS HISTORIQUE
profélytes, il en brisa les idoles qui
y étoient en grand nombre, & pré-
tendit rendre au temple d'un Dieu
unique toute sa pureté, en y faisant
débiter toutes les rêveries de l'Alco-
ran, & les signes absurdes de sa mis-
sion.

Mahomet auroit bientôt été Sou-
verain de toute l'Arabie, si son exem-
ple n'avoit pas élevé deux autres im-
posteurs, Prophètes, Guerriers, Lé-
gislateurs comme lui, qui songerent
à profiter de la foiblesse des Arabes &
de leur goût pour la nouveauté. Mo-
lozéïma & Alafvaad, tous deux Mu-
sulmans, tentèrent dans le même
temps, & chacun dans des Provinces
éloignées, de soumettre le peuple en
leur propre nom, & de lui donner des
loix différentes. Ces deux entreprises,
faites par deux hommes braves &
lettrés, troublèrent les derniers jours
de Mahomet, & ébranlèrent son
trône.

L'impression du poison qu'il n'avoit
pu effacer, faisoit, après trois ans,
des progrès rapides. Il envoya ses
Lieutenans contre des rivaux trop re-
doutables, &, avant sa mort, il eut le
plaisir de se voir délivré d'un des deux.
Alafvaad, trahi par son épouse & par
ses proches qui le vendirent à Maho-

met, fut assassiné dans sa propre maison. Mais la chute de Malozéïma plus à craindre, & qui déjà s'étoit emparé de quelques villes de l'Arabie, étoit réservée au premier successeur de Mahomet.

Enfin cet heureux imposteur mourut l'an 11 de l'hégire, le 630 de J. C. à Médine, qu'il avoit fait le siege de sa puissance, âgé de plus de 63 ans solaires, après avoir trompé, combattu & régné 23 ans dans presque toute l'Arabie. Les Historiens de Mahomet, en publiant ses impostures, ont beaucoup vanté son génie. Les circonstances le servirent bien; il dut beaucoup sans doute à son audace, à sa patience dans les travaux, à ses talens pour la guerre: mais s'il fut le fondateur du puissant empire des Califs & d'une religion étendue, ceux qui mirent l'Alcoran dans sa bouche & les armes dans ses mains, qui combinerent jusqu'où l'on pouvoit compter sur la crédulité des Arabes, qui leur montrèrent quelques vérités pour accréditer mille erreurs, furent plus utiles à la gloire de Mahomet, que son ignorance, son incontinence & sa sévérité ne purent lui nuire. Les plus grands succès du mahométisme ne vinrent qu'après la mort du Prophète. Il avoit combattu pour

s'emparer de quelques villes : ses suc-
cesseurs asservirent des provinces &
des royaumes , & la loi musulmane
fut d'autant plus respectée , que son au-
teur n'étoit plus aux yeux du peu-
ple , le scandale d'une conduite qu'il
avoit souvent fallu excuser.

Mahomet n'étoit plus , & ses disci-
ples les plus ardens ne vouloient pas
convenir qu'il eût payé le tribut à la
nature. Au moment que le Prophète
fut expiré , Omar , dont il avoit épou-
sé la fille , employa , pour détruire ce
fait , l'argument le plus convaincant
que Mahomet eût jamais employé
pendant sa vie ; il tira son cimeterre ,
jurant d'exterminer tous ceux qui ose-
roient avancer que le Prophète étoit
mort. La multitude , qui craignoit &
respectoit Omar , étoit prête à l'en-
croire , lorsqu'Abubekre , autre beau-
pere du Prophète , s'écria : adorez-vous
donc Mahomet , ou le Dieu de Ma-
homet , seul infini , seul immortel ?
S'il est vrai que notre Prophète n'étoit
qu'un homme comme nous , pourquoi
auroit-il été exempt de la loi com-
mune ? Et il prouva par l'Alcoran que
Mahomet lui-même avoit répété plu-
sieurs fois qu'il devoit mourir. Ce
discours convainquit Omar & tous les
Musulmans que la vue du cadavre

n'avoit point tirés d'erreur. Mahomet fut enterré avec beaucoup de pompe dans le lieu même où il étoit mort. La visite de son tombeau est encore le pèlerinage le plus célèbre parmi les Musulmans, après le pèlerinage de la Mecque.

Le sceptre sembloit appartenir à Ali, le plus proche parent du Prophète, son unique gendre, son plus ancien disciple, celui qui le premier, avoit exposé sa vie pour défendre celle de son maître. Mais Aïésa, fille d'Abubekre, celle des femmes de Mahomet qu'il avoit le plus aimées & dont il avoit eu le plus à se plaindre, se souvenoit toujours qu'au temps où l'Ange Gabriël avoit apporté du ciel un chapitre de l'Alcoran pour la laver du crime de l'adultère, Ali avoit formés de nuages dans l'esprit de Mahomet, & avoit exposé son épouse chérie à mille chagrins domestiques, & aux effets de la colere d'un époux irrité, tandis que tout retentissoit au-dehors des témoignages & des preuves de son innocence. Aïésa saisit l'occasion de se venger. Dans les derniers jours du Prophète, elle lui persuada de charger Abubekre, son pere, du soin des prieres publiques & des fonctions du sacerdoce que

Mahomet avoit toujours remplies lui-même jusqu'alors. Après sa mort, Aïésa & ses amis s'efforcèrent de persuader au peuple que le choix du Prophète désignoit Abubekre pour son successeur. Cette opinion s'accrédita; les plus zélés partisans d'Aïésa prêterent serment à son pere, sans attendre un consentement unanime. Omar & ses amis se déclarerent aussi pour Abubekre : en moins de deux jours, tous les Médinois, tous les étrangers qui étoient dans la ville, se rangerent sous les étendards d'Abubekre; on le nomma Calif; ce titre en arabe signifie Vicaire. Ali lui-même souscrivit depuis à ce choix; il reconnut son rival pour son maître. Mais depuis, ses sectateurs regarderent cette élection & les deux qui la suivirent comme autant d'usurpations. C'est encore le fondement d'un grand schisme parmi les Musulmans. Les Persans & plusieurs autres peuples regardent Ali comme le successeur immédiat du Prophète.

Abubekre. Abubekre fut user des deux glaives que Mahomet avoit laissés dans ses mains; il recueillit avec soin les chapitres de l'Alcoran, épars çà & là, que le Prophète sembloit avoir abandonnés aussi-tôt qu'ils avoient produit

l'effet qu'il devoit en attendre. Le Calif les rangea , comme on les voit encore , sans ordre chronologique , sans analogie de matiere. Les Arabes n'étoient pas capables de cette méthode ; la confusion qui regne dans chacun de ces chapitres , se trouve aussi dans leur arrangement. Ce livre , plein d'images hardies , de préceptes sages , d'histoires puériles , d'idées fausses , annonce que diverses mains l'ont écrit , & que ses Auteurs ont songé à éblouir des enthousiastes plutôt qu'à éclairer des hommes. Abubekre , pour accréditer de plus en plus sa religion , voulut recueillir la mémoire des paroles & des faits remarquables de Mahomet. Ce livre , après l'Alcoran , le plus respecté parmi les Musulmans , est appelé Sunna.

De quelque gloire que le Prophète ait joui pendant sa vie , ses successeurs furent le faire bien plus grand après sa mort. Le seul nom de Mahomet portoit dans le cœur de tous ses sectaires une véhémence , un courage qui les rendoit invincibles. Abubekre , en rappelant aux Musulmans qu'ils avoient entendu la voix du Prophète dans cette même chaire où il leur parloit , en faisoit autant de héros. Avec ce précieux enthousiasme , il écrasa le

parti de Mozoléima , le dernier rival de son maître. Il acheva de soumettre l'Arabie ; il conquît le royaume d'Yraque & la Syrie jusques par-delà Damas ; il défit , par lui-même ou par ses Lieutenans , plusieurs armées nombreuses de l'Empereur Héraclius. Abubekre ne régna que deux ans & quatre mois. Pendant ce court espace , il soumit plus de pays à la loi musulmane , que son fondateur n'avoit fait durant toute sa vie. L'Empire des Califs , déjà formidable aux Grecs & à toute l'Asie , passa sans contradiction dans les mains d'Omar qu'Abubekre choisit à sa mort pour lui succéder. Celui-ci joignit au titre de Calif celui de Commandeur des Croyans que ses successeurs ont gardé.

Omar.

Le nouveau Calif vit croître sous son regne la puissance musulmane ; il ne parut point à la tête des armées. Content des fonctions de la chaire & du trône , tranquille à Médine , il y donnoit des loix à tout son empire , tandis que ses Généraux conquièrent la Palestine , le reste de la Syrie , toute l'Egypte , Tripoli d'Afrique & son territoire , une grande partie du pays de Barka , du Korasan , de l'Arménie & de la Perse. Personne ne fut mieux qu'Omar profiter de cette obéissance

aveugle que les Musulmans avoient vouée à leurs Califs. Les Généraux qu'Omar dépossédoit à la tête des plus nombreuses armées , baïsoient respectueusement l'ordre venu de Médine , & devenoient les Lieutenans de leurs successeurs. Le Calif, bien persuadé que l'ignorance & l'erreur pourroient seules entretenir ce dévouement , ordonna de brûler la fameuse bibliotheque d'Alexandrie qui devoit sa fondation aux Ptolomées. Si ces livres , disoit Omar , démentent l'Alcoran & la Sunna , il faut les anéantir ; s'ils y sont conformes , qu'avons-nous besoin d'eux ? notre loi nous suffit. Après dix ans de regne, Omar mourut assassiné par un esclave dont il avoit refusé d'écouter les plaintes. Le meurtrier se tua lui-même pour éviter une mort plus cruelle. Omar n'expira qu'après trois jours écoulés depuis sa blessure , refusant de désigner son successeur. Mais il remit son droit à six compagnons du Prophète qui vivoient encore autour de lui. Ali étoit de ce nombre ; il fit de vains efforts auprès des cinq autres Electeurs pour obtenir d'eux ce qu'il croyoit être son héritage. Les ennemis qu'Aïésa lui avoit suscités , la vénération que les Musulmans marquoient

à celle de toutes les veuves du Prophète qu'il avoit le plus aimée, à la fille de leur premier Calif, écartèrent encore une fois de la chaire de Mahomet celui de tous ses disciples qui avoit le mieux servi son maître. Ali se réunit, malgré lui, aux cinq qui lui refusoient la suprême puissance, pour la déférer à Othman, comme lui, compagnon du Prophète, mais qu'Omar avoit déclaré indigne du califat à tous ceux qui lui avoient proposé de le choisir.

Othman.

Othman imita son prédécesseur en ce qu'il ne parut point à la tête des armées. Ses Généraux acheverent la conquête du Korasan & de la Perse; ils renversèrent ce trône, & firent mourir le dernier de ses Rois; ils s'emparèrent de l'isle de Rhodes; ils entrèrent dans la Nubie; ils soutinrent une guerre contre l'Empereur des Grecs, & le chassèrent d'Alexandrie qu'il avoit reprise. Mais tandis qu'ils reculoient les bornes de l'Empire, le Calif se laissoit aller à une honteuse mollesse & à tous les excès du gouvernement despotique: au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui menaient une vie simple & frugale, & distribuoient tous les vendredis le fond du trésor aux Musulmans, ne se réservant pour

eux, par jour, qu'environ 24 sols de notre monnoie, Othman dépossédoit des Gouverneurs de province établis par Omar, par Abubekre & par Mahomet même, pour placer ses flatteurs à qui il prodiguoit des trésors, fruits des conquêtes que ni lui, ni eux n'avoient faites.

Cette conduite excita des mécontents qui en peu de temps devinrent des rebelles. On sema la sédition dans toutes les Provinces de l'empire. Les Arabes vinrent en grand nombre camper près de Médine, d'où ils envoyèrent leurs Chefs vers le Calif, pour lui signifier qu'il eût à rétablir les Gouverneurs dépossédés, à chasser ses favoris, ou à déposer le sceptre. Le malheureux Calif, tout tremblant, obéit à des rebelles qu'il eût fallu réprimer, il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les Gouverneurs qui déplaisoient, & nomma les Chefs de la sédition aux places qu'il faisoit vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme, les révoltés se dissipèrent, chacun se disposant à jouir du fruit de la rébellion. Mais l'intrigante Aïésa entreprit de devenir une seconde fois l'épouse chérie du Commandeur des Croyans.

Aiésa voulut mettre sur le trône un jeune homme appelé Telha , qui avoit su lui plaire ; elle corrompit le Secrétaire d'Othman ; ils fabriquerent ensemble des lettres revêtues du sceau de Mahomet & adressées aux Gouverneurs dépossédés , qui portoient en substance , que , loin qu'ils dussent obéir aux prétendues lettres de déposition , Othman leur ordonnoit de se saisir de ceux qui voudroient leur succéder , de leur faire couper les pieds & les mains , & de les faire empaler. On fit ensorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paroissent devoir en être les victimes. La main du Secrétaire , le sceau qu'il y avoit apposé , ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres , ils retournent furieux à Médine , soulèvent le peuple une seconde fois , pénètrent dans la maison du Calif , & le percent de coups sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu où il avoit été frappé , puis il fut enfoui sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Il avoit régné près de douze ans , & étoit âgé de 82 ans quand il fit cette fin malheureuse. Avant l'assassinat du Calif ,

Aïéfa étoit partie pour la Mecque, afin de détourner les soupçons qui pouvoient tomber sur elle. Cette précaution nuisit à ses desseins.

A peine Othman étoit mort, tous les yeux se tournèrent vers Ali. Son grand courage, une connoissance parfaite de l'Alcoran, une vieillesse exempte de foiblesse & d'infirmités le rendoient vénérable à tous les Médinois. Ses amis publioient qu'il auroit dû être le premier successeur du Prophète. L'âge avoit modéré l'ambition d'Ali; il résista quelque temps avant de monter sur la chaire des Califs; mais il parut se rendre aux vœux unanimes des Médinois. Telha lui-même, entraîné par le torrent, prêta au nouveau Calif le serment accoutumé qu'il se promettoit bien d'enfreindre; tout aussi-tôt il fuit à la Mecque, portant à la veuve de Mahomet la tunique ensanglantée du Calif Othman. Cette femme artificieuse voulut paroître venger un crime dont elle étoit le véritable auteur. On la nommoit la mere des Croyans; elle abusa de son crédit sur le peuple pour faire juger Ali l'assassin d'Othman. La fatale tunique fut exposée dans le temple de la Mecque comme étendard de la rebellion; on la porta

Ali:

38 DISCOURS HISTORIQUE
même à Damas, où le Gouverneur
de Syrie, zélé ferviteur d'Othman,
fit les plus grands efforts contre Ali
qu'il croyoit l'assassin de son maître.

Cependant Aiéfa, capable de tout
entreprendre pour Télha, songeoit à
s'emparer de l'Arabie; elle assembla
précipitamment des soldats qui pen-
sèrent marcher à une victoire certaine
sous la mere des Croyans. Elle écrivit
à tous les Gouverneurs qu'ils eussent
à reconnoître la voix de Mahomet.
Quelques-uns, à la vue de pareils
ordres, tomberent le visage contre
terre; d'autres, fideles à leurs ser-
mens, se déclarerent pour le Calif élu;
enfin l'Arabie vit en peu de temps deux
armées prêtes à déchirer cet empire de-
venu si formidable. Aiéfa, marchant
à la tête de la sienne dans une espece
de litiere couverte que portoit un
chameau, voulut s'emparer de Pasra,
l'une des plus fortes places de l'Yra-
que. Ali accourut pour la défendre;
les armées se rencontrerent, &, mal-
gré la médiation des Chefs, la bataille
fut engagée.

Depuis long-temps on n'en avoit
point vu de plus meurtriere; le cha-
meau d'Aiéfa la portoit par-tout où sa
présence pouvoit animer les soldats;
bientôt le pavillon de sa litiere fut

couvert de dards, & son chameau tomba sous les coups dont il étoit criblé; Télha périt auprès de sa bienfaitrice. Après la plus vigoureuse résistance, l'armée d'Aiésa fut taillée en pieces : elle-même étant tombée dans les mains du Calif, celui-ci respecta la veuve de son maître; mais il la condamna à l'obscurité qui convenoit à toutes les Musulmanes. Aiésa passa le reste de sa vie, servie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet.

Cette victoire soumit au Calif l'Arabie, l'Yraque, l'Egypte & la Perse. Mais Moavie, Gouverneur de Damas, avoit assemblé une armée en Syrie; il croyoit toujours, ou il feignoit de croire Ali l'assassin de son maître Othman, qui étoit aussi son cousin germain; tous deux descendoient d'Ommias, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte il se fit déclarer Calif, promettant, disoit-il, d'abattre l'usurpateur; il séduisit même le Gouverneur de la Palestine, & se préparoit à entrer dans l'Arabie, quand Ali, nouvellement vainqueur d'Aiésa, apprit qu'il étoit temps de s'opposer à un ennemi plus formidable. Quatre-vingt-dix mille hommes marcherent sous ses ordres, & joi-

gnirent à Saffein, sur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie plus nombreuse encore. Dans plusieurs petits combats de troupes détachées, les armes d'Ali eurent toujours l'avantage. Enfin le brave Calif fit proposer à son adversaire, pour épargner le sang musulman, de vider leur querelle corps à corps, & de n'abandonner le sceptre qu'avec la vie. Malgré la vieillesse d'Ali, sa valeur étoit redoutée; Moavie répondit à son Lieutenant Amru, qui le pressoit d'accepter un défi qu'il ne pouvoit éluder sans deshonneur : *vous êtes donc certain de devenir Calif à ma place ?* Ali indigné de la lâcheté de son adversaire, brûloit de donner bataille; il y disposa ses troupes, & comme il étoit prêt d'attaquer le camp de Moavie, on en vit sortir les Chefs portant des exemplaires de l'Alcoran au bout de leurs lances, & les présentant aux soldats d'Ali comme gages d'union & de sauve-garde. Le Calif vouloit charger ces hypocrites avec vigueur; mais son armée refusa de le suivre : tous s'écrierent : nous ne combattons pas contre la loi de Dieu. Il fallut faire retraite, & bientôt des députés de Moavie parurent dans le camp d'Ali; ils venoient pro-

poser de remettre à deux arbitres, choisis dans chacune des deux armées, la décision de la querelle. Comme les Chefs du parti d'Ali le pressaient de prononcer : je n'ai rien à décider, s'écria-t-il, au milieu d'une armée qui a refusé de m'obéir ; c'est à vous d'achever votre ouvrage.

Moavie ayant nommé un arbitre, quelques soldats d'Ali en nommerent un autre sans la participation du Calif. Il promit ensuite de s'en rapporter à sa décision. Les deux partis établirent de concert un lieu de franchise où la conférence devoit se faire, & les Califs se retirèrent avec la plus grande partie de leurs troupes ; Ali à Cufa, Moavie à Damas. Les conférences commencerent pendant le mois de Ramadan. Amru, arbitre choisi par le parti de Moavie, persuada à l'arbitre d'Ali qu'il falloit que chacun déposât publiquement son Calif, afin que l'élection qu'ils feroient ensuite de concert, fût plus libre & plus respectée. L'arbitre Arabe étant monté sur un tribunal élevé dans la place que remplissoit un grand peuple, je dépose, dit-il, Ali du califat comme j'ôte cet anneau de mon doigt : alors l'arbitre Syrien occupant la place du premier : vous avez entendu, dit-il à

haute voix , qu'Ali vient d'être déposé au nom des Arabes ; je le dépose aussi au nom des Syriens. Puisque le califat est vacant , j'y nomme Moavie , & je le revêts de la puissance souveraine , comme je mets cet anneau à mon doigt. Les Arabes trompés protestèrent à grands cris contre cette ruse , & les deux partis se séparèrent plus divisés que jamais.

Tandis qu'on trahissoit la cause d'Ali à Saffein , ce Calif étoit occupé à calmer une sédition près Cufa. Ces mêmes soldats , qui avoient refusé de combattre contre l'Alcoran , faisoient un crime à leur maître d'avoir laissé au jugement des hommes ce qui devoit , disoient-ils , être jugé par Dieu seul. Au nombre de treize mille ils s'emparèrent d'une ville de l'Arabie appelée Naarvan , déclarant qu'ils ne reconnoïtroient plus Ali pour Calif , s'il ne désavouoit pas les arbitres qu'il avoit laissés à Saffein. Ali avoit donné sa parole , il ne crut pas devoir la rétracter ; il marcha contre les rebelles au lieu de leur répondre. Arrivé près de Naarvan , il plaça l'Alcoran au bout d'une pique à la vue de la ville , publiant qu'il feroit grace à tous les soldats qui se rendroient sous cette enseigne , qu'au contraire ceux qui

persisteroient dans la révolte , seroient passés au fil de l'épée. Dans ces temps de trouble & de ferveur , l'Alcoran , comme on l'a déjà vu , étoit plus respecté que les Califs. Neuf mille séditieux se réunirent à ce qu'ils regardoient comme le signe de leur foi. Ali étant facilement entré dans la ville mal fortifiée , fit égorger ce qui y restoit de transfuges , sans en épargner un seul.

Ce fut après cette victoire , ou plutôt après ce carnage , qu'il apprit ce qui s'étoit passé à Sassein ; il apprit encore que l'Egypte s'étoit rendue à Moavie par la négligence & par la mauvaise administration de ses Gouverneurs , & qu'Amru , ce même arbitre qui avoit tenté de dépouiller Ali du califat pour en revêtir son maître , étoit entré paisiblement dans l'Egypte , prétendant la gouverner au nom de Moavie. L'Arabie n'étoit pas plus tranquille que les autres contrées de l'empire de Mahomet. Moavie envoya ravager plusieurs cantons de l'Iémen qui en fait partie. Les Musulmans , qui pensoient toujours combattre pour leur loi , étoient plus cruels encore contre leurs freres égarés que contre ceux qu'ils nommoient infideles. Tant de sang versé suscita

44 DISCOURS HISTORIQUE
des assassins qui crurent délivrer leur
patrie , en arrachant la vie à ses op-
presseurs.

Trois hommes complices de plu-
sieurs autres , prirent l'un , le chemin
de Cufa pour aller assassiner Ali ,
l'autre , celui de Damas pour traiter de
même Moavie , le troisieme , celui du
Caire pour frapper Amru. Moavie ne
reçut qu'une blessure dont il ne mou-
rut pas ; Amru étant malade , le jour
que celui qui le vouloit tuer se mit
en devoir de le faire , l'assassin perça
un autre Iman (1) qui prononçoit la
priere publique au lieu d'Amru. Ali
périt de la main qui s'étoit armée
contre lui ; il fut frappé dans la Mos-
quée. D'abord la blessure ne parut pas
mortelle ; mais on connut bientôt que
le fer étoit empoisonné. Le Calif or-
donna qu'on tueroit son meurtrier
d'un seul coup après qu'il seroit ex-
piré.

Ali mourut âgé de 73 ans , la 40^e.
année de l'hégire , après avoir régné
quatre ans & dix mois. Ce Calif avoit
plus de connoissances , plus d'éleva-
tion , plus de génie , qu'aucun de ses
prédécesseurs ; mais il fut plus mal-

(1) Iman , Prêtre de la loi mahométane.

heureux qu'eux tous. Quelqu'un lui demandant pourquoi les regnes d'Abubekre & d'Omar avoient été si paisibles, celui d'Othman & le sien au contraire si orageux ; c'est, dit-il, qu'Abubekre & Omar étoient servis par Othman & par moi, & que lui & moi ne l'avons été que par vous & par vos semblables. On a d'Ali un Gentiloquium : ce sont cent maximes pleines de force & de raison qui ont été traduites de l'arabe en plusieurs autres langues orientales. En voici une : *Celui qui veut être riche sans possessions, puissant sans sujets, & sujet sans maître, n'a qu'à servir Dieu, il trouvera ces trois choses.* Les Persans & plusieurs autres peuples Musulmans, qui suivent encore aujourd'hui la secte d'Ali, pensent qu'il est le premier successeur légitime de Mahomet ; ils traitent d'usurpateurs les trois premiers Califs ; ils n'admettent point la Sunna que nous avons dit être le dépôt des anciennes traditions de Mahomet, d'où les Turcs contraires à la secte d'Ali ont pris le nom de Sunnites, & ils nomment Shiïtes les sectateurs d'Ali qui élèvent la mémoire de ce Calif presque aussi haut que celle de Mahomet. Quelques heures avant la mort du Calif on lui demanda qui régneroit après lui,

Mahomet, répondit-il, n'a pas nommé son successeur, je ne nommerai pas le mien. A peine fut-il expiré, que tous les yeux se tournèrent vers Affan son fils.

Affan.

Ce Prince fut proclamé d'une voix unanime dans Cufa; mais il n'avoit ni la force ni l'ambition nécessaire pour affermir le trône que Moavie avoit ébranlé. Dès les premiers jours de son regne, les révoltés firent de nouveaux efforts; il fallut envoyer contre eux des troupes sur les confins de l'Arabie. Le paisible Affan regrettoit déjà tout le sang qu'on alloit verser; il prêchoit dans la Mosquée de Cufa la soumission & la concorde, tandis que Moavie, à la tête d'une armée formidable, promettoit les délices du paradis à ceux qui vaincroient les prétendus assassins d'Othman, ou qui mourroient les armes à la main contre eux. Les belliqueux Arabes concurent du mépris pour un Prince avare du sang des hommes. Affan connut bientôt qu'ils se lassoient de sa douceur & de ses efforts pour la paix. Ayant appris qu'il s'étoit donné un combat sur les frontieres de l'Arabie, dans lequel personne n'avoit eu l'avantage, & que l'espoir d'un accommodement s'éloignoit plus que jamais,

il ne songea qu'à se dépouiller d'une dignité si étrangère à ses mœurs. Contre le gré de tous les partisans de la maison d'Ali, il fit demander à Moavie une pension annuelle pour sa vie, qu'il alla cacher à Médine dans l'obscurité & dans la pratique des vertus bienfaisantes, distribuant aux malheureux toutes les richesses que Moavie lui avoit abandonnées en échange du califat.

L'implacable Moavie, seul possesseur du trône, voulut craindre encore celui qui le lui avoit cédé sans l'avoir défendu. L'accord entre Assan & lui portoit qu'après la mort de Moavie la dignité de Calif rentrerait dans la maison d'Ali. L'usurpateur, aussi ambitieux pour sa maison que pour lui-même, brûloit du desir d'y fixer le califat. La mort d'Assan qui n'avoit point encore d'enfans, fut résolue. Celle de ses femmes qu'il aimoit le plus tendrement, se chargea de l'empoisonner, sur la promesse d'épouser le fils de Moavie. Mais celui qui avoit ordonné le crime, & qui en profita, méprisa tellement sa complice, qu'il ne voulut plus lui tenir sa parole.

Moavie

Dès que le Calif se crut paisible possesseur du trône, il exécuta le

projet de le fixer dans sa maison. Iésid son fils fut déclaré son successeur, & même son collègue. Presque tous les Musulmans lui prêterent le serment qu'on n'avoit fait jusqu'alors qu'au Calif régnant. Mais Oséin, fils d'Ali & petit-fils du Prophète par sa mere, n'avoit pas pour l'empire la même aversion que son frere Assan avoit marquée ; & lorsqu'après 19 ans de regne le redoutable Moavie eut laissé toute l'autorité à Iésid son fils, Oséin se prépara à disputer au fils de l'usurpateur ce qu'il croyoit être le patrimoine de ses peres.

Iésid.

Tout l'empire étoit soumis à Iésid, excepté la Mecque & Médine que les partisans de la maison d'Ali avoient fait déclarer pour Oséin. Ce Prince espéra de s'emparer aussi de Cufa qui avoit été la résidence de son pere & de son frere. Les intelligences qu'on avoit su lui ménager s'étant multipliées, il crut qu'il n'avoit qu'à se présenter à Cufa pour y être proclamé Calif. Mais, tandis qu'il étoit en chemin de s'y rendre avec toute sa famille à la tête de cent cinquante hommes armés, seules forces qu'il eut pu rassembler, & qu'il croyoit suffisantes dans une ville soumise, Iésid, informé des dispositions des Cusiens, avoit
envoyé

envoyé à Cufa de nouvelles troupes de Syrie, & avoit fait punir les principaux partisans d'Oséin. Enfin tout étoit subjugué, lorsque le fils d'Alî parut, & ce malheureux Prince rencontra une armée nombreuse qui venoit le combattre, au lieu d'un peuple soumis qu'il croyoit devoir accourir au-devant de son maître légitime.

La petite troupe d'Oséin fut bientôt enveloppée : on ne lui laissa que le choix de reconnoître le Calif Iéfid, ou de faire tête à six mille hommes avec cent cinquante. Oséin avoit à sa suite ses freres, ses sœurs, ses femmes, ses deux fils en bas âge, toute l'espérance de la maison d'Ali. Son courage, ou si l'on veut, son désespoir ne lui permit pas de dérober tout cela au fer du vainqueur, il aima mieux affermir la race des Ommiades sur le trône de Mahomet, en lui livrant tous ceux qui pouvoient le lui disputer, que la reconnoître, par un consentement même forcé, pour la famille de ses maîtres. Affectant un enthousiasme prophétique, il se précipita à genoux au milieu des siens, & prononça tout haut une priere fervente pour demander à Dieu de protéger la bonne cause & le sang de son Prophète.

Oséin fut tiré parti de sa mauvaise position avec une intelligence & un courage dignes d'une autre récompense. Pendant la nuit qui précéda sa défaite, & que le Général d'Iéfid avoit employée à traiter avec Oséin, ce Prince avoit fait creuser autour de son camp un large fossé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de sorte qu'il sembloit être défendu par un rempart de feu que les chevaux refusoient d'approcher. Nonobstant la plus vigoureuse résistance, Oséin périt avec dix-sept de ses freres ou parens, & avec presque tous ses soldats. Ses sœurs, quelques-unes de ses femmes, & ses deux enfans nommés Ali & Amru furent préservés : on les traîna en captivité à Damas, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils avoient de précieux.

Iéfid vit avec joie la tête de son rival de grandeur, quoiqu'il montrât quelque sentiment de compassion pour son sort. Les sœurs d'Oséin furent traitées comme devoient l'être les petites-filles de Mahomet, malgré les reproches sanglants dont elles accablèrent Iéfid ; il respecta même l'enfance des fils d'Oséin. Comme il délibéroit dans son conseil sur ce qu'il devoit en faire, plusieurs l'exhorterent

à ne pas fouiller son regne par le meurtre de deux innocentes victimes, dont le sang étoit vénéré de tous les Musulmans. Un Ministre d'Iéfid s'éleva vivement contre ce sentiment ; montrant un petit instrument d'acier tranchant qui servoit à couper les ongles : *Seigneur*, dit-il à Iéfid, *ceci suffit aujourd'hui pour terminer l'affaire importante que nous traitons. Si on diffère, le sang de plusieurs millions d'hommes ne la terminera pas.* Ce cruel conseil paroissoit d'autant plus fondé, que la haine des enfants d'Oséin se manifestoit à toute heure. Iéfid, ayant vu le petit Amru, second fils d'Oséin, qui querelloit son fils, enfant du même âge, dit en riant au jeune Amru : voudrois-tu te battre avec mon fils ? *Volontiers*, répondit l'enfant avec vivacité ; *fais-nous donner à chacun un couteau.* Ce jeune lion promettoit déjà, aux ennemis de son pere, toute la haine qui a tant éclaté depuis entre les Shiïtes & les Sunnites. Mais ces dispositions ne changerent rien à la conduite d'Iéfid, qui traita constamment la famille d'Oséin comme les ames généreuses doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, leur marquant du regret de ce que les circonstances l'avoient

52 DISCOURS HISTORIQUE
contraint à faire mourir Oséin ; & il leur prodigua tous les secours capables d'adoucir leur malheur. Les Shiites comptent Oséin & Ali son fils pour les troisieme & quatrieme Califs légitimes.

La générosité d'Iésid irrita ses ennemis. Aussi-tôt que la famille d'Ali fut de retour à Médine , le peuple , tout plein de la mémoire d'Oséin , crut devoir secouer le joug des Califs Ommiades. Ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali , ni Amru qui n'étoient encore que des enfans : il falloit opposer du courage & de l'expérience à un Prince trop bien affermi sur le trône de Mahomet. Ils choisirent Abdallah , fils de Zobeir , de la famille des Ashemites , dont étoit le premier Calif Ali ; & s'étant tous transportés à la Mosquée , le premier d'entre eux s'écria : *je dépose Iésid du califat , comme j'ôte ce turban de dessus ma tête. Je dépose Iésid du califat* , dit le second , *comme j'ôte ce soulier de mon pied.* Tous les Médinois ayant suivi cet exemple , en un instant la terre fut couverte de turbans & de souliers. Ils chassèrent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades , & prirent des mesures , autant que le tumulte d'une nombreuse armée pouvoit le

permettre, afin que les plus grandes villes de l'Arabie suivissent l'exemple de Médine.

Abdallah marcha vers la Mecque sans beaucoup d'obstacles, parce que les garnisons qui tenoient pour le Calif n'étoient pas assez fortes pour le retarder.

Iéfid apprit à Damas que sa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les rebelles. Il envoya en hâte une armée nombreuse en Arabie; le bruit de sa marche ramena beaucoup de révoltés : mais Médine lui résista constamment. Cette ville soutint un siege long & meurtrier, sans qu'Abdallah, qui songeoit à conquérir le reste de l'Arabie, se mît en devoir de secourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de résistance, Médine fut prise & saccagée. Le soldat vainqueur ne respecta que la famille d'Ali, selon l'ordre qu'il en avoit reçu d'Iéfid. Ce succès enhardit le Général de l'armée Syrienne : il voulut aller assiéger le Calif Arabe qui étoit pour lors dans la Mecque; mais comme il en approchoit, il apprit la mort de son maître Iéfid, & il retourna dans sa patrie. Ce fut l'an 684 de Jesus-Christ, la 64^e. lunaire de l'hégire. Si l'on vit depuis deux Califs dans l'empire de

Mahomet, cette division doit être imputée à la mauvaise conduite d'Abdallah, qui fit tout ce qu'il falloit pour éloigner de lui les Syriens prêts à se jeter dans ses bras.

Moavie II.

Aussi-tôt après la mort d'Iéfid, on avoit fait monter Moavie II son fils sur la chaire des Califs. Ce Prince en descendit six semaines après pour se renfermer dans la retraite. Le jour qu'il annonça son abdication, il dit au peuple : *Moavie I mon aïeul arracha le sceptre de Syrie au gendre du Prophète, Calif légitime, plus noble, plus grand, plus vertueux que Moavie qui ne fut qu'un usurpateur. Iéfid mon pere a fait mourir Oséin petit-fils du Prophète, qu'il eût dû révéler & servir. Je ne veux pas succéder à une autorité si injuste, je vais pleurer dans le silence, & demander au Prophète qu'il pardonne à ma maison tous les crimes commis contre la sienne.* Les Syriens, furieux de l'abdication de leur Calif, s'en vengerent, dit-on, sur le Précepteur de ce Prince, qu'ils accusèrent de lui avoir inspiré des sentimens si modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Le Calif dépossédé persista dans la résolution qu'il avoit prise; il mourut à Damas, très-peu de temps après son abdication, sans que les

Syriens eussent voulu l'admettre, & sans que depuis ils eussent pu déterminer Moavie II à faire aucunes fonctions ni du sacerdoce, ni de l'empire. Alors tous les yeux se tournèrent vers Abdallah : les principaux Syriens, sentant tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de l'empire mahométan, étoient prêts à déterminer le peuple pour le Calif Arabe, lorsqu'on apprit qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui restoit à la Mecque de la maison d'Ommias, & des serviteurs qu'elle y avoit en grand nombre, & que les cruautés que le Calif exerçoit tous les jours n'avoient ni motifs, ni mesures. Les Syriens renoncèrent bientôt au projet de placer ce barbare sur le trône. Mervan, de la race d'Ommias, qui le premier avoit proposé de se soumettre à Abdallah, fut élu Calif à Damas à la place de Moavie II : mais Abdallah se maintint toujours en Arabie malgré le sang qu'il y versoit. Mervan ne regna que dix mois. Abdalmalec, son fils & son successeur, dès les premiers jours de son exalta-

Abdallah.

Mervan.

Abdallah.

Abdalmalec.

36 DISCOURS HISTORIQUE

enrichis des sommes immenses que ses sujets portoient chaque année à la Mecque. Ainsi dans ce temps d'enthousiasme & de ferveur, la religion cédoit déjà aux raisons d'intérêt.

Quoique l'empire de Mahomet parût être partagé entre les Ommiades & les Alides, les enfans d'Ali vivoient dans l'obscurité à Médine, tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, usurpoit le trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ses freres, petits-fils d'Oseïn, car l'histoire ne parle plus de ses fils,) descendoient en ligne directe du fondateur de la loi musulmane, par Fatime sa fille unique, épouse d'Ali I. Des droits si certains au califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas penser. Le Calif régnant prétendit exiger du jeune Mahomet un serment de fidélité, que le descendant du Prophète étoit trop fier pour prêter à personne. Abdallah fit au même instant emprisonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours pour se soumettre ou pour se résoudre à mourir. Des Musulmans, fideles à la mémoire d'Ali, s'assemblerent en grand nombre. Leur Chef, nommé Moctar, souleva la Mecque &

plusieurs villes d'Arabie. Abdallah fut réduit à négocier, les Alides sortirent de leur captivité le jour même qu'Abdallah avoit fixé pour demander leurs têtes s'ils persistoient à refuser le serment. Cette faction assez forte pour faire respecter les descendans du Prophète, ne le fut pas assez pour leur faire rendre le trône; la nécessité de défendre l'Arabie contre les entreprises d'Abdalmalec, Calif de Syrie, réunit bientôt tous les Arabes, sous l'autorité de leur Calif Abdallah, & les intérêts de la maison d'Ali, céderent à la cause commune. Mais les efforts d'Abdallah ne firent que précipiter sa chute. Il périt dans un combat, après avoir perdu Médine & la Mecque. Ses Généraux voulurent en vain défendre l'Yraque. Abdalmalec, plus vaillant ou plus heureux qu'eux tous, soumit à un même sceptre tous ceux qui n'avoient qu'une même foi; &, tandis que les descendans de Mahomet étoient réduits à une condition privée, on ne connut plus qu'un Calif, usurpateur de l'empire que le faux Prophète avoit fondé.

Jusqu'alors les Arabes & tous les Musulmans s'étoient servis de la monnoie des Grecs. Les Princes Musulmans n'en avoient point encore fait

battre à leur coin. Abdalmalec usa le premier de ce droit de souveraineté : voici à quelle occasion. Dans des affaires que le Calif eut à traiter avec l'Empereur Grec pour les bornes des deux Empires , le Prince Musulman commençoit toujours ses dépêches par la formule que sa religion prescrivait : *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu seul , & Mahomet est son Prophète*. Le Monarque Chrétien offensé , fit dire à Abdalmalec que s'il ne changeoit cette formule , lui Empereur Grec feroit mettre sur ses monnoies des légendes , où Mahomet seroit désigné par des titres qui déplairoient à ses sectateurs. Le Calif défendit aussitôt le cours des monnoies grecques dans ses états : il fit frapper des dragmes dont la légende arabe étoit *Dieu est éternel*. Les superstitieux Musulmans se plaignirent d'abord qu'on exposât le saint nom de Dieu à être touché par des mains profanes ou impures ; mais ils comprirent dans la suite qu'il étoit de la dignité d'un empire comme le leur d'avoir des monnoies particulières. Il y eut plusieurs guerres entre ces deux grands Etats sous le Calif Abdalmalec : mais comme on ne se propose dans ce discours que de faire l'histoire de la religion mahométane ,

origine & fondement de l'Empire Ottoman, il suffira de dire qu'Abdalmalec s'empara de Carthage, & de toute l'Afrique proprement dite, & que ces conquêtes ne se firent pas sans verser beaucoup de sang. Abdalmalec mourut après vingt-un ans d'un regne plus brillant que juste. Plus qu'aucun autre Calif, il fonda sa puissance sur la crainte & sur les châtimens; il appauvrit, il dépeupla les pays qu'il avoit ajoutés à l'Empire, & la croissance qu'il donna à ce grand corps, diminua sensiblement sa substance & ses forces.

Walid I succéda sans contestation à son pere Abdalmalec. Ce Prince eut, dit-on, soixante & douze femmes par les fréquens divorces qu'il faisoit: car Mahomet qui s'étoit permis un nombre illimité d'épouses, n'avoit pas accordé plus de privilege à cet égard à ses successeurs qu'aux autres Musulmans.

Walid I.

Dans ce temps, l'incontinence de Rodrigue, Roi d'Espagne, & le ressentiment du Comte Julien soufirent aux Musulmans le Royaume le plus florissant qui fût alors dans toute la chrétienté. Rodrigue, devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du Comte Julien, osa lui faire

violence. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son maître ; il appella les Musulmans d'Afrique dans la partie d'Espagne qu'il gouvernoit. Musa, qui commandoit pour le Calif en Afrique, envoya des troupes au Comte Julien : en moins de trois ans les Musulmans défirent l'armée de Rodrigue, lui ôtèrent la vie, & se rendirent les maîtres de tout son royaume. Depuis, les Barbares révoltés contre leur Chef, formerent autant d'Etats en Espagne qu'il y avoit de Gouverneurs : mais ils n'avoient pu en chasser tout à fait les Chrétiens. Ceux-ci, d'abord retirés dans les montagnes des Asturies, disputèrent leur ancienne patrie aux Musulmans pendant plus de 700 ans, avec une fortune inégale & des succès assez lents, & ils n'acheverent de détruire en Espagne l'Empire de Mahomet qu'à la fin du quinzieme siecle, sous les Rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle.

Depuis Walid I, huit Califs de la race des Ommiades occuperent le trône pendant environ trente années : ils se nommerent Soliman I, Omar II, Iéfid II, Hefam, Walid II, Iéfid III, Ibrahim & Mervan II. Nous nous dispenserons de parler des sept premiers, parce que nous n'avons rien

trouvé dans leur regne qui intéresse la religion musulmane.

Un Empire seulement fondé sur la Mervan II.
force, doit céder tôt ou tard à une force supérieure. Les Syriens, les Egyptiens, & sur-tout les Arabes, se lassèrent enfin d'obéir à des usurpateurs dont le trône n'étoit cimenté que par des flots de sang. La première année du regne de Mervan, Prince très-cruel, les peuples se souleverent à Emese, à Alexandrie, à Cufa. D'abord le Calif fut par-tout vainqueur & par-tout inexorable; les Musulmans consternés se demandoient entre eux pourquoi ils obéissoient à ces maîtres sanguinaires, tandis que la race de leur Prophète gémissoit comme eux dans l'oppression. Mais les yeux de ces mécontents ne se tournerent pas vers les Alides: ils étoient tombés dans l'obscurité.

Les Abbassides, issus d'Abbas cousin de Mahomet, petit-fils comme Ali de son aïeul paternel, étoient devenus puissans par des richesses immenses qu'ils devoient au commerce, & au peu d'attention que jusques là les Ommiades avoient fait à eux. Ceux de la maison d'Abbas n'étoient pas comme les Alides fils de la fille du fondateur des Musulmans; mais le

peuple ébloui de leurs richesses , res-
 peçtoit en eux le sang de son Pro-
 phète beaucoup plus què dans les en-
 fans d'Ali. Le chef de cette race for-
 tunée , nommé Mahomet comme ce-
 lui dont il tiroit toute sa gloire , étoit
 déjà parvenu à une vieillesse avancée :
 il lui restoit trois fils d'une famille
 nombreuse ; il les montrait aux Mu-
 sulmans comme les soutiens de leur
 foi , les restaurateurs de leur empire ,
 & les maîtres légitimes que Dieu leur
 avoit destinés. Une multitude de mé-
 contents accourut à Moloïma , séjour
 de Mahomet ; ils prêterent serment
 à cet Emir qui mourut peu de jours
 après , laissant Ibrahim son fils aîné
 à la tête de cette grande entreprise.

La révolte bien préparée se mani-
 festa en même temps dans le Korasan ,
 dans l'Arabie , dans l'Egypte , dans
 la Syrie , dans la Mésopotamie. Pres-
 que par-tout le parti des Abbassides
 fut vainqueur ; mais leur Chef suc-
 comba au milieu de ses succès. Comme
 Ibrahim vouloit parcourir ses nou-
 veaux Etats , il entreprit un pèleri-
 nage à la Mecque avec plus de pompe
 que de sûreté. Son escorte , assez
 nombreuse pour un Prince qui se
 montre à des sujets soumis , ne suffi-
 soit pas à un conquérant qui n'avoit

point abattu tous les ennemis de sa nouvelle puissance. Il fut attaqué près d'Arran, ville qui tenoit encore pour Mervan II. Après une vigoureuse résistance, Ibrahim tomba dans les mains de ses ennemis qui le chargerent de chaînes. Dès le lendemain il mourut empoisonné; mais le parti des Abbassides ne périt pas avec son Chef.

Abul Abbas, second fils de Mahomet, fut proclamé à Cufa, & se mit en devoir de venger la mort de son frere. Une armée qui restoit à Mervan II. dans l'Yraque, fut taillée en pieces par le Gouverneur de cette Province nommé Moslem. Mervan lui-même fut vaincu par ce même Moslem à la tête d'un autre corps sa dernier ressource. Il fuit en Syrie, & se présenta sans escorte aux portes de Damas qu'il ne put se faire ouvrir; ses anciens sujets ne lui firent d'autre grace que de ne le pas livrer au vainqueur. L'infortuné Calif se retira en Egypte où la mort l'attendoit. Les habitans de Busirlair, l'ayant reçu avec un respect perfide, lui ôterent la vie dans leur Mosquée, & porterent sa tête à Abul Abbas. Ainsi finit l'an 132^e. de l'hégire, la 750^e. de J. C., la dynastie de ces sanguinaires Ommiades qui

Abul Abbas,
premier Ab-
basside.

64 DISCOURS HISTORIQUE
avoient usurpé la puissance souveraine
sur la maison de Mahomet , & qui ,
presque tous , s'étoient servis de son
nom & de son sceptre pour opprimer
ses descendans.

Les Califs Abbassides ne verserent
pas moins de sang que leurs prédé-
cesseurs. La puissance de ces Princes
ne pouvoit être établie que par la
force. La tête de Mervan exposée dans
la capitale sembloit promettre un
regne paisible à son vainqueur , lors-
que les Alides , tirés de leur obscurité
par des mécontens , & même par ce
qui restoit de partisans des Ommiades
qui avoient perdu leurs parens & leurs
biens , tenterent de réveiller les droits
de la maison d'Ali. Le Général Moslem
rassembla les armées ; car les Abbassi-
des , comme les Ommiades , combat-
tirent par leurs Lieutenans : il gagna
une bataille sanglante à Calcidene en
Syrie , & remporta plusieurs autres
avantages. Trois descendans d'Ali
payerent de leur tête cette nouvelle
tentative. Moslem , après avoir vaincu
les sujets du Calif , combattit avec le
même succès les Grecs qui vinrent
faire des irruptions dans l'Arménie.
Le califat d'Abul Abbas n'est remar-
quable que par les victoires nom-
breuses que Moslem remporta. Ce

Prince régna quatre ans ; l'histoire dit peu de chose de sa personne.

Almanfor, frere & successeur d'Al-
bul Abbas, commença son regne par faire étrangler sur un très-léger soupçon Moslem qui avoit eu des succès si constans, & qui, si l'on en croit les Historiens Arabes, avoit fait passer six cents mille hommes au fil de l'épée pour la cause des Abbassides. Les bourgeois d'Hafémie, ville où le Calif faisoit sa résidence, indignés contre ce Prince ingrat, exciterent une révolte & tenterent de lui ôter la vie. Almanfor punit les rebelles, & fit mourir avec eux plusieurs Alides qu'il crut ou qu'il feignit de croire les auteurs de cette fédition.

Cet événement déterminâ Al-
manfor à changer le siege de l'empire : il jeta les fondemens d'une ville dans l'Yraque babylonienne, sur les confins de la Perse, à une journée de l'ancienne Babylone. Cette nouvelle cité fut nommée Bagdad du nom d'un hermitage trouvé sur le terrain. L'entreprise fut exécutée avec assez de promptitude, nonobstant les troubles qui agiterent l'empire pendant tout le regne d'Almanfor ; car un Mahomet de la maison d'Ali fut déclaré Calif à Médine. Almanfor, sans quitter sa ville nais-

fante, envoya une armée dans l'Arabie. L'infortuné Mahomet fut pris & décapité dans Médine même où il avoit prétendu régner. Ibrahim son frere périt aussi en voulant le venger, & le Calif Almanfor fit arborer les deux têtes de ces Princes vaincus sur les murs de sa nouvelle capitale qu'il ornoit de palais & de Mosquées, tandis que ses Généraux combattoient pour lui. Bagdad fut achevée en moins de six années ; ses successeurs l'augmenterent beaucoup dans la suite.

Mahadi.

Mahadi, fils & successeur d'Almanfor, vit naître, dès son avènement au trône, une secte capable de renverser à jamais le califat. Un Arabe appelé Mokanna, encouragé par l'exemple de Mahomet, voulut comme lui fonder une religion : il contrefit l'inspiré ; il publia que l'esprit de Dieu résidoit en lui ; il proposa des préceptes nouveaux, & confirma sa mission par de faux miracles. Les peuples, avides du merveilleux, accoururent en foule sur les pas du nouveau Prophète, qui, plus indulgent que le premier, permettoit l'usage du vin, & n'astreignoit pas à tant de prières. Plusieurs villes d'Arabie lui ouvrirent leurs portes. L'enthousiasme fit bientôt des soldats :

l'empire de Mahomet pensa être détruit par les mêmes moyens qui l'avoient élevé. Mahadi fut s'opposer efficacement à ces progrès rapides. Les prétendus miracles que l'imposeur publioit sans cesse ne le rendirent pas le plus fort, il fut battu plusieurs fois. Enfin s'étant réfugié, avec quelques soldats, dans un petit poste qu'il n'espéroit pas pouvoir défendre long-temps, il fit boire à tous ses compagnons du vin empoisonné, puis il mit le feu à sa retraite avec tant de précaution, que les Musulmans ne purent jamais l'éteindre qu'après que tous les cadavres des soldats & Mokanna lui-même furent consumés. Ce frénétique avoit prédit qu'il ressusciteroit; ses disciples attendirent long-temps ce nouveau miracle. Mokanna avoit tellement affermi leur crédulité, que sa secte se perpétua dans toute l'Arabie, & dura près de deux siècles après lui.

Un autre Sectaire s'éleva dans le même temps. Abu Anifah, l'un des plus célèbres docteurs Sunnites, vécut sous Mahadi. Il eut quelques opinions particuliers sur différens points de l'Alcoran, opinions qui sont admises maintenant par tous les Ottomans; mais loin d'inquiéter son

Souverain , il ne fit que confirmer ses disciples dans l'obéissance qu'il croyoit être due au successeur de Mahomet. Abu Anifah prêchoit la concorde & la paix , même le pardon des injures , & il pria publiquement pour ses persécuteurs. Cette morale , quoiqu'établie par plusieurs passages de l'Alcoran , devoit paroître bien nouvelle à des hommes qui n'avoient connu jusqu'alors d'autre loi , d'autre vertu , d'autre gloire que celle de la force. Mahadi remporta de grands avantages sur les Grecs , ou plutôt Aaron Rachid son second fils , jeune Prince plein de valeur & de prudence , fit la guerre à la tête d'une belle armée avec tant de succès , qu'il contraignit l'Impératrice Irene à devenir tributaire des Musulmans. Cette célèbre usurpatrice qui , la première , fut soumettre l'aigle romaine au sceptre d'une femme , & dont la politique profonde répara pour quelque temps les malheurs & les fautes de ses prédécesseurs , Irene fut contrainte d'acheter la paix avec les Musulmans par une somme annuelle , qui ne put être regardée que comme un tribut , & Aaron Rachid ramena son armée glorieuse & triomphante à Bagdad.

Mahadi , pénétré d'admiration pour

les talens & les qualités supérieures d'Aaron Rachid, voulut le déclarer son successeur immédiat; mais ce Prince rejetta ce qui ne lui appartenoit pas. Il ne voulut jamais régner au préjudice de son frere aîné Musa; cependant il jouit du califat plutôt qu'il ne devoit l'espérer. Mahadi aimoit éperdument une de ses femmes nouvellement admise à l'honneur de son lit : celle qu'il avoit le plus aimée avant cette nouvelle conquête, tourmentée d'une affreuse jalousie, donna à sa rivale un fruit d'une rare beauté, mais qu'elle avoit empoisonné. La favorite porta ce fruit avec empressement au Calif qui, l'ayant mangé, mourut en peu d'heures dans des douleurs effroyables après un regne de onze ans. Son successeur n'étoit pas alors avec lui : Aaron Rachid reçut le serment des peuples pour son frere.

Musa, à peine sur le trône, vit les Alides prêts à le lui disputer. Oséin leur Chef se fit proclamer Calif à Médine à la mort de Mahadi : dans l'instant même il leva des troupes, publiant dans toute l'Arabie qu'il donneroît la liberté aux esclaves qui viendroient s'enrôler sous ses drapeaux. Ce moyen lui procura bientôt une armée nombreuse, mais peu aguerrie,

Musa;

70 DISCOURS HISTORIQUE
qu'Aaron Rachid n'eut pas de peine
à vaincre , & qui fut dissipée promptement.

Tandis qu'Aaron Rachid servoit son frere avec tant de succès, l'ingrat Musa songeoit à le priver de la succession au trône qui lui appartenoit à tant de titres ; il prétendit faire déclarer Jaafar son fils , quoiqu'encore dans l'enfance , héritier présomptif du califat , contre la loi qui déféroit le sceptre au Prince plus âgé de la race ; & sur la résistance qu'il éprouva de la part du Visir & de tous les principaux Officiers , il résolut de se défaire d'eux tous , & d'Aaron Rachid lui-même qu'il ne pouvoit espérer de vaincre qu'en trahison. Un crime empêcha un autre crime. Kiafaran , mere des deux Princes , usurpoit une grande autorité ; elle traînoit toujours à sa suite une foule de créatures ; elle prétendoit distribuer les gouvernemens & répandre toutes les graces. Son fils aîné en devint jaloux ; il lui fit des reproches très-amers ; il défendit à sa mere de sortir de son appartement , & sur-tout d'y recevoir cette nombreuse cour , & il menaça de faire mourir ceux qui prétendroient être protégés par elle. Ce trait nous prouve que les Musulmanes n'étoient pas

alors aussi renfermées qu'elles l'ont été depuis. La Sultane irritée résolut de se défaire de son fils ; Musa fut empoisonné le jour même qu'il avoit conçu le dessein de faire étrangler son frere.

Aaron Rachid commença son regne par acquitter un vœu qu'il avoit fait pendant sa disgrâce d'aller à pied en pèlerinage à la Mecque. Les peuples s'empressoient en foule sur son passage, en tendant de riches tapis & jonchant la terre de fleurs sous ses pieds. Le nouveau Calif s'empresça de faire sortir les Musulmans de l'ignorance profonde dans laquelle ils avoient croupi jusqu'alors, & qui leur avoit été tant recommandée par les compagnons de Mahomet. Il appella de tous pays des Savans pour traduire en langue arabe & syriaque des livres de philosophie & d'astronomie qu'il avoit achetés des Chrétiens. Il aimoit sur-tout la poésie, & récompensoit magnifiquement ceux qui faisoient des vers ; il encouragea aussi la médecine. Le climat d'Arabie fournit en abondance des parfums, des simples & des plantes propres à guérir les maladies. Aaron Rachid, avide de toutes les connoissances utiles aux hommes, accueillit avec bonté tous

Aaron Rachid.

ceux qui avoient étudié les moyens de leur rendre la santé & de prolonger leur vie ; jusques là qu'il restitua aux Chrétiens toutes les églises d'Egypte que ses prédécesseurs leur avoient ôtées , parce que Balathianus , Médecin consommé & Patriarche d'Alexandrie , avoit guéri l'une de ses femmes d'une maladie mortelle.

L'amour des lettres ne ralentit point dans le Calif son ardeur pour la guerre. Les Alides firent sous son regne de nouvelles tentatives pour recouvrer l'Arabie. Iaia , le Chef de cette maison , fut désarmé , & si l'on en croit les Historiens Persans , il fut décapité , quoiqu'on lui eût promis la liberté & la vie. Ce trait n'est pas vraisemblable : Aaron Rachid étoit trop généreux , ou même trop éclairé , pour se noircir d'une perfidie qui devenoit inutile , puisque , de l'aveu de ces mêmes Historiens , il laissa vivre dix-huit enfans mâles d'Iaia.

Nicéphore , successeur de l'Impératrice Irene , ayant refusé au Calif le tribut qu'il avoit imposé à cette Princesse , Aaron Rachid pénétra dans les terres de la domination des Grecs jusqu'à Héraclée dont il forma le siege , & il contraignit l'Empereur Grec d'acheter la paix par un nouvel impôt.

Nicéphore

Nicéphore avoit chargé ses Ambassadeurs de porter plusieurs épées en présent au Calif. Rachid les coupa toutes par le milieu en présence des Ambassadeurs avec celle qu'il portoit : Rapportez à votre maître ce que vous avez vu , leur dit-il , & assurez-le que jamais ses armes ne résisteront aux miennes.

Aaron Rachid donna le gouvernement de l'Afrique occidentale à Ibrahim fils d'Aglab. Voilà l'origine de la dynastie des Aglabites qui devint souveraine d'Afrique sous les Califs suivans. Car pendant le regne de Rachid, il fut contenir tous les Gouverneurs de provinces. Aucun Prince Musulman ne fut plus absolu que lui : sur les moindres soupçons , sur un mécontentement léger, il déposoit les Gouverneurs à la tête de troupes nombreuses dans les provinces les plus éloignées de Bagdad , & il étoit ponctuellement obéi.

Pendant la guerre contre les Grecs , une femme étant venue se plaindre à lui que des soldats avoient dévasté son champ , pillé & brûlé sa maison : Ne fais-tu pas , lui dit Rachid , qu'il est écrit dans l'Alcoran , lorsque les Princes passent en armes dans un lieu ils

le détruisent ? Oui, Seigneur, repartit cette femme affligée ; mais j'y ai lu aussi que les maisons des Princes seront désolées à cause des injustices qu'ils auront commises. Le Calif, frappé de cette réponse, lui fit rendre plus qu'elle n'avoit perdu. Aaron Rachid mourut après vingt-trois ans de regne, redouté & chéri de tous ses sujets. Amine, son fils & son successeur, n'héritait ni de ses talens, ni de ses vertus, ni de sa prospérité.

L'empire de Mahomet devoit être bientôt partagé. La division des sectes précéda celle des provinces ; l'esprit de dispute & de controverse se glissa en même temps que l'amour des lettres parmi ces grossiers Musulmans, qui, pendant si long-temps, n'avoient connu que leurs armes & le texte de leur loi. Sous Amine, sous Almamon & leurs successeurs, on disputa pour savoir si l'Alcoran avoit été créé, ou s'il étoit de toute éternité avec Dieu. Cette discussion exerça d'abord la subtilité des nouveaux Philosophes, & elle finit par exciter des persécutions. Les Califs avec le plus grand nombre adoptèrent la création de l'Alcoran ; ils poursuivirent ceux de la secte opposée, & l'on vit répondre par le fer &

SUR MAHOMET, &c. 75
par le feu à des argumens qui embar-
rassoient la raison.

Un Docteur Sunnite , amené de-
vant le Calif Almamon , lui dit un
jour que Mahomet avoit confirmé
plusieurs fois par serment , qu'il n'a-
voit pas composé l'Alcoran , mais
que les chapitres étoient descendus du
ciel un à un en différens temps , comme
il les avoit annoncés au peuple : or ,
continuoit le Docteur , puisque ces
écrits sortent de la main de la Divi-
nité , pour laquelle il n'y a point de
succession de temps , il doivent être
éternels comme Elle , au moins vous
ne pouvez savoir ni quand ils ont été
créés , ni s'ils ont été créés , puisque
Dieu est invariable , & qu'il a pensé
de toute éternité ce qu'il a écrit dans
ce livre saint. Le Calif n'osoit pas nier
l'autorité de Mahomet ; mais comme
il se servoit mieux de son cimeterre
que de son esprit , il finit la dispute
d'un seul coup en coupant la tête à
son adversaire. La persécution , comme
il arrive toujours , augmenta le nom-
bre des sectaires. L'opinion de l'Al-
coran incréé a été embrassée depuis
par tous les Sunnites ; les Persans ,
qui forment la secte des Shiites ,
tiennent seuls l'opinion contraire.

Almamon poussa si loin son zele pour la croyance de l'Alcoran créé, que le Calif ne voulut pas qu'on comprît les Musulmans qui admettoient l'Alcoran éternel, dans un échange de prisonniers fait avec les Grecs. Ce Prince mourut après quatre ans de regne.

Motamafem, huitieme Calif Abbasside, confia le premier la garde de sa personne à des étrangers, se défiant de ses propres sujets. Il foudoya un corps nombreux de Turcs ou Turcomans, peuple féroce & belliqueux venu de la Scythie; il les attacha au service de ses successeurs, qui, dans la suite, éprouverent de cette horde de barbares plus que Motamafem n'avoit pu craindre de ses Arabes. En effet, les Califs s'endormirent bientôt dans la mollesse, & les Turcs attentifs saisirent les rênes du gouvernement tant par la confiance que par la force. D'abord ils embrasserent l'islamisme, puis leurs Chefs, admis dans la familiarité des Califs, causerent des troubles entre les Princes de cette maison, détruisant les uns par les autres. Ils s'approprièrent les gouvernemens que les foibles Califs confioient à ces dangereux serviteurs, dans la vue de les éloigner : le Kora-

fan , le Kervan , la Mésopotamie , la Syrie devinrent autant de souverainetés démembrées de celle des Califs ; l'Egypte fut aussi perdue & reconquise.

Sous Moktader , dix-septieme Ab-
 basside , le sort de la maison d'Ali fut changé. Mahadi Obdeillhah , Chef
 de cette race illustre & malheureuse ,
 ayant rassemblé un parti considérable ,
 fut chasser de l'Afrique les usurpa-
 teurs appelés Aglabites , & se placer
 sur le trône de Kervan ; il établit
 le siege de son Empire à Rakkad-
 da ; il prit le surnom de Mahadi ,
 & devint le fondateur de la dynastie
 des Fatimites , du nom de Fatime ,
 femme d'Ali , & fille unique du Pro-
 phète. Mahadi fut appelé , ainsi que
 le Calif Arabe , le Commandeur des
 Croyans ; il établit la loi des Shiites ,
 ainsi que sa nouvelle puissance , avec
 beaucoup de sagesse & de succès ,
 parcourant toutes ses Provinces à la
 tête d'une armée qui ne trouvoit pas
 l'occasion de combattre ; il alla même
 dans l'isle de Sicile , où les Aglabites
 avoient fait quelques conquêtes , &
 il parut par-tout plutôt un Prince
 qui succede à des droits légitimes ,
 qu'un Conquérant qui se fait redou-

908 de J. C.
 286 de l'hé-
 gire.

ter. Un rival tel que Mahadi devoit plus inquiéter le Calif Arabe qu'aucun de ceux qui avoient usurpé la souveraineté dans leurs gouvernemens.

Mahadi Calif s'étoit déjà emparé de plusieurs places importantes de l'Égypte. Cependant cette extrémité n'arracha point Moktader aux délices de son ferrail; il opposa Munès, un de ses plus habiles Généraux, aux entreprises de Mahadi; & , tandis que tous ces guerriers Turcs & Arabes combattoient pour la gloire des Abbassides, Moktader s'applaudissoit d'avoir envoyé contre ses ennemis des lions par lesquels il craignoit tous les jours lui-même d'être déchiré. Après une guerre longue & sanglante, Mahadi succomba; le Général Arabe vainquit les Africains en bataille rangée, & ceux-ci ne songerent plus qu'à défendre leur propre pays des incursions du vainqueur. Mahomet Obdéillah se réfugia dans sa capitale; mais Moez, son quatrième successeur, s'empara de l'Égypte, l'an 969 de J. C. 358 de l'hégire, & y établit le siége de son Empire.

Ce Munès si redoutable au Calif Fatimite le fut bien plus encore au Calif Arabe qu'il avoit défendu. Moktader

ne voulut pas lui donner dans sa cour le crédit que ses importans services sembloient mériter. Ce guerrier, irrité de voir des femmes & des Eunuques gouverner le pays qu'il avoit défendu, crut le Calif indigne du sceptre ; il communiqua ses sentimens à tous les guerriers qui, après avoir partagé ses dangers & sa gloire en Egypte, se croyoient, comme lui, négligés & oubliés à la cour de Bagdad. Il investit le palais avec eux, se rendit maître de la personne du Calif, de sa mere, de ses femmes, de ses concubines, & montra au peuple, comme Souverain, Mahomet surnommé Kaher, frere du Calif déposé. Cette révolution ne se fit pas sans verser beaucoup de sang. Munès fut même contraint d'immoler l'ancien Calif à la sûreté de son nouveau maître & à la sienne. Il affecta, dit-on, quelques témoignages de douleur & de respect à la vue de cette tête qui avoit porté la couronne ; mais elle n'en fut pas moins exposée aux yeux de la multitude dans toutes les rues de Bagdad. Kaher ne se montra pas plus digne du trône que celui qu'il avoit remplacé.

Ce même Munès qui l'avoit fait Calif, honteux de son ouvrage, ne

songea plus qu'à le détruire. Une conjuration fut découverte au moment même où elle étoit prête d'éclater ; Munès & ses complices , déjà armés & en état de se faire craindre , ne se rendirent que sur la foi d'un traité qui leur conservoit leur liberté & leurs biens ; le Calif l'accorda facilement , & l'enfreignit plus facilement encore. La tête de Munès tué en trahison , & celles de quelques Chefs , furent exposées dès le surlendemain en différentes places publiques de Bagdad.

Ce spectacle fit l'effet contraire à celui que le Calif en avoit attendu. Son manque de foi , sa cruauté indignèrent de plus en plus la Milice & le peuple : le sang des premiers conspirateurs en suscita un plus grand nombre ; les Turcs assiégèrent le palais , & tirèrent leur Calif du sommeil où la débauche l'avoit plongé , pour le traîner en prison ; ils lui creverent les yeux , & le contraignirent , à force de mauvais traitemens , de prononcer son abdication. Kaher régna moins d'un an : quoiqu'en un si petit espace il eût versé bien du sang , on ne le fit point mourir. Après plusieurs années de captivité , Mothaki , l'un de ses successeurs , lui rendit la liberté ; mais

il fut , dit-on , réduit à une telle misère , qu'il demanda l'aumône jusqu'à la fin de ses jours à la porte d'une mosquée. Un tel mendiant devoit être un objet d'horreur bien plus que de pitié.

Rhabi Billah , fils de Moktader , Rhadi
l'ainé des Princes Abbassides , fut tiré de la prison dans laquelle Kaher son oncle l'avoit confiné. Ce Prince monta sur le trône l'an 322 de l'hégire , 934 de J. C. Il acheva de perdre l'autorité des Califs déjà si chancelante. Les Gouverneurs de province , devenus héréditaires , non-seulement méconnuent les ordres de Rhadi , comme ils avoient déjà fait ceux de ses prédécesseurs , mais même ils lui refuserent les sommes annuelles auxquelles les derniers Califs s'étoient réduits par degrés , & qui avoient fait des Souverains tributaires de ceux qui , dans l'origine , n'étoient que des Officiers amovibles.

Quatorze Souverains , parmi lesquels le Calif Fatimite étoit le plus puissant , avoient réduit le califat arabe au territoire qui environnoit sa capitale. La puissance du successeur de Mahomet étoit bornée aux choses de la religion , à quelques décisions sur les points de doctrine , à de vains

honneurs que le Calif Fatimite , prétendant avec plus de raison à la succession de Mahomet , lui refusa toujours.

Rhadi ne fut pas même user de l'autorité qui lui restoit dans Bagdad. Ce sceptre , tout petit qu'il étoit , devint trop pesant pour ses mains. Un Visir , chargé de rendre compte au Calif de toutes les affaires importantes , & de faire exécuter ses décisions , ne suffisoit pas à la mollesse ou même à l'incapacité de Rhadi. Le seul acte de souveraineté absolue qu'il osa faire pendant son regne , fut de s'en dépouiller. Il créa un Officier entre lui & le Visir , qui , chargé de tout le poids du gouvernement , devint le véritable Monarque. Ce nouveau maître fut nommé Emir-al-Omra , c'est-à-dire en Arabe , Emir des Emirs , ou Prince des Princes. Le Calif , pour se débarrasser entièrement de toute espèce de soin , permit à l'Emir-al-Omra de prononcer les prières publiques dans la grande mosquée & dans la chaire de Mahomet , fonction jusqu'alors indispensablement réservée au Calif , dans laquelle ni Mahomet , ni aucun de ses successeurs ne s'étoient jamais fait suppléer. Ebn Raïck ,

premier Emir-al-Omra , avilit en même temps , & sa nouvelle autorité , & le califat même , en achetant la paix du Général des Karmates , Prince d'Aïr , le plus redouté , quoique le plus petit des Souverains Mahométans : le Commandeur des Croyans se soumit à un tribut en faveur de ce Prince , qui n'étoit à proprement parler qu'un Chef de brigands. Depuis ce temps , la dignité de Calif perdit toute sa puissance. Mais comme l'empire de Mahomet paroissoit fondé principalement sur l'Alcoran , les usurpateurs des différentes provinces , qui d'abord n'avoient formé toutes ensemble qu'un même Etat , prirent encore long-temps , pour la forme , l'investiture de ce prétendu Chef , qui se disoit être le successeur du Prophète.

Mahomet avoit encore en Egypte un autre successeur , descendu de sa fille Fatime , qui donnoit aussi des investitures aux Princes ses voisins , & qui , dans la suite , fut réduit aux fonctions du farcerdoce , comme le Calif de Bagdad. Mais celui-ci gémit , beaucoup plutôt que son concurrent , sous le joug de l'usurpation. Les Emirs-al-Omra déposèrent le Commandeur des Croyans autant de fois que l'inté-

84 DISCOURS HISTORIQUE
rét ou le caprice leur en fit naître l'en-
vie.

Cette nouvelle dignité, quoique formée des débris du califat, parut si importante dans l'empire de Mahomet, que vers l'année 450 de l'hégire, 1068 de J. C. sous le Calif Kaiembar Illah, Trogrudbek, petit-fils de Seljioud, fondateur de la dynastie des Selgiucides, conquérant de l'Yraque, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Natolie, & de plusieurs autres provinces, après avoir vaincu l'Emir-al-Omra, voulut être Emir-al-Omra lui-même, afin de partager avec le Calif le droit d'être nommé dans les prières publiques, de monter dans la chaire de Mahomet, enfin pour se voir associé au sacerdoce, que tous les Musulmans regardoient encore comme le germe & l'appui de la puissance souveraine. Le nouveau Lieutenant protégea puissamment le Calif Abbasside. Monstafer Billah, Calif d'Egypte, étoit parvenu à chasser son concurrent de Bagdad, & s'étoit fait reconnoître dans presque toute l'Arabie pour le seul Commandeur des Croyans. Trogrudbek parcourut ces Provinces à la tête d'une armée nombreuse; il vainquit en plusieurs ren-

contres ceux qui s'obstinoient à nommer Monstafer Billah , Chef de la religion. Il ramena Kaiembar Illah à Bagdad , où lui-même orna le triomphe du Calif , en tenant les rênes de sa mule dans une entrée publique , & remplaçant ce Prince sur la chaire de Mahomet dont on l'avoit fait descendre.

Pour prix de ce service , Trogrudbek prétendit épouser la fille de Kaiembar Illah , soit qu'il l'aimât , soit que cette alliance dût l'affermir sur son trône. Le fier Calif refusa d'abord de mêler le sang des Abbassides au sang des Turcs , qu'il croyoit d'autant plus barbares , qu'ils étoient devenus plus puissans. Trogrudbek irrité , investit le palais du Commandeur des Croyans , & jura de n'y laisser entrer & de n'en laisser sortir personne , jusqu'à ce que le Calif eût consenti de le faire son gendre. Kaiembar accorda par foiblesse ce qu'il avoit refusé par orgueil. Trogrudbek conduisit sa nouvelle épouse à Raï , dans l'Yraque Persique , où il avoit établi le siege de ses Etats , & il laissa un Gouverneur dans la résidence des Califs.

Nous n'entreprendrons point de

raconter toutes les guerres qui s'éleverent entre les usurpateurs de l'empire de Mahomet. Nous finirons ce foible crayon de l'histoire de leur religion au moment où leur puissance a fini. Depuis Trogrudbek, le califat n'a plus été qu'un vain titre. Les Turcs Selgieucides ont déchiré cet empire pour en ravir les débris.

Nous avons prétendu seulement faire connoître la religion musulmane, dire quelle puissance elle avoit communiquée à ses Ministres, comment ces Ministres l'ont perdue, comment l'opinion a cédé à la force, comment enfin les Princes Turcs ont usurpé le sceptre, qui n'avoit jusques là jamais été séparé de l'Alcoran. Nous ne parlerons ni des croisades si funestes à l'Europe & à l'Asie, elles sont écrites par une foule d'Historiens de tous les siècles & de tous les pays, ni des conquêtes de Saladin venu de Perse pour renverser le trône des Califs Fatimites, en s'emparant de d'Egypte, après avoir fait étrangler Ad-

1171 de J. hud,
C., 572 de
l'hégire.

le dernier d'entre eux, & pour arracher aux Croisés, dans la Palestine, le prix de tout le sang qu'ils y avoient versé; ni de Gengiskan venu du fond de la Corée pour soumettre

la moitié de l'univers, & détruire ces Turcs qui avoient asservi les successeurs de Mahomet. Ces grands événemens méritent une histoire détaillée, entreprise pour eux seuls. Nous remarquerons seulement que depuis le Calif Kaiem, onze Princes de la maison des Abbassides languirent successivement à Bagdad sur la chaire de Mahomet; qu'ils n'y conserverent pas même l'apparence du pouvoir; que le dernier de ces Pontifes ayant paru vouloir secouer le joug des Mogols, le Prince Houlagoukan, petit-fils de Gengis, saccagea Bagdad, & fit perdre au Calif son titre & la vie l'an 656 de l'hégire, 1258 de J. C.

Depuis cette époque, il n'y eut plus de Calif à Bagdad. Saladin avoit détruit, sous son regne, les Califs Fatimites en Egypte. Bibar Sultan d'Egypte, trois ans après la destruction du Calif de Bagdad, recueillit une branche des Abbassides, qui a existé & qui a conservé ce titre jusqu'à la conquête de l'Egypte par Selim en 1519 de J. C., 923 de l'hégire. Mais ces Califs, sans aucune ombre de pouvoir, étoient sujets à des Princes qui recevoient d'eux l'investiture, parce

88 DISCOURS HISTORIQUE, &c.
que les prétendus successeurs de Ma-
homet, en donnant aux peuples l'e-
xemple de la soumission, sembloient
rendre plus sainte l'autorité de leurs
maîtres.





HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis la fondation de cette monarchie en l'année 1300 jusqu'en l'année 1740.

OTHMAN,

PREMIER REGNE.

LES OTTOMANS, dont nous entre- Depuis 1300
prenons d'écrire l'histoire, sont, de jusqu'en
l'aveu des Savans les plus versés dans 1, 20 de J. C.
la connoissance des dynasties orientales, descendans des Turcs Ogusiens. 700 à 727
Chassés des bords de la mer Caspienne leur séjour, par des guerres intestines, ils s'étoient réfugiés chez les Turcs Selgieucides, souverains d'Iconium, & ils ont pris le nom d'Ottoman, le premier de leur Chef qui soit devenu Souverain. Jusques là de l'hégire

leur histoire est confondue avec celle des autres Turcs : ce n'est qu'à cette époque qu'elle leur devient particuliere. Nous développerons par quels refforts ce peuple , sans l'amour de la gloire , sans l'amour de la patrie , a pu faire des actions de courage étonnantes , asservir les restes de l'Empire des Romains , & tout ce que ces derniers ont possédé en Orient dans leurs plus beaux jours.

Etat de
l'Asie quand
Othman s'est
fait connoi-
tre.

Pendant un siecle , l'univers connu avoit été troublé par des émigrations prodigieuses : les nations s'étoient , pour ainsi dire , précipitées les unes sur les autres. La meilleure partie de l'Asie étoit demeurée aux descendans de Gengiskan. Houlagou , l'un d'entre eux , tributaire de son frere Magou le grand Kan des Tartares , possédoit toute la Perse ; il avoit fait mourir le dernier des Califs , & détruit ce titre , ou du moins cette puissance pour jamais. L'Empire grec , réduit à la ville de Constantinople , & à quelques parties de la Thrace , de la Macédoine , de la Theffalie , & de la Bithinie , se ressentoit des croisades , du schisme , de l'usurpation des Latins , de tant de guerres intestines ou étrangères , après lesquelles les anciens maîtres étoient enfin remontés sur leur trône ébranlé. Le royaume des Selgieucides d'Ico-

nium subjugué, comme toutes les autres possessions des Turcs, avoit pris fin avec Mazoud II son dernier maître : enfin l'Empire de Mahomet, cimenté par tant de sang & par tant de victoires, avoit cédé à des forces plus meurtrières. S'il restoit encore quelques petits Souverains Musulmans dans un coin de l'Asie, c'étoient ceux que les Conquérans Mogols n'avoient pas daigné appercevoir.

En effet, après la dissolution du royaume d'Iconium, quelques serviteurs des derniers Sultans chercherent leur sûreté dans des montagnes escarpées. Aussi-tôt que les vainqueurs furent retirés, ces nouveaux Emirs vinrent disputer aux Grecs quelques anciennes possessions dévastées. Les Historiens les plus dignes de foi comptent cinq de ces Emirs ou Capitaines, qui, après s'être approprié en commun tout le plat pays de l'Asie mineure, se le partagerent, afin de conquérir chacun de leur côté les villes fortes & les villes maritimes qu'y possédoient encore les Grecs. Othman, fils de Trogrul, qui avoit servi utilement le dernier Sultan d'Iconium, fut un des plus vaillans ; la Bithinie (1), qui s'étend le long des côtes

Origine de
la maison Ot-
tomane.

(1) Les Empereurs Ottomans regardent

de la mer Noire jusqu'à la Propontide, avoit formé son gouvernement sous les derniers Sultans d'Iconium, & devint son partage après leur destruction. Ceux qui, d'après les Auteurs Ottomans, veulent donner à leur Empire des commencemens plus considérables, font de cet Emir un puissant Prince, qui avoit reçu de ces Sultans d'Iconium l'investiture d'un très-grand état formé entre Iconium & l'Empire grec : mais il n'y avoit alors de puissant dans l'Asie que les Mogols qui l'avoient ravagée. On jugera combien l'état qu'Othman gouvernoit devoit être mêlé avec celui des Grecs, par le premier exploit militaire qu'on rapporte de lui depuis qu'il fut Souverain.

Othman put les Gouverneurs, ou Princes Grecs, n'ait la trahison de deux jaloux d'Othman, qu'ils prenoient voisins, & déjà pour un dangereux voisin, résolvant de s'en débarrasser par trahison. s'empare de leurs possessions. L'un d'eux, possesseur du château de Jarissar, invita Othman aux noces de sa fille, ainsi que tous les Seigneurs

un petit village de la Bithinie, appelé Soguta, comme le berceau de leur maison, parce que Trogrul & son fils Othman y sont nés. Ils l'ont décoré de plusieurs privilèges dont il jouit encore.

des environs, Turcs ou Grecs. L'Emir Turc, averti que cette fête devoit lui être funeste, résolut néanmoins de s'y montrer. Il pria le Gouverneur du château de Belejiki, futur gendre & complice du traître Gouverneur de Jarissar, de recevoir dans son fort les femmes de lui Othman, & ses meubles les plus précieux, sous prétexte qu'étant en guerre avec un autre voisin, il craignoit que cet ennemi ne vînt pendant la fête ravager Carachissar, le lieu de sa résidence. Le Gouverneur de Belejiki reçut cette proposition avec avidité. Othman envoya chez ce traître quarante jeunes guerriers déguisés en femmes & couverts de longs voiles, avec des flambeaux & des armes enfermées dans des caisses. La fête devoit se passer dans une plaine près le château de Belejiki. Othman s'y rendit au jour marqué, avec une suite peu nombreuse, après avoir caché cent hommes des plus braves en embuscade dans un bois près le lieu du festin. Lorsque tous les conviés furent assemblés, on vit sortir des flammes & beaucoup de fumée du château, auquel les prétendues femmes d'Othman avoient mis le feu. Le Gouverneur & son beau-pere, accourus pour l'éteindre, furent

chargés vigoureusement par les cent hommes embusqués, qui les mirent en pieces avec tous ceux de leur parti. Dans la même journée, Othman eut le temps de s'emparer du château de Belejiki & de celui de Jarissar, qui appartenoit au pere de la fiancée. Il donna, dit-on, cette fiancée à son fils Orcan, qui avoit partagé avec lui le péril & la gloire de sa conquête. La jeune esclave entra dans le lit du meurtrier de son pere & de son amant, & fut mere du Sultan Amurat.

Othman
fonde sa puis-
sance.

On fixe le commencement de la puissance ottomane vers l'an 700 de l'hégire, 1300 de J. C. Son fondateur fut employer utilement les moyens de l'étendre. L'Empire de Mahomet avoit fleuri par l'enthousiasme & par la plus sévère discipline; Othman suivit les mêmes maximes dans le petit pays où on commençoit à le craindre. Il se dit l'envoyé de Dieu pour faire triompher l'islamisme affoibli par Gengiskan & ses successeurs. Othman donnoit, aux Idolâtres & aux Grecs, le choix d'embrasser la religion de Mahomet, ou de lui payer un tribut. A la tête de quelques soldats, excités par l'espoir, ou du butin, ou du martyre, il conquist Iconium sur les Tartares qui le possédoient depuis la mort

du dernier Sultan , & peu à peu presque toute la Bithinie sur les Grecs.

La dissension qui s'étoit élevée entre les deux Andronics , l'aïeul & le petit-fils , tandis qu'ils régnoient ensemble à Constantinople , leur ôta les moyens de s'opposer à des progrès qui annonçoient déjà la chute de cet empire autrefois si puissant. D'ailleurs l'aversion mutuelle des Chrétiens Grecs & Latins servoit leurs communs ennemis.

Othman , après plusieurs conquêtes , tenta celle de Pruse , capitale de la Bithinie , renommée par ses bains , l'une des plus fortes places qui restât aux Empereurs Grecs. Ses premiers efforts ne furent pas heureux. Après un siège assez long , il se vit contraint de se retirer , laissant seulement des troupes embusquées , pour en gêner le commerce & empêcher la garnison d'en sortir : ce fut alors qu'il choisit Gengishari , ville voisine de Pruse , pour le lieu de sa résidence.

Sa valeur & sa politique lui procurerent bientôt des succès plus éclatans. Othman
soumet un
grand nom-
bre de Tar-
tares. Un essaim de Tartares s'étant répandu dans tout le pays des Emirs Turcs , Othman , plus vaillant que ses voisins , fut vaincre ceux qui étoient venus pour piller Carachisar , son ancienne ville capitale. La rapidité de

ses conquêtes , dans des pays qui n'étoient pas défendus , a trompé sans doute ceux qui ont cru qu'il avoit été d'abord un puissant Souverain.

Othman fut également profiter de la discorde & de la paix. Au lieu de faire un grand carnage de ces vagabonds , selon la façon de combattre des peuples d'Orient , il donna des chaînes à tous les vaincus qui voulurent sauver leur vie ; puis il leur offrit des terres & la liberté , s'ils consentoient d'embrasser sa religion. D'autres brigands Tartarres se rangerent sous ses loix , ainsi Othman fonda un peuple de soldats. Ces vagabonds , sans aucun droit à leur possession nouvelle , que la concession du Prince , tenant de lui jusqu'à leur vie & leur liberté , fortifierent le despotisme (1) qui est l'essence d'un gouvernement tout à fait

(1) On entend ici par despotisme le droit de commander sans contradiction & sans loix écrites , ou le droit d'interpréter seul celles qui le sont. Les Turcs ne connoissent d'autres loix écrites que le Koran & la Sunna qui donnent , à la vérité , quelques préceptes généraux , mais qui ne prescrivent pas à beaucoup près la manière de gouverner dans les détails , & dans tous les cas ordinaires. Quoique l'interprétation de ces préten-
militaire

militaire. Les premiers fujets de l'Empire Ottoman furent des guerriers dociles à la voix de leur Chef. Othman justifioit cette puissance absolue par l'autorité du Koran , & par l'exemple

des livres sacrés appartienne au Mufti, comme la dignité & les biens de ce Chef de la religion font dans la main du Sultan, il n'ose rien entreprendre contre la volonté du Maître, à moins qu'il ne soit sûr de le détrôner. Les mœurs des Turcs, plus constantes que leurs loix, restreignent sans doute la puissance du Monarque. Il risque son trône & sa vie, lorsqu'il entreprend de les choquer trop ouvertement. C'est encore un effet du despotisme qui expose les jours du Souverain toutes les fois que ce Souverain n'est pas le plus fort. Tous les Turcs ne sont pas esclaves, comme quelques-uns l'ont prétendu ; mais tous sont exposés à la confiscation de leurs biens, & même au dernier supplice, sans qu'ils soient convaincus d'aucun crime : & ce malheur arrive fréquemment aux têtes les plus élevées. Les Monarques Ottomans sont encore despotiques, en ce que nul n'a le droit de réclamer en leur présence, ni l'intérêt des peuples, ni l'autorité des loix. Enfin si l'on définit le despotisme une puissance sans bornes, les Empereurs Ottomans ne sont pas despotiques, & il n'y en a point sur la terre. Mais si on le définit une puissance sans règle, aucun Monarque n'est plus despotique que le Souverain des Turcs.

de la Divinité dont les Souverains font l'image. Comme l'Etre suprême n'est point borné dans ses décrets, disoit-il, celui qui le représente sur la terre ne doit pas l'être plus que lui. C'étoit le grand argument de Mahomet, auquel ses sectaires n'avoient point appris à répondre.

D'après ces principes, quoiqu'il paroisse certain qu'Othman ne portât jamais le titre d'Empereur, ni même celui de Sultan, il ne laissa pas de donner de bons fondemens à la puissance future de sa race, en annonçant à ses sujets un Dieu rémunérateur & vengeur. En leur persuadant que le Souverain étoit l'organe par lequel ce Dieu leur manifestoit ses volontés, il leur inspira un tel devouement pour le sang de leurs Maîtres, qu'il fait partie essentielle de l'espece de culte que les Ottomans croient devoir à la Divinité. Ils pensent encore présentement que la maison d'Othman ne finira qu'avec leur Empire, qui, lui-même, doit durer autant que le Monde. Quoique les Empereurs Ottomans ne soient pas, comme l'avoient été les Califs, successeurs de Mahomet, & premiers Pontifes, leur personne n'en est pas moins sacrée, leurs ordres n'en sont pas moins regardés

comme des émanations de la Divinité, à moins qu'ils ne choquent directement les préceptes du Koran. L'obéissance aveugle qui se communique de degrés en degrés, rend l'autorité des derniers Officiers de l'empire aussi absolue que celle de l'Empereur.

Orcan, fils d'Othman, Prince aussi vaillant que son pere, assiégea de nouveau la ville de Pruse, & eut le bonheur de s'en emparer. La mort surprit l'Emir, comme il se disposoit à transporter le siege de ses Etats dans cette capitale de la Bithinie. Il appella son fils à Jengishari pour lui donner ses derniers ordres, & lui faire ses derniers adieux. Othman mourut l'an 726 de l'hégire, 1326 de J. C. Ce Prince eut de grandes vues, un courage à toute épreuve, & une rare prudence. Il fut communiquer à sa nation la force nécessaire pour l'étendre & pour l'élever. Il polia des Barbares seulement autant qu'il le falloit pour leur apprendre à vaincre. Car, comme on le verra, les Ottomans furent toujours plus sanguinaires que les autres nations, & leur férocité augmenta beaucoup le renom de leur valeur.

Le Prince
Orcan s'em-
pare de Pruse.
Mort d'Oth-
man.

O R C A N,

Depuis 1326
jusqu'en 1360
de J. C.

SECOND REGNE.

Depuis 726
jusqu'en 761
de l'hégire.

Etablissemens
faits par
Orcan.

ORCAN monta sur le trône, âgé de trente-cinq ans, avec plus d'éclat que son pere n'avoit fait. Il introduisit dans sa cour le faste & la magnificence, & il se fit nommer Sultan. Ce titre, plus imposant que celui d'Emir, commençoit à convenir à l'étendue de pays qu'Orcan avoit à gouverner, dont il se promettoit bien de reculer les bornes. Othman, avant de mourir, avoit décidé que Pruse seroit le siege de sa puissance. Son fils suivit ce projet. Il décora de vastes édifices sa nouvelle demeure. Il y établit des mosquées, des hôpitaux, des marchés publics, enfin tout ce qui convenoit à la capitale d'un puissant Etat. Le nouveau Sultan déclara son frere Allaadin Grand Visir, c'est-à-dire, principal Ministre, & le premier de l'Etat après lui. Cet exemple ne fut pas suivi par les successeurs d'Orcan, qui, toujours soupçonneux, regarderent leurs proches comme leurs plus grands ennemis. Le Sultan abolit l'usage de la

monnoie seljeucide , & en fit battre une à son coin. Orcan , bien persuadé que des armées dociles à la voix de leur Chef , feroient le plus grand ressort de sa puissance , s'efforça de perfectionner la discipline militaire que son pere avoit établie. Il fixa le premier une solde journaliere pour l'infanterie , qui , jusques là , n'avoit été payée que par le pillage & par l'espoir du paradis. Il composa un corps de jeunes Chrétiens renégats , arrachés à leurs parens dès l'enfance , & qui n'avoient d'autre ressource pour sortir d'esclavage , que de porter les armes. Ces jeunes soldats , soumis à des maîtres sévères , apprirent de bonne heure à obéir , à supporter la fatigue & la faim : & ils voyoient un avancement certain pour récompense de leur docilité & de leur courage. Ceux qui possédoient des terres ou d'autres richesses , furent destinés à la cavalerie ; ils formerent le corps des Spahis qui subsiste encore aujourd'hui , montés sur des chevaux aussi vîtes que dociles. Orcan assigna au militaire un habit particulier.

Avec des troupes , sinon plus courageuses , au moins plus nombreuses & mieux disciplinées que celles de son pere , il vainquit l'Empereur des Grecs

Orcan s'empara de Nicomédie & de Nicée.

Hég. 727.
A. C. 1327.

Andronic , qui avoit passé la mer pour s'opposer aux incursions des Turcs. Après avoir battu ce Prince en plusieurs rencontres , dans l'une desquelles Andronic fut blessé , Orcan le contraignit à une prompte retraite. Il prit Nicomédie , & devint ainsi Souverain du territoire qui l'environnoit , & qui s'étendoit assez loin. Quoique ses soldats fissent peu de quartier , Orcan avoit ordonné de laisser vivre les enfans & les femmes. Tous les prisonniers de cette espece devenoient autant de sujets , qu'il envoyoit repeupler les lieux les plus déserts. Le Sultan , comprenant que ses nouveaux Etats avoient besoin de cultivateurs , réparoît , par le soin extrême qu'il prenoit des enfans , la perte des peres sacrifiés , en trop grand nombre , à sa conquête. Il établit dans chaque ville un Cadi , Juge qui devoit répondre au Pacha ou Gouverneur de la Province. Ces Officiers commencerent dès-lors à rendre une justice prompte & arbitraire qu'on connoît seule dans l'Empire Ottoman.

Hég. 730.
A. C. 1330.

De toutes les conquêtes d'Orcan , Nicée fut celle qui lui coûta le plus de temps & le plus de soldats. Il demeura deux ans devant cette place qui fut défendue avec plus de conf-

tance que les Grecs n'en avoient montré depuis long-temps. Orcan fit usage des machines de guerre dont on se servoit alors pour battre les murailles, mais qu'on ne pouvoit établir qu'en répandant beaucoup de sang. Lorsque les breches furent ouvertes, les assiégés demandèrent pour toute grace la liberté de se retirer à Constantinople. Orcan, non-seulement leur accorda leur demande, mais même il permit, à tous ceux qui voulurent changer de domicile, d'emporter tout ce qui étoit à eux. Cette générosité retint à Nicée beaucoup de citoyens, qui, dans l'espoir d'être gouvernés avec justice, continuèrent de demeurer dans leur patrie en payant tribut au vainqueur. Plusieurs même embrassèrent l'islamisme. Orcan eut soin de pourvoir avantageusement toutes les femmes devenues veuves pendant le siege de Nicée, & dont on pouvoit encore espérer des enfans.

Jusqu'ici Orcan n'avoit fait la guerre qu'aux Grecs : tout plein des maximes d'Othman son pere, il prétendoit, ou du moins il publioit que les Musulmans ne devoient point tourner leurs armes les uns contre les autres, & que l'épée d'un vrai Croyant ne devoit jamais être trempée que dans le

Depuis J. C.
1336 jusque
en 1360.

Depuis l'hé-
gire 736 jus-
qu'en 761.

Orcan s'em-
pare des Etat,
de quelques
Emirs,

sang des infideles. Ce préjugé donnoit du courage aux soldats, & leur monroit leur Sultan comme un Ministre des décrets de Dieu ; mais il sembloit aussi interdire à Orcan l'espoir de régner jamais sur ces pays voisins du sien, que des Emirs Musulmans tenoient des débris de l'Empire seljeucide. Les enfans des Emirs qui avoient partagé la Natolie avec Othman, avoient fait entre eux de nouveaux partages qui affoiblissoient leur puissance. Cette division des forces musulmanes offroit un beau champ à l'avidité d'Orcan. Le Sultan obtint par fraude ce qu'il n'osoit ravir par la force. Devenu le plus puissant des Princes Musulmans, il se fit proclamer tuteur d'un Emir, petit-fils de Sarkan, qui, encore dans l'enfance, héritoit du trône de son pere. Le nouveau tuteur s'empara des états de Rasim son pupille ; il mit des garnisons dans ses places, sous prétexte de les défendre, & perçut les impôts que ce Prince tiroit de ses sujets, voulant, disoit Orcan, les économiser pour les besoins pressans. Le foible pupille n'osa jamais dans la suite réclamer des droits que personne ne pouvoit faire valoir. Il mourut sujet d'un Prince qui s'étoit dit son protec-

teur & son allié pour ravir son héritage.

Un autre Emir, aussi petit-fils de Sarkan, jeune & sans expérience, étonné des succès rapides & de la puissance d'Orcan, résolut de lui soumettre son Etat, qui consistoit en cinq villes séparées par quelques plaines, formant ensemble une petite province, dont Pergame étoit la capitale. Cet Emir se nommoit Tursonbeg. Son frere cadet Agilbeg, indigné qu'on proposât de soumettre à un ravisseur l'héritage de son pere, & de donner un maître étranger aux sujets de sa maison, déclara qu'il défendrait le sceptre que son frere abandonnoit si lâchement, & prétendit se faire reconnoître Emir à sa place. Comme ce différent avoit occasionné une guerre civile, Orcan persuada aux deux freres d'épargner le sang musulman, & de traiter cette affaire paisiblement, en un lieu dont ils convinrent. Agilbeg ne dissimula point à son aîné le mépris qu'il lui inspiroit; la discussion devint querelle, & finit par un combat singulier, dans lequel Tursonbeg fut tué. Le vainqueur se réfugia dans Pergame; résolu de vendre cher son patrimoine à l'ambitieux Orcan, qui, devenu vengeur du sang de son allié & d'un fraticide qu'il prétendit être

une trahison, saisit ce prétexte pour porter toutes ses forces contre le malheureux Agilbeg. Ce Prince ne résista pas autant de temps que son désespoir auroit pu lui en fournir les moyens. Des traîtres le livrerent, ainsi que sa capitale, à Orcan, qui s'empara bientôt de cet Etat, & fit languir Agilbeg dans une prison, où il mourut après deux ans de la plus dure captivité.

Soliman
trouvemoyen
de passer la
mer, & de
s'emparer de
Gallipoli.

Orcan, maître de la Natolie propre, & des bords de la mer qui séparent l'Asie de l'Europe, brûloit de pénétrer dans cette riche partie du monde, pour y attaquer les Grecs qu'il avoit déjà vaincus sur son terrain. Soliman, fils d'Orcan, jeune guerrier plein d'ambition & de courage, desiroit les conquêtes plus ardemment encore que son pere; mais les Ottomans, accoutumés jusqu'alors à faire la guerre de terre, n'avoient ni vaisseaux, ni Pilotes, ni constructeurs, ils manquoient même de barques pour la pêche, & de tous les moyens de tenter cet élément, plus redoutable peut-être pour ceux qui le connoissent que pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé; au moins Soliman risqua ce que l'homme de mer le plus expérimenté auroit cru impraticable. Depuis que le Sultan s'étoit rendu

maître de tous les bords de la mer , l'Empereur avoit fait un décret qui défendoit , sous peine de la vie , de mettre aucun vaisseau , ni même aucune barque sur le Bosphore de Thrace , ni sur le détroit de Gallipoli ; il espéroit que cette barriere seroit toujours impénétrable aux efforts d'Orcan. Soliman , ayant fait une partie de chasse , arriva par un beau clair de lune , jusques sur les bords du détroit , à la tête de quatre-vingt hommes déterminés ; il fit former trois radeaux de planches légères , attachées sur du liege & des vessies de bœuf liées par le col , & il se risqua , ainsi que son escorte , à faire cinq lieues de mer sur ces frêles esquifs , à l'aide de longs bâtons qui lui servoient de rames , & même de gouvernail. Cette téméraire entreprise réussit par-delà les desirs de Soliman. Il arrive , sans le moindre accident , au pied du château d'Hanni en Europe. La nuit & la lune le favorisoient. Il rencontre un paysan qui , dès la pointe du jour , alloit au travail. Cet homme , enchaîné par la crainte & gagné par l'or , introduit le Prince Turc par un souterrain dans le château d'Hanni (l'ancien Sestos.) Il n'y avoit point de garnison dans cette place que les Grecs croyoient suffisamment défen-

due par la mer ; tout y étoit encore enseveli dans un profond sommeil. Soliman s'empare du château , & ayant assemblé les principaux habitans , il emploie les discours les plus flatteurs & les plus magnifiques promesses pour persuader à ces Grecs , tous pilotes ou matelots , d'ailleurs très-peu attachés à leur Prince , de prendre les navires qu'ils avoient dans deux petits ports voisins , & de les conduire à l'autre bord du détroit pour embarquer quatre mille Turcs qui y attendoient Soliman. En très-peu d'heures cette petite armée fut transportée d'Asie en Europe , & avant la fin du jour , Soliman se rendit maître de l'autre château , appelé Aïosa Conia , qui ne contenoit pas plus de garnison que le premier. Dès le lendemain le Gouverneur de Gallipoli assembla tout ce qu'il put de troupes , on en vint aux mains : le combat fut long & sanglant ; les Turcs forcerent enfin les Grecs à fuir & à se renfermer dans leur ville , qu'ils défendirent long-temps avec assez de courage. Mais manquant de vivres , & leurs fortifications étant d'ailleurs en mauvais état , ils furent contraints de se rendre. Soliman s'empara ainsi de la clef de l'Europe.

Vers ce temps, de nouvelles dis- Orcan fait
 fensions troubloient l'Empire Grec. alliance avec
 Cantacufene, tuteur de l'Empereur l'Empereur
 Paléologue, ayant tenté de s'emparer Grec Cantacufene, & é-
 du pouvoir souverain, avoit réuffi à pouſſer ſa fille,
 le diviſer. L'Impératrice Anne, mere
 du jeune Empereur, cherchoit des
 protecteurs pour ſon fils. Elle deman-
 da du ſecours à Orcan. Cantacufene
 fit les mêmes démarches auprès du
 Sultan. Celui-ci ne vouloit que des
 conquêtes : il aima mieux ſ'allier à
 l'uſurpateur qui déchiroit les reſtes de
 l'Empire, qu'au maître légitime qui
 avoit intérêt de le conſerver. Orcan
 envoya des ſecours à Cantacufene,
 qui ne contribuerent pas peu à ruiner
 le pays, car les Généraux Turcs
 avoient grand ſoin de démanteler les
 places qu'ils prenoient au nom du
 Prince Grec. Sous prétexte de ſervir
 leur allié, ils dévaſterent la Thrace
 autant qu'ils le purent ; ils vouloient
 également l'afſoiblir & en tirer du
 butin. Cantacufene, pour confirmer
 cette alliance, qu'il penſoit lui devoir
 être très-utile, réſolut de donner ſa
 fille en mariage à Orcan, malgré la
 différence des religions, & le nombre
 d'épouſes, de concubines & d'enſans
 que ce barbare avoit déjà. C'étoit
 ainſi que Cantacufene lui-même ap-

pelloit son futur gendre. Le Sultan reçut avec empressement l'ouverture qui lui fut faite de ce mariage. Il envoya un Ambassadeur faire la demande de la Princesse appelée Théodore. Le nouvel Empereur Grec étoit pour lors à Sélivrée. La cérémonie des noces se fit dans une grande plaine hors de la ville, où la Princesse fut montrée au peuple, voilée, assise sur un trône élevé, seule de son sexe, au milieu d'une troupe d'Eunuques à genoux, qui portoient des flambeaux allumés. Selon les loix du pays, la mere ni les sœurs de Théodore ne parurent point à cette pompe. L'Empereur donna un grand festin à tous les Turcs qui, dès le lendemain, conduisirent la nouvelle Sultane à son époux. Cette Princesse conserva sa religion au milieu du ferrail d'Orcan: on voit même que le Sultan, soit par politique, soit par inclination, lui accorda plus de liberté que les Musulmans n'en laissent prendre à leurs épouses; car peu de temps après ses noces, la paix ayant été conclue entre Paléologue & Cantacuzene, aux conditions de partager entre eux l'autorité, Orcan s'avança jusqu'à Scutari, où l'Empereur son beau-pere vint recevoir ses complimens. Dans cette occasion, le Prince

Musulman mena Théodore voir son pere , & lui permit d'aller passer trois jours à Constantinople avec la famille impériale , tandis que lui Sultan l'attendoit sur ses vaisseaux , (il en avoit quelques-uns depuis l'expédition de Soliman sur le detroit de Gallipoli.)

L'Empire Grec ne fut pas paisible long-temps. La discorde entre Cantacufene & Paléologue s'étant réveillée, celui-ci engagea dans sa querelle les Serviens & les Bulgares, & Cantacufene eut recours à son gendre qui lui envoya vingt mille hommes sous le commandement de son fils Soliman. Ce jeune Prince battit les Bulgares, s'empara du fort de Simpré, & de plusieurs villes maritimes de la Thrace. Paléologue consterné envoya des Ambassadeurs & des présens considérables à cet ennemi redoutable , pour l'engager à demeurer neutre dans la querelle. Soliman le promit , & repassa la mer, sans rendre à Paléologue ni à Cantacufene les places qu'il avoit prises à l'Empire Grec. Peu de temps après, un tremblement de terre ayant fait beaucoup de dommage dans plusieurs villes de Thrace , les soldats & les bourgeois, effrayés de la chute des édifices , les abandonnerent pour chercher leur sûreté dans la plaine.

Soliman s'empara de plusieurs villes de Thrace, & Orcan autorise cette usurpation,

Soliman, ardent à profiter de toutes les circonstances, repasse dans cette Province, entre dans toutes les villes que le tremblement de terre avoit rendues désertes, y met de nouvelles garnisons, & s'empresse de réparer les breches. Cantacufene se plaint en vain à son gendre; le Sultan lui répondit que la partie de la Thrace dont son fils s'étoit emparé, n'étoit qu'un foible dédommagement des dépenses de la guerre; que Soliman avoit eu droit de s'emparer de plusieurs villes abandonnées qui paroissent n'appartenir plus à personne; qu'au reste Gallipoli ni Simpré ne seroient point rendues que l'Empereur n'eût payé les frais de l'armement. Ces deux places intéressoient Cantacufene plus que toutes les autres; il envoya cinquante mille écus d'or à son gendre; mais le perfide Sultan, après avoir reçu le prix, éluda la restitution. Cantacufene étonné, passe la mer avec une foible escorte, & va jusqu'à Nicomédie pour demander une conférence à Orcan qui se garda bien de la lui accorder; on fit même entendre à Cantacufene qu'il exposeroit sa liberté, s'il pénétrait plus avant dans les Etats de son gendre.

La mauvaise foi du Sultan n'em-

pécha pas que Cantacufene ne lui fît rendre Kalil, le dernier de fes fils qu'il avoit eu de la Princesse Théodore. Cet enfant avoit été pris par un Pirate Phocéén, venu jufqu'au golfe d'Aftacefne, fur lequel étoit bâtie Nicomédie, où le jeune Kalil étoit élevé. L'Empereur donna une grande fomme d'argent & une dignité confidérable au Pirate pour la rançon du Prince Turc fon petit-fils. Soliman étendoit alors fon Empire vers l'Orient; il prenoit fur les Tartares les villes d'Ancire & de Cratée. A fon retour il trouva que l'Empereur Cantacufene s'étoit renfermé dans un cloître, & que Mathieu fon fils occupoit fon trône. Malgré les promeffes que Paléologue avoit faites à fon collègue, au moment de l'abdication de celui-ci, de bien vivre avec fon fils, la concorde entre les deux Empereurs Grecs ne fut pas de longue durée: bientôt Mathieu réclama les dangereux fecours de ces Turcs, dont fon pere avoit eu tant de raifons de fe plaindre. Le nouvel Empereur ne fut pas mieux fervi par eux que Cantacufene ne l'avoit été. Cinq mille hommes qu'Orcan lui envoya pour renfort, après avoir pillé tous les lieux par lesquels ils avoient paffé, donnerent

Cantacufene abdique la couronne en faveur de Mathieu fon fils, qui bientôt l'abdique à fon tour.

aux troupes de Mathieu l'exemple de fuir dans une bataille engagée près Philippes, où ce Prince fut fait prisonnier. Le malheureux Empereur ayant abdiqué sa couronne pour recouvrer la liberté, les Turcs furent dispensés du soin de seindre, ou plutôt de trahir. Orcan ne songea plus qu'à s'emparer à force ouverte du reste de la Thrace, dont il avoit déjà usurpé une grande partie.

Les fils d'Orcan s'emparèrent du reste de la Thrace.

Orcan fit passer la mer à ses deux fils aînés, Soliman & Amurat. Ces Princes entrèrent dans toutes les places qui s'offrirent à leur rencontre, montrant par-tout encore plus de cruauté que de vaillance, massacrant sans pitié tout ce qui ne cédoit pas au premier choc. Cette façon de faire la guerre, inconnue à l'Europe, y jeta l'épouvante. Les guerriers européens se piquoient de générosité envers les vaincus. Les Grecs sur-tout se faisoient un devoir de respecter la vie des hommes ; les crimes n'étoient punis chez eux que par des mutilations. Quelle dut être leur frayeur quand ils se virent assaillis par des barbares qui se faisoient un jeu de les détruire, & dont la férocité sembloit augmenter par la facilité qu'ils trouvoient à l'assouvir ! Les malheureux habitans de

l'Empire Grec s'enfermerent d'abord dans les places fortes qui ne leur servirent pas long-temps d'asyle, puis ils se sauverent en Italie, & se répandirent dans les autres parties de l'Europe, où ils amenèrent avec eux le goût des sciences & des beaux arts.

Malgré sa férocité, Amurat cherchoit des sujets; il repassa la mer aux approches de l'automne, ramenant en Asie plus d'esclaves que de soldats. Il les destinoit à repeupler des pays que ses peres avoient dévastés. Mais le despotisme, encore plus destructeur qu'une férocité momentanée, a rendu toutes ces transfigrations inutiles. Les provinces ottomanes ressembloient toujours à des pays dévastés; les Arabes parcourent impunément celles d'Asie, en mettant à rançon les voyageurs & les caravanes. Les villes opulentes, Athenes, Sparte, Ephese, Antioche, & tant d'autres, sont éclipsées sous leur splendeur passée: les décombres de leurs somptueux bâtimens remplissent leur emplacement: ce sont de misérables cases, bâties à l'écart de ces ruines, qui portent leurs noms fameux.

Cependant Soliman faisoit le siege d'Andrinople, dont il se rendit maître au bout de neuf mois en 1360.

Mort de Soli-
man & d'Or-
can son pere,

1360 de J.C.
761 de l'hég.

Tandis que ce jeune Prince ne songeoit qu'à augmenter son héritage & sa gloire, un malheur trancha le fil de sa vie. Comme il exerçoit sa cavalerie à tirer de l'arc dans les plaines d'Andrinople, un cheval fougueux l'emporta : cet animal s'étant élancé contre un gros arbre, Soliman fut fracassé du coup, & expira en tombant. Orcan son pere, pénétré de cette perte, ne lui survécut que deux mois ; il mourut âgé de soixante & dix ans, après en avoir régné trente-cinq. Ce Prince dut ses plus grands succès à son fils Soliman, à qui il avoit appris à vaincre & à tromper comme lui. La fraude & la cruauté composèrent toute sa politique ; il n'en falloit pas davantage contre des ennemis timides & divisés. Sous Orcan, l'état des Turcs prit une force nouvelle ; on put facilement prévoir sa grandeur future par les progrès qu'il avoit déjà faits. Orcan établit dans l'intérieur de son Etat plus d'ordre qu'on n'en devoit attendre d'un Prince injuste & d'un peuple barbare ; mais les cœurs les moins droits veulent la justice dans ceux qu'ils gouvernent ; ils savent qu'aucune société ne peut subsister sans son secours. Le Sultan fut enterré à Pruse l'an 1360 de J. C., 761 de l'hégire.

A M U R A T I.

Depuis 1350
jusqu'en 1389
de J. C.

TROISIEME REGNE.

Depuis 761
de l'hégire
jusqu'en 792.

AMURAT étoit âgé de quarante & un ans, lorsque son pere lui laissa le sceptre. Pour en imposer au peuple, il affecta une piété extérieure, & il prit un furnom persan, qui signifie envoyé de Dieu. Dès les premiers jours de son regne, il fixa son séjour à Andrinople; mais à peine y étoit-il établi, qu'il fallut repasser dans l'Asie pour réprimer une sédition. L'histoire ne nomme ni les séditeux, ni le lieu de leur assemblée. Nous savons seulement que quelques Pachas, croyant Amurat trop occupé de ses conquêtes en Europe, pour qu'il pût songer à se maintenir en Asie, tenterent de secouer le joug; que le Sultan, qui venoit de conclure un traité avec l'Empereur Jean Paléologue, passa le détroit de Gallipoli, marcha aux rebelles, les vainquit & les dissipa dans une seule bataille. En effet, le Sultan reparut bientôt en Europe, où Calcondile prétend que l'amour l'appelloit. Dès la seconde année de son re-

Amurat I
épouse la
Princesse de
Servie. Il sou-
met plusieurs
Princes grecs.
Il fonde les
Timars.

gne il prit la ville de Phere (1) aux Triballiens (2), qui eux-mêmes l'avoient prise à l'Empereur Grec ; puis ayant attaqué le Despote de Servie, il fit grace à ce foible ennemi, épargna ses troupes, & même son pays, à condition qu'il donneroit sa fille en mariage au vainqueur. Il est certain qu'Amurat n'avoit jamais vu cette Princesse, puisque dans ce siècle les femmes Grecques étoient presque aussi séquestrées que les Musulmanes. Si Amurat acheta la main de la Princesse de Servie au prix d'une province, ce fut sans doute sur la réputation de cette beauté. D'ailleurs Amurat étoit sûr de conquérir la Servie au moment où il prendroit la peine d'y entrer. Il soumit quelques Despotes Misiens & Triballiens ; il imposa même des taxes personnelles à ceux de leurs sujets qui persistoient dans le christianisme : ceux qui avoient porté les armes & qui voulurent devenir Musulmans, furent enrôlés parmi les Spahis. Le Sultan distribua à quelques autres des terres, à condition d'en-

(1) Phere étoit sur les frontieres de Macédoine, du côté de la Servie, & servoit de rempart à cette Province.

(2) Peuples de Bulgarie & de Servie.

trétenir à la guerre un cheval & quelques soldats, proportionnément à la valeur de la terre. Il les attacha ainsi à son service par des bienfaits qu'ils pouvoient perdre à chaque instant, & qui ne devoient passer à leur fils aîné, qu'à la même condition : à présent même ces bénéfices militaires, appelés timars, donnés par Amurat ou par ses successeurs, sont tellement dans la main du Prince, qu'un Timariot craint de perdre l'héritage qu'il tient, soit de son pere, soit du Sultan, comme il perdrait une paie journaliere que le moindre mécontentement ou le caprice peuvent lui faire ôter.

Amurat s'occupa plus encore de son infanterie, qu'il regardoit avec raison comme la principale force des armées. Il établit le corps des Janissaires dans l'état où il est maintenant. Amurat, par le conseil de Kara Ali son Grand Visir, avoit ordonné que le cinquieme de tous les esclaves qu'on feroit sur l'ennemi, (car les Turcs n'appellent pas autrement les prisonniers de guerre) appartiendrait au Sultan, & que ces étrangers, ayant embrassé l'islamisme (1), formeroient une milice

Il établit les Janissaires.

(1) On voit que les Sultans regardent

nouvelle ; Amurat la fixa à dix mille hommes ; elle fut dans la suite considérablement augmentée. Il la distribua en odas ou chambrées , à la tête desquelles il mit des Officiers particuliers , & il soumit tout le corps à un Chef nommé Aga , qui , par son crédit & par son autorité , devint un des premiers Officiers de l'Empire. Amurat , voulant donner à cette nouvelle infanterie un grand renom de valeur , résolut de la consacrer par la religion. Les premiers enrôlés furent envoyés vers un fondateur de Dervis , que la sainteté de sa vie rendoit recommandable ; si-tôt que les nouveaux enrôlés se furent prosternés devant lui , le Solitaire , affectant un ton

comme sujets tous ceux qui sont devenus Musulmans. La soumission au Koran emporte toujours le privilege de naturalité. Un renégat s'est trouvé quelquefois le premier Ministre de l'Empire. Il n'y a d'autre noblesse en Turquie que celle des emplois , & tous les Musulmans , sans distinction , en sont susceptibles. Les esclaves pris en guerre , ou donnés par des nations tributaires , s'ils sont formés dès leur jeunesse à la religion ou à la discipline militaire , soit dans le ferrail , soit dans quelque oda , sont bien plus sûrs de parvenir aux grands emplois que les bourgeois des villes.

prophétique ,

prophétique , mit la manche de sa robe sur la tête du premier d'entre eux : » que leur nom soit Janissaire , » s'écria-t-il ; que leur contenance » soit fiere , leurs mains toujours victorieuses , leurs épées toujours tranchantes , leurs lances toujours prêtes à frapper la tête de l'ennemi , & que leur courage soit la cause de leur constante prospérité « . Depuis ce temps , le nom de Janissaire , qui signifie nouveau soldat , leur est resté , & leur bonnet a retenu la forme d'une manche. Cette milice est devenue , comme nous le verrons dans la suite , très-utile à l'Empire Ottoman , & quelquefois funeste à ses maîtres.

Tout absolu que fût Amurat , il affecta de se soumettre religieusement aux pratiques , & même aux Ministres du Koran , quoiqu'il pût les élever ou les déposséder à son gré. Le Musti , qui est le Chef de la religion , étoit aussi , dans les premiers temps de l'Empire , Juge des contestations qui s'élevoient entre les particuliers (1). Le Sultan voulut paroître un jour en témoignage dans un procès entre deux

Le Musti refusa le témoignage du Sultan. Ce qui en arrive.

(1) Les Mollahs & les Cadis , qui sont les Juges chez les Ottomans , sont dans l'état ecclésiastique.

Officiers du ferrail, le Mufti osa refufer d'écouter fon maître : » Votre » parole eft sacrée , lui dit-il , étant » la parole du Sultan ; mais fi vous » paroiffiez comme particulier , je ne » puis vous entendre , parce que vous » ne mêlez point vos prieres à celles de vos freres dans nos mosquées , comme il eft ordonné à tout Musulman «. Amurat , frappé de ce reproche , fit bâtir une mosquée à Andrinople , vis-à-vis de fon ferrail , dans laquelle il fe rendit depuis aux jours & aux heures ordonnées par la loi de Mahomet.

Les Janiffaires , dès la premiere année de leur institution , donnerent de grandes preuves de valeur. Les Souverains , qui avoient ravi les débris de l'Empire Grec , craignoient bien plus le Sultan que ce foible ennemi qu'ils avoient dépouillé. Jean Paléologue comprit qu'il ne fe foutiendrait fur les ruines de fon trône que par le fecours de ce nouvel allié , dont il détestoit la puissance ufurpée , mais qu'il étoit réduit à implorer. Andronic & Contufe , l'un fils de Jean Paléologue , l'autre fils d'Amurat , avec les Janiffaires , les Spahis , & peu de troupes de l'empire , défirerent au lieu nommé Sirmen une armée confédé-

Ligue entre
Contufe &
Andronic.

J. C. 1387.
Hég. 789.

rée de Moldaves , de Valaques , de Transilvains & de Bulgares , peuples voisins , engraisés des dépouilles des Grecs , que nous verrons bientôt devenir tributaires des Turcs. L'âge , la conformité d'inclinations & de succès lièrent les deux jeunes Princes : mais Andronic voyoit des mêmes yeux que tous les Chrétiens les progrès des Turcs , soit en Europe , soit en Asie. Il frémissait en pensant qu'il ne monteroit sur le trône de ses peres , que dépendant & presque tributaire d'un barbare. Contusé étoit ambitieux ; Andronic entreprit de lui mettre les armes à la main contre son pere & son maître ; il espéroit se soustraire un jour au joug des Turcs en détruisant le pere par le fils. Pour consommer cette entreprise , il fallut aussi qu'Andronic s'armât contre Paléologue. Ces Princes gouvernoient tous deux les Etats de leurs peres en Europe , tandis que Paléologue & Amurat avoient été attirés en Asie pour des raisons que l'histoire ne détaille pas. Les deux jeunes rebelles formerent une ligue offensive & défensive , & firent mettre leurs noms dans les actes publics. A cette nouvelle , le Sultan fit à Paléologue des reproches amers , comme s'il eût été le com-

plice de celui qui prétendoit le détrôner. L'Empereur d'Orient descendit aux justifications les plus basses ; quelque raison qu'il eût de souhaiter la division des barbares , il promit de châtier son fils , s'il pouvoit le faire prisonnier.

En effet, les deux Monarques repasserent le Bosphore , à la tête d'une armée composée de Turcs , car les Grecs étoient en si petit nombre , qu'à peine méritoient-ils d'être comptés. Amurat trouva les rebelles campés à quelques lieues de Constantinople , & retranchés entre des palissades & une rivière. Il s'approcha du camp la nuit à la faveur du clair de la lune , & il se fit connoître aux gardes avancées. Ce Prince adroit employa la flatterie & les promesses pour déterminer les soldats à rentrer dans le devoir. Les caresses d'un Monarque , jusques-là toujours vainqueur , & dont les rebelles craignoient d'éprouver bientôt le courage & la fortune , ébranlerent leur confiance , ils ne rentrèrent dans le camp que pour faire part à leurs camarades des promesses d'Amurat. En moins d'une heure Contuse vit désertier vers le camp de son pere plus des trois quarts de son armée ; il ne restoit plus aux deux Princes révoltés d'autre

parti que celui de la retraite. Tous deux fuirent à Didimotique, résolus d'y mériter par leur courage une capitulation. Ils y furent reçus avec respect; mais, après beaucoup de sang répandu, la ville fut prise, & les deux Princes tomberent dans les mains d'un vainqueur inexorable.

Amurat envoya sous bonne garde Andronic à Constantinople, fit sommer l'Empereur son pere de la parole qu'il

Mauvais succès de cette ligue.

lui avoit donnée de punir ce fils rebelle, puis il fit crever les yeux au sien en sa présence, & précipiter tous les soldats de la garnison du haut des tours de Didimotique dans l'Hebre qui coule au pied. Amurat satisfaisoit son humeur sanguinaire sous une ombre de justice; mais il se fit détester, lorsqu'on le vit condamner plusieurs jeunes citoyens qui avoient osé porter les armes contre lui, à mourir de la main de leurs peres. Les peres, qui se refuserent à cet ordre barbare, furent massacrés avec leurs fils.

L'Empereur Paléologue n'osa pas résister à la volonté d'un allié qui étoit presque son maître. Quoiqu'Andronic n'eût agi que pour l'intérêt de l'Empire, il fut condamné à avoir les yeux crevés, ainsi que son fils, enfant âgé

de cinq ans. Mais soit hazard , soit pitié de la part des bourreaux , aucun des deux Princes ne perdit la vue. Andronic n'eut qu'un œil véritablement crevé ; son fils eut seulement la vue offensée ; il la recouvra dans la suite.

Manuel
monte sur le
trône Il perd
Thessaloni-
que.

Aussi-tôt après cette exécution , Paléologue déclara Manuel son second fils associé à l'Empire. Ce jeune Prince établit son séjour à Thessalonique. A peine y fut-il arrivé , que , désespéré de voir l'Empire Grec devenir la proie des Turcs , il entreprit de recouvrer quelques villes de son voisinage par force ou par ruse. Manuel se ménagea des intelligences dans la ville de Pherre ; mais elles ne purent être si secrètes , qu'Amurat n'en fût bientôt instruit ; le Monarque Turc envoya Karatine , le plus expérimenté de ses Généraux , assiéger Thessalonique. Les bourgeois , qui craignoient le sort de ceux de Didimotique , menacerent de livrer Manuel à son redoutable ennemi. Le jeune Empereur implora vainement les secours de son pere Jean Paléologue ; celui-ci lui manda que non-seulement il ne lui enverroit point de troupes , mais même que , s'il paroïssoit devant Constantinople , les portes lui en seroient fermées. Ma-

nuel se hâta d'employer la seule ressource qui lui restoit : sur la réponse de l'Empereur son pere , il rendit Thessalonique au Général Turc , & ayant été lui-même à Andrinople , il se présenta en suppliant devant le Sultan qui , après une sévère réprimande , voulut bien pardonner à Manuel l'occasion qu'il lui avoit donnée de s'emparer de Thessalonique sans coup férir.

Paléologue , pénétré de honte & de douleur , laissa le gouvernement de ses Etats à ses fils , pour aller mendier chez les Princes Chrétiens d'Occident des secours contre les Barbares. Il imagina d'abjurer le schisme des Grecs aux pieds du Chef de l'église romaine. Le Pape Urbain V, combla Paléologue de vœux & de bénédiction ; mais ce fut tout. Il lui conseilla d'aller chercher des secours dans les cours des autres Princes Chrétiens. L'Empereur commença par la France. Charles V, qui méritoit si bien le surnom de sage , reçut Paléologue avec honneur ; mais il étoit trop occupé contre ses véritables ennemis , pour en aller chercher si loin de ses frontieres. Le Roi de France refusa à l'Empereur Grec des forces qu'il vouloit mieux employer ailleurs. Paléologue, dégoûté par cette

Voyage de
l'Empereur
Paléologue
dans l'Occi-
dent.

épreuve, ne fit point d'autre tentative. En repassant par l'Italie, il fut arrêté à Venise pour des dettes qu'il y avoit contractées, & que ses fils ne payerent qu'après quelque temps, avec les subsides qu'il fallut tirer des sujets de l'Empire. Après cette humiliation, Paléologue entra dans ses Etats, apportant, pour tout fruit de ce pénible voyage, la bénédiction du Pape, & la permission de faire dire la messe par un Prêtre Latin, sur un autel portatif que le Souverain Pontife lui avoit donné.

Amurat fait Tandis que Paléologue faisoit de plusieurs conquêtes tant vains efforts pour réparer les pertes de son Empire, Amurat affermissoit par des alliances que & étendoit le sien. Sa politique le servit aussi-bien que ses armes. Une alliance & des négociations lui soumirent deux Etats musulmans en Asie. L'Emir Germian Ogli donna sa fille à Bajazet, le second des fils d'Amurat, & son successeur au trône, car on ne remporté la victoire, parloit plus de Contuse qui avoit eu les yeux crevés. La dot de la Princesse fut de trois villes situées dans la haute Phrygie, contiguës aux Etats d'Amurat, savoir : Cutia, Agrigos & Touchanlik. Peu après le Sultan fit une conquête plus importante encore, qu'il ne dut qu'à son adresse & à la réputation.

tion qu'il s'étoit acquise. Ahmid Ogli, Emir d'une Province à laquelle il avoit donné son nom, plein de zèle pour la loi musulmane & pour son accroissement, crut devoir soumettre son Etat à l'envoyé de Dieu ; il se fit volontairement tributaire du Sultan Amurat, & étant mort sans enfans, la province d'Ahmida fut indissolublement unie à l'Empire Turc.

Au milieu de tous ces succès, Amurat apprit que Karatine, qu'il avoit laissé en Europe à la tête des Janissaires & des Spahis, avoit soumis presque toute l'Albanie. Le nombre prodigieux de femmes & d'enfans, à qui on faisoit passer le détroit de Gallipoli pour repeupler l'Asie, convainquit ce Prince de la solidité de ses conquêtes. Pour s'opposer aux progrès des Ottomans, Lazarus, Prince de Servie, avoit composé une armée de Valaques, de Hongrois, de Dalmates, de Triballiens, & de ceux d'entre les Albanois qui n'avoient pas été subjugués. Amurat repassa la mer, & se mit sans tarder à la tête de ses troupes ; il rencontra les Confédérés dans les plaines de Cassovie, & il accepta volontiers la bataille que ceux-ci eurent l'assurance de lui offrir. Le choc fut très-vif de part & d'autre ; les Ja-

J. C. 1389.

Hég. 791.

nissaires donnerent des preuves de ce courage & de cette discipline sur lesquelles Amurat avoit compté. Les Spahis, armés de longues lances garnies de banderolles, firent un grand carnage de la cavalerie hongroise, qui, n'étant pas couverte d'armes défensives, sembloit s'offrir aux coups du vainqueur. Enfin la victoire se décida pour les Turcs. Quand on la crut certaine, Amurat descendit de cheval, & se promenant sur le champ de bataille, il remarqua avec étonnement que presque tous les cadavres ennemis étoient de jeunes gens sans barbe. Son Général d'armée Karatine lui dit, à cette occasion, qu'il ne pouvoit y avoir que de jeunes téméraires qui risquassent de s'offrir au glaive des Musulmans : comme il parloit encore, un Albanois blessé, qui mordoit la poussière auprès d'eux, ramassa toutes ses forces, ou plutôt toute sa rage, pour frapper le Sultan qu'il avoit reconnu à la magnificence de ses armes, & aux respects profonds que lui marquoient ses suivans. Le malheureux fut haché en pieces sur le lieu même, & le Sultan mourut au bout de deux heures, au milieu de ses Chefs, qui maudissoient bien sincèrement cette sanglante victoire.

Amurat a vécu soixante & onze ans, & en a régné trente. Il a contribué autant que ses prédécesseurs à l'élevation & à la splendeur de l'Empire Ottoman. Ce Prince étoit également redouté de ses ennemis & de ses sujets : son extrême sévérité avoit introduit un ordre admirable, tant dans les armées que dans l'administration de la justice. D'ailleurs le respect qu'Amurat affectoit pour la religion, n'avoit pas peu contribué à le faire respecter à son tour. Ce Prince n'entreprenoit jamais rien d'important, sans avoir imploré à haute voix le secours du ciel. Un jour, Amurat faisoit le siege de Bolina ou Appollonie, ville de Thrace, qu'on croyoit imprenable ; après plusieurs assauts inutiles & bien du sang répandu, le Sultan se jette à genoux, demandant à Dieu de manifester sa puissance & la vérité du culte de Mahomet, aussi-tôt les Janissaires recommencent l'assaut & emportent la place : ce succès passe encore pour un miracle chez les Turcs. D'ailleurs Amurat a signalé son zele par plusieurs établissemens utiles ; il a fondé dans presque toutes les grandes villes qu'il avoit dévastées, des médreses ou écoles publiques, & des imarets ou hôpitaux. Il fut embaumé

132 HISTOIRE OTTOMANE.
& transféré à Pruse, où jusqu'alors les
Princes de la maison régnante avoient
été enterrés. Bajazet son fils lui fit faire
un magnifique tombeau.



B A J A Z E T I.

QUATRIEME REGNE.

Depuis l'année de J. C. 1389 jusqu'en 1401.

Depuis 791 jusqu'en 804 de l'hégire.

APEINE Amurat étoit mort, que les soldats proclamerent Bajazet son fils aîné Empereur. Iacub Thelebi, second fils d'Amurat, tenta de se faire un parti dans l'armée : la révolte de ce Prince ne tarda pas à être punie, Iacub Thelebi fut étranglé avant même que le nouvel Empereur eût pensé aux obseques de son pere. Lazarus, Despote de Servie, auteur de la guerre, & qui avoit été fait prisonnier dans le dernier combat, fut aussi immolé aux manes du vieil Empereur. On lui coupa la tête devant le cadavre de ce Prince. Dès les premiers jours de son regne, Bajazet signala son humeur sanguinaire, & l'ambition dont il étoit dévoré. Il avoit épousé, comme on l'a vu, la fille d'Ierman Ogli, Prince de la haute Phrygie : cette alliance ne garantit pas ce Souverain de l'avidité de son gendre. Bajazet, à peine arrivé en Asie, sous prétexte que le tribut que devoit Ierman Ogli étoit retardé,

Bajazet s'empara des Etats d'Ierman Ogli.

fondit dans ses Etats, & les réunît en moins de deux mois à la couronne ottomane, puis il relégua son beau-père à Ipsala; mais celui-ci, craignant la cruauté du Sultan, fuit en Perse, où il traîna, pendant ses dernières années, une vie errante & malheureuse.

Il est battu
en Europe
par Etienne,
Souverain de
Moldavie.

Un ennemi plus digne de Bajazet l'attira bientôt en Europe : ce fut Etienne, Souverain de Moldavie. Ce Prince étoit très-belliqueux; il avoit fait des conquêtes sur les Polonois & sur les Hongrois; depuis deux ans il avoit battu les Généraux d'Amurat. Le Sultan résolut de venger son pere; il fait jetter un pont sur le Danube, entre en Moldavie, vient camper sur les bords de la riviere Siretus, à un village nommé Rasboé. Etienne, aussi ardent que l'Empereur Turc, ne tarde pas à le joindre; on en vient aux mains; après un combat opiniâtre, les Moldaves sont vaincus; leur Prince fuit le dernier; il se rend aux portes de Nols, ville fortifiée, dans laquelle il avoit laissé sa mere & ses enfans. Cette Princesse parut sur les ramparts, & refusa l'entrée de la ville à son fils désespéré. » Allez, » lui cria-t-elle, réparer votre » honte, & périssez les armes à la

» main, plutôt que de vivre avec
 » cette infamie ». Le Moldave, pé-
 nétré de ce reproche, retourne vers
 les siens ; par ses prières & par ses
 cris il rassemble douze mille soldats
 dispersés : avec cette troupe, qui n'é-
 toit pas le tiers de son armée, il mar-
 che aux ennemis, il les trouve épars
 dans la campagne, occupés à ramasser
 le butin. Les Turcs, très-redoutables
 au premier choc, ne savent ni garder
 leurs rangs, ni reconnoître leurs en-
 seignes, lorsqu'ils se croient sûrs de
 la victoire. Erienne en égorgea tout
 autant qu'il put en rencontrer ; au-
 cun des pelotons dispersés ne résista
 aux efforts d'une petite armée bien
 unie, que la honte du passé & les
 succès présens rendoient docile à la
 voix de son Chef.

Caraman Ogli (1), l'un des plus
 puissans Emirs qui fût resté dans
 l'Asie, ayant appris la défaite de Ba-
 jazet en Europe, crut l'instant favo-
 rable pour s'empare de sa Provin-
 ce.

(1) Il descendoit d'un de ces Emirs qui
 avoient partagé l'Asie mineure avec Oth-
 man, après la destruction du royaume d'I-
 conium. Ses Etats, situés sur la mer médi-
 terranée, joignant la Syrie, portent encore
 le nom de Caramanie. Ils n'avoient point
 été divisés comme ceux des autres Emirs.

nable pour ravager les Etats de ce voisin ; mais le Sultan , qui venoit d'être vaincu , repassa presque subitement en Asie , avec une armée toute fraîche ; sa promptitude & sa facilité à transporter sans cesse ses troupes d'Asie en Europe & d'Europe en Asie , lui ont fait donner le surnom d'Ilde-
rim , qui signifie éclair. Les Turcs , avides & belliqueux , couroient en foule sous les enseignes d'un conquérant que quelques revers ne pouvoient pas abattre , & qui payoit les services en partageant ses conquêtes avec les soldats qui les lui avoient procurées. En effet , aucun Empereur Turc ne donna plus de timars que Bajazet. D'ailleurs il abandonnoit généreusement le butin à la soldatesque. Cet usage avoit été la cause de sa déroute en Moldavie , dont il fut se dédommager contre Caraman Ogli. Celui-ci assiégeoit Kutaia , lorsque l'infatigable Bajazet parut devant des ennemis , aussi étonnés de la rapidité de sa course que du nombre & de l'appareil de ses troupes. Dès la première bataille , Caraman Ogli fut vaincu. En vain il chercha son salut dans la fuite ; il fut atteint & conduit aux pieds de Bajazet qui le fit mourir à l'instant. Les deux fils de ce Prince infortuné furent condamnés

à une prison perpétuelle : ainsi la Carmanie devint la proie du vainqueur. Toutes les villes s'empresferent d'ouvrir leurs portes à Bajazet qui y parut moins un conquérant qu'un Souverain paisible.

Bajazet ne s'étoit pas imposé la loi de ne porter les armes que contre les ennemis de l'islamisme. Cette politique, que ses prédécesseurs avoient cru nécessaire, leur avoit couté bien des perfidies. Il avoit fallu chercher des prétextes pour étendre l'Empire ottoman aux dépens des sectateurs de Mahomet. L'ambition du Monarque ne lui permit pas de dissimuler. Sûr d'être secondé par des soldats avides, il déclara ouvertement la guerre dans l'Asie au Sultan Burham Elledin, Prince d'Arménie ; il lui prit dans une seule campagne Amasie, Kokad, & plusieurs autres villes. L'année suivante, il s'empara des Etats de Kuterum, Emir de Castamone, qui venoit de mourir. Isfendar son fils céda l'héritage de ses peres aux armes victorieuses de Bajazet.

Tant de succès dans l'Asie ne lui firent pas négliger l'Europe. Il passoit fréquemment le détroit de Gallipoli ; il prit quelques villes sur le Danube, & s'empara de toute la Valaquie.

Il s'empare encore de plusieurs villes en Arménie, & des Etats de l'Emir Kuterum.

Bajazet bat en Europe une armée de Confédérés commandée par Sigismond, Roi de Hongrie.

J. C. 1393.

Hég. 795.

Sigismond, Roi de Hongrie, inquiet avec raison des progrès de Bajazet, persuada aux Princes Chrétiens d'opposer une digue à la rapidité de ses conquêtes. Chacun, selon ses forces, ou selon la crainte que le Turc lui inspirait, fournit des troupes pour marcher sous le Monarque Hongrois, plus intéressé qu'eux tous à contenir ce dangereux voisin. Sigismond, à la tête de cent mille Chrétiens, assemblés pour la cause commune, entreprit le siège de Nicopolis. Bajazet aima mieux marcher à l'ennemi avec soixante mille hommes que lui laisser le temps d'agir, en rassemblant une armée plus nombreuse; il espéra que des Confédérés, différens de nations, de discipline, d'intérêts, de langage, d'ailleurs peu accoutumés à la voix de leurs Chefs, seroient aisément vaincus par ses Janissaires & ses Spahis si aguerris & si dociles. Bajazet attaqua les Chrétiens le jour qu'il put les atteindre; le combat fut sanglant, & la déroute bientôt si générale, qu'en moins de trois heures toute l'armée des Confédérés se vit dispersée. Ils fuyoient, en tumulte, des soldats aussi féroces que vaillans, qui ne faisoient aucun quartier à ceux même que la terreur avoit forcés de quitter leurs armes: le plus

l'an 1396

grand nombre des Chefs fut égorgé. Bajazet, qui vouloit effrayer tous les Européens occidentaux, que le zele de la religion plutôt que leur intérêt avoit armés, fit tailler en pieces tout ce qui s'offrit au fer de ses soldats. Sigismond se sauva presque seul à la faveur d'un déguisement & des ténèbres. Ceux qui échapperent à ce carnage périrent, en grand nombre, de fatigue & de faim dans des campagnes arides & désolées.

Cet avantage contre les Chrétiens fit naître à l'insatiable Bajazet le desir d'en remporter un plus considérable. Depuis long-temps l'Empire d'Orient, réduit presque à la ville de Constantinople, sembloit attendre que le Monarque Ottoman voulût s'en emparer. Le successeur des Cézars, tremblant sur les débris de son trône, étoit, comme on l'a vu, contraint d'obéir à ce barbare. Jean Paléologue avoit fait crever les yeux à son fils & à son petit-fils, parce que ce Prince avoit tenté de servir sa Patrie contre Amurat. Depuis, Bajazet lui avoit ordonné de rassembler deux tours élevées tout récemment pour la défense de sa ville. Manuel, fils & successeur de Jean, comprit de bonne heure qu'il ne défendrait pas sa couronne mieux que ses prédéces-

Bajazet se-
me la division
entre Manuel
& Jean Pa-
léologue.

Manuel
abandonne le
trône à Jean.

seurs n'avoient fait. Cette couronne ne lui appartenoit pas dans l'ordre d'une succession naturelle ; car Andronic son frere aîné , à qui le foible Jean Paléologue avoit fait crever les yeux , vivoit à Sélivrée avec Jean son fils & son compagnon d'infortune. Le même arrêt qui avoit ordonné le supplice de ces deux Princes , les avoit aussi exclus de l'Empire : mais on se souvient que l'exécution ne les avoit rendus aveugles ni l'un ni l'autre. Ils attendoient à Sélivrée que la fortune leur restituât ce qu'elle leur avoit ravi. Andronic mourut , laissant Jean son fils héritier de ses prétentions. A sa dernière heure il lui recommanda de ménager le Sultan. Ainsi Manuel voyoit s'élever contre lui , d'une part , un neveu qui pouvoit passer pour l'héritier légitime du trône , & de l'autre , un ennemi puissant tout prêt à l'écraser. Le Sultan , accoutumé à lui donner des loix dans sa cour , avoit exigé que les causes entre ses sujets , qui trafiquoient à Constantinople , fussent jugées par un Cadi , & que tous les Musulmans eussent le libre exercice de leur religion dans l'intérieur de la ville. Depuis la victoire de Bajazet contre Sigismond , le Sultan songeoit à renverser ce qui pouvoit

rester de l'Empire Grec. Jean, fils d'Andronic, lui demanda de le protéger contre Manuel son oncle, promettant de céder Constantinople si-tôt qu'il en seroit le maître, pourvu qu'on lui donnât ce que les Grecs possédoient encore dans la Morée, pour y vivre en Souverain. J. C. 1393. Hég. 797.

Bajazet saisit l'occasion de détruire les Grecs les uns par les autres. Tandis qu'il construisoit des édifices publics à Andrinople & à Pruse, & qu'il jouissoit, successivement dans chacune de ces villes, des fruits de la victoire & de la paix, il confia dix mille Turcs à Jean, fils d'Andronic, pour former le siege de Constantinople, ou plutôt pour inquiéter l'Empereur son oncle, & donner au parti que lui Jean pouvoit avoir dans la ville l'occasion de se déclarer. Ce Prince entreprit d'affamer Constantinople, en ravageant les environs. Presque tous les lieux dont cette immense Cité tiroit des subsistances, avoient été conquis par les Turcs. Il étoit aisé d'intervertir les convois. Manuel, dans l'impossibilité d'approvisionner sa capitale, las d'une autorité qui n'avoit rien de réel, convaincu d'ailleurs que le regne des Grecs étoit prêt à finir, aimoit mieux voir crouler le trône sous un

autre que sous lui. De son plein gré, il remit à Jean, fils d'Andronic, avec le vain titre d'Empereur d'Orient, les clefs de sa ville pleine d'ennemis & de maîtres étrangers. Il s'embarqua aussi-tôt sur les galeres de Constantinople, avec quelques richesses, pour aller traîner, dans les différentes cours de l'Europe, une vie errante, moins malheureuse sans doute que celle d'un Souverain également méprisé de ses ennemis & de ses sujets.

Lorsque Jean, maître de Constantinople, voulut ou feignit de vouloir tenir sa parole à Bajazet, tous les Ordres de l'Etat le conjurerent de demeurer sur son trône, protestant qu'ils aimeroient mieux voir égorger leurs enfans sous leurs yeux, & périr eux-mêmes dans les flammes, que de vivre sous la domination des Barbares. Malgré cette foible résistance, c'en étoit fait de l'Empire Romain, si la Providence ne lui eût suscité un défenseur, qu'il ne devoit pas attendre, qui arrêta Bajazet dans le cours de ses prospérités. Ce défenseur fut l'invincible Timur, ou Tamerlan, descendant de Gengiskan, le plus grand conquérant de son siècle. Ce Prince Tartare, né à Samarcand dans le pays de Sagatai, sur la frontiere des

Parthes, fut occupé, dans sa premiere jeunesse, à garder les haras du Roi des Massagettes. La nécessité d'attaquer & de se défendre, d'un pâtre fit bientôt un guerrier : ce guerrier fit des prodiges de valeur, & en peu de temps il devint le Général des armées de son maître. Le Roi des Massagettes mourut : Tamerlan épousa sa veuve, & monta sur son trône. Il fut discipliner ses infatigables Tartares mieux qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Il conquît, avec une rapidité incroyable, la Sarmathie asiatique, la Perse, la Mésopotamie, la Sirie, & força la ville de Bagdad à recevoir son joug. Il se fit le protecteur des Princes Mulsulmans qui n'avoient point prétendu résister à ses armes, & que Bajazet se croyoit en droit d'opprimer.

En effet, le Sultan, sur le point de s'emparer de Constantinople, voulut encore rendre Taharten, Emir d'Arsejan, son tributaire ; il lui fit ordonner de venir à Pruse pour y porter à ses pieds une somme d'argent que Bajazet exigeoit pour tribut. Taharten, au lieu d'obéir, fuit en Géorgie où Tamerlan étoit alors, pour se réfugier sous ses ailes. Le Monarque Tartare envoya des Ambassadeurs à Bajazet, qui parlerent à ce Prince

Tamerlan
arrête Bajazet
dans le cours
de ses con-
quêtes.

avec toute la hauteur d'un conquérant du monde. Il lui défendoit d'oser inquiéter à l'avenir les Princes Musulmans que lui Tamerlan vouloit protéger, rappelant à Bajazet que la loi du Prophète ne lui permettoit pas d'opprimer ses freres; il l'assuroit que les Tartares étoient prêts à venir lui arracher ses conquêtes, s'il ne rendoit aux Musulmans ce qu'il leur avoit injustement ravi. Bajazet entendoit, pour la première fois des ordres & des menaces : il répondit fièrement aux Ambassadeurs qu'il desiroit depuis long-temps de faire la guerre à leur maître, & que, si Tamerlan ne venoit pas le trouver, il iroit le chercher au fond de la Perse.

Sur cette réponse, le Tartare s'achemina vers l'Asie mineure. Lorsqu'il fut près de Sébaste ou Sivas, il y trouva Mehemet, Pacha du pays, qui tenoit la campagne avec ce qu'il avoit pu ramasser de troupes. Celui-ci fut bientôt taillé en pieces; Sivas, quoique très-fortifiée, ne tint que dix-huit jours. La présence de Tamerlan, à qui rien n'avoit résisté jusqu'alors, déterminâ les habitans à chercher leur sûreté dans la soumission. Ils chasserent le Commandant Turc, & implorerent la clémence du vainqueur.

Tamerlan

Tamerlan fit grace à tous les Musulmans ; mais ce qui se rencontra de Chrétiens dans la ville , fut passé au fil de l'épée. On croit qu'il avoit quelque répugnance à combattre l'ennemi du nom chrétien , car , au lieu de pénétrer plus avant dans l'Asie mineure , il tourna vers la Syrie , & se préparoit à faire la guerre au Soudan d'Egypte.

Bajazet , enhardi par cette inaction , marcha contre Taharten , l'auteur de la querelle , le battit , s'empara de son pays , & de sa famille qu'il traîna après lui en captivité. Aussi-tôt que Tamerlan eut appris cet acte d'hostilité , il envoya ordonner à Bajazet de rendre à Taharten sa liberté , ses enfans & ses Etats , & de remettre à lui Tamerlan un de ses fils en ôtage. Bajazet , ne songeant qu'à repousser les insultes du Tartare , répondit par d'autres insultes à ses Ambassadeurs. Timur , après un délai de trois mois , se mit à la tête d'une armée formidable. Schilperger , contemporain qui servoit sous Timur dans cette même armée , la fait monter à seize cents mille hommes. Calcondille ne lui en donne que huit cents mille. Ce nombre paroîtra sans doute incroyable , à ceux qui savent combien on a de peine à faire subsister cent mille soldats dans

Tamerlan
& Bajazet se
rencontrent
près d'An-
ci-
re.

Schiltberger
aus münchen
secretaire de
Tamerlan
et auteur du
livre, intitulé
Schiltberger
der vil wun-
ders erfabren
Sat. Ulm
1473. folio.

le pays le plus fertile. Mais il faut penser que les Tartares , exposés jour & nuit aux injures de l'air , étoient accoutumés à la vie la plus sobre & la plus dure , & que toutes ces hordes qui , dans le siècle précédent , avoient changé si souvent de climat , étoient en aussi grand nombre. Quoi qu'il en soit , Tamerlan marcha jusqu'à Sébaste , où il fit la revue des différens corps qui se réunirent sous ses ordres en ce lieu ; puis avançant toujours dans les terres des Turcs , comme il alloit former le siège d'Ancora ou d'Ancire , il apprit que Bajazet venoit à lui , à la tête d'une armée qui n'étoit tout au plus que la moitié de la sienne. Tamerlan fit une marche en avant ; il savoit prendre ses avantages , outre celui du nombre. Il avoit plus de connoissances militaires qu'on n'en montrait dans un siècle , où la multitude de soldats , le courage & la force du corps faisoient toute la science de la guerre.

Bataille
d'Ancire.

Hég. 404.
J. C. 1402.

Le Prince Tartare se retrancha dans son camp , laissant devant lui une plaine aride , dans laquelle il espéroit enfermer Bajazet , en cas que celui-ci vint l'occuper , soit par la supériorité du nombre , soit en gardant plusieurs gorges qu'il avoit eu le loisir d'ob-

server. Bajazet, accoutumé à vaincre, brûloit d'en venir aux mains avec un ennemi plus formidable que tous ceux qu'il avoit combattus jusqu'alors. Marchant à grandes journées, il s'empara bientôt du camp que le Tartare paroïssoit lui avoir destiné. Bajazet n'y demeura pas long-temps, sans se voir contraint de donner bataille; c'étoit où Tamerlan l'attendoit. Il distribua son armée en trois corps, à la tête desquels il plaça huit de ses fils & petits-fils qui étoient tous nommés Mirza, titre qu'on donnoit chez les Tartares aux seuls enfans des Rois. On dit que Tamerlan passa en prières la nuit qui précéda la bataille; il affectoit aux yeux de ses soldats un extérieur religieux.

Les troupes de Bajazet étoient réduites au désespoir avant de combattre. Dès la veille, cinq mille hommes étoient morts de soif dans son camp. Le Turc confia le soin de son aile droite à Bazzirlaus, frere de sa femme, fils d'Ierman Ogli qu'il avoit détrôné. Il plaça lui-même quatre fils qu'il avoit de plusieurs concubines, à la tête de différens corps. Toute son armée fut distribuée sur une ligne pour offrir un front plus étendu à ses nombreux ennemis; mais la fureur des

Bajazet battu & fait prisonnier.

Turcs nuisit à leur discipline. Les Janissaires & les Spahis se précipiterent sans garder leurs rangs, & sans entendre la voix des Chefs. D'ailleurs les éléphants du Tartare, qui portoient de petites tours pleines de combattans, effrayerent bientôt les chevaux des Spahis. Bazzirlaus fut tué au commencement de la bataille. Bajazet vit de dessus une hauteur la déroute, ou plutôt le désordre de son armée : car ses braves Turcs dispersés, sans espoir de ralliement, aimoient mieux se précipiter au milieu des bataillons tartares, pour y vendre cher leur vie, que de fuir devant le vainqueur. On voulut en vain persuader à Bajazet de chercher son salut dans la fuite ; il consuma cette funeste journée en efforts inutiles ; les troupes ne se rallioient à sa voix que pour offrir plus de victimes au fer de l'ennemi. Ayant vu périr Mustapha son fils aîné, il ordonna à son Visir Ali Pacha de fuir à Pruse avec Soliman son second fils, pour conserver quelques restes du sang ottoman. Jamais la valeur ne fut plus malheureuse. Des monceaux de morts empêcherent enfin le vainqueur de continuer le carnage. Aux approches de la nuit, Bajazet, descendu de la colline sur

laquelle il avoit été témoin de ce funeste spectacle, fut bientôt assailli d'une nuée de Tartares; son désespoir ne put lui attirer la mort qu'il cherchoit. Ceux qui l'avoient enveloppé s'obstinèrent à le prendre vivant; on lui arracha son cimenterre dont il avoit frappé plus de trente Tartares; &, lorsque ses forces furent épuisées, on lui lia les mains avec la corde d'un arc, & on le plaça sur un petit cheval qui le porta à la tente du vainqueur.

Des cris de joie apprirent à Tamerlan quel captif on lui amenoit. Il s'étoit retiré du combat à la chute du jour: la victoire étant décidée depuis long-temps, il jouoit aux échecs avec un de ses fils. L'arrivée de Bajazet, les cris, l'empressement des Chefs n'émurent point Tamerlan; on fit attendre le prisonnier à l'entrée du pavillon jusqu'à ce que le Prince Tartare eût fini le jeu. Alors il s'avança vers Bajazet, il lui délia les mains, ordonna qu'on le revêtit d'une veste précieuse. Le vainqueur fit quelques reproches à son prisonnier sur ses usurpations, & sur le sang qu'il avoit versé. Bajazet lui répondit avec fierté: mais, quoi qu'en aient dit quelques Historiens, Tamerlan n'oublia jamais

ce qu'il devoit au malheur & à son égal devenu son esclave. Il le consola ; il fit serment qu'il respecteroit ses jours.

Ancire se rend à Tamerlan. Bajazet est traité avec humanité par son vainqueur. Il retrouve sa femme & deux de ses fils.

Bajazet , enhardi par la clémence du vainqueur , pria qu'on fit chercher deux de ses fils dont il ignoroit le sort. L'ainé de tous étoit mort sous ses yeux. Il avoit ordonné au second de dérober sa tête à l'événement du combat ; les deux derniers furent bientôt amenés , ainsi que leur pere , à Tamerlan qui les traita comme il avoit traité Bajazet. On conduisit ce Prince dans une tente, où, quoique veillé soigneusement, il fut servi comme devoit l'être un Monarque. Après cette victoire, le Gouverneur d'Ancire livra sa place & sa citadelle à Tamerlan. Les fils du conquérant se disperferent dans la Natolie , & dans tout le pays qui appartenoit à la couronne ottomane. Celui qui accourut à Pruse pour y saisir les trésors de Bajazet, avoit été prévenu par Soliman. Ce Prince, dans sa fuite , avoit passé par cette ville , s'étoit chargé de tout ce qu'il avoit pu saisir de plus précieux , & avoit gagné Guizelhissar , place bâtie par Bajazet vis-à-vis Constantinople , destinée à défendre aux Empereurs Grecs l'entrée de l'Asie. Pruse fut presque réduite

en cendres ; Nicée fut saccagée , & tout le pays , jusqu'au Bosphore de Thrace , dévasté misérablement. L'épouse de Bajazet , fille du Prince de Phrygie , sœur de Bazzirlaus qui avoit été tué à cette funeste bataille , fut prise par les coureurs de Tamerlan , comme elle fuyoit de Pruse. Ce Prince l'envoya à son mari pour soulager sa captivité ; il ne fit d'autre violence à l'épouse de Bajazet , que d'exiger d'elle qu'elle abjureroit la religion chrétienne dans laquelle elle étoit née , pour embrasser l'islamisme.

Tamerlan s'établit pour quelque temps à Kutaia , ville à deux journées de Pruse , très-agréable par sa situation , & par la température de l'air. Il y donna des jeux & des fêtes guerrières , auxquels l'Historien de sa vie assure qu'il invita Bajazet pour adoucir sa captivité. Tamerlan , qui disoit n'avoir pris les armes que pour réparer les injustices de ce Prince , tira Mehemet , fils de Caraman Ogli , de la prison à laquelle le Sultan Turc l'avoit condamné , & lui rendit la souveraineté que son pere avoit possédée. Il rendit de même à Jacob Thelebi , héritier d'Ierman Ogli , & aux autres Princes Musulmans , dépouillés par Bajazet , les terres qu'ils

Tamerlan rend les Etats aux Princes subjugués par Bajazet. Mort de Bajazet.

Hégire 805.
J. C. 1403.

avoient perdues , les faisant tous ses tributaires. Il donna même à Bajazet le titre & l'investiture du royaume de Natolie. Malgré les bons traitemens que le Sultan recevoit de Tamerlan , le chagrin abrégé ses jours ; il mourut à la suite de son vainqueur dans une ville nommée Akzaar. Ce n'est pas , comme l'ont prétendu quelques Historiens , pour s'être frappé la tête contre les barreaux d'une cage de fer , dans laquelle il ne fut véritablement jamais renfermé ; mais il mourut des suites d'une apoplexie qui lui devint funeste , parce que ce Prince infortuné , qui desiroit de cesser de vivre , refusa tous les remèdes qu'on s'empressoit de lui offrir. Son vainqueur lui fit de magnifiques obsèques , & renvoya son corps à Pruse pour y être inhumé dans le tombeau de ses peres.

Les prospérités du regne de Bajazet rendirent sa fin plus amere ; il supporta d'autant moins sa chute , qu'il étoit tombé de plus haut. Malgré sa passion décidée pour la guerre , Bajazet , pendant un regne de quatorze ans , ne négligea pas les travaux de la paix. Outre la ville de Guizelhissar , qu'il construisit vis-à-vis Constantinople , il orna presque toutes les grandes villes de son Empire , de mosquées ,

d'écoles publiques, d'hôpitaux, enfin de toutes les fondations utiles au peuple, faites pour immortaliser la magnificence d'un Monarque. Mais, comme presque tous les conquérans, Bajazet fut impétueux, superbe & sanguinaire. Tamerlan, qui le vainquit les armes à la main, le surpassa encore en politique, en générosité, & sur-tout en justice.



Depuis J. C. 402 jusqu'à 496.
Hégire 804 jusqu'à 899.

INTERREGNE

SOUS SOLIMAN.

Soliman partage les Etats d'Europe avec les Grecs. Il reçoit une ambassade de Tamerlan qui lui annonce la mort de son pere.

NOUS avons dit que , pendant la bataille d'Ancire , au moment où Bajazet avoit vu la fortune se déclarer contre lui , il força Soliman son fils de dérober au fer du vainqueur les restes du sang ottoman. Ce jeune Prince accompagné d'Ali Pacha , Grand Visir de son pere , courut à Constantinople implorer la clémence , non pas de Jean , mais de Manuel Paléologue , cet Empereur qui précédemment avoit cédé le trône à son neveu , lorsqu'il l'avoit cru prêt à crouler. Mais depuis la diversion des Tartares , Manuel , appelé par tous les Ordres de l'Etat , étoit venu reprendre l'autorité qu'on ne croyoit plus chancelante. Le Monarque Grec profita des malheurs de la maison ottomane , sinon pour lui enlever tout ce qu'elle possédoit en Europe , au moins pour morceler ses conquêtes. Ce Prince aima mieux un partage qu'une guerre , même avec des vaincus. Il confirma Soliman dans la pos-

cession de la Thrace ; mais il se réserva Thessalonique , où il envoya Jean son neveu qu'il avoit chassé du trône , en lui laissant le titre d'Empereur. Il réunit encore à l'Empire Grec les villes qui étoient au-delà du Strimon dans la Macédoine jusqu'à Zetunion , toutes les places depuis Pamide jusqu'à l'embouchure du Bosphore , dite l'embouchure sacrée , & les forts sur les bords du Pont-Euxin jusqu'à Varne. Après cet accord , Soliman se retira à Andrinople pour se livrer à la débauche effrénée qui obscurcit toutes ses belles qualités. Ce Prince , maître d'un petit Etat , sembloit avoir oublié que son pere & ses freres gémissaient en captivité , & qu'un ennemi puissant avoit presque détruit leur grand Empire. A peine étoit-il à Andrinople , qu'il reçut des Ambassadeurs de Tamerlan , qui lui annonçoient la mort de son pere. Ce conquérant , de qui le nom seul inspiroit de l'effroi , adressoit au fils de son prisonnier une lettre dont voici la substance : il lui disoit qu'il croyoit devoir lui témoigner la part qu'il prenoit au malheur de son pere , qu'il y reconnoissoit de quelle maniere Dieu confond les superbes , & ceux qui croient juste tout ce que l'ambition

J. C. 1403.
Hég. 805.

leur suggere. » J'ai été , continuoît-
 » il , favorisé de la fortune , peut-
 » être plus que personne au monde :
 » nul homme ne peut envisager ma
 » prospérité , sans en être frappé d'é-
 » tonnement. Tout cela me touche
 » moins que l'exemple de ton pere ,
 » qui m'apprend à mettre volontai-
 » rement des bornes à mon bonheur.
 » Ainsi je veux oublier que j'ai été
 » l'ennemi de Bajazet ; je suis même
 » disposé à servir de pere à ses en-
 » fans , pourvu qu'ils attendent de
 » leur vainqueur les effets de ma clé-
 » mence. Mes premieres conquêtes
 » me fussent , & les caresses d'une
 » fortune inconstante ne me tentent
 » pas.

Soliman ré- Nous avons dit que Soliman étoit
 pond avec enclin à la débauche , sur-tout à
 fierté à Ta- celle du vin qui faisoit le plus d'hor-
 merlan qui reur aux Musulmans. Il avoit pris
 partage entre les deux ca- sans mesure de cette liqueur dan-
 dets , Musa- gereuse , lorsqu'il reçut la lettre de
 & Mahomet , Tamerlan. Soliman , devenu auda-
 tous les Etats cieux , osa lui faire une réponse al-
 de Bajazet. tiere. Tamerlan ne le punit qu'en
 conférant à Musa , second fils de Ba-
 jazet , le titre de Souverain qu'il avoit
 destiné d'abord à l'ainé : » Reçois ,
 » lui écrivit-il , l'héritage de ton
 » pere. Une ame vraiment royale . »

» fait conquérir les royaumes , &
 » fait aussi les rendre ». Tamerlan ,
 après avoir rétabli tous les Princes
 Musulmans que Bajazet avoit détrônés ,
 retourna dans sa Tartarie , sans
 conserver une seule conquête. Il avoit
 fait Mahomet , dernier fils de Bajazet ,
 Prince d'Amasie ; mais ce conquérant
 ne laissa pas aux deux cadets de son
 prisonnier les forces nécessaires pour
 faire respecter à leur aîné les disposi-
 tions faites en leur faveur.

Soliman , ayant appris que son frere
 Musa se croyoit Sultan , passa le dé-
 troit de Gallipoli. Ce Prince , tout
 vicieux qu'il étoit , avoit de la valeur
 & des talens pour la guerre ; il mar-
 cha droit à Pruse. Musa , qui ne s'é-
 toit pas attendu à cette brusque at-
 taque , n'avoit pas eu le temps de
 mettre des troupes sur pied ; il fuit
 à Cogni vers Caraman Ogli , pour dé-
 rober sa tête au ressentiment de son
 frere. Soliman s'établit à Pruse comme
 Souverain légitime , & envoie des
 ordres aux différens Gouverneurs ap-
 pellés Sangiaks , pour tâcher de re-
 couvrir les Etats voisins de leurs gou-
 vernemens , que Tamerlan avoit dis-
 traits de la couronne ottomane. Il ne
 voulut rien entreprendre en personne
 contre les Princes que son pere avoit

Soliman dis-
 pute à ses freres leurs sou-
 verainetés.

autrefois vaincus, parce que les tentatives réitérées de Musa exigeoient une attention continuelle. Ce Souverain fugitif n'avoit trouvé à Cogni qu'un asyle; il avoit besoin de secours. Il en alla demander à l'Emir de Castamone, espérant que ce Prince, qui devoit, comme lui, le retour de sa souveraineté à Tamerlan, voudroit soutenir l'ouvrage de son bienfaiteur. Mais cet Emir, moins secourable encore que Caraman Ogli, fit défendre au Prince Turc l'entrée de ses Etats, de peur d'irriter son frere. Sur ce refus, Musa se jette dans un petit bateau qu'il trouve près du port de Nicée, espérant qu'il seroit plus heureux en Europe. Soliman, enflé de ce succès, fit une alliance étroite avec le Prince de Castamone, & retourna à Pruse, où il se livra tellement à ses vices, qu'on ne pouvoit plus lui faire sa cour qu'en s'enivrant avec lui. On doit juger avec quelle indignation les véritables Musulmans, qui étoient pour lors en grand nombre, voyoient transgresser si ouvertement leur loi. Soliman choqua imprudemment Mahomet, Prince d'Amasie, le dernier de ses freres, en répondant aux Ambassadeurs, que ce Prince lui avoit envoyés pour lui pré-

fenter des hommages , que ses sujets n'étoient pas en droit de traiter avec lui en Souverains. Il chassa plutôt qu'il ne congédia ces Ambassadeurs qu'il ne voulut jamais reconnoître pour tels ; il auroit marché contre celui qu'il appelloit l'usurpateur d'Amasie , si son frere Musa n'avoit su lui susciter en Europe des affaires plus importantes.

Ce Prince avoit en effet profité de l'assoupissement de son ennemi , & de tout le temps que celui-ci avoit perdu. Les débauches de Soliman lui avoient aliéné tous les grands qui en avoient connoissance. Musa parut aux yeux de ces mécontents le vengeur de leur loi transgressée ; avec un corps de Valaques que ce Prince avoit su rassembler , il n'eut pas de peine à se rendre maître d'Andrinople , & à s'y faire déclarer Sultan ; mais il n'y demeura que le temps que son frere mit à lever une armée , & à passer le détroit de Gallipoli. Musa n'avoit point de troupes réglées ; il sort d'Andrinople dont il se disoit le Souverain , & fuit en Valaquie , se fiant à Soliman du soin de se détruire lui-même. Ce frere aîné , devenu l'horreur de tous les gens de bien , n'avoit plus à sa cour que des serviteurs

plongés comme lui dans le vice. Son mépris pour la loi de Mahomet, pour toutes les pratiques auxquelles les Musulmans attachent beaucoup d'importance, rompit les seuls liens qui les attachent à leur Prince, & le fit bientôt regarder comme un usurpateur. Les bons Musulmans s'écrioient que l'Empire ottoman alloit bientôt tomber, puisque les crimes de son maître sollicitoient de plus en plus la vengeance céleste; que Dieu susciteroit un autre Tamerlan pour punir tous les Ottomans ensemble, de tant d'impiétés dont ils se rendoient complices par leur lâcheté à les souffrir.

Les servi-
teurs de Soli-
man l'aban-
donnent, &
vont trouver
Musa.

Musa fomentoit de loin cette ré-
volte. Il n'avoit pas eu l'assurance
d'attendre Soliman à la tête de ses
troupes; il le combattit avec avan-
tage dans le secret de sa Cour. Il oppo-
soit un extérieur pieux aux débauches
scandaleuses de son frere; il affuroit
tous ceux que l'indignation publique
attiroit près de lui, qu'il ne vouloit
détrôner Soliman que pour détourner
de dessus cette nation chérie les mal-
heurs qui la menaçoient. Les grands
Officiers, les Pachas, tous ceux qui
commandoient les troupes écoutèrent
avec avidité les propositions de Musa.
Cet Alimême, Grand Visir de Soliman,

à qui Bajazet avoit confié sa jeunesse après la bataille d'Ancire, se résolut à abandonner un maître qu'il n'avoit jamais pu arracher au désordre. Le malheureux Prince, de plus en plus abruti par le vin, ne vit pas ce qui se tramoit sous ses yeux. Tous ses Officiers le quitterent les uns après les autres, sans qu'il parût s'en embarrasser; il ne resta auprès de lui que les compagnons de ses débauches qui lui firent oublier les soins de la guerre & du trône, aussi tôt qu'il n'aperçut plus aucun de ceux qui le forçoient quelquefois à les partager. L'armée de Musa étoit grossie par tous ces Chefs qui avoient déterminé leurs soldats à les suivre par pelotons : il marche vers Andrinople, sans que Soliman paroisse s'en embarrasser, sans même qu'il daigne s'informer de tous ces mouvemens. En avançant, les révoltés acquirent tant de forces, qu'on ne prévoyoit pas que Soliman pût jamais se défendre. Le malheureux Prince se réveilla de son assoupissement, quand il n'en étoit plus temps; il n'avoit plus autour de lui ni Ministres, ni Chefs, ni soldats; ses finances étoient, ou épuisées, ou diverties. Il n'entendoit de la part du peuple que des vœux formés à grands

cris contre lui. Dans cette extrémité, sa seule ressource étoit la fuite : espérant trouver quelque secours chez son allié l'Empereur des Grecs, il voulut aller mendier les bienfaits de ce Prince que son pere avoit si cruellement opprimé.

Soliman,
poursuivi par
son frere, est
pris & tué.

J. C. 1406.
Hég. 809.

Soliman s'étoit déterminé trop tard à ce parti nécessaire. Les coureurs de l'armée de Musa arrivoient à Andrinople au moment où son frere en sortoit. Le Prince infortuné fuit à toutes jambes ; son cheval, plus vite que ceux de sa suite, le porta en moins d'une heure à quinze milles d'Andrinople dans un village, où, se croyant en sûreté, il voulut, en attendant ses gens, boire du vin dont il ne pouvoit pas se passer long-temps. Les habitans le reconnurent à la magnificence de ses habits, & plus encore à cette infraction de la loi de Mahomet, dont ils le croyoient seul capable. Cinq d'entre eux, tant par un mouvement d'indignation que pour mériter une récompense du vainqueur, se mirent en devoir de l'arrêter : Soliman se défendit avec tant de vaillance, qu'il tua deux des assaillans, & força les trois autres à le tuer lui-même pour s'emparer de sa personne. Ils porterent son corps à Musa qui,

paroissant détester cette action dont il fut bien profiter , fit périr les trois meurtriers dans les flammes , & rendit au corps de Soliman tous les honneurs funebres dus à un Empereur ; il le fit enterrer dans le tombeau de son aïeul Amurat. Soliman mourut après quatre ans & dix mois de regne. Les Turcs ne le comptent pas , non plus que son frere Musa , au nombre de leurs Empereurs , parce que ni l'un ni l'autre n'a régné sur tout l'Emire perdu par Bajazet ; il ne fut réuni que dans la main de Mahomet , le dernier de ses fils , qu'ils regardent comme leur cinquieme Empereur.



INTERREGNE

SOUS MUSA.

Depuis l'an
1406 de J. C.
jusqu'en 1413.
De l'hégire
809 jusqu'en
816.

Musa désola
ou fait désoler
la Morée,
la Servie, &
plusieurs
Etats de l'Eu-
rope.

Aussi-tôt après la mort de Soliman, Musa voulut recouvrer ce que ce Prince avoit cédé à l'Empereur de Constantinople, espérant que cet ennemi ne lui couteroit pas beaucoup à vaincre. Il aima mieux attaquer les Grecs, que son frere Mahomet, à qui il offrit le partage de la couronne ottomane : il le laissoit maître de toutes les possessions en Asie, pourvu que celui-ci ne prétendît rien en Europe. Mahomet, qui avoit entrepris de purger l'Asie de tous les brigands que Tamerlan y avoit laissés, parut consentir à l'accord proposé. Dès-lors Musa, aidé de son Grand Visir Kircan Mouliak, médita des conquêtes. Il entra dans la Morée, où il prit Peravard & Matrume, puis il s'empara de la Servie. Sigismond, Roi de Hongrie, ne put la défendre, quoiqu'à la tête d'une armée nombreuse ; Musa vainquit ce Prince en bataille rangée près Semendrie ; mais il souilla sa victoire par son excessive cruauté.

Son Grand Visir Kircan Mouliak avoit disposé l'ordre de la bataille, & l'avoit seul gagnée. Le sanguinaire Sultan qui en profita, ne fit qu'ordonner un carnage inutile. Tout fut mis à feu & à sang sur son passage. Les Historiens parlent même d'un festin que Musa donna à ses Officiers sur les cadavres chrétiens. L'année suivante, Musa, fatigué des travaux de la guerre, fit assiéger sans lui Thessalonique, dont ses Généraux se rendirent bientôt les maîtres.

Tandis que Musa se livroit à la mollesse dans son palais d'Andrinople, & commandoit des meurtres & des ravages du sein de l'oïseté, son frere

Musa est tra-
hi par les
siens & vain-
cu par son
frere.

Mahomet alloit en personne à la guerre contre des bandes d'assassins, rétablissoit l'ordre, & rendoit le repos à l'Asie. Ce contraste fit souhaiter aux Généraux de Musa de changer de maître. Kircan Mouliak son Grand Visir, & Ornusbeg, l'un de ses Généraux, écrivirent à Mahomet que lui seul étoit digne de commander aux Musulmans; qu'il falloit réunir sous un même sceptre tous les Etats que son pere avoit perdus; que, s'il vouloit entrer en Europe comme l'Empereur Grec l'en pressoit, ils lui répondoient du passage & du détroit de

Gallipoli. Ces assurances & les instances de Manuel déterminèrent Mahomet à recouvrer l'Etat que son pere avoit gouverné. Pour rendre sa cause plus favorable, il publia qu'il alloit venger la mort de Soliman. Ce Prince, né de la même mere que lui, sembloit tenir à Mahomet de plus près qu'à Musa. Mahomet risqua d'arriver en Europe avec une foible escorte. Le Visir & l'autre Général se portent vers le détroit en apparence pour en garder les bords, mais en effet pour favoriser le débarquement de Mahomet, & pour déterminer avec lui les opérations de la campagne suivante. Car la saison étoit trop avancée pour qu'on pût agir dans l'instant, & Mahomet n'avoit prétendu que juger quel degré de confiance il pouvoit donner à ces deux traîtres. Aussi-tôt que ce Prince, assuré de l'avenir, fut repassé en Asie, le Grand Visir & son complice allerent retrouver Musa. Mahomet fit en Asie les plus grands efforts pour lever une armée nombreuse. S'étant rendu à Seutari au commencement du printemps, l'Empereur Grec lui envoya des galeres pour faire passer le Bosphore à ses troupes, sous la promesse qu'en cas que ses armes fussent heureuses, il rendroit à l'Empire Grec ce

que Musa lui avoit ravi. Cependant Musa apprit que son frere, de concert avec Manuel, avoit passé le détroit, & marchoit vers Andrinople. Le traître Grand Visir entraîna son maître, presque malgré lui, à la rencontre de l'ennemi : à peine les deux armées étoient en présence, celle de Musa, déjà inférieure en nombre, le devint beaucoup davantage par la défection du Visir & d'Ornusbeg, qui se rendirent à toute bride au camp de Mahomet, à la tête des plus vaillans soldats débauchés à leur maître. Mahomet attaqua vivement ce qui restoit de troupes à son malheureux frere. Ce combat ne fut qu'une déroute. Musa, réduit à fuir, comme il avoit fait presque toujours, s'enfonça dans un marais, où, des Spahis l'ayant poursuivi, il se défendit assez vaillamment, jusqu'à ce que l'un d'eux lui abattit le bras d'un coup de cimeterre. Le Prince ne fut pas secouru assez tôt; il mourut de la quantité de sang qu'il avoit perdu (1). Son corps fut porté à

Hégire 816.

J. C. 1413.

(1). Les Historiens Turcs disent que Mahomet son frere le fit mourir. Nous avons suivi la leçon de l'Historien Ducas qui étoit sur les lieux lors de cet événement, leçon qui d'ailleurs est plus conforme au caractère de Mahomet.

Mahomet qui l'envoya à Pruse dans le tombeau de leurs ancêtres, puis il marcha en vainqueur à Andrinople, où il reçut l'hommage de l'armée & de tous les grands.



MAHOMET I.

CINQUIEME REGNE.

L'AVÈNEMENT de Mahomet au trône causa une joie générale dans tout l'Empire. Les soldats voyoient avec plaisir ce maître qu'ils avoient appris à respecter. L'Empereur des Grecs lui envoya des Ambassadeurs pour lui rappeler les paroles données, & pour réclamer le prix des services qu'il lui avoit rendus. La politique de Mahomet inspiroit à ce Prince d'être fidele à ses engagements; il combla d'honneurs les Ambassadeurs de Manuel, convint de lui rendre Thessalonique, & toutes les forteresses qui bordent le Pont-Euxin. Il fit aussi un accueil favorable aux Envoyés des Princes de Valaquie, de Bulgarie, de Moldavie, reçut d'eux les tributs qui lui furent offerts, promettant sa protection & une paix durable à tous ses tributaires, tant qu'ils seroient soumis à leur Souverain. Ce Prince est compté dans l'histoire des Turcs pour le cinquieme Empereur. Tout le temps qui s'écoula entre la chute de Bajazet & l'avènement de Mahomet au trône, ne passe

Depuis l'an
de J. C. 1413
jusqu'à 1421.
De l'hégire
816 jusqu'en
824.

Mahomet;
parvenu sans
contradic-
tion au trône;
reçoit l'hon-
mage de tous
les tributai-
res, excepté
de Caraman
Ogli.

que pour interregne. Il fut reconnu en Asie comme en Europe, excepté d'abord par Caraman Ogli, fils de celui dont Bajazet avoit envahi les Etats, & à qui il avoit fait couper la tête. Celui-ci, rétabli, comme nous l'avons vu, sur le trône de son pere, par Tamerlan, avoit été contenu depuis par la présence de Mahomet : mais aussi-tôt qu'il le vit passer en Europe, il espéra pouvoir s'emparer de Pruse, d'autant plus aisément que, depuis Bajazet, les Etats des Ottomans dans ces deux différentes parties du monde, n'avoient pas appartenu au même maître. Mahomet réduit ce rebelle, ainsi que le Prince de Castamone son complice ; il s'empara des Etats de ce dernier, & soumit ceux de Caraman à un simple tribut.

Mahomet réduit Sineis & reçoit hommage de plusieurs Princes Grecs.

Il falloit l'autorité & les talens de Mahomet pour rendre aux Etats ottomans la forme que l'invasion des Tartares, la division & les vices des fils de Bajazet, leur avoient fait perdre. Tous les Princes tributaires, tous les Pachas même s'étoient cru autant de Souverains indépendans. Il restoit encore à soumettre un Pacha de Smirne, appelé Sineis, qui, sous le foible Soliman, s'étoit emparé d'Ephese &

de Nimphée , & qui prétendoit se maintenir dans cette usurpation, quoique tous ses voisins fussent rentrés dans le devoir. Au commencement du printemps , Mahomet marcha vers Smirne , où Sineis , qui fortifioit Ephese , avoit laissé sa femme & ses enfans. Aussi-tôt que Mahomet eut assis son camp devant la ville , les Princes de Phocée , de la haute Phrygie , de Carie , de Lesbos , de Chio , vinrent en foule lui offrir leurs tributs & leurs hommages. Mahomet reçut tous ces Grecs avec bonté ; il les traita , comme s'ils avoient été Musulmans. Le siege de Smirne ne dura que douze jours : Mahomet , vainqueur , fit raser les fortifications. La politique de ce Prince , étoit de conserver très-peu de villes fortifiées , sur-tout dans l'intérieur de ce grand Etat. Elles ne servoient , disoit-il , qu'à inviter à la révolte & à la favoriser. Sineis accourut pour lui demander grace. Mahomet lui laissa la vie & ses biens , se contentant de lui ôter le gouvernement dont il avoit abusé.

Le Sultan ne fut pas si heureux sur mer qu'il l'avoit été dans le continent. La République de Venise étoit dès-lors très-puissante : ses possessions s'étendoient depuis Capo d'Istria jus-

Les Vénitiens attaquent les Turcs sur mer & les battent.

1416 de J. C. qu'à Constantinople , & elle faisoit
 319 de l'hég. presque tout le commerce de l'Europe.
 Les Turcs , beaucoup moins bons
 marins que les Vénitiens , (car ils
 entendoient mal la manœuvre des
 vaisseaux , plus mal encore leur cons-
 truction) étoient beaucoup plus avi-
 des. Accoutumés au pillage de terre ,
 ils ne voyoient pas sans envie passer
 des vaisseaux marchands , richement
 chargés , qui revenoient de Trébi-
 fonde : ils les attendoient dans des
 parages , & les attaquoient lorsqu'ils
 les croyoient mal défendus. Les Vé-
 nitiens , offensés de cette piraterie ,
 envoyèrent un Ambassadeur à Maho-
 met , qui lui porta des plaintes , of-
 frant au Sultan ou la guerre ou la paix
 de la part de sa République. Mahomet ,
 convaincu par la loi de son Prophète ,
 que tout étoit de bonne prise sur des
 Chrétiens qui ne payoient aucun tri-
 but , répondit mal aux plaintes des
 Vénitiens , & fit des efforts pour bien
 recevoir l'armée navale dont il étoit
 menacé.

Ces Républicains s'avancerent vers
 l'Hellespont avec quinze galeres com-
 mandées par le Général Loredan ;
 ils parvinrent jusqu'à l'entrée du
 détroit de Gallipoli. Trentes gale-
 res turques en sortirent comman-

dées par Gialibeg , Capitan Pacha.
 Le Général Loredan , à la tête de ses
 quinze galeres , se sentoît supérieur
 au Turc par la construction de ses bâ-
 timens , par l'adresse de ses matelors ,
 par les talens du Général & des Offi-
 ciers qui commandoient sous ses or-
 dres ; il fut gagner le dessus du vent
 & disposer l'attaque de façon que le
 soleil éblouissoit l'ennemi. Quoique
 la poudre fût déjà inventée , l'usage
 des armes à feu étoit encore très-rare ,
 on s'en servoit peu dans l'Orient , &
 même dans les armées européennes.
 Des nuées de traits lancés à bout por-
 tant , renversoient presque autant de
 Turcs , tandis que ceux-ci ne pou-
 voient voir où portoient leurs coups.
 L'abordage fut aussi favorable aux
 Chrétiens , que le combat de loin l'a-
 voit été. Les Vénitiens tuèrent beau-
 coup de monde , entre autres le Géné-
 ral ennemi ; ils s'emparèrent de plus
 de la moitié des galeres ; le reste fut
 coulé à fond , ou ne rentra dans le
 détroit qu'en très-mauvais ordre.
 Quelque désavantageux que soit un
 combat naval , il a rarement des suites
 aussi funestes qu'une bataille sur terre.
 Les côtes des Turcs étoient trop bien
 gardées pour que les Vénitiens osassent
 faire une descente. Mais ils recueilli-

rent de cette victoire le fruit qu'ils s'en étoient proposé; la mer en devint plus libre, & leur commerce plus sûr.

[Histoire de
Percligia.

Un événement imprévu empêcha Mahomet de songer à réparer ses pertes maritimes. Il apprit que, vers l'embouchure du golfe Ionique, à l'opposite de l'isle de Chio, un nouveau commençoit à prêcher à main armée, & que ses prosélytes étoient autant de soldats. Cet homme, nommé Percligia, prescrivait une pauvreté volontaire, la communauté de tous biens, excepté celle des femmes, sur-tout l'intolérance du mahométisme, & la nécessité d'offrir à Dieu des sacrifices sanglans de ceux qu'il appelloit blasphémateurs & infideles. Ce prétendu Prophète n'étoit vêtu que d'une tunique; il marchoit à la tête de plusieurs sectaires, & il égorgeoit tous ceux qu'il ne pouvoit pas persuader. Plusieurs moines Grecs favorisoient ce brigand hypocrite, publioient ses miracles, devenoient ses disciples, & persécutoient en son nom. Des montagnes escarpées étoient leur retraite; ils se répandoient de là dans la Lydie, dans l'Ionie, où ils faisoient des prosélytes ou des martyrs. Les Pachas de ces deux Provinces

avoient été repouffés à la tête des troupes qu'ils avoient pu ramasser. Mahomet envoya contre eux son fils Amurat, âgé seulement de douze ans, à la tête de soixante mille hommes, ayant Bajazet, Grand Visir, pour son Lieutenant. Cette guerre fut courte, mais excessivement meurtrière. Les Musulmans trouverent par-tout ces fanatiques déterminés à mourir. L'entrée des montagnes fut défendue tellement, que les gardes se faisoient égorger jusqu'au dernier, ne fuyant jamais, ne faisant point de quartier, n'en voulant point pour eux-mêmes. Ils espéroient, ainsi que les Musulmans, ravir le ciel les armes à la main.

Pas un disciple de Percligia ne voulut renoncer à ses erreurs. Ceux même qui d'abord avoient été gagnés par la crainte, étoient devenus enthousiastes comme leur maître. Aucun n'échappa de tous ceux qui accompagnoient ce maître en grand nombre, ni hommes, ni femmes, ni enfans. Percligia fut pris lui-même; il ne voulut jamais ni déguiser son nom, ni renoncer à ce qu'il avoit enseigné. Malgré les tourmens affreux qu'on lui fit éprouver à Ephese où il fut transporté, il se dit toujours l'envoyé de Dieu, l'organe

de la vérité , le destructeur des superstitions & du faux culte ; enfin on le cloua à une croix sur laquelle il expira , annonçant toujours qu'il ne mourroit point , & qu'il porteroit sa loi dans tous les coins de l'univers. Le bruit se répandit en effet qu'il n'étoit pas mort ; on vouloit même qu'il eût reparu dans plusieurs villes de Grece ; mais ceux de ses disciples qui n'étoient pas tombés sous le fer des Musulmans , se disperferent aussi-tôt qu'ils ne virent plus leur maître. Cette secte fit verser beaucoup de sang , contre le gré de Mahomet , qui estimoit plus la vie des hommes qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit fait jusqu'alors.

Vers la fin de son regne , Mahomet donna le gouvernement d'Amasie au jeune Amurat son fils qui devoit lui succéder. Il voulut l'accoutumer de bonne heure aux travaux de la guerre & aux soins du gouvernement , afin d'être témoin de ses premieres fautes , & d'être en état de les réparer. Le Sultan en avoit lui-même commis une dont les suites entraînent bien des maux pendant son regne , & pendant celui de son successeur. Nous avons dit qu'il avoit laissé la vie à un Pacha de Smirne , nommé Sineis , coupable

de rebellion, & qu'il s'étoit contenté de lui ôter son gouvernement. Mahomet, qui oublioit facilement les offenses, donna peu d'années après à ce même Sineis le gouvernement de

Sineis suscite un imposteur pour disputer le trône à Mahomet.

Nicopolis, & par conséquent la facilité de le trahir encore. Sineis ne

1419 de J. C.
§ 22 de l'hég.

manqua pas d'en user. Ayant rencontré un homme de la lie du peuple qui ressembloit parfaitement à Mustafa, ce frere aîné de Mahomet, tué à la bataille d'Ancire aux côtés de leur pere Bajazet, Sineis résolut d'opposer ce fantôme au légitime Sultan. Peu de Musulmans avoient vu périr le véritable Mustafa; Sineis instruisit l'imposteur, & le reconnut le premier dans Nicopolis, publiant que le trône lui appartenoit, comme à l'aîné de la maison ottomane. L'amour de la nouveauté, des richesses & des honneurs acquirent bientôt au faux Mustafa une foule de sujets. Chacun s'empressoit à le reconnoître pour mériter la faveur qu'il promettoit à tous ceux qui l'aideroient à recouvrer son sceptre. Sineis & lui allerent en Thessalie, où ils firent des recrues considérables, publiant par-tout des fables qu'ils n'avoient pas de peine à accréditer.

Mahomet étoit tranquille à Pruse;

H 5

il apprit bientôt tous les progrès du faux Mustafa, & qu'il étoit temps de combattre cette imposture que d'abord il avoit paru mépriser. Il passa le détroit de Gallipoli à la tête de soixante mille hommes. Mahomet étoit aimé, il espéroit que sa présence dissiperait les complots. Mais Sineis, comprenant qu'il falloit choisir entre les plus affreux supplices & la faveur d'un Monarque qui feroit l'ouvrage de ses mains, encouragea le faux Mustafa qui avoit les mêmes ou de plus grands intérêts que lui. Ils inventèrent une fable, dont l'artifice & la vraisemblance tromperent tous ceux qui ne purent ou qui ne voulurent pas chercher la vérité. Ils écrivirent à l'Empereur des Grecs, à tous les Gouverneurs qui tenoient pour lui dans l'Europe, pour implorer leur secours. Ils marchèrent à la tête d'un amas confus de soldats levés en hâte. Mahomet rencontra cette foible armée près Thessalonique; ses Janissaires & ses Spahis l'eurent bientôt dissipée. Les rebelles fuirent, parce que Mustafa & Sineis n'osèrent pas opposer au vainqueur une longue résistance, de peur d'être faits prisonniers.

Aussi-tôt que la victoire fut déclai-

rée, ils se réfugierent à Theffalonique. L'Empereur
Le lendemain Mahomet fit sommer Grec lui don-
Demetrius Lascaris, Gouverneur de ne un asyle.
cette place pour Manuel, de lui ren-
voyer les deux fugitifs. Sur le refus
de cet Officier, le Sultan envoya l'un
des Pachas de sa suite menacer De-
metrius de l'assiéger. Celui-ci, croyant
toujours, ou feignant de croire Musta-
fa, frere aîné de l'Empereur, répondit
qu'il ne trahiroit pas un Prince mal-
heureux qui lui avoit demandé asyle,
ni aucuns de ceux qui avoient accom-
pagné sa fuite, sans un ordre exprès
de son maître Manuel. Ce qui doit
étonner, c'est que, malgré l'amitié
qui unissoit les deux Empereurs, le
faux Mustafa trouva auprès de Manuel
les mêmes secours qu'auprès de De-
metrius. En vain Mahomet cria à l'im-
posture, l'Empereur Grec traita cons-
tamment cet aventurier comme le fils
de l'infortuné Bajazet. Tout ce que
le Turc put obtenir, ce fut que son
frere prétendu seroit nourri, ainsi
que Sineis, dans l'isle de Lemnos,
& que tous deux y seroient étroite-
ment gardés pendant tout le reste de
leur vie. Manuel confirma cet accord
par serment.

Quelle que fût son opinion sur la
naissance du faux Mustafa, le parti

auquel il s'arrêta , étoit injuste. Car si celui qu'il gardoit étoit véritablement l'ainé de la maison ottomane , Manuel ne devoit pas lui faire perdre sa couronne & sa liberté ; si ce n'étoit qu'un imposteur , il ne devoit pas davantage le dérober au châtiment qu'il avoit si bien mérité , encore moins exposer les Etats de son allié à des troubles que la mort de Mustafa pouvoit seule terminer. Cette dernière considération fut peut-être ce qui déterminâ Manuel. Quelques amis que les Grecs fussent de Mahomet , ils ne voyoient pas sans envie la prospérité de la maison ottomane.

Mahomet voulut faire repentir les Valaques de l'espece de protection qu'ils avoient accordée au faux Mustafa. Il ravagea leur pays , prit quelques villes , & exigea d'eux un tribut plus fort que l'ancien. A peine avoit-il terminé cette expédition , qu'il fut attaqué d'un flux de sang qui , en peu de jours , le conduisit au tombeau. Lorsque Mahomet se vit près de sa fin , il appella ses deux Visirs Bajazet & Ibrahim ; il leur recommanda d'être fideles à son fils aîné Amurat qui pour lors faisoit la guerre du côté d'Armachie. Il mit ses deux autres enfans , dont le plus âgé n'avoit que sept ans

Mort de Mahomet.

& le second six , sous la tutele de
 l'Empereur des Grecs , dans la crainte ,
 dit-on , que leur frere ne les fît étran-
 gler. Ce Prince mourut à Andrinople De J.C. 1421¹⁵
 où il s'étoit fait transporter , âgé de Del'hég. 824¹
 quarante-sept ans , après huit ans
 & dix mois d'un regne plus paisible
 qu'on n'en avoit encore vu parmi les
 Turcs. Mahomet rendit à l'Empire
 ottoman tout l'éclat qu'il avoit perdu
 sous Bajazet. Il fit régner avec lui la
 justice & la douceur. Mais il est bien ra-
 re que les hommes sachent tenir cons-
 tamment ce juste milieu que la pru-
 dence prescrit , sans lequel les vertus
 mêmes dégènerent en foiblesses. La
 clémence de Mahomet enhardit sou-
 vent des rebelles qui troublèrent son
 regne & celui de son successeur. Ses
 Visirs cachèrent sa mort , ainsi que
 lui-même l'avoit prescrit , pour don-
 ner à son fils ainé Amurat le temps
 d'arriver d'Amasie. Pendant quarante
 & un jours , la justice fut rendue au
 nom de Mahomet , comme s'il eût
 encore vécu ; puis le nouvel Empereur
 fit porter le corps de son pere à Pruse ,
 où il fut enterré dans la Mosquée que
 ce Prince avoit fondée,



Depuis l'an
de J. C. 1421
jusqu'en 1451.

Depuis l'an
de l'hégire
824 jusqu'en
855.

AMURAT II.

SIXIEME REGNE.

L'Empereur
Manuel suc-
cite le faux
Mustafa con-
tre le nou-
veau Sultan,

AMURAT II parvint au trône à l'âge de dix-huit ans. Dès les premiers jours de son regne, il reçut une ambassade de l'Empereur Manuel qui lui demandoit ses deux freres pour les élever à la cour de Constantinople, en exécution du testament de Mahomet. Le Prince Grec offroit encore au Musulman de renouveler l'alliance entre eux. Bajazer, Grand Visir, répondit pour son maître, que les Ottomans ne troubleroient jamais les premiers la paix établie entre les deux couronnes, mais qu'un Monarque Musulman ne pouvoit confier l'éducation de deux Princes de sa maison à des infidèles, qu'enfin Amurat étoit résolu de ne point obéir à une disposition, que Mahomet n'avoit jamais ni pu ni dû faire. Les Ambassadeurs se retirerent en apparence mécontents : mais Manuel ne cherchoit qu'un prétexte de rupture. Il ne tarda pas à le saisir ; il envoya Demetrius Lascaris avec dix

galeres dans l'isle de Lemnos , pour en tirer le faux Mustafa & Sineis son compagnon de fortune ; c'étoit ce même Demetrius qui leur avoit déjà une fois sauvé la vie à tous deux. Manuel , qui ne vouloit que profiter des dissensions des Turcs , prescrivit au fantôme qu'il opposoit à Amurat , des conditions auxquelles le faux Prince se soumit sans peine. Comme il ne possédoit rien , il promit tout. Mustafa devoit céder aux Grecs les contrées voisines du Pont-Euxin jusqu'aux frontieres de la Valaquie , toutes les places de la Thessalie jusqu'au mont Athos. Sans doute il eût promis l'Empire tout entier , si on l'eût exigé de lui. Aussi-tôt après ce traité , confirmé par la religion du serment , dix galeres , commandées par Demetrius , porterent au port de Gallipoli le faux Mustafa , Sineis , & tous ceux qui voulurent embrasser leur parti.

L'air noble de cet aventurier , qui ressembloit parfaitement au Prince dont il usurpoit le nom , ses manieres populaires , son éloquence persuasive , lui ouvrirent bientôt les portes de la ville qui d'abord avoit annoncé de la résistance. Sineis s'empara de la citadelle à main armée , tandis que Mustafa alla se faire re-

Le faux
Mustafa s'em-
pare de Galli-
poli. Le
Grand Visir
Bajazet mar-
che contre
lui.

connoître dans l'Hexamillion (1). En effet, soit que les peuples craignissent d'être gouvernés par un maître trop jeune, soit qu'ils crussent voir leur Prince légitime dans cet homme dont l'extérieur les séduisoit, Mustafa entra dans plusieurs places, plutôt comme un Monarque chéri que comme un conquérant. Ces nouvelles, parvenues à Pruse, éleverent tout le Conseil du jeune Empereur contre le Grand Visir Bajazet. On reprochoit à ce Ministre un revers auquel il avoit dû s'attendre; c'étoit, disoit-on, la réponse altière faite aux Grecs, qui les avoit déterminés à supposer un Empereur. Tous conseillèrent au jeune Amurat de charger Bajazet, tout seul, de l'événement d'une guerre que lui seul avoit suscitée. Le temps étoit précieux; il falloit faire marcher des troupes d'Asie. Bajazet passa le détroit avec moins de trente mille hommes; quelques soldats se joignirent à lui en Europe. L'usurpateur sembloit être

(1) On appelloit ainsi la Peninsule où se trouve Gallipoli, parce que l'Isthme qui la joint à la terre ferme, n'a que six milles de largeur; ce qui avoit fait donner le nom d'Hexamillion à Lysimachie, bâtie sur cette Isthme. L'Isthme de Corinthe avoit un mur & une ville qui portoit le même nom.

un Prince affermi sur son trône que quelques factieux tentoient vainement de renverser.

Quoique les forces de Bajazet fussent bien inférieures, il marcha courageusement à l'ennemi. Mustafa s'avançoit lentement à la tête de soixante mille hommes : Sineis commandoit les troupes. Mustafa ne s'occupoit que du soin de grossir son parti, en flattant tous ceux qu'il avoit intérêt de gagner, & persuadant par des caresses ces hommes accoutumés à trembler devant leurs maîtres, & à baiser la poussière de leurs pieds. En effet, Mustafa se laissa approcher à dessein par l'armée ennemie. Bajazet & lui se joignirent près Gallipoli ; le camp de l'usurpateur étoit bien fortifié ; presque certain que son ennemi ne l'attaqueroit pas, il entreprit de le vaincre sans coup férir. Il s'avançoit avec une foible escorte chaque jour jusqu'aux premières gardes, ou vers tous les pelotons dispersés ; il parloit familièrement aux Chefs ou aux soldats. Il se faisoit reconnoître de tous ceux qui avoient autrefois vu Mustafa ; il prenoit Dieu à témoin de la justice de sa cause ; il juroit, par le Prophète, de gouverner avec équité cet Empire qu'il étoit forcé de conquérir. Ses

L'armée de Bajazet fond dans l'armée ennemie. Le Grand Visir va se rendre lui-même à l'usurpateur : Sineis le fait mourir.

conversations avoient presque toujours le succès qu'il en avoit attendu : ou les soldats le suivoient , ou ils ne rentroient au camp que pour lui amener un plus grand nombre de transfuges ; enfin en peu de jours l'armée de Bajazet fondit dans celle de Mustafa , tellement que le Visir ne put plus se flatter d'opposer la moindre résistance. Il alla le dernier implorer la clémence de celui qui l'avoit vaincu sans livrer de combat. Le faux Prince vouloit l'épargner , selon les principes de sa politique ; mais son Général Sineis , qu'il avoit plus d'intérêt de ménager qu'aucun autre , étoit l'ennemi déclaré de Bajazet. Ce Visir avoit autrefois cherché l'alliance de Sineis ; il lui avoit demandé sa fille pour l'unir à son fils. Sineis , qui haïssoit Bajazet , avoit préféré de donner sa fille à un esclave nouvellement affranchi , qu'il fit Sangiac de Nimphée. Dans la première disgrâce de Sineis , Bajazet s'étoit emparé de Nimphée ; il avoit fait arrêter le Gouverneur préféré à son fils , & ordonné qu'on le fit eunuque. Le souvenir de cette cruauté avoit laissé des traces profondes dans le cœur de Sineis. Aussi-tôt qu'il vit ce Visir prisonnier il le fit arracher de la tente de Mustafa ,

malgré la protection du Prince que cet infortuné réclamoit à grands cris , & il lui fit couper la tête sous ses yeux.

Après cet événement , Mustafa es-
péroit qu'il posséderoit paisiblement
tout ce que les Ottomans avoient con-
quis en Europe. Son souffle avoit dissi-
pé une armée d'Amurat : il fut reçu
à Andrinople aux acclamations de tout
le peuple. Cet enfant de la fortune
commençoit à s'endormir au sein de
ses faveurs , lorsque les Grecs lui de-
manderent Gallipoli & les autres pla-
ces qui devoient être le prix de tout
ce qu'ils avoient fait pour lui. Mustafa
se crut assez sûr de sa prospérité pour
oser être ouvertement parjure & in-
grat. Il se défendoit de rendre ce qu'il
appelloit le patrimoine de ses pères ,
déclarant à Demetrius , qui lui de-
mandoit au nom de Manuel l'exécu-
tion du traité de Constantinople , qu'il
ne pouvoit ni ne vouloit déchirer l'Em-
pire Ottoman. Demetrius lui repro-
cha sa perfidie avec d'autant plus d'as-
surance , qu'il étoit son premier libé-
rateur. Mais Mustafa n'étoit pas sus-
ceptible de honte ; il se plaignit à son
tour de la cruauté de Manuel , qui l'a-
voit gardé en captivité dans l'isle de
Lemnos , sur la fin du regne de Maho-

Le fait
Mustafa refu-
se à Manuel
le prix de ses
secours. Ce
Prince, irrité
d'avoir été
trompé , se
tourne vers
Amurat.

met. Après un discours plein de hauteur & d'amertume, il ordonna à Demetrius d'aller dire de sa part à l'Empereur Grec, qu'il ne seroit son allié qu'aux conditions que Manuel renonceroit à des prétentions injustes. Tant d'audace confondit le Grec, qui vit avec douleur qu'on lui rendoit perfidie pour perfidie, & qu'il ne tireroit pas de la sienne le fruit qu'il s'en étoit promis. N'étant pas assez puissant pour punir, il prit le parti d'offrir ses faibles secours au Sultan Amurat qu'il avoit trahi; mais sur lequel il fondeoit tout l'espoir de sa vengeance. Le Prince Ottoman n'étoit pas à se repentir d'avoir opposé à l'entreprise de Mustafa des forces insuffisantes; il reçut favorablement les Ambassadeurs de l'Empereur Manuel; il lui en envoya de sa part, afin de dissimuler le ressentiment que la supposition d'un faux Mustafa lui avoit inspiré. Mais il ne voulut jamais promettre ni de confier ses deux freres aux Grecs, ni de leur abandonner Gallipoli, ainsi que Manuel le demandoit. C'auroit été payer trop cher l'alliance de ce Prince: car les anciens maîtres du monde n'avoient presque plus que des vœux à offrir à leurs alliés.

Le jeune Amurat avoit vu que l'a-

dresse seule de Mustafa l'avoit fait Sineis trah,
 régner à Andrinople : il voulut à son le faux Mus-
 tour s'emparer de l'opinion des peu- tafa pour le
 ples : il publia que les péchés des gouverne-
 Musulmans avoient attiré sur eux des ment de
 signes de la colere de Dieu. Lorsqu'il Smirne que
 apprit la destruction totale de son ar- lui donne A-
 mée, il s'écria en plein Divan : *que* murat. L'ar-
peut la créature, lorsque le Créateur est mée de Mus-
contraire ? Cette maxime est demeu- tafa l'aban-
rée parmi les Turcs ; ils la répètent donne ; il re-
trouit presque

seul.
 souvent dans les termes employés par
 Amurat. Ce Prince alla publiquement,
 à quelques lieues de Pruse, visiter un
 Dervis qui jouissoit dans toute l'Asie
 d'une grande réputation de sainteté.
 Il donna au solitaire beaucoup de té-
 moignages de piété & de vénération ;
 il le conjura de se mettre en prières
 pour apprendre de Dieu & de son
 Prophète, s'il falloit entreprendre la
 guerre, & quel succès le Monarque
 pouvoit en espérer. Le prétendu saint,
 après une longue méditation, prit le
 ton d'inspiré, & promit plusieurs fois
 au Sultan, de la part de Mahomet,
 la victoire la plus complete & la prof-
 périté constante de la maison otto-
 mane. Cet oracle, répandu à dessein
 dans tout l'Empire, affoiblit l'espece
 de charme que le faux Mustafa avoit
 employé, Lui-même contribuoit plus

encore que le Prophète Dervis à ruiner son parti. Depuis qu'il s'étoit cru tranquille sur le trône, la mollesse & la débauche l'avoient rendu incapable des affaires, même il ne songeoit plus à plaire à ceux qu'il croyoit n'avoir plus à gagner. Les reproches réitérés de Sineis tirèrent enfin Mustafa de l'oïfiveté dans laquelle il languissoit depuis une année. Ses troupes passèrent le détroit, & les deux armées se rencontrèrent. Amurat, qui connoissoit Sineis pour un habile Général, & pour un traître, aima mieux le corrompre que le combattre. Il lui fit proposer, par un Officier de son armée, frere de Sineis, qui l'alla trouver dans la nuit, de lui rendre Ephese & Smirne dont il avoit été Pacha, sous la seule condition du serment & d'un tribut annuel. Sineis ne trouvoit Mustafa ni assez vigilant, ni assez guerrier, pour espérer qu'il pût garder ses conquêtes. Il commençoit à se repentir d'avoir attaché sa fortune à celle d'un usurpateur qui n'avoit pas de quoi soutenir ce rôle dangereux, & qui n'étoit qu'un imposteur aux yeux même des siens. Sineis donna sa parole sur laquelle il ne falloit pas beaucoup compter, & dès la nuit suivante il partit pour Smirne. La nou-

velle de cette défection fut un signal pour tous les soldats de Mustafa; ils se disperferent aussi-tôt qu'ils se crurent sans Chef. Amurat, qui s'y étoit attendu, avoit, de distance en distance, fait construire des ponts & ménagé des issues, afin que les transfuges pussent arriver plus aisément à son camp. Ils s'y rendirent en grand nombre. Mustafa abandonné fut à Lampsaque, suivi de quatre valets seulement; il eut peine à trouver une barque pour passer en Europe. L'armée de son ennemi arrivoit sur ses pas: l'usurpateur étoit pressé de rassembler à Gallipoli ce qui lui restoit de soldats, & sur-tout de fuir Amurat. Il passe le détroit sans escorte.

Amurat manquoit de vaisseaux pour faire passer aussi son armée; mais les Chrétiens Latins servirent le Sultan mieux que ses alliés ou ses sujets n'auroient fait. La circonstance étoit favorable: les Génois possédoient alors dans la Phocide, sur les bords de la mer, une montagne dont ils tiroient de l'alun, & qui étoit pour eux l'objet d'un grand commerce. Ils avoient construit au pied de cette montagne une ville & un port appellés Phocée; ils y envoyoient sans cesse des vaisseaux. Cet établissement avoit ancien-

Amurat le
poursuit avec
son armée à
l'aide des
vaisseaux Gé-
nois.

nement payé un tribut à l'Empereur Grec ; mais dans la suite , les Ottomans s'étoient emparés de ce tribut , comme de presque toute l'Asie. Il leur en étoit dû plusieurs années , que les circonstances les avoient forcés de négliger. Dès le commencement de cette révolution , Adorne , pour lors Podestat de Phocée , offrit au Sultan de lui fournir autant de vaisseaux qu'il lui en faudroit pour faire passer le détroit à ses troupes , aux conditions que les sommes dues par la République de Genes seroient remises. Le parti fut accepté , & lorsqu'on fut que le faux Mustafa étoit passé en Europe , Amurat écrivit de Lampsaque au Podestat Adorne pour le sommer de la parole donnée. Le Génois envoie ses vaisseaux sans tarder. L'armée d'Amurat fut embarquée le troisieme jour de son séjour à Lampsaque. Aussi-tôt que Mustafa vit la mer couverte de navires génois , il détacha une barque pour offrir au Podestat une somme considérable , s'il vouloit , sous quelque prétexte , retarder le débarquement des Turcs. Adorne refusa constamment de se prêter à une perfidie. Les troupes restées à Gallipoli , & celles que Mustafa avoit pu ramasser , s'opposèrent vaillamment à la descente d'Amurat ;

mais

mais vaincues par le nombre, elles ne laisserent à l'usurpateur d'autre ressource que la fuite. Amurat demeura trois jours à Gallipoli pour recevoir les soldats qui accouroient en foule sous ses enseignes.

Depuis que la fortune s'étoit déclarée pour le Prince légitime, il ne trouvoit plus de résistance. Mustafa fugitif étoit entré dans Andrinople pour y ramasser tout ce qu'il pourroit emporter de ses trésors; il n'y étoit déjà plus lorsqu'Amurat s'empara de

L'armée de l'impôsteur ayant été dispersée, il est pris, conduit à Andrinople où le Sultan le fait mourir.

cette place : mais ces mêmes trésors, dernière ressource du faux Mustafa, servirent à découvrir sa trace. Il ne fut pas mieux se cacher qu'il n'avoit su combattre ; des espions, qui le reconnurent à la magnificence avec laquelle il avoit payé l'hospitalité, le suivirent. On le surprit en Valachie, où il cherchoit à lever quelques troupes, & à réveiller les restes de son parti. Amurat avoit offert un prix à qui lui livreroit Mustafa vivant. Le malheureux fut amené, chargé de chaînes, à Andrinople, où les peuples, qui l'avoient cru leur maître ne le virent plus que comme un impôsteur. L'Empereur l'exposa aux outrages de la soldatesque, & à l'indignation publique, puis il le fit pendre à un gibet dans

la grande place d'Andrinople.

1422 de J. C. Amurat étoit demeuré en paix avec
825 de l'hég. Manuel tout le temps qu'il lui avoit

Amurat se met à la tête d'une armée contre Manuel. fallu pour abattre le faux Mustafa ; mais il n'avoit point oublié que c'étoit Manuel qui lui avoit suscité ce rival. Le Sultan retint à sa cour des Ambassadeurs , que l'Empereur Grec lui avoit envoyés pour le féliciter sur la mort de l'usurpateur. Il ne vouloit pas que ces Grecs rendissent trop tôt compte à leur maître , des préparatifs qu'il faisoit contre lui : mais , aussi-tôt qu'ils furent achevés , le Sultan leur ordonna d'aller dire à Manuel qu'il le verroit lui-même peu de temps après eux. Amurat tint parole : dès le commencement du printemps , il mena cent cinquante mille hommes pour ravager la Thessalie , la Macédoine & la Thrace. Ducas assure même que l'intention du Sultan étoit de former le siege de Constantinople. Manuel , qui n'avoit pas à beaucoup près tant de troupes à lui opposer , se défendit avec les armes qui lui étoient ordinaires , la fraude & l'artifice.

Manuel suscite un nouveau rival à Amurat. L'Empereur Grec persuada par lettres à un certain Helias , Gouverneur des freres du Sultan , de mettre sur le trône l'ainé de ces Princes encore dans l'enfance , & de régner en son nom.

Quelque périlleuse que fût cette démarche dénuée de tout prétexte, Helias trouva des complices avec l'argent des Grecs. Il conduisit à Nicée le jeune Mustafa, (car c'étoit ainsi que ce Prince se nommoit aussi). Le second Mustafa étoit bien incontestablement de la race ottomane ; mais son droit au trône n'en étoit pas plus légitime. Quoi qu'il en soit, la nouvelle d'un soulèvement à Nicée fit qu'Amurat cessa de désoler le pays de son ennemi. C'étoit tout ce que Manuel avoit prétendu. Dans cet intervalle, ce Prince mourut à Constantinople dans la soixante & dix-septième année de son âge, laissant à Jean Paléologue, qu'il avoit déjà associé à la couronne, les débris de l'Empire Grec & sa haine pour les Musulmans.

1424 de J. C.
827 de l'hég.

Amurat ne fit que se montrer en Asie. Aucunes troupes réglées n'avoient pris le parti des révoltés ; seulement quelques brigands, attirés par l'amour du pillage, s'étoient attroupés autour de Nicée. L'approche du Sultan les dissipa bientôt. L'Empereur n'eut besoin que de son nom pour se faire ouvrir les portes d'une ville qui, tout récemment, venoit de reconnoître un usurpateur. Les principaux conjurés furent tellement accablés du

Amurat fait étrangler ses deux freres.

peu de résistance de leurs complices , qu'ils ne trouverent pas le temps de songer à leur sûreté. Hélias , tous les gardes , tous les suivans de Mustafa , furent mis à mort impitoyablement. Le prétendu Empereur & son frere , quoique trop jeunes encore pour être véritablement coupables , (car l'ainé n'avoit que neuf ans) , furent étranglés en présence d'Amurat , qui fit porter leurs corps à Pruse dans la sépulture des Monarques. Ces exécutions des cadets de la maison Ottomane devinrent bien fréquentes dans la suite.

Amurat
soumet trois
Provinces.

Amurat avoit encore un traître à punir. Ce Sineis , toujours ou parjure ou rebelle , qui , après avoir tiré le faux Mustafa de la poussiere , avoit depuis vendu le sang de son complice pour ce même Etat de Smirne & d'Ephese , dont précédemment il avoit été chassé , Sineis commençoit à vouloir se soustraire aux conditions qui lui avoient valu la paix ; il refusa , ou du moins il différa de faire passer à Andrinople les impôts de sa province. Le Sultan saisit avec avidité l'occasion de châtier ce coupable , & de rentrer dans une belle province ; il envoya contre lui Kalil , le beau-frere & l'ami du Visir Bajazet , que Sineis

avoit fait impitoyablement massacrer dans la tente du faux Mustafa. Kalil , inspiré par sa haine , marcha à la tête de cinquante mille hommes. Le rebelle fut battu , réduit à fuir avec peu de monde. Il chercha en vain des alliés parmi les Souverains tributaires , qu'il supposoit animés comme lui du desir de secouer le joug. Plusieurs l'auroient souhaité ; mais aucun n'osa se fier à Sineis. Celui qui avoit fait plusieurs fois trembler son maître à la tête d'une armée , fut surpris , comme un malfaiteur , après avoir erré longtemps , & puni du plus honteux supplice. Amurat réunit encore deux provinces à son domaine , sans qu'il lui en coûtât beaucoup de sang. Celle de Siphia ou de Sinope , partie de la Natolie , & le pays d'Ipsala en Europe. Le Souverain de la premiere s'étoit dispensé de payer le tribut ; Ierman , qui possédoit la dernière dans la Romanie , aima mieux se déclarer tout à fait sujet , que paroître jouir de quelques droits de souveraineté , selon le caprice d'un Prince toujours prêt à l'écraser. L'Empereur combla Ierman de présens , & l'établit Sangiac d'Ipsala. Le nouveau Gouverneur se crut plus assuré de sa fortune & de sa vie , en servant un maître dont il étoit trop

dangereux d'être le voisin ou l'ennemi.

L'Empereur Grec fait la paix avec le Sultan; mais Thessalonique, qu'il avoit cédée comme une des conditions du traité, réclame la protection des Vénitiens. Amurat n'oublioit pas sa haine contre les Grecs. Aussi-tôt qu'il eut mis ordre aux affaires de l'Asie, il repassa le détroit, tourna ses armes contre la Morée & contre toute les places maritimes qui sont vers l'embouchure du Strymon en Macédoine. Il prit Dercos, Settunion, Mesembrie, ob servant toujours de ravager & d'appauvrir le pays. Jean Paléologue se pressa de demander la paix : pour l'obtenir, il convint d'abandonner toutes les villes dont l'Empereur Turc s'étoit emparé, même Thessalonique qui n'étoit pas encore rendue; d'abattre ce mur de six milles de longueur, bâti le long de l'Isthme de Corinthe pour mettre la Morée à l'abri de l'incursion des Turcs; on le nommoit Hexamillion, ainsi que la ville qui étoit au pied; & de payer en outre trois cents mille aspres de tribut chaque année. Ces conditions étoient assez avantageuses pour qu'Amurat pût s'en contenter; mais lorsque le Sultan croyoit la paix décidée, Jean Paléologue prétendit qu'il n'étoit pas maître de rendre Thessalonique, ainsi qu'il en étoit convenu. Pendant la négociation entre les deux Empereurs,

les Theſſaloniens , qui craignoient de devenir eſclaves , avoient attenté à la liberté d'Andronic , frere de l'Empereur Grec , Commandant dans la place , puis ils avoient envoyé des Députés à Veniſe pour offrir à cette République de ſe ſoumettre à elle , ſi elle vouloit prendre leur déſenſe. Calcondile & Phranzes affurent que la violence faite à Andronic étoit une feinte , & que les Theſſaloniens n'eurent recours à la République de Veniſe que de concert avec les Grecs.

Quoi qu'il en ſoit , les Vénitiens , qui deſiroient ardemment de ſ'emparer d'une ville placée ſi avantageuſement pour le commerce , acceptèrent , ſans balancer , la propoſition de ceux de Theſſalonique. Ils y envoyèrent auſſi-tôt un Gouverneur qui donna à Andronic la liberté de ſe retirer à Conſtantinople ; & de peur que les naturels du pays , qui ne s'étoient pas cru aſſez forts pour déſendre leurs foyers , ne parlaſſent de ſe ſoumettre aux Turcs , ils transporterent un grand nombre de familles , les unes dans l'iſle d'Eubée , les autres dans l'iſle de Candie , quelques-unes à Veniſe , ſous prétexte qu'il n'y avoit pas aſſez de vivres dans la place , & qu'il ſeroit difficile d'y en faire entrer. Ils ſubſti-

Les Vénitiens entreprennent de la déſendre. Amurat eſt contraint de l'aſſiéger.

tuerent à ces bouches inutiles des soldats aguerris & déterminés. Amurat étoit à Seres en Macédoine, lorsqu'il apprit que les Vénitiens vouloient défendre une place que les Grecs lui avoient abandonnée. Surpris de se trouver en tête un ennemi sur lequel il n'avoit pas compté, il envoya une ambassade à Venise pour représenter à la République qu'il n'étoit pas en guerre avec elle, & qu'elle ne devoit pas lui fermer les portes d'une ville qui ne lui avoit jamais appartenu. Amurat n'ayant reçu des Vénitiens aucune réponse satisfaisante, il fallut se préparer à assiéger, dans une place très-forte, des soldats déterminés à se bien défendre. L'Empereur écrivit à Amza son Visir d'amener, par le golfe de Theffalonique, toutes les troupes qu'il pourroit tirer d'Asie, l'assurant qu'il le joindroit bientôt.

Siege de
Theffaloni-
que. Amurat
abandonne
tous les esclaves
& tout le
butin.

Amza parut le premier à la tête d'une armée si nombreuse, que les assiégeans étoient plus de cent contre un. Nonobstant le grand nombre, les Vénitiens se défendirent avec un courage incroyable, faisant des sorties fréquentes & meurtrières, se contentant d'une nourriture très-frugale, & menaçant d'une mort prompte tous ceux qui parleroient de se rendre. Les

fortifications de cette ville étoient telles , que peu de machines de guerre pouvoient les entamer. Quoique l'usage du canon fût déjà connu dans presque toute l'Europe , les Turcs ne savoient pas encore s'en servir. Ils chercherent des intelligences chez les assiégés. En effet, quelques-uns ne pouvant supporter les extrémités auxquelles ils se voyoient réduits , entreprirent de continuer un souterrain que peu de gens connoissoient , pour pratiquer une issue hors des murailles , & pour introduire ainsi l'ennemi. Cette espece de trahison ayant été découverte , les auteurs furent punis si cruellement , que plusieurs , avant d'être convaincus , se précipiterent du haut des remparts dans le camp des Turcs , pour éviter les tourmens qu'on faisoit subir à leurs complices. Cet exemple contint les plus foibles. Les balistes & les béliers ne faisoient que peu d'effet. Le siege tiroit en longueur. Le Visir écrivit à l'Empereur que sa présence devenoit nécessaire , non pour augmenter le nombre des assaillans déjà trop grand , mais pour donner une nouvelle vigueur aux troupes qui commençoient à se rebutter. Amurat s'arracha des bras de ses femmes. En arrivant au camp , il fit

1429 de J. C.
832 de l'hég.

publier à son de trompe qu'il donnoit aux soldats tout ce qui se trouveroit dans Thessalonique, hommes, femmes, enfans, or, argent meubles, denrées, & qu'il ne se réservoir absolument que la place & les bâtimens. Cette déclaration renouvela l'ardeur des soldats. L'assaut fut donné avec tant de vigueur, qu'ils parvinrent enfin, quoiqu'en petit nombre, au haut des murailles; ceux qui purent monter se firent jour à coups de cimeterre au milieu de quelques soldats découragés & d'une populace affoiblie. Ils trouverent le moyen d'ouvrir une porte aux Turcs, qui fondirent en un instant dans la ville: il y eut moins de carnage dans Thessalonique qu'on n'en voit communément dans une ville prise d'assaut. L'abandon qu'Amurat avoit fait à ses soldats de tous les esclaves, fut cause qu'on épargna le sang. Les Turcs ne tuèrent que ce qui fit résistance, & ils enchaînerent tout ce qui se soumit à eux. La ville étoit riche, l'or, l'argent, les meubles de prix, & tout ce qui avoit quelque valeur, fut la proie des troupes, ainsi que le Sultan l'avoit promis. Chaque soldat vendit autant d'esclaves qu'il put en prendre. Quelques familles de la campagne

repeuplerent cette ville devenue déserte. Amurat y fit aussi rentrer un petit nombre des anciens habitans mis à rançon. Il convertit toutes les églises en mosquées, à l'exception d'une seule qu'il laissa aux Chrétiens. L'Empereur Grec osa se plaindre du sac de Thessalonique. Amurat se plaignit à son tour de ce que Jean Paléologue avoit manqué au traité. Il vit ou voulut voir de la connivence avec les Chrétiens Latins dans la défense qu'ils avoient faite de cette ville, & il prétendit en punir les Grecs, en continuant de les combattre, quoiqu'ils eussent payé le tribut.

Il s'empara sans résistance de quelques villes de l'Achaïe & de l'Etolie que les Grecs possédoient encore. On lui ouvroit les portes du plus loin qu'on appercevoit les queues de cheval. Les Vénitiens, à qui il importoit de conserver la liberté de la mer, se pressèrent d'envoyer une ambassade à l'Empereur Turc pour rétablir la paix. On ne voit pas que ce Prince la leur ait fait acheter; il se contentoit de miner les Grecs, d'affoiblir par degrés, & sous les prétextes les plus frivoles, les Princes ses tributaires & ses voisins.

Il prend
quelques vil-
les en Etolie;
il fait la paix
avec les Vénitiens.

Amurat fait la guerre à plusieurs Despotes à l'inspiration de ses femmes. Pendant douze ans entiers, Amurat fit la guerre à ses vassaux dans les deux parties du monde. Il les dépouilloit pour leur donner des successeurs, ou les soumettoit à des tributs très-pesans. Des intrigues de femmes, toujours obscures à la cour ottomane, mais qui souvent y sont plus puissantes qu'ailleurs, occasionnerent presque tous ces événemens. Outre un grand nombre de concubines renfermées dans le haram, Amurat y comptoit trois épouses légitimes, toutes filles ou sœurs de ses vassaux, qui lui avoient été données par eux pour mériter sa protection, ou pour acheter la paix; Hélène, fille de Lazare Ogli, Prince de Servie en Europe; Fatmé, fille d'Isfendar Beg, Prince de Sinope en Asie; & Marie, sœur de Georges, devenu Despote de Servie après la mort de Lazare Ogli. Ces Princesses, se livrant à leurs jalousies, tâchoient de faire porter la guerre dans le pays de leurs rivaux. Marie, Princessesse de Servie, la dernière des Sultanes, avoit d'abord effacé les deux autres dans le cœur de l'inconstant Amurat. Mais sa beauté & ses succès la rendirent si fière, qu'elle irrita bientôt son époux qui ne vouloit que des esclaves. Marie avoit

été le sceau de la paix entre Amurat & son frere. La Princesse de Sinope, qui d'abord lui avoit été sacrifiée, plus souple & plus adroite que cette fiere Grecque, sut rentrer dans le cœur d'un maître aussi despotique dans ses plaisirs que dans l'administration de son Empire. Alors on vit pour la premiere fois à la Porte les Eunuques noirs, gardiens & confidens des femmes, environner le Monarque, traiter avec les Ministres étrangers, & préparer la guerre ou la paix. L'armée fut envoyée en Servie; le Despote, frere de la Sultane disgraciée, est attaqué dans Sémembrie sa capitale, sous prétexte que ce Prince entretenoit des intelligences avec la Hongrie. Sémembrie est prise d'assaut. Le Despote fuit à la cour de Ladislas, Roi de Pologne & de Hongrie; il se hâte de mettre Belgrade, sa plus importante place, sous la protection des Hongrois.

Ladislas, Roi de Pologne & de Hongrie, avoit confié la défense de Belgrade au célèbre Hunniade, Vainqueur de Transilvanie, l'un des plus grands Généraux de son temps. C'est à ce siege que les Turcs éprouverent pour la premiere fois, l'effet du canon qui leur causa beaucoup de sur-

Après une assez longue guerre avec Ladislas Roi de Hongrie, il conclut une treve de dix ans.

1436. de J.C. prise & d'effroi. Après six mois, ils
 340 de l'hég. abandonnerent honteusement cette
 place qu'ils n'avoient pu entamer. Hunniade, ayant passé le Danube, poursuivit l'armée d'Amurat très-af-foiblie tant par le feu que par des maladies contagieuses. Les Hongrois ravagerent & brûlerent tout le pays dont l'Empereur Turc s'étoit emparé. On ne voit pas cependant qu'il ait été donné aucune bataille bien considérable. La protection des Hongrois valut au Prince de Servie la restitution de ses Etats, parce qu'Amurat craignoit avec raison la grande réputation d'Hunniade. Une treve de dix ans fut conclue entre le Monarque Hongrois & le Monarque Turc. Chacun la jura sur les mysteres de sa religion. Les conditions stipulées furent qu'au moyen de la restitution de la Servie, ni les Turcs ni les Hongrois ne passeroient le Danube.

Caraman L'épouse de Caraman Ogli, sœur
 Ogli, du fond d'Amurat, avoit employé plusieurs
 de l'Asie, sus-fois son crédit auprès du Sultan pour
 cite une con-faire pardonner à ce vassal, le moins
 fédération de faire pardonner à ce vassal, le moins
 Princes euro-soumis de tous, les infractions fré-
 péens qui quentes qu'il faisoit aux traités. Cara-
 mettent La-aman, tout Musulman qu'il étoit,
 distas à leur écrivoit sans cesse au Roi de Hongrie,
 zète, au Vaivode de Bulgarie, de Valaquie,

enfin à tous les Princes Chrétiens, voisins du Turc, pour les amener contre son beau-frere qui, deux fois, avoit épargné ses Etats. Tous offrirent de se joindre au Roi de Hongrie, si Caraman vouloit faire une diversion de l'autre côté de la mer. Ladislas aimoit la gloire, & ne pouvoit se refuser aux moyens d'en acquérir. L'Etat de Venise lui offroit des vaisseaux; le Duc de Bourgogne lui envoyoit de l'argent; il étoit sûr encore de tirer beaucoup de secours de son Etat de Pologne; mais le serment solennel qu'il avoit fait, de laisser subsister dix ans la treve avec les Turcs, arrêtoit son bras. Le Pape Eugene IV envoya le Cardinal Julien Casarini, Légat en Hongrie, pour calmer les scrupules du Roi, & lui faire comprendre qu'un serment, quelque sacré qu'il puisse être, ne lie point envers des infideles, & que c'est faire une œuvre agréable à Dieu, que se parjurer pour exterminer ceux qui l'offensent. Enfin un Bref d'absolution d'Eugene IV, les sophismes du Légat, l'amour de la vaine gloire, la superstition & le faux zele, étoufferent dans le cœur de Ladislas le cri de la conscience & le sentiment de l'équité.

Le Pape & les Vénitiens armerent

Le Pape Eugene IV autorise le Roi de Hongrie à rompre ses traités. Les Confédérés arment une flotte qui ne peut empêcher Amurat de pénétrer en Europe. à frais communs une flotte dont l'objet devoit être d'interdire aux Turcs le passage du détroit. Tous les vaisseaux avoient arboré les pavillons ou du Saint Siege, ou du Duc de Bourgogne : car la République n'osoit pas faire ouvertement la guerre aux Ottomans. Les Grecs n'entrèrent point du tout dans cette ligue. Peu de temps auparavant on avoit fait de vains efforts au Concile de Florence pour les réunir au sein de l'Eglise catholique. Les Prélats Grecs, appelés à ce Concile, avoient à la vérité consenti à cette union. Mais ils étoient bientôt retournés au schisme avec le peuple qui ne s'en étoit jamais détaché. Ainsi il y avoit autant de haine entre les Latins & les Grecs, qu'entre les Musulmans & les Chrétiens. Jean Paléologue se félicitoit en secret des efforts que ses ennemis faisoient pour se détruire. La flotte des Confédérés s'étoit emparée de l'embouchure du Bosphore, appelée sacrée : ils espéroient couper chemin aux Musulmans ; mais Amurat, bien informé de tous les mouvemens de ses ennemis, s'étoit embarqué plus loin, & avoit pris par un autre parage. Il fut faire aborder cent mille hommes en Europe, sans qu'aucun vaisseau chrétien ait pu s'y

opposer. Amurat entre avec sa flotte dans le port de Gallipoli ; il marche à Andrinople où Ali Pacha, Beglierbeg d'Europe , vient le joindre avec un corps de troupes aussi considérable & aussi aguerri que le sien. Malgré les efforts tumultueux d'une ligue nombreuse , cette jonction se fit sans aucun obstacle.

L'armée des Confédérés étoit déjà près de Varne sur les bords du Pont-Euxin ; celle des Turcs l'y joignit bientôt , le Roi de Hongrie avoit en vain compté sur la flotte des Confédérés pour empêcher le passage des Ottomans. Il avoit pour Lieutenant le célèbre Hunniade , le Légat du Saint Siege Julien Casarini , les Evêques de Strigonie & de Varadin , quelques Seigneurs Hongrois & Polonois. L'armée de la croisade n'offroit aux yeux qu'un ramas d'hommes de toutes nations , sans expérience & sans discipline. La seule cavalerie avoit quelque consistance ; elle étoit composée de Gentilshommes & de guerriers de profession , qui opposoient aux efforts de l'ennemi des armes défensives & offensives , des chevaux bien domtés , du courage & l'amour de la gloire. Les fantassins étoient , pour la plupart , des fainéans que l'ivrognerie , la dé-

Bataille de
Varne.

1444 de J. C.
898 de l'hég.

bauche, l'enthousiasme ou la misère avoient armés, & qui avoient cru venir au pillage beaucoup plus qu'à la guerre.

De tels soldats n'étoient pas redoutables pour ces braves Janissaires qui savoient également obéir & combattre, que l'espoir d'un riche butin, d'une fortune méritée, ou du paradis de Mahomet, animoit sans les égarer. Malgré cette différence, l'avantage du terrain & les talens d'Hunniade eussent peut-être emporté, ou tout au moins balancé la victoire, s'il eût été maître de disposer l'ordre de bataille à son gré. Mais tout Général qui commande sous un Roi, a les flatteurs & les envieux à combattre, beaucoup plus dangereux sans doute que les ennemis connus. Hunniade avoit choisi son champ de bataille avant que les Turcs l'eussent atteint; l'armée chrétienne étoit adossée à une chaîne de montagnes escarpées; sa droite étoit défendue par une large rivière. Le Général avoit formé un retranchement de chariots liés ensemble, pour garantir sa gauche, & pour empêcher l'ennemi de le tourner ou de le prendre en flanc. Il avoit mis la personne du Roi en sûreté derrière un gros de cavalerie, conseillant à ce Prince de prendre le commandement du corps

de réserve dans lequel il avoit mêlé beaucoup de l'infanterie qu'il estimoit le moins. L'aile gauche étoit confiée à un Seigneur Polonois, dont l'histoire ne dit pas le nom. Hunniade avoit résolu de commencer lui-même l'attaque à la tête de l'aile droite, & de la faire continuer par l'aile gauche. Il avoit laissé le Légat, & les Evêques au corps de réserve avec le Roi.

Les Turcs s'avancerent en bon ordre, portant au bout d'une lance le traité que les Chrétiens avoient enfreint. Ils jettoient des cris de malédiction sur leur mauvaise foi, & se promettoient tout haut la victoire ou le martyre. L'armée des Turcs étoit de près d'un tiers plus nombreuse que celle des Chrétiens : mais les dispositions d'Hunniade avoient ôté à l'ennemi tout moyen de l'envelopper, ou même de présenter un front plus étendu, qui pût donner la facilité de prendre en flanc. Amurat avoit placé presque toute son infanterie sur la première ligne. Carassé, Beglierbeg d'Asie, commandoit à l'aile droite; Ali Pacha, Beglierbeg d'Europe, à l'aile gauche, & le Sulran étoit au centre de bataille. Après des prières ferventes de part & d'autre, & de courtes harangues des Chefs, Hunniade char-

Ladislas est tué. L'armée des Confédérés est battue & dissipée.

gea l'aile gauche des Turcs avec autant d'ordre que de vigueur. Les escadrons se choquèrent plusieurs fois sans s'entamer, montrant une force & une adresse égales : enfin Hunniade fut ouvrir les premiers rangs de l'ennemi ; l'ardeur des chevaux, la pesanteur des armes les firent bientôt enfoncer. Le carnage étoit grand à l'aile droite ; les Hongrois pouvoient espérer la victoire, si Hunniade avoit toujours été obéi. Mais les Evêques, qui environnoient Ladislas, jaloux de la victoire du Vaivode, d'ailleurs plus sanguinaires que guerriers, pressèrent le Roi de Hongrie de charger à la tête du corps qu'il commandoit. Ce Prince fit ouvrir les escadrons qui gardoient sa personne, & marchant avec son infanterie contre les Janissaires, il força ces derniers à prendre eux-mêmes leur course, & à fondre avec furie sur ces bandes qui venoient à eux. La victoire ne balança pas ; toute l'infanterie des Confédérés fut bientôt mise en déroute. Le Roi de Hongrie lui-même, environné de toute part, ne put tenir contre le nombre ; après s'être long-temps défendu, il vouloit se rendre prisonnier : mais les Janissaires, indignés de la rupture de la trêve, ne faisoient aucun quartier. Tout

ce qui mit bas les armes fut égorgé sans pitié. Le Roi de Hongrie, percé de coups, rendit l'ame au milieu des Janissaires. On lui coupa la tête; on la porta au-devant d'Hunniade qui avoit abandonné son attaque pour marcher au secours du Roi. Ce spectacle consterna tous les Chrétiens, & acheva la déroute. Hunniade fit de vains efforts pour recouvrer le corps de son maître, & le honteux trophée que les Musulmans étaloient avec tant de faste. Ce nom de parjure, qu'ils répétoient sans cesse en combattant, ou plutôt en égorgeant des vaincus, réveilla en vain le courage des Polonois & des Hongrois qui ne firent que s'offrir en plus grand nombre au fer de l'ennemi. Le carnage dura jusqu'à la nuit. Les deux Beglierbegs, chacun de leur côté, poursuivirent les fuyards. Beaucoup furent noyés dans le Danube. Les deux Evêques périrent dans le combat; l'armée des croisés fut tout à fait dissipée, & Amurat, dès le lendemain de la bataille, fit élever sur la place une pyramide chargée d'inscriptions fastueuses, à côté d'un trophée composé des armes des vaincus.

Amurat n'usa pas de sa victoire. Il venoit tout récemment de perdre deux fils d'une maladie contagieuse. Soit

Amurat ab-
diqua le trô-
ne en faveur
de son fils
Mahomet,

douleur de cette perte, soit dégoût du gouvernement, il voulut, après la bataille de Varne, remettre l'Empire à son fils Mahomet qui n'étoit âgé que de quinze ans, laissant ses serviteurs Carasse & Ali Pacha auprès du trône, pour y soutenir leur nouveau maître. On ne voit pas ce qui put engager Amurat à quitter l'Empire qu'il avoit étendu & fortifié, pour le laisser à un enfant. Les Historiens Turcs prétendent même qu'il abdiqua deux fois ; la première, avant la bataille de Varne ; & la seconde, après avoir vaincu. Mais ce fait, sans vraisemblance, est combattu par les Historiens Grecs, plus croyables que les Turcs, qui ne conservent pas toujours des Mémoires bien exacts. Quoi qu'il en soit, Amurat, content de ses trophées, & d'avoir puni des parjures, fit proclamer le jeune Mahomet Empereur des Turcs dans la ville d'Andrinople, & se retira à Magnésie, pour s'y livrer au repos & aux plaisirs des sens, que les travaux de la guerre ni les soins du trône ne lui avoient jamais fait oublier.

Amurat remonte sur le trône peu de temps après en être descendu. Mahomet fixa son séjour à Andrinople. Les Janissaires, accoutumés à redouter Amurat, abusèrent bientôt de la jeunesse & de l'inexpérience de

son fils. Ces soldats féroces avoient besoin d'une discipline sévère , qui ne pouvoit pas subsister sous le gouvernement d'un enfant. Plusieurs désordres , arrivés dans Andrinople , couterent beaucoup de sang aux bourgeois , & même aux Janissaires. Les dispensateurs du trésor public abusèrent aussi des circonstances pour détourner les deniers , & pour vexer les sujets. En moins de quatre mois on ne reconnut plus la face de l'Empire. Au milieu de la paix extérieure qui lui étoit si peu ordinaire , jamais il n'y avoit eu tant de confusion. Jusqu'alors les Empereurs avoient tout fait par eux-mêmes ; les Visirs n'avoient point encore cette autorité qu'ils ont acquise sous une longue suite de Princes fainéans. Les soldats & tous les Ministres étoient accoutumés à remonter jusqu'au Souverain. Kalil, Carasse , Ali , chargés d'aider le jeune Empereur , comprirent que l'Etat ne tarderoit pas à crouler , s'il n'étoit pas soutenu par des mains plus puissantes. Ils réveillèrent Amurat qui s'abandonnoit aux plaisirs , & le conjurerent de venir au secours de son Empire & de sa maison. On n'osa pas proposer au jeune Sultan une abdication volontaire ; à travers sa foiblesse , la passion pour l'autorité

avoit déjà percé. Amurat partit en secret de Magnésie : Kalil invita Mahomet à une partie de chasse qui devoit durer plusieurs jours. Pendant cet intervalle , Amurat , arrivé à Andrinople , se montra au Peuple qui le reçut avec transport. Il parut au Divan , fit punir tous les factieux. En un moment tous les Oâs des Janissaires rentrèrent dans le devoir. Après sept jours d'absence , Mahomet , de retour de sa chasse , trouva son pere établi sur son trône ; il reçut ordre d'aller à Magnésie pour y attendre que les années lui eussent appris à commander. Le jeune Prince obéit sans murmurer , & Amurat répara en peu de temps tout le mal que son fils avoit fait.

Amurat réduit le Des- Il étoit arrivé pendant la guerre de Hongrie ce qui arrivoit toujours lorsqu'une puissance s'élevoit contre le Turc. Tous les petits Princes voisins avoient profité de la circonstance pour tâcher de s'agrandir , tandis que les armées ottomanes étoient occupées ailleurs. Constantin , Despote de Morée , s'étoit avancé sur les terres des Turcs , & leur avoit pris plusieurs places. Amurat , après avoir apaisé les troubles intérieurs , fit marcher cent vingt mille hommes vers l'Hexamillion ,

million , menaçant de le réduire en poudre. Il occupa l'Isthme de Corinthe d'un bout à l'autre. Le pere de l'Historien Calcondile fut envoyé aux Turcs comme Ambassadeur , pour demander la paix. Mais les propositions qu'il portoit ne satisfirent point Amurat. Ce Prince le renvoya pieds & poings liés à son maître , & fit attaquer avec du canon la muraille qui défendoit l'Isthme de Corinthe. C'est la premiere fois que nous voyons les Turcs employer cette arme funeste. Les Grecs furent bientôt hors de défense ; ils rendirent tout ce qu'ils avoient usurpé.

Jusques là presque tout avoit réussi à l'Empereur Amurat. Mais il eut à combattre , dans ses dernieres années, un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'il avoit connus jusqu'alors. Cet ennemi avoit été élevé dans son sein. Ce fut ce fameux Scanderbeg , si recommandable parmi les Chrétiens , dont les Historiens se sont plu à rapporter des prodiges. Ce guerrier , appelé Georges Castriot , étoit fils de Jean Castriot , Prince d'Epire , qui , comme tous les Despotés de la Grece , s'étoit soumis au vainqueur. Non-seulement Jean Castriot avoit payé un tribut à Amurat , mais encore ses quatre

Histoire de
Scanderbeg.

fils avoient été conduits comme ôta-
 ges à la cour de ce Prince. Trois
 moururent dans l'enfance. Le der-
 nier, nommé Georges, plut à l'Em-
 pereur par une figure distinguée, &
 par des traits qui annonçoient une
 grande ame. Amurat, soit inclina-
 tion, soit politique, fit circoncrire le
 jeune Castriot, & l'éleva dans la re-
 ligion musulmane : mais ce Prince
 demeura toujours Chrétien dans le
 fond de son cœur. Dès sa premiere
 jeunesse, Amurat le mena à la guerre.
 Les actions de courage & la force de
 corps du jeune Castriot lui firent don-
 ner le surnom d'Alexandre, *Scander*
 en langage turc, avec la syllabe *beg*
 qui signifie Prince. C'est sous ce nom
 de *Scanderbeg* que Georges Castriot
 avoit reçu des Ottomans, qu'il si-
 gnala contre eux ses talens pour la
 guerre, accrus & cultivés dans leur
 école & dans leur armée. Lorsque
 Jean Castriot, Prince d'Epire, mou-
 rut, Amurat ne pensa pas à rendre à
 son élève l'Erat dont la nature & la
 mort de ses freres l'avoient fait Sou-
 verain. Il y établit un Pacha, & il
 occupa toujours le jeune *Scanderbeg*
 à la guerre. Cette injustice offensa
 sensiblement ce guerrier. Un outrage
 que la jeunesse & la beauté de Scan-

derbeg lui attirerent de la part d'Amurat, adonné à tous les genres de débauches, acheva de lui faire concevoir de l'horreur pour celui qui vouloit paroître son bienfaiteur, & qui n'étoit que son tyran.

Scanderbeg avoit ce levain dans le cœur, lorsqu'il alla à la première guerre de Hongrie, dans laquelle les Turcs furent contraints de lever le siège de Belgrade, & de rétrograder devant Hunniade qui les poursuivoit. Le mauvais succès de cette guerre avoit persuadé à l'Empereur de s'éloigner, & de laisser les débris de son armée à un Pacha qui lui-même fut fait prisonnier. Scanderbeg profita de la circonstance; il attira dans sa tente le Reis Effendi, espece de Secrétaire d'Etat qui garde le petit sceau de l'Empire; il le força, le cimeterre sur la gorge, de signer & sceller un ordre au Pacha d'Épire, pour qu'il remit Croïa, capitale de cette province, & tout le pays qui en dépendoit, à lui Scanderbeg, qui devoit le gouverner au nom d'Amurat, au lieu du Pacha dépossédé par cette prétendue patente. Aussi-tôt que le sceau y fut apposé, Scanderbeg tua de sa main le Reis Effendi, & l'enterra dans le lieu même pour effacer la

Amurat
pénètre dans
l'Albanie, &
Scanderbeg
l'y attend
dans un poste
avantageux.

trace de cette action. Cela fait , il s'évade ; il court à Croïa , s'en empare sur l'ordre que personne ne soupçonnoit de fausseté. Il n'eut pas de peine à détacher les Albanois de l'obéissance au Turc. Il songe à munir sa province , à relever les fortifications des villes , à lever des troupes nationales , à se concilier les garnisons qui servoient précédemment Amurat. Enfin il emploie toute son activité pour se maintenir dans cette souveraineté ravie à sa maison par une injustice , & qu'il venoit de recouvrer par une perfidie. Les Vénitiens , ennemis secrets de l'Empire Ottoman , sans oser lever l'étendard contre lui , aidèrent Scanderbeg d'une grosse somme d'argent. Ce fugitif étoit déjà un ennemi redoutable , lorsque le Sultan entreprit de le réprimer. Il commença par assiéger Fétigrade , la première ville de Scanderbeg ; il la prit d'assaut , & fit massacrer sans pitié tous les hommes en état de porter les armes , parce que tous avoient contribué à défendre leurs foyers. Cet exemple , loin d'intimider les Albanois , leur fit concevoir plus de haine pour le joug des Turcs. Le Prince d'Epire , avec dix mille hommes , entreprit de faire tête

à soixante mille chevaux, & à quarante mille Janissaires. Croïa sa capitale étoit munie & fortifiée de façon à soutenir un long siege. Loin de défendre les gorges qui y conduisoient, le Prince d'Epire ne voulut les fermer que lorsque l'ennemi eut pénétré dans une espee de bassin formé par une chaîne de montagnes disposée en cercle, dans lequel il espéroit trouver de grands avantages, parce que ses troupes, campées sur ces rocs escarpés, foudroyoient tout ce qui passoit sous leurs pieds avec l'artillerie qu'on avoit su faire monter à mi-côte. D'ailleurs les Albanois & tous les soldats montagnards avoient l'habitude de gravir ces hauteurs, d'attaquer l'ennemi, & de se mettre bientôt hors de sa poursuite.

Le Prince chrétien ne pouvoit espérer de succès que de ses surprises & de la supériorité qu'il se connoissoit sur les Généraux d'Amurat. Il laissa former le siege de Croïa que la nature & l'art avoient fait une des plus fortes places de l'Occident. Il avoit jetté une garnison de six mille hommes sous le commandement du Comte d'Uruena son Lieutenant-Général. Pour lui, il demeura sur les montagnes à la tête de ses troupes qui devenoient de jour

Siege de

Croïa.

1448 de J. C.

851 de l'hég.

en jour plus nombreuses , parce que les Vénitiens avoient licencié presque toutes les bandes au service de leur République , & qu'ils fournissoient à Scanderbeg l'argent nécessaire pour les engager au sien. Les Turcs tenterent en vain la fidélité du Comte d'Uruena ; des offres immenses ne le détacherent pas de son Prince. Il foudroya le camp des assiégeans avec une artillerie nombreuse & bien servie. Tandis qu'il faisoit des sorties , Scanderbeg attaquoit les mêmes quartiers du côté opposé. Tous les Historiens s'accordent à rapporter des prodiges de ce siege ; jamais la vaillance jointe à l'habileté n'avoient mieux suppléé au nombre. L'infatigable Scanderbeg se montrait jour & nuit aux assiégeans , & les forçoit eux-mêmes à se retrancher. Il choissoit dans toute son armée des soldats comme lui , d'une force extraordinaire , pour les expéditions de nuit ; il leur faisoit mettre des chemises sur leurs armes , afin qu'ils pussent se reconnoître à travers les ténèbres , & il pénétoit avec eux dans les quartiers ennemis après un grand carnage de soldats , pour la plupart ensevelis dans un profond sommeil. Il se faisoit jour à travers les bandes de Janissaires que le tumulte

avoit réveillés , & qui oppofoient en vain leurs bataillons , toujours trop peu ferrés , aux efforts de ces guerriers redoutables , dont tous les coups portoient une mort assurée. Scanderbeg s'entendoit parfaitement avec les affiégés au moyen de feux allumés fur les montagnes , ou de quelques billets portés au Comte d'Uruena par des efpiens qui avoient fu traverser le camp des Turcs. Les affiégés faisoient de fréquentes sorties , & par des intelligences adroitement pratiquées , ils étoient sûrs que les retranchemens extérieurs des Turcs étoient attaqués au même instant , & au côté opposé. Souvent les soldats de Scanderbeg & ceux du Comte d'Uruena se joignoient au milieu de leurs communs ennemis. Alors les affiégés amenoient avec eux des renforts dans leur place. Tous les jours Scanderbeg interceptoit des convois , & par-tout il faisoit un carnage effroyable , tant pour diminuer le nombre de ses ennemis , que parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour garder des prisonniers. Enfin tout l'été se consuma en efforts impuissans de la part des Turcs , que le fer & le feu des Grecs , la nécessité de veiller sans cesse pour prévenir les surprises , diminueoient peu à peu. Amurat ,

éprouvé dans la guerre , accoutumé aux succès , s'indignoit de voir un jeune foldat , qu'il avoit élevé sous ses yeux , lui résister avec si peu de monde.

Amurat leve
le siege.

Au milieu de l'automne , les pluies commençoient à détremper la terre , les travaux devenoient de plus en plus difficiles , & les assiégés se trouvoient plus forts qu'au commencement. Amurat résolut de renoncer à une entreprise qui lui coûtoit déjà si cher ; il leva le siege de Croïa ; mais , pour retourner à Andrinople , il falloit passer les défilés des montagnes où Scanderbeg l'attendoit. Amurat perdit encore beaucoup de monde dans ce passage : peu de troupes y arrêterent longtemps les débris de cette armée nombreuse & découragée. Enfin après bien du sang répandu , les troupes rentrèrent dans leurs quartiers avec la honte d'avoir été constamment battues par un jeune Général qui n'avoit pas la huitieme partie de leurs forces.

Hommage
de l'Empe-
reur Grec au
Turc.

L'hiver suivant , un événement glorieux consola le Sultan de ce désastre. L'hommage que l'Empereur des Grecs se crut obligé de faire au sceptre des Ottomans , étoit une victoire importante sur cet ancien rival de grandeur. Jean Paléologue étoit mort sans enfans.

Son frere Constantin Dracozes n'osa monter sur le trône de Constantinople que de l'aveu d'Amurat. Il lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander son agrément, avant de se dire Souverain. Cette honteuse démarche sembloit présager la chute prochaine de l'Empire. L'Historien Ducas compte Jean Paléologue pour le dernier Empereur des Grecs, sans doute parce qu'il ne regarda pas comme tel, un Prince qui n'avoit osé régner que par la permission de son ennemi.

Les derniers coups qu'Amurat put porter, furent dirigés contre les Hongrois. Le vaillant Hunniade avoit été déclaré administrateur de ce royaume depuis la mort du dernier Monarque Ladislas, tandis que son fils, encore enfant, étoit à la cour de l'Empereur Frédéric. Hunniade, encouragé par l'exemple de Scanderbeg, voulut venger les malheurs de la Hongrie. Au commencement du printemps il entra sur les terres des Turcs. Amurat rassembla ses forces; il joignit les Hongrois près Cassovie, dans le lieu même où Amurat I fut tué après avoir vaincu. L'armée d'Hunniade étoit composée de quarante mille hommes d'infanterie, de sept mille chevaux, & de deux cens chariots armés. Ces

Bataille de
Cassovie con-
tre les Hon-
grois qui fu-
rent vaincus.
J. C. 1451.
Hég. 855.

espèces de machines de guerre avoient été plus formidables avant l'usage de la poudre ; elles pénétoient & divisoient les bataillons , en forçant le soldat à s'écarter ou à éprouver le tranchant des faux dont les roues & les flancs des chariots étoient armés. Mais le feu du canon , ou même de la mousqueterie , rendit bientôt tout cet appareil inutile. Les chevaux étoient tués avant qu'ils eussent pu atteindre l'ennemi , & les chariots devenoient souvent un rempart pour les troupes contre lesquelles on les avoit envoyés. Les Hongrois & les Turcs combattirent à Cassovie trois jours de suite par pelotons avec un courage égal. Ceux-ci plus nombreux eurent enfin l'avantage ; mais Hunniade le leur vendit bien cher. Il se retira , ayant perdu les deux tiers de ses troupes ; les Ottomans avoient perdu plus de vingt mille hommes.

Cette sanglante victoire ne fut suivie d'aucune incursion , d'aucune prise de villes. La santé d'Amurat , qui s'affoiblissoit tous les jours , le força de retourner à Andrinople , où il maria Mahomet son fils avec la fille de Soliman Beg , Despote d'Albistan. Ce jeune Prince , en faveur duquel il avoit déjà abdiqué une fois , étoit

destiné à lui succéder bientôt. Car à peine les noces étoient achevées, les infirmités d'Amurat dégénérèrent en une maladie aiguë qui l'emporta en trois jours après trente ans de regne & quarante-neuf ans d'une vie glorieuse. Amurat avoit eu de grandes qualités, obscurcies par un amour défordonné pour le plaisir. Quoiqu'il fût né pour la guerre & pour commander les hommes, son penchant l'avoit tellement amoli, qu'il abdiqua une fois le trône. Cependant les circonstances le réveillèrent, & l'amour de la gloire l'emporta dans son cœur. Il affermit & étendit l'Empire Turc; il abattit les Grecs plus qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoient fait; il montra de l'habileté, du courage, & il ouvrit à son fils une carrière de conquêtes dans laquelle ce jeune Prince avança encore plus que lui.



J. C. 1451.
Hég. 855.

MAHOMET II.

SEPTIEME REGNE.

Le regne
de Mahomet
commence
par des cruau-
tés.

MAHOMET apprit la mort d'Amurat II son pere à Manissa en Lydie, dont il lui avoit confié le gouvernement. Le jeune Prince ne faisoit que d'y arriver, lorsque les Visirs lui dépêcherent un courier pour l'avertir de venir prendre possession du trône. Mahomet se rendit à Andrinople; il y fut reçu aux acclamations du peuple qui aimoit Amurat, & qui joignit, aux honneurs funebres rendus à sa mémoire, les témoignages d'une joie vive à la vue de son fils, dont on avoit conçu de grandes espérances. Mais le premier usage que ce Prince fit de son autorité, fut un acte de barbarie. A peine les cendres d'Amurat étoient renfermées à Pruse dans le tombeau de ses peres, que Mahomet chargea l'Aga des Janissaires, nommé Ali, de faire mourir son frere enfant à la mamelle, qu'Amurat avoit eu de la fille du Despote de Sinope; sans doute parce qu'il craignoit que ce Prince, issu d'un mariage légitime,

ne disputât un jour le trône à celui qui n'étoit que le fils d'une esclave. La Princesse de Sinope eut ordre d'épouser Ifaac, l'un des Officiers du Sultan dernier mort ; & , comme si Mahomet eût voulu désavouer toutes ces violences , il fit étrangler presque aussi-tôt l'Aga des Janissaires qui lui avoit servi d'instrument.

Il traita plus favorablement une autre épouse de son pere , fille du Despote de Servie. Cette Princesse fut renvoyée avec honneur dans les Etats de son pere , avec lequel Mahomet ratifia l'alliance qu'Amurat avoit autrefois jurée. Les Ambassadeurs de l'Empereur Grec furent aussi reçus comme amis. Le nouveau Monarque préparoit en silence les coups qu'il vouloit porter ; il renouvela l'alliance avec tous ses tributaires , leur jurant une paix constante , par le Prophète dont il portoit le nom. Tous avoient un grand intérêt de bien vivre avec ce dangereux voisin. Le seul Caraman

Ogli , dès la premiere année du regne de Mahomet , osa faire l'épreuve de ses forces. Aussi-tôt qu'il eut appris la mort d'Amurat , il se pressa de passer ses frontieres pour recouvrer le pays que ce conquérant lui avoit ravi. Mahomet traversa le détroit avec les

J. C. 1451.
Hég. 855.

Mahomet
réduit Cara-
man Ogli. Il
augmente son
artillerie, &
bâtit le se-
cond château
des Darda-
nelles.

J. C. 1451.

Hég. 855.

troupes d'Europe. Le vassal rebelle , qui avoit compté sur des diversions , se voyant seul en bute à ce puissant ennemi , se pressa de l'appaiser. Il restitua tout ce dont il s'étoit emparé , & rendit à Mahomet tous les fraix de son armement. Le Sultan , qui méditoit alors de grandes choses , se contenta d'humilier ce tributaire dont il étoit sûr de ravir la dépouille aussi-tôt qu'il le voudroit. De retour à Andrinople , Mahomet enleva à l'Empereur Grec des Fondeurs & des ouvriers habiles que Constantin ne payoit pas assez cher. Le Turc vouloit acquérir une formidable artillerie , & établir des batteries sur les deux bords du détroit. Pour cet effet il songeoit à élever un fort du côté de l'occident vis-à-vis celui que son aïeul avoit bâti en Orient , afin de se rendre maître absolu de cet important passage. On peut penser que cette entreprise causa de vives alarmes aux Grecs , resserrés de plus en plus dans leurs murs. Ils voyoient que le Turc songeoit à les y prendre par famine , puisqu'aucun vaisseau ne pourroit plus entrer dans Constantinople , sans passer sous le canon des deux forts.

Constantin envoya des Ambassadeurs à Mahomet , pour se plaindre de

ce qu'il appelloit une infraction aux traités. Le Turc répondit avec hauteur qu'il étoit maître du terrain que ses ancêtres avoient conquis ; qu'il y feroit construire tel édifice qu'il lui plairoit , sans qu'aucun de ses alliés fût en droit de s'en plaindre ; que pourvoir à sa sûreté n'étoit pas enfreindre les traités. Constantin , mécontent de cette réponse , insista par une nouvelle ambassade ; l'Empereur Turc répondit la seconde fois qu'il feroit écorcher tout vif quiconque oseroit lui parler à l'avenir de détruire les travaux commencés.

J. C. 1451.
Hég. 855.

L'Empereur
des Grecs
s'oppose en
vain par ses
prieres à cette
nouvelle
construction.

Cependant Mahomet n'épargnoit ni soin ni dépense pour achever promptement cette nouvelle citadelle , qui consistoit en trois grosses tours unies par des courtines & défendues par des ouvrages avancés. Mahomet lui-même en posa les fondemens , & vit élever l'ouvrage sous ses yeux. Les ruines de plusieurs superbes églises servirent à la construction de cet édifice. Quelques Grecs , que la dévotion arma pour la défense de leurs temples , furent passés au fil de l'épée ; les principaux Officiers affectoient de conduire les ouvrages pour plaire à Mahomet qui lui-même y mettoit la main. Constantin , dans l'impuissance

J. C. 1452.
Hégire 856.

J. C. 1452.
Hég. 856.

d'arrêter ce funeste travail , se réduisit à faire prier l'Empereur de ne pas souffrir que les moissons des Grecs fussent dévastées , il lui envoya beaucoup de rafraîchissemens pour ses ouvriers & pour leurs escortes. Malgré toutes ces soumissions , Mahomet fit paître ses chevaux dans les prairies des Grecs , & fit couper leurs moissons pour nourrir les hommes. Les cultivateurs furent égorgés sur leurs champs qu'ils avoient voulu défendre , & l'on vit dans les environs de Constantinople les commencemens du désastre qui menaçoit cette immense cité.

Il implore Constantin, réduit aux abois, ne le secours du Pape Nicolas V : mais le peuple de Constantinople s'oppose à la réunion exigée par le Pontife.

Constantin, réduit aux abois, ne savoit où trouver des secours. Il avoit dans sa ville un nombre prodigieux de Moines, de Prêtres, d'Artistes, de marchands, d'ouvriers, tous gens peu propres aux fatigues de la guerre, auxquels il ne supposoit ni la force ni le courage nécessaire pour repousser l'ennemi. Dans cette extrémité, il espéra quelque secours des Latins que la nécessité seule lui faisoit regarder comme ses freres. Car ni l'Empereur, ni presque aucun des Grecs n'avoient adhéré sincèrement à ce Concile de Florence, dans lequel l'union des deux églises latine & grecque avoit

été prononcée. Au retour des Prélats à Constantinople, tous les Grecs s'étoient élevés contre ce qu'ils appelloient leur lâcheté; & les efforts que les bien intentionnés avoient fait pour détruire le schisme, sembloient lui avoir donné une nouvelle force. Malgré ces dispositions, l'Empereur députa vers le Pape Nicolas V qui, avant de songer à fournir aucun secours, ni à en demander aux Princes européens pour les Grecs, envoya à Constantinople le Cardinal Isidore, Archevêque de Kiovie, pour y consommer l'union. Les périls les plus instans ne purent forcer les Grecs à feindre assez pour tromper le Prélat. Ceux qui voyoient le mieux combien ils avoient besoin des Latins, consentirent à célébrer les saints mystères avec le Légat, & à signer le décret d'union, à condition cependant que, lorsqu'il auroit plu à Dieu de leur rendre la paix, & de délivrer Constantinople du péril dont elle étoit menacée, le même décret seroit examiné soigneusement par des personnes capables, & corrigé, s'il y avoit lieu. Les Moines & les Religieuses, qui tenoient le premier rang dans l'église grecque, faisoient des reproches amers à tous ceux qui avoient consenti

J. C. 1452.
Hég. 836.

J. C. 1452.
Hég. 856.

de communiquer avec les Latins :

» Ecartez l'ennemi de nos murs , ré-
 » pondoient ceux-ci , & vous con-
 » noîtrez bientôt si nous supportons
 » plus que vous les Azimites » . C'é-
 toit le nom que les Grecs donnoient
 aux Latins , parce qu'une des diffé-
 rences entre les deux rits , consiste
 en ce que les Grecs emploient du pain
 levé pour le sacrifice de la Messe , tan-
 dis que les Latins ont toujours em-
 ployé le pain azime. Le besoin qu'on
 avoit du Pape , la fausse complaisance
 de l'Empereur Grec & de sa cour , ex-
 citerent de plus en plus l'animosité
 des enthousiastes. Des Moines , res-
 pectés par leur doctrine & par la sé-
 vérité de leurs mœurs , répandoient
 du fond de leurs cellules des ana-
 thêmes contre le Légat , & contre
 tous ceux qui avoient communiqué
 avec lui. Les Prêtres fermoient leurs
 églises à ceux qui avoient assisté dans
 sainte Sophie à la célébration des
 mystères , le jour que le Cardinal Isi-
 dore avoit prétendu constater l'u-
 nion ; personne ne vouloit entrer dans
 la métropole qu'on croyoit profanée :
 le faux zele avoit passé jusques dans
 la lie du peuple ; on voyoit les caba-
 rets pleins d'artisans qui , le verre à
 la main , prononçoient anathême au

Pape & aux Latins, buvoient en l'honneur de la Vierge miraculeuse, dont le culte étoit célébré dans la ville, & la conjuroient avec des larmes, que le vin faisoit couler, de protéger Constantinople contre les entreprises du Pape, & de délivrer, sans son secours, un peuple qui n'espéroit qu'en elle. Ces cris parvenoient aux oreilles du Légat qui écrivoit à Rome tous les témoignages de haine dont on l'accabloit. Nicolas V se garda bien d'employer son crédit, moins encore ses forces pour des ennemis aussi invétérés; il les abandonna volontiers à celui qu'il regardoit comme l'instrument des décrets de Dieu.

Cependant Mahomet faisoit ravager par ses troupes la partie de la Morée qui étoit restée aux Grecs, & dont les deux freres de Constantin, Thomas & Demetrius avoient partagé le gouvernement. Les Turcs avoient dévasté les campagnes; ils tenoient tous les forts & presque toutes les villes. Les deux Despotes, réfugiés dans Sparte, aujourd'hui Mizitra, y attendoient des fers. Constantin, trop sûr de l'orage qu'il voyoit prêt à fondre sur lui, songeoit à approvisionner sa ville; il demanda des secours aux Génois. Ceux-ci n'avoient jamais osé

J. C. 1452.
Hég. 856.

Mahomet s'empare de la plus grande partie de la Morée. Cinq vaisseaux génois entrent dans le port de Constantinople malgré les efforts de cent voiles turques pour les en empêcher.

J. C. 1452.
Hég. 856.

se déclarer contre le Turc ; mais ils desiroient plus qu'un autre peuple de voir balancer sa puissance. Ils envoyèrent à Constantinople cinq gros vaisseaux qui portoient des provisions de toute espece , & cinq cens hommes d'élite. Quoique ce convoi ne voguât pas sous les pavillons de Gênes , Mahomet n'en fut pas moins certain que ces prétendus alliés le trahissoient ; il remit sa vengeance à des temps plus favorables , & il ne perdit pas un moment pour tâcher de s'emparer des cinq vaisseaux , ou du moins pour s'opposer à leur entrée dans le port de Constantinople. Soit que Mahomet fût averti trop tard , soit qu'en avançant jusqu'au détroit de Gallipoli pour s'opposer au passage des cinq vaisseaux génois , il craignît d'être attaqué par derrière par les vaisseaux qui étoient dans le port de Constantinople , il les attendit à l'entrée de ce port , à la tête de cent voiles , toutes barques ou galeres , mal construites ou mal commandées. Cette occasion démontre ce que peuvent le conseil , l'adresse & le courage contre le grand nombre. Les Historiens ne disent pas que le canon de la flotte génoise répondît à celui des Turcs ; sans doute on n'en faisoit encore aucun usage sur mer. Ducas &

Calcondile ne parlent que des machines de guerre qui brisoient les rames & érafoient les vaisseaux. Les traits qui obscurcissoient l'air tuerent peu de monde aux Génois. Enfin leurs cinq vaisseaux entrèrent dans le port à travers la flotte immense des Turcs. Cette humiliation transporta Mahomet d'une telle colere, qu'il frappa de sa propre main le Capitan Pacha, Général de la flotte, qui n'avoit pu faire entendre ses ordres, ou qui n'avoit pas su les donner.

J. C. 1452.
Hég. 856.

Ce revers ne rallentit point l'ardeur avec laquelle on se préparoit au siege. Mahomet fit transporter son artillerie à grands frais près de Constantinople. Les Fables, que les Historiens Grecs & Turcs ont copiées les uns des autres au sujet de cette artillerie, ne nous apprennent que trop combien les récits de l'antiquité sont fautifs. Mahomet, disent-ils, fit traîner, par soixante paires de bœufs, un seul canon qui avoit neuf pieds de diametre, & qui chassoit des boulets de onze palmes de circonférence (1).

J. C. 1453.
Hég. 857.

Mahomet
entreprend le
siege de Constantinople.
Situation de
cette grande
ville.

(1) L'impossibilité du fait en démontre la fausseté. Jamais le volume de poudre nécessaire pour chasser cet énorme boulet, n'auroit pu être enflammé en même temps, &

J. C. 1453.
Hég. 857.

Quoi qu'il en soit, au commencement du printemps de l'année 1453, Mahomet II parut à la tête de trois cents mille hommes devant une ville, à la vérité bien fortifiée par l'art & par la nature, mais qui contenoit tout au plus huit mille combattans, même en comptant les Bourgeois, que le zele avoit armés, & qui s'étoient mêlés aux Vénitiens & aux Génois, accourus pour seconder le peu de troupes réglées que Constantin soudoyoit encore. C'étoit là tout ce qui restoit de cet Empire Romain, qui pendant tant de siècles avoit envahi & gouverné le monde. Constantinople avoit alors dix-huit milles de circuit; cette grande ville formoit, & forme encore un angle aigu, dont le sommet répond à l'orient en s'avancant dans la mer, & regarde le Bosphore de Thrace. C'est où est placé maintenant le ferrail du Grand-Seigneur. La partie occidentale, qui forme la base

conséquemment n'auroit pu faire son effet. Le nombre de pieces d'artillerie, que la matiere de cet immense canon pouvoit fournir, auroit été plus utile au siege & plus formidable aux ennemis qu'une machine sans proportion, dont le premier essai devoit prouver l'inutilité.

de l'angle, tient au continent : elle étoit défendue par une double muraille, munie d'un large fossé plein de l'eau de la mer, parce que tout le côté de l'angle exposé au midi est baigné par la Propontide, le côté du septentrion par un autre bras de mer, qui s'enfonce dans les terres & forme un immense bassin entre les remparts de Constantinople & une langue de terre sur laquelle est bâtie Galata. Le tout ensemble offre à la vue le plus magnifique port qui soit dans le monde entier. Son entrée, large de six cens pas, étoit alors fermée par une estacade dont le milieu étoit défendu par deux chaînes de fer & par les vaisseaux qui étoient dans le port. Les Vénitiens avoient forcé cette défense avec leurs vaisseaux en 1203, lorsqu'ils prirent cette ville avec les François : mais il ne falloit pas s'attendre à une manœuvre si habile des pilotes & matelots Turcs, qui n'étoient pas à beaucoup près si bons hommes de mer que les Européens. En effet, la mer eût été pour Mahomet un rempart impénétrable, si l'invention, le courage & l'argent n'avoient suppléé au talent qui manquoit à ses pilotes.

Mahomet, après avoir établi quatorze batteries, du côté de la terre,

J. C. 1453.
Hég. 857.

J. C. 1453. qui faisoient un feu continuel , s'obf-
Hég. 857. tina à pénétrer dans le port , pour
 pouvoir attaquer la place par le flanc

Mahomet maritime. D'abord il s'empara de Ga-
 fait passer des lata d'autant plus facilement , que les
 vaisseaux sur assiégés avoient renoncé à le défen-
 terre pour les dre. Si-tôt qu'il fut maître de cette
 établir dans le port. rive , il fit pratiquer un chemin de
 terre , par lequel à force de chevaux ,
 de bœufs , de bras & de machines ,
 il fit traîner soixante vaisseaux , qui
 furent lancés à l'eau & mâtés pendant
 la nuit dans ce même port dont les
 Grecs avoient négligé la garde , par-
 ce qu'ils le croyoient impénétrable.
 Le lendemain la consternation fut gé-
 nérale , quand les assiégés , qui n'a-
 voient cru devoir des soins qu'à la
 double muraille qui couvroit le côté
 du continent , virent tout près de leurs
 remparts des barques & des galeres
 sur lesquelles on préparoit déjà des
 balistes & des béliers ; des tours de
 bois , disposées de distance en distan-
 ce , contenoient des soldats qui fai-
 soient un grand feu de mousqueterie ,
 & lançoient une grêle de dards à ceux
 de la garnison , accourus pour tenter
 de démonter ces terribles machines.
 Ce fait , attesté par tous les Histo-
 riens , paroîtra peut-être incroyable ,
 mais des difficultés , qu'on disoit in-
 surmontables ,

surmontables, ont souvent cédé à la constance & à l'industrie.

J. C. 1453
Hég. 857

Ce qu'il y avoit de soldats dans Constantinople, animé par la religion & par la crainte de tomber dans les mains de Mahomet, combattoit avec un courage qui approchoit du désespoir. L'Empereur étoit toujours à la tête des troupes, mais comme les attaques se multiplioient à tous momens, il avoit désigné un noble Génois, très-expérimenté dans la défense des places, pour son Lieutenant. La garnison n'étoit pas assez nombreuse en proportion des assiégeans, pour faire des sorties; ce Lieutenant Génois, nommé Justiniani, borna la défense à réparer, pendant la nuit, les breches que les machines ou les batteries avoient pu faire pendant le jour. La promptitude de ses opérations étonnoit les assiégeans, & leur offroit toujours des fortifications nouvelles. Souvent les batteries de la place démontoient les leurs. Les feux grégeois & les flots d'huile bouillante embrasoient ces tours de bois, dans lesquelles, comme nous l'avons dit, on enfermoit des soldats, pour approcher du rempart du côté de la mer.

Cette flotte, arrivée comme par mi-

Tome I.

L

J. C. 1453.
Hég. 857.

Un Vénitien
tente vaine-
ment de brû-
ler ces vais-
seaux : il suc-
combe à son
entreprise.

racle dans le port , inquiétoit les as-
siégés beaucoup plus que tous les au-
tres efforts des Turcs. La flotte de
l'Empereur avoit tenté de la combat-
tre , mais elle avoit été moins heu-
reuse en attaquant qu'en défendant ;
les Turcs avoient coulé deux vaisseaux
à fond , ce qui avoit contenu les au-
tres. Un brave Vénitien , nommé
Cop , entreprit de la brûler à la fa-
veur de la nuit ; il communiqua son
dessein à Constantin , ne lui deman-
dant pour l'exécution que trois bar-
ques & quarante hommes détermi-
nés. Cette courageuse entreprise eût
peut-être sauvé Constantinople , mais
elle fut découverte par un Gênois ,
ennemi de Cop , qui par animosité
& dans l'espoir d'une récompense ,
instruisit les Turcs de toutes les me-
sures du Vénitien. Il lança sa lettre
au bout d'une fleche dans une des
galeres de la flotte , elle fut bientôt
remise à Mahomet qui se tint sur ses
gardes. On laissa exprès approcher
les trois barques ; elles furent atta-
quées au moment de l'exécution ; le
Vénitien ne s'y étoit pas attendu , il
n'avoit d'autres armes que les ma-
tieres combustibles qu'il destinoit à
la flotte ennemie , & qui servirent
bientôt contre lui. On lui lança une

grêle de fleches dont chacune portoit une meche allumée : les trois barques furent enflammées en un instant. Elles n'étoient pas assez approchées de la flotte turque pour communiquer l'incendie. Cop & ses compagnons se jetterent à la mer plutôt que d'être brûlés vifs. Les Turcs les sauverent tous ; mais ce ne fut que pour les faire égorger le lendemain à la vue des assiégés , qui , par représailles , firent pendre sur les remparts deux cens soixante Turcs prisonniers. Le Génois , qui avoit accompagné ceux qu'il trahissoit , renia sa religion & reçut une grande récompense.

Cette entreprise avortée consterna les assiégés. Il s'en fallut peu que les suites n'en fussent plus funestes que l'exécution ne l'avoit été. Les Vénitiens reprocherent amèrement aux Génois la perfidie de leur compatriote. Le Grand-Duc ou l'Amiral , premier Officier de l'Empire , étoit jaloux de l'autorité que Constantin avoit donnée à Justiniani , Chef des Génois , qui commandoit immédiatement après l'Empereur , & qui possédoit toute sa confiance. Ces divisions intestines s'accrurent en peu de jours , tellement que les deux partis opposés penserent s'égorger dans l'en-

J. C. 1453.
Hég. 857.

Division entre les assiégés. L'Empereur Grec achete des intelligences dans l'armée de Mahomet.

ceinte des murs. Constantin prévint
 J. C. 1453. le malheur qui le menaçoit, en mê-
 Hég. 857. lant l'autorité aux prières, & en con-
 jurant ses sujets & les soldats venus
 pour le défendre, de ne lui pas faire
 plus de mal que ses plus grands enne-
 mis. Ce Prince, qui tenoit de la na-
 ture des talens & du courage, étoit
 digne d'un meilleur sort; mais il ne
 put arrêter les destins de l'Empire ni
 le torrent qui l'entraînoit. Constantin
 sembloit n'être né sur le trône que
 pour éprouver à la fois tous les maux
 qui menacent les Souverains. Il re-
 tarda de quelques semaines le coup
 qu'il ne pouvoit éviter, en se ména-
 geant des intelligences chez l'enne-
 mi. Les trésors que ses prédécesseurs
 avoient accumulés au milieu des mi-
 sères de l'Empire, furent employés à
 corrompre les Ministres de Mahomet.
 Ali, Grand Visir de ce Prince, promit
 à prix d'argent de traverser les opé-
 rations du siège. La confiance que
 son Maître lui avoit toujours mar-
 quée, lui servit à renverser ses des-
 seins. On ne peut pas expliquer au-
 trement la longueur du siège de Con-
 stantinople, défendu contre trois cens
 mille hommes par huit mille hom-
 mes seulement, sur-tout après que
 Mahomet eut trouvé le moyen de

faire battre la place du côté de la mer, & de multiplier les attaques. Les breches étoient ouvertes de toutes parts, les assiégés qui avoient déjà perdu beaucoup de monde, ne suffisoient pas pour les réparer. Les différens ouvrages des Turcs menaçoient de plus en plus la place; les fossés étoient à demi comblés, le courage manquoit à un peuple qui ne connoissoit par la peine, qui, comme nous le dirons bientôt, étoit abusé par des superstitions, & que l'apparence d'une prochaine famine mettoit au désespoir.

J. C. 1453.
Hég. 857.

Constantin fit un dernier effort; il envoya une Ambassade au Turc pour lui offrir tel tribut qu'il voudroit exiger, & lui représenter l'injustice qu'il y auroit à envahir un pays qui consentoit à se soumettre. Mais Mahomet vouloit effacer jusqu'à la dernière trace de la domination des Grecs. Il répondit que Constantinople étoit déjà sa conquête; que, si Constantin vouloit la céder sans résistance, il épargneroit beaucoup de sang: il lui fit même offrir la jouissance pendant sa vie de ce qui restoit de la Morée à l'Empire Grec, afin que le dernier Empereur ne perdît pas tout à fait l'état de Souverain. Quoi qu'en aient

Les remises
parts sont forcés,
& l'Empereur est tué.

J. C. 1453.
Hég. 857.

dit les Historiens Turcs , dont le récit copié les uns sur les autres est hors de toute vraisemblance , Constantin résolut de défendre jusqu'au dernier moment ce reste précieux de l'Empire des Romains , & de finir avec lui. Mahomet s'y étoit attendu : il avoit tout disposé pour un assaut général ; il environna la place par tous les côtés qui étoient ouverts , & il promit le pillage à ses soldats , leur abandonnant sans réserve tous les effets & tous les hommes , & réunissant à son Empire le territoire & les maisons seulement. Mahomet distribua à chaque breche ses plus mauvaises troupes , composées de soldats ramassés en hâte , & qui ne savoient pas combattre ; ils étoient soutenus ou plutôt contraints par les Janissaires , qui , le bâton ou le cimeterre à la main , forçoient ces malheureux à planter des échelles & à monter les premiers à l'assaut. Mahomet calculoit les hommes dans les hazards de la guerre avec plus de justesse que d'humanité ; il crut que cette milice , toute nombreuse qu'elle étoit , ne pourroit lui servir qu'à combler les fossés par la multitude de cadavres , à lasser les bras , à émousser le fer de l'ennemi. En effet tous monterent à

l'assaut, & pas un ne parvint aux breches. Toutes ces opérations commencées en même temps sembloient relever le courage des assiégés, qui précipitoient du haut des échelles des milliers d'hommes pénétrés d'effroi, si-tôt qu'ils étoient montés. Mais lorsque les Janissaires, marchant sur les corps de ces malheureux, monterent à leur tour avec autant d'agilité que de courage, les Grecs éprouverent des efforts auxquels ils ne purent résister. La manœuvre de ces braves soldats étoit protégée par une grêle de traits lancés à peu de distance & qui parvenoient presque tous au but. Le Lieutenant Justiniani reçut une de ces fleches qui lui perça la main à travers le gantelet dont elle étoit couverte, une autre l'atteignit à l'épaule au défaut de sa cuirasse; forcé par la douleur, il quitta son poste pour aller chercher du soulagement. L'Empereur Grec apprit à une autre breche, où il commandoit en personne, le découragement que la retraite de Justiniani avoit jetté le long des remparts. En effet les Janissaires se portoit en plus grand nombre vers cet endroit, ils parvinrent bientôt à la crête du mur; & ayant redoublé le carnage & élargi la breche, des ba-

J. C. 1453.
Heg. 857.

1453. J. C. 1453. Hég. 857. taillons entiers monterent par cette ouverture où ils ne voyoient plus de résistance. Ils coururent sur le rempart, & se distribuerent aux différens assauts où leurs camarades n'avoient point encore vaincu. L'infortuné Constantin, se voyant entre deux feux, & sachant l'ennemi répandu dans sa ville, s'écria : *quelque Chrétien daignera-t-il, par pitié, m'arracher la vie ?* Pour ne pas tomber vif entre les main du vainqueur, il quitta ses armes dorées, & se précipita au milieu des Janissaires, qui le tuerent sans le connoître.

Tandis que les Chefs & les soldats se faisoient égorger sur les breches, le peuple imbécille couroit dans Sainte Sophie pour y attendre l'effet d'une prétendue prédiction. Quelqu'impofteur leur avoit dit depuis long-temps que les Turcs entreroient un jour dans Constantinople, & parviendroient jusqu'à la colonne de Constantin, qu'alors un Ange descendu du ciel remettrait dans la main d'un homme du commun une épée & un sceptre, en lui disant : Venge le peuple du Seigneur ; qu'aussi-tôt les Turcs prendroient la fuite, que les Grecs les poursuivroient à leur tour sous les ordres de ce Roi, choisi par Dieu même,

& qu'ils les chasseroient jusqu'à un endroit appelé Monarderé vers la frontiere de Perse. Sur la foi de cette absurde prophétie , les Grecs se réjouissoient presque de voir égorger leurs concitoyens : enfermés dans les Eglises , ils adressoient à Dieu des prieres tumultueuses , lorsque les cris de victoire , le bruit des haches qui rompoient les portes , leur annoncent la mort ou la captivité. Les Janissaires environnoient cette multitude désarmée ; l'avidité les rendit moins barbares , ils les lierent tous deux à deux , aimant mieux les vendre ou les employer à leur service , que les massacrer. Presque tous les soldats avoient péri sous le fer du vainqueur.

Le Grand-Duc ou Amiral fut plus malheureux que tous les autres. La magnificence de ses armes le décela ; il fut conduit vivant à Mahomet , qui le traita d'abord avec quelque humanité. Le Conquérant lui demanda pourquoi les Grecs s'étoient obstinés à défendre Constantinople : vous avez , dit-il , perdu vos biens & votre liberté que je vous aurois conservés. Le prisonnier , qui n'avoit plus rien à dissimuler , répondit à Mahomet : vos premiers Officiers nous exhortoient

J. C. 1453.
Hég. 857.

Constanti-
nople est pil-
lée. Mahomet
fait étrangler
son Visir ,
pour avoir sa-
vorisé les
Grecs.

J. C. 1453.
Hég. 857.

à tenir ferme, assurant que vous ne pourriez jamais nous réduire. Cette réponse rappella dans l'instant à Mahomet quelques conseils que son Visir Ali avoit osé lui donner contre son intérêt & contre sa gloire. Le Grand-Duc, qui ne nommoit personne, confirma par ce seul mot tous les soupçons de l'Empereur, & le Visir fut étranglé dans l'instant même. L'assaut avoit été donné à l'entrée de la nuit; la ville fut pillée au milieu des ténèbres; les flambeaux & les armes portèrent par-tout la terreur. Malgré les malheurs de Constantinople, on y voyoit encore cette magnificence que l'ancienne splendeur de l'Empire y avoit introduite. Les riches habits, les ameublemens magnifiques, l'or & les pierreries s'offroient de toutes parts à l'avidité du soldat. Au bout de quelques heures, tous plioient sous le faix du butin. Le sac de Constantinople fut peut-être le moins sanglant de tous ceux que l'histoire rapporte. Les soldats ne tuèrent que quelques jeunes personnes des deux sexes sur le partage desquels ils n'avoient pu s'accorder, que la débauche & la rage firent massacrer par ceux qui ne vouloient pas les céder au plus fort. Les

églises, plus riches que dans aucun pays de la chrétienté, furent exposées au pillage plus encore que les palais des Grands. Les Turcs commirent toutes les profanations que l'ivresse de la victoire pouvoit inspirer à des hommes féroces, qui pensoient honorer leur religion en insultant à celle des vaincus. Ils traînoient dans les rues les images de J. C., de la Vierge & des Saints, quoique le Koran reconnoisse le Fils de Dieu pour un Prophète, & sa mere pour vierge après l'accouchement : ils buvoient dans les vases sacrés, ils en employoient quelques-uns à des usages infames ; ils couvroient leurs chevaux des ornemens des Prêtres & des Prélats, qu'ils se plaisoient à charger, tout enchaînés qu'ils étoient, de l'or & de l'argent ravis à leurs églises. Le Cardinal Isidore, Légat du Pape, fut fait prisonnier & vendu comme les autres, mais il eut le bonheur de cacher son nom & sa dignité. Les Turcs qui détestoient les Chrétiens Latins, plus encore que les Grecs, savoient qu'un Cardinal résidoit alors à Constantinople ; ils employerent vainement bien des soins pour le découvrir. Le Cardinal Légat trompa leur avidité, en déposant les marques de

J. C. 1453.
Hég. 857.

J. C. 1453.
Hég. 857.

sa dignité sur un cadavre dont il prit les habits au moment où il vit que la ville alloit être prise. Personne ne le trahit, sans doute parce que personne ne le reconnut. Sous ce déguisement il fut vendu à bas prix à un Marchand qui en faisoit peu de cas à cause de sa foiblesse & de son âge. Il trouva dans la fuite le secret de s'échapper de sa captivité, & il retourna à Rome où il finit ses jours. Constantinople fut prise par les Turcs le vingtième du mois qu'ils appellent Gimaafel-Euvel, l'an de l'Egire 857, le vingt-huitième jour de notre mois de Mai, l'an de J. C. 1453, deux mille deux cens cinq ans après la fondation de Rome, onze cens vingt-trois ans après que Constantin eut transporté le Siege de l'Empire dans Bizance, & qu'il eut donné son nom à cette ville célèbre, destinée à devenir la Capitale d'un autre grand Empire. Ainsi passa la dernière ombre de la puissance des Romains, qui s'étoit étendue sur la moitié du monde, & qu'on vit décroître à peu près dans le même espace de temps qu'elle avoit employé à s'élever.

Entrée de Mahomet dans Constantinople. Mahomet fit son entrée dans Constantinople vers la huitième heure, c'est-à-dire, à deux heures après mi-

di. Les rues retentissoient des cris des soldats, il n'y restoit plus un seul Grec. Le cortège de l'Empereur étaloit une magnificence guerrière; il alla descendre à Sainte Sophie. Cette Métropole avoit été pillée comme tous les autres temples. Mahomet arrêta quelques soldats, qui, sous prétexte de religion, se mettoient en devoir d'arracher jusqu'au marbre dont l'intérieur étoit revêtu. » Contentez-vous du butin » que je vous ai abandonné, leur dit-il, la ville & tous les édifices m'appartiennent ». Il fit monter un Iman dans la chaire patriarchale, & lui ordonna d'entonner l'Aïzan, qui est un cantique d'actions de grâces, contenant la foi musulmane: puis il alla prendre possession du palais impérial. On dit qu'en y entrant il fit un distique impromptu qui célébroit sa victoire.

J. C. 1453.
Hég. 857.

Après avoir mangé dans le palais orné, malgré le pillage, des ameublemens rachetés aux Janissaires, il alla contempler la magnificence du port & quelques édifices qu'il changea presque tous en mosquées. Puis il visita la femme du Grand-Duc, qui étoit malade; il la consola, lui promit sa liberté, celle de son époux & de ses enfans. Ce jour-là même

J. C. 1453.
Hég. 857.

Mahomet racheta plusieurs familles grecques des mains de leurs ravisseurs; il les destinoit à repeupler Constantinople. La politique lui persuada de leur laisser le libre exercice de leur religion, ainsi que le Koran l'autorisoit. Quelques églises furent abandonnées au culte des Chrétiens. Le sort du dernier Empereur de Constantinople n'étoit pas encore connu; le vainqueur le faisoit chercher avec un soin extrême. Deux soldats lui apportèrent une tête qu'ils lui assurèrent être celle de Constantin. Mahomet envoya chercher le Grand-Duc qui la reconnut aussi-tôt. Phranzès, auteur contemporain témoin du siège, rapporte que Mahomet, après l'avoir montrée aux Grands, la fit ensevelir avec honneur. Les autres Auteurs Grecs disent qu'on l'exposa, par ordre de l'Empereur, au haut d'une colonne, qu'on prit ensuite des précautions pour l'empêcher de se corrompre, & qu'elle fut envoyée en Asie pour intimider les Princes tributaires.

Il fait mourir le Grand-Duc & ses enfans.

Quoi qu'il en soit, Mahomet donna bientôt des marques plus odieuses de sa cruauté. Il étoit très-adonné au vin; ce vice avoit introduit tous les autres dans son cœur. Le lendemain de son entrée dans Constantinople, après

avoit bu outre mesure, il fit ordonner
 à Notaras, Grand-Duc, de lui en-
 voyer son second fils, jeune homme
 dont la beauté avoit frappé l'Empe-
 reur. Notaras, qui jusqu'alors n'avoit
 reçu de Mahomet que des témoignages
 de clémence & même des bienfaits,
 car le Prince avoit fait donner mille
 aspres à lui, à son épouse, & à cha-
 cun de ses enfans, Notaras fut pénétré
 d'étonnement, de douleur & de honte;
 après s'être fait répéter plusieurs fois
 cet ordre odieux, il déclara qu'il per-
 drait plutôt la vie que de livrer son
 fils, & il se mit en devoir de résister
 à la violence. A cette nouvelle, Ma-
 homet ordonna que Notaras fût mis
 à mort, ainsi que ses deux fils. Le
 malheureux pere bénit Dieu de ce
 que la colere du tyran avoit étouffé sa
 passion abominable. Quand il eut ob-
 tenu que ses deux enfans mourroient
 avant lui, il souscrivit à cet arrêt
 avec une sorte de joie; il les baigna
 tous deux de ses larmes, les exhor-
 tant à préférer une mort prompte à
 l'infamie dont ils seroient couverts
 tout le reste d'une longue vie. Il vit
 couper la tête à ces deux innocentes
 victimes, & présenta la sienne aux
 bourreaux. Son épouse déjà malade,
 expira de douleur peu de jours après.

J. C. 1453.
 Hég. 857.

J. C. 1453. Tous les peres ne furent pas aussi cou-
 Hég. 857. rageux que le Grand-Duc ; Mahomet
 remplit son ferrail d'enfans des deux
 sexes , destinés à ses plaisirs , qu'il fit
 élever & instruire à son gré , après les
 avoir arrachés à des parens demeurés
 libres dans Constantinople.

Mahomet
 veut passer
 pour envoyé
 de Dieu.

Au milieu de toutes ces horreurs ,
 Mahomet II prétendit au titre d'en-
 voyé de Dieu , & voulut mêler à ses
 succès du merveilleux & du surnaturel.
 Il avoit près de lui un Dervis nommé
 Chéik , Prophète à gages , homme
 à révélations & à extases , qui faisoit
 profession de prier Dieu & Mahomet
 pour la prospérité de l'Empire , & qui
 s'efforçoit de faire adorer aux Musul-
 mans les vices de l'Empereur , ainsi
 qu'on redoutoit sa puissance. Le troi-
 sième jour de la prise de Constanti-
 nople , cet homme publia dans la nou-
 velle mosquée de Sainte Sophie , que
 le triomphe du très-puissant Empe-
 reur avoit été prédit à Constantin ,
 dernier Souverain des Grecs , par Ioub ,
 ami de Dieu & du Prophète ; que , sur
 le point de mourir dans les supplices ,
 (sans doute pour quelque crime) ce
 serviteur de Dieu s'étoit écrié que dans
 l'année il auroit un vengeur , instru-
 ment de la Divinité , nommé Maho-
 met comme le grand Prophète , qui

effaceroit pour jamais de l'univers l'Empire Grec & ses Princes, qui étoit la vraie foi dans Constantinople, & qui honorerait le tombeau de lui Ioub, à qui Dieu avoit révélé toutes ces choses. Chéik ajouta que bien que les infidèles eussent fait leurs efforts pour cacher le tombeau d'Ioub, & même pour disperser ses os, Dieu le lui avoit montré, & qu'il alloit le découvrir. Il mene aussitôt l'Empereur, accompagné d'un grand peuple, dans le fauxbourg qui de là prit le nom d'Ioub; il fait fouiller dans un lieu qui paroissoit vague; à une certaine profondeur on trouve une grande tombe, sur laquelle il étoit écrit en lettres arabes assez récentes: » Ici est » le sépulchre d'Ioub, l'ami constant, » le conseiller, l'apôtre de Dieu, » dont l'aide soit de plus en plus précieuse. » Sous cette tombe étoit un corps, ou très-bien conservé, ou qui n'avoit jamais eu le temps de se corrompre. On célébra ce miracle avec de grands cris de joie. Mahomet donna le nom du prétendu Prophète au fauxbourg dans lequel il avoit été trouvé. Il fit bâtir sur le lieu de la tombe un tubé ou mausolée très-orné, avec une mosquée & une école publique.

J. C. 1453.
Hég. 857.

J. C. 1453.
Hég. 857. L'Empereur entra dans Galata le cinquième jour, & commanda de faire le dénombrement des habitans. On trouva très-peu de monde dans cette ville que les Génois avoient abandonnée presque tous pour éviter la colere du Prince dont ils avoient trahi l'alliance. Mahomet ne fit d'autre mal que de réunir la ville, ou plutôt de la soumettre à celle de Constantinople, dont elle ne fut plus qu'un fauxbourg. Il fit inventorier avec beaucoup d'exactitude les biens de tous les fugitifs, ordonnant qu'ils leur seroient rendus, s'ils revenoient dans trois mois à leur domicile, sinon qu'ils demeureroient confisqués. Il résolut aussi de raser les murs de Galata, & de réparer les breches de Constantinople. Outre les Grecs qui devoient la repeupler, & auxquels, comme nous l'avons dit, il laissoit des églises, dix milles familles, prises de différentes provinces, eurent ordre, sous peine de la vie, de venir s'établir dans Constantinople avant la fin du mois de Septembre. On leur donnoit des maisons & des terrains considérables. La position de cette célèbre ville, le commerce, & le séjour des Monarques devoient la rendre toujours une des habitations des plus avantageuses de

Mahomet
travaille à re-
peupler Con-
stantinople.

l'univers. Mais la contrainte étoit nécessaire pour déterminer les hommes à s'expatrier. Ce moyen ne répugna jamais à Mahomet. Des familles entières furent traînées des extrémités de l'Europe, & reçurent, malgré elles, des établissemens durables en échange des mafures qu'on leur faisoit abandonner.

J. C. 1453.
Hég. 857.

Sélivée députa vers Mahomet pour lui demander un Gouverneur & une garnison : enfin il partit le 18 de Juin pour Andrinople. Sa marche n'étoit qu'un triomphe ; les peuples accouroient en foule pour admirer quelle multitude d'esclaves ce conquérant traînoit à sa suite, & tout le riche butin sous lequel on voyoit plier ses soldats. Mahomet, tout occupé qu'il étoit du soin de repeupler sa nouvelle conquête, ne perdoit pas de vue le dessein d'en faire de nouvelles. Il soumit en peu de temps le reste de la Morée par lui-même ou par ses Lieutenans. Les Grecs n'étoient plus assez formidables pour lui opposer des forces qu'il pût craindre. Mais quoiqu'il soumit plusieurs contrées presque sans coup férir, tous les ennemis de Mahomet n'étoient pas indignes de son courage.

J. C. 1456.
Hég. 861.

Scanderbeg, dont les talens & la

Exploits de

Scanderbeg,

valeur avoient été si funestes à Amu-
 rat II, ne pouvoit demeurer long-
 temps sans attaquer les Turcs qu'il
 haïssoit mortellement. Ce Prince, le
 meilleur Général de son temps, étoit,
 comme on l'a vu, Souverain d'un pe-
 tit Etat, autrefois ravi à ses peres,
 qui ne lui fournissoit pas assez de sol-
 dats pour faire des conquêtes par lui-
 même. Las de se tenir sur la défensive,
 il sollicitoit les Princes Chrétiens pour
 qu'ils unissent des forces sous sa con-
 duite ; mais il n'y avoit ni assez de
 concert entre les différentes Puissan-
 ces, ni un intérêt égal de s'opposer
 aux Turcs. Scanderbeg prit le parti de
 déclarer tout seul la guerre au fils de
 son ennemi : il se jeta dans la Macé-
 doine à la tête de huit mille hommes,
 y prit quelques châteaux, & ravagea
 la campagne. Mahomet ne daigna pas
 marcher contre un si petit Prince, ou
 plutôt il craignit de se commettre
 contre un si grand Capitaine. Trois
 ans de suite Mahomet envoya ses
 meilleurs Lieutenans à la tête de trou-
 pes plus fraîches & plus nombreuses
 que celles du Prince d'Albanie, &
 trois ans de suite ils furent battus.
 Scanderbeg savoit tirer un si grand
 parti des inégalités du terrain & des
 circonstances que le hazard faisoit

J. C. 1456,
 Hég. 861,

naître , qu'il tailloit en pieces , & finissoit par dissiper toutes les troupes qu'on lui opposoit. Mahomet indigné marche enfin à la tête de cent cinquante mille hommes pour former le siege de Croïa : mais il changea d'avis en chemin , & il laissa Libanus , déjà vaincu plusieurs fois par Scanderbeg , tenter ce siege à la tête de cinquante mille hommes seulement. Cette expédition ne fut pas plus heureuse que l'avoient été les précédentes. Après deux mois de pertes presque continues , Libanus se retira.

Ce guerrier ne fut pas le seul obstacle que rencontra Mahomet. Les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem , appelés Chevaliers de Malthe depuis qu'ils sont Souverains de cette isle , occupoient pour lors l'isle de Rhodes. Ils étoient pour les Chrétiens un rempart que le Monarque Musulman brûloit de renverser. Cet Ordre avoit pris naissance à Jérusalem dans le milieu du onzieme siecle. Quelques hommes charitables , touchés des maux qu'éprouvoient ceux qui alloient visiter les saints lieux , imaginerent d'y établir un hôpital , dans lequel tous les Pélerins seroient reçus. Plusieurs Gentilshommes s'associerent à cette bonne œuvre. Comme

Origine de
l'Ordre de
Malthe.

J. C. 1456.
Hég. 861.

les malheureux Pèlerins étoient très-souvent dépouillés ou assassinés en traversant la Palestine, les Administrateurs de l'hôpital de Jérusalem, devenus nombreux, s'armèrent pour les escorter. Ils soumièrent leur institut au Pape Paschal II, lui demandèrent une règle, & voulurent prononcer des vœux de religion. Quand Jérusalem eut été prise par Godefroi de Bouillon, les Chevaliers de Saint Jean formerent une milice sous les ordres du nouveau Roi, dont le premier objet fut toujours de protéger les pèlerinages des saints lieux, & le second, de faire des conquêtes sur les infideles. Tous les Princes Chrétiens, même des Seigneurs particuliers, s'empressèrent de donner des terres dans leur pays à ces Chevaliers choisis dans toutes les nations, en reconnoissance de l'hospitalité qu'ils exerçoient, & des services importans qu'ils rendoient dans la Palestine. Le produit de ces terres servoit à nourrir un plus grand nombre de pauvres, & à entretenir des troupes qui furent d'un grand secours dans toutes les croisades. Les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, & les Chevaliers du Temple, qui s'étoient formés à l'exemple de ceux-ci, se trouvoient à la tête de toutes les

J. C. 1456.

Hég. 861.

expéditions militaires. Ces Religieux soldats donnoient à tous les Croisés l'exemple peu suivi d'une vie austere & laborieuse ; ils s'exposoit aux plus grands dangers , tandis que les autres Croisés , victimes de la débauche & du changement de climat , accablés de maladies contagieuses , sembloient n'avoir passé les mers que pour venir tomber sous l'effort du mal ou sous le fer des Sarazins. Enfin lorsque ce qui restoit de ces émigrations si nombreuses , eut été chassé de la Palestine , les Chevaliers en sortirent les derniers. Ils se retirèrent dans l'isle de Chypre , où régnoit la maison de Lusignan qui avoit perdu le trône de Jérusalem. Le mécontentement que les Chevaliers éprouverent dans ce séjour précaire , l'esprit de leur institution qui les obligeoit de porter toujours les armes contre les Musulmans , & plus que tout cela , l'amour de la gloire si naturelle à des guerriers , leur firent naître le desir de s'emparer de l'isle de Rhodes , si célèbre dans l'antiquité par la fertilité de son terroir & par la politesse de ses habitans. Ils espéroient pouvoir de là se répandre dans l'Asie , inquiéter les Musulmans , & peut-être rentrer un jour dans la Palestine. L'isle de Rhodes

J. C. 1456.
Hég. 861.

étoit pour lors habitée par des Grecs ,
 J. C. 1456. à qui quelques Sarazins avoient per-
 Hég. 861. suadé de secouer le joug de leur Em-
 pereur. Foulques de Villaret , alors
 Grand-Maître de Saint Jean de Jérusalem , intéressa le Pape & presque
 tous les Princes Chrétiens dans cette
 grande entreprise. Au quatorzieme
 siecle , Clément V publia une croisade
 à laquelle une multitude de Chrétiens
 Latins se pressa de contribuer. On re-
 çut tout l'argent que les fideles appor-
 terent en abondance , & l'on n'admit
 sur les vaisseaux de la religion que les
 meilleurs soldats , le Grand-Maître
 aimant mieux une armée moins nom-
 breuse , mais sur laquelle il pût comp-
 ter , que cette foule d'hommes sans
 choix , sans force & sans discipline ,
 qui , dans les dernieres croisades ,
 n'avoient servi qu'à donner du scan-
 dale , à mettre de la confusion & à
 causer des maladies contagieuses. Vil-
 laret voulut obtenir l'investiture de
 l'isle de Rhodes de l'Empereur des
 Grecs , à qui elle avoit appartenu. Il
 offrit un tribut & le service annuel de
 trois cens Chevaliers : mais Andro-
 nic , pour lors sur le trône de Con-
 stantinople , haïssoit trop les Latins
 pour leur accorder rien qui pût ame-
 ner à l'union des deux églises. Après

un refus formel, le Grand-Maître entreprit la conquête qu'il avoit méditée. Le suffrage de l'Empereur Grec n'auroit pas diminué les travaux de cette guerre, qui fut très-meurtrière & qui dura quatre ans. Enfin l'Ordre de Saint-Jean se vit en possession d'une belle souveraineté qu'il devoit à la valeur de ses enfans & au secours d'argent de tous les Princes de l'Europe. Peu de temps après, les Chevaliers de Rhodes, car c'est ainsi qu'ils furent nommés depuis leur conquête, s'enrichirent des dépouilles de ces malheureux Templiers, dont les crimes sont un problème dans l'histoire, & dont le supplice fut un scandale dans toute la chrétienté.

J. C. 1455.
Hég. 859.

La possession de l'isle de Rhodes changea l'espece de guerre que les Chevaliers de Saint-Jean devoient faire sans relâche aux Infideles : au lieu de former des escadrons, ils armerent des vaisseaux ; & , comme la Palestine étoit toujours leur premier objet, ils firent des courses sur le Soudan d'Egypte, qui devint leur principal ennemi. Les succès, les richesses ayant augmenté leur gloire, Mahomet II, nouvel Empereur de Constantinople, les regarda comme très-dangereux. Il leur envoya un Chiaoux

L'Ordre de Saint - Jean fait ombrage à Mahomet.

J. C. 1455. & de soumettre leur isle à la ville de
Hég. 859. Constantinople qui en avoit toujours
 été suzeraine. Jean de Lastic, pour
 lors Grand-Maître, répondit que les
 Chevaliers ne devoient qu'à Dieu &
 à leurs épées la propriété de l'isle de
 Rhodes; qu'ils sauroient s'y mainte-
 nir comme ils avoient su s'en empa-
 rer; que leur devoir & leur foi les
 avoient fait ennemis des Musulmans
 & non leurs tributaires. Après cette
 fiere réponse, les Chevaliers firent
 tous leurs efforts pour repousser le
 choc auquel ils devoient s'attendre.
 On cita tous les sujets de l'Ordre ré-
 pandus dans la chrétienté, pour qu'ils
 vinssent défendre leur chef-lieu. Dans
 ces occasions une nombreuse noblesse,
 qui n'étoit pas engagée ni même ad-
 mise dans l'Ordre, s'empressoit pour
 venir le défendre. L'esprit des croi-
 sades subsistoit encore, & l'on croyoit
 plus méritoire de défendre la reli-
 gion, les armes à la main, que de la
 publier & de l'étendre par la voie de
 la persuasion ou du bon exemple. En
 effet Mahomet envoya bientôt trente
 galeres, tandis qu'il se préparoit à
 venir lui-même assiéger Rhodes avec
 des forces plus considérables. Les pre-
 mieres tentatives de sa flotte ne fu-

rent pas heureuses. Les Chevaliers ras-
semblés voguerent au-devant des Turcs
& les forcerent de rétrograder.

J. C. 1456.
Hég. 860.

D'autres affaires plus importantes
contraignirent Mahomet de différer

Siege de Belgrade.

la vengeance de cette premiere per-
te. Il apprit que le Pape Calixte III
formoit une ligue contre lui, dans la-
quelle il avoit fait entrer le Roi de
Hongrie, le Roi d'Arragon, le Duc
de Bourgogne, les Républiques de
Venise & de Genes, les Chevaliers
de Rhodes & plusieurs autres Puif-
sances d'Italie. Le Pape avoit aussi
envoyé un Légat au Roi de France,
Charles VII; mais l'expérience & la
raison avoient déjà guéri les François
de la fureur des croisades. Nos Rois
commençoient à sentir combien il
étoit malheureux pour leurs peuples
de sacrifier tant d'hommes & tant d'ar-
gent à des guerres étrangères, & d'ou-
blier les intérêts d'une nation pour ne
s'occuper que de ceux des Papes. Char-
les VII résista aux instances réitérées
du Pontife, qui voyoit avec douleur
déchoir l'autorité que ses prédéces-
seurs avoient usurpée dans tout le
monde chrétien.

Tandis que les préparatifs de cette
croisade se faisoient assez lentement,

J. C. 1456. Mahomet résolut d'attaquer le premier ceux qui ne faisoient encore que le menacer. Il marcha vers Belgrade à la tête de cent cinquante mille hommes : deux cens cayques ou brigantins furent destinés à bloquer la ville du côté du Danube. Cette forte place est située dans une presqu'isle formée par le Danube au septentrion, & par la riviere de la Save à l'occident. Sur ce grand espace d'eau il forma une chaîne de tous ces brigantins, qui enfermerent la ville. Il espéroit interdire de ce côté tout passage à aucun secours ; mais Hunniade, qui avoit appris à Bude l'expédition de Mahomet, & les moyens qu'il employoit pour la faire réussir, descendit le long du Danube avec cent soixante brigantins mieux faits, mieux montés, meilleurs voiliers que ceux des Turcs. Les bâtimens hongrois étoient chargés du munitions & de soldats. Hunniade attaqua vivement cette chaîne ; le combat ne fut presque qu'un abordage. Le Général Hongrois tua de sa main l'Amiral Turc ; enfin les Hongrois étant venus à bout de couler à fond deux brigantins, l'effort fut porté tout entier de ce côté. Les vaisseaux turcs, dont la manœuvre n'é-

toit ni si prompt ni si sûr que celle des vaisseaux hongrois, furent bientôt dispersés. Hunniade en prit seize, & parvint dans le fort de Belgrade, les traînant à sa suite; il ne perdit pas un seul bâtiment. Son arrivée communiqua un courage inexprimable à la garnison, aux bourgeois, aux prêtres, même aux femmes; Hunniade les assuroit que Mahomet leveroit le siège comme son père avoit fait; tous contribuerent à la défense de la place. Tandis que les combattans sortoient pour repousser les travailleurs & pour combler les tranchées, les bourgeois s'empressoient à réparer les breches & à relever les bastions.

J. C. 1456
Hég. 866

Mahomet, qui voyoit les ouvrages réparés aussi-tôt qu'abattus, pensa que les hommes vaincroient plus sûrement que le canon. Il multiplia les assauts, & par conséquent augmenta le carnage. Tous les fossés se combloient de cadavres; les Janissaires marchaient à la mort sur les corps de leurs compagnons expirans. Le Grand Visir, les Beglierbegs, les Pachas, l'Agas des Janissaires, tous les Chefs enfin donnerent l'exemple à ces assauts, & tous y périrent. Mahomet n'étoit plus environné que de subalternes,

Mahomet blessé est obligé de lever. Hunniade, qui défend Belgrade, meurt de ses blessures.

J. C. 1456.
Hég. 860.

que leur courage avoit approchés de sa personne ; lui-même fut blessé à la cuisse dans une sortie , & il perdit connoissance. Les Janissaires de sa garde eurent peine à l'arracher à des Hongrois qui se firent mettre en pieces en défendant leur proie. Hunniade , qui s'étoit exposé autant que Mahomet , fut blessé dans le même combat. La blessure de Mahomet ne lui permettoit plus de veiller lui-même aux opérations du siege. La perte de tous les Généraux en qui il avoit confiance , la multitude de morts & de blessés l'engagerent à le lever. Il vit, dit-on , défilér ses troupes en versant des pleurs de rage , sur-tout lorsqu'il jettoit les yeux sur les monceaux de cadavres qu'il laissoit autour des remparts. Hunniade mourut de ses blessures le jour même de la levée du siege. La mort de ce grand homme fut un triomphe ; il vit, en expirant , ses ennemis fuir devant lui.

J. C. 1458.
Hég. 862.

Mahomet
élève l'édifice
appelé depuis
le vieux Serrail.
Ses Généraux
achevent de
soumettre la
Morée.

Cependant Mahomet, retiré à Constantinople, songeoit à y établir le siege de son Empire. Cette grande ville , par l'avantage de sa situation , ne pouvoit manquer d'être bientôt repeuplée. On n'employa pas long-temps la contrainte : les sujets de Mahomet y accoururent en foule , sur-tout de

puis qu'il eut entrepris un superbe édifice, qu'il destinoit à être la demeure des Empereurs. Aujourd'hui ce palais, appelé vieux Serrail, est le séjour des femmes qui ont appartenu aux Sultans morts ou détrônés, & en général de toutes celles que le Monarque ne veut plus garder dans le palais qu'il habite. Tandis que les Généraux de Mahomet achevoient de lui soumettre la Morée, ou plutôt qu'ils recueilloient les tributs des différentes villes qui avoient attendu que les troupes vinssent les leur demander, Mahomet, que cette guerre trop facile ne pouvoit pas occuper, alla voir une nouvelle conquête que son Visir Omar lui avoit faite à moins de frais encore que la Morée.

J. C. 1458.
Hég. 862.

C'étoit la principauté d'Athènes. Cette célèbre ville, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, étoit toujours considérable par son port & par son commerce. Dans le treizieme siècle, lorsque les Latins s'étoient emparés du trône de Constantinople, Athènes, Megare, Stive, Delphes, avoient formé une petite Souveraineté, qui par succession de temps & par différentes révolutions, étoit tombée de la maison de Villehardouin dans la maison d'Acciaïoli Florentine. Mau-

J. C. 1459.
Hég. 864.

L'union de la province d'Athènes à l'Empire ottoman.

rice Acciaïoli , dernier Prince d'Athenes , avoit laissé en mourant un fils unique en bas-âge sous l'autorité de sa femme , & un fils de son frere , nommé Franco. Ce dernier Prince , qui n'avoit rien à prétendre ni au sceptre d'Athenes , ni à la tutele de son cousin , voyoit avec jalousie toute l'autorité dans les mains d'une femme. La Princesse Régente gouvernoit avec une sagesse apparente ; elle avoit su se faire respecter de ses sujets , jusqu'à ce qu'un noble Vénitien , nommé Palmerio , fils du Podestat de Nauplie , fut envoyé par son pere à Athenes , pour y traiter quelqu'objet de commerce. Il vit la Régente , l'aima & fut s'en faire aimer. Un obstacle qui paroissoit insurmontable s'opposoit à leur union. Palmerio étoit marié à Venise , la passion l'aveugla au point qu'il alla dans sa patrie pour se défaire de sa femme par le poison. Il revint précipitamment à Athenes , souillé d'un forfait dont il reçut la récompense aussi-tôt. La Princesse Régente se fit sa complice , en lui donnant sa main & toute l'autorité dont elle étoit dépositaire. Ce double crime , qui avoit indigné les Athéniens , fournit à l'ambitieux Franco un prétexte bien favorable pour s'emparer

de l'héritage de l'orphelin. Il se fit aisément un parti dans le peuple ; il obtint plus aisément encore l'investiture de Mahomet, qui voyoit avec plaisir la discorde troubler cette province. La coupable Régente fut arrêtée avec son fils ; on les conduisit tous deux à Mégare, où peu de mois après l'usurpateur les fit périr tous deux. Palmerio, mari de la Princesse, qui s'étoit réfugié à Constantinople, se plaignit amèrement de cet attentat. La politique de Mahomet II écouta ses plaintes ; son Visir marcha contre le meurtrier du Prince & de la Régente d'Athenes. Franco périt en défendant son Etat qui fut uni sans beaucoup de résistance à la Couronne des Ottomans.

Lorsque l'Empereur eut passé quelque temps dans Athenes, il retourna dans sa capitale, où des affaires importantes l'appelloient. Les Chrétiens Grecs, qui déjà étoient revenus en grand nombre, lui demanderent un Patriarche, aimant mieux recevoir un Chef de leur église, de la main de l'ennemi du christianisme, que de la main de son pasteur légitime. L'Empereur Musulman donna l'investiture au Patriarche, avec la cérémonie du bâton pastoral & de l'anneau. Cet

usage s'est conservé jusqu'à nos jours
 J. C. 1459. parmi les Grecs.
 Hég. 864.

Le Sultan prépara pendant tout l'hiver un armement considérable, qu'il destinoit à de nouvelles conquêtes en Asie, comme il en avoit fait en Europe. Ces apprêts menaçoient encore un usurpateur. David Comnene étoit devenu Empereur de Trébisonde, pour avoir arraché la couronne & la vie au maître légitime dont il étoit l'oncle, le tuteur & le sujet. La ville de Trébisonde, située à l'extrémité orientale de la mer noire, est considérable par un beau port & par son commerce; elle avoit servi de retraite aux Comnènes en 1204, lorsque ces Princes furent chassés de Constantinople. Des débris de leur Empire ils recueillirent la Cappadoce, la Paphlagonie, & quelques terres voisines, & ils donnerent à ce petit Etat le titre fastueux d'Empire de Trébisonde, que leur maison conserva pendant plus de deux cens cinquante ans, quoique diminué par les conquêtes des Princes Persans. Enfin les armes de Mahomet détruisirent encore ce reste de la grandeur des Grecs.

J. C. 1461. Les apprêts qu'il avoit faits pour
 Hég. 865. fondre dans l'Asie, sembloient menacer Uszum Assan, Roi de Perse, celui

dont les ancêtres avoient déjà déchiré
l'Empire de Trébisonde. Ce Prince
ayant fait dire à Mahomet qu'il ne
devoit pas tourner ses armes contre
des Musulmans, tandis qu'il lui res-
toit encore des Chrétiens à combat-
tre, l'Empereur Turc, touché de ce
reproche, fit la paix avec Ulzum Af-
fan, après la promesse solennelle qu'il
ne secourroit pas l'Empereur de Tré-
bisonde. Tout aussi-tôt les troupes mar-
cherent à grandes journées vers cette
capitale ; & une flotte, qui depuis
long-temps attendoit en mer qu'on
lui marquât sa destination, fonda
dans le port de Trébisonde. David
Comnene, qui avoit ravi à un enfant
le trône qu'il occupoit, ne fut pas
défendre ce trône contre un conqué-
rant. Après trente jours de siege, crai-
gnant d'être pris d'assaut, il rendit sa
place & tout son Empire, sur la pro-
messe vague d'une province en dé-
dommagement, & que sa fille épouse-
roit celui qui lui avoit arraché son
sceptre. L'Empereur mit des garnisons
dans toutes les places, fit une entrée
solennelle dans la capitale, destina
des familles à aller repeupler Con-
stantinople ; puis il traîna Comnene
& ses fils à sa suite dans son nouveau
palais de Constantinople, où ils trou-

C. 1461.
Hég. 865.

Mahomet
s'empare de
l'Empire de
Trébisonde,
& fait mourir
l'usurpateur.

verent des fers au lieu de la souve-
 J. C. 1461. rainereté qu'ils avoient espérée. Peu de
 Hég. 865. temps après, Mahomet prétendit avoir
 découvert une secrète intelligence
 entre le malheureux Empereur dé-
 trôné & les Ministres d'Uszum Affan.
 Sous ce faux prétexte il lui fit subir
 une mort ignominieuse que ses in-
 justices avoient méritées : ses enfans,
 au nombre de huit, furent exécutés
 après lui ; & la Princesse, destinée à
 recevoir la main de Mahomet, fut
 confondue dans le nombre de ses
 concubines.

Conquête de Lesbos.
 Cruautés de Mahomet.
 Mahomet, que nous venons de voir
 châtier deux perfides, n'en étoit pas
 moins le plus perfide de tous les hom-
 mes. La mauvaise foi de ce Prince
 étendit son empire au moins autant
 que son courage avoit pu faire. De-
 puis que les Chevaliers de Rhodes
 s'étoient répandus sur les côtes de
 l'Empire Ottoman, cette poignée de
 soldats étoit plus redoutable pour lui,
 que ne l'avoient été tous les Grecs. Il
 songeoit sérieusement à envahir leur
 île : mais pour porter des coups plus
 sûrs, il voulut commencer par les au-
 tres îles de l'Archipel dont les Che-
 valiers pouvoient tirer du secours. Le
 Souverain de Lesbos, nommé Gatti-
 lusio, quoique Grec schismatique,

J. C. 1463.
 Hég. 868.

étoit l'allié de l'Ordre : sous prétexte J. C. 1463.
Hég. 868.
 que ce Prince avoit donné retraite
 aux vaisseaux de la religion, qui dé-
 foloient la côte, Mahomet aborda lui-
 même dans cette isle. Le Grand-Maî-
 tre eut le temps de jeter un corps
 considérable de Chevaliers dans Mi-
 tilene, capitale de l'isle de Lesbos,
 avant que Mahomet pût en former
 le siege. Cette place fut défendue par
 l'Archevêque, Prélat guerrier, & par
 un Prince, cousin du Souverain, qui
 faisoit les fonctions de Gouverneur.
 Le Prince de Lesbos, pénétré d'une
 terreur qu'il ne prit pas le soin de
 dissimuler, se retira dans un château,
 lieu le plus éloigné de l'attaque, s'en
 rapportant de la défense de son Etat
 à ceux qui seroient plus valeureux que
 lui. Mitilene bien fortifiée fit une
 longue résistance. L'Archevêque & les
 Chevaliers étoient toujours à la tête
 des sorties. Enfin Mahomet, presque
 rebuté, tenta la fidélité de Lucio Gat-
 tilusio, ce Gouverneur cousin du Sou-
 verain. Le Visir Machmout lui promit
 pour lui-même, de la part de l'Em-
 pereur, la souveraineté de l'isle, à
 condition qu'il ne souffriroit jamais
 ni aucun Chevalier de Rhodes, ni
 aucun Chrétien Latin dans ses ports.

J. C. 1463.
Hég. 868.

Ce perfide Grec fut ébloui de l'éclat d'une couronne ; la promesse de l'Empereur , qu'il vit écrite & signée de sa main , ne lui laissa que le desir de livrer la ville & l'embarras d'y réussir. L'Archevêque ni les Chevaliers ne se feroient pas laissés séduire , il falloit nécessairement les tromper : car l'autorité du Gouverneur n'étoit pas telle qu'ils n'eussent pu empêcher la trahison , s'ils l'avoient découverte. Enfin Gattilusio saisit l'occasion favorable d'ouvrir une porte par laquelle les Janissaires se presserent d'entrer. Tous les Chevaliers voulurent se faire jour sur le rempart plutôt que de se rendre , & tous y perdirent la vie. Pendant le tumulte , Gattilusio alla trouver le Souverain , qu'il n'étoit que trop aisé d'intimider ; il l'assura que tout étoit perdu , & qu'il restoit à peine le temps de faire un accord. Le lâche Prince laissa son perfide cousin maître de tout. Lucio livra l'isle , sous la condition apparente que l'Empereur donneroit une autre souveraineté au Prince détrôné , & tous deux se rendirent à Constantinople pour y attendre l'exécution des promesses de Mahomet. L'Empereur , de retour dans sa capitale , fit propo-

fer aux deux Gattilufio l'abjuration de la religion chrétienne ou la mort : on peut penser que ces deux lâches n'ambitionnoient pas la couronne du martyre ; tous deux se foudrent à cette apostasie , efperant fauver leur vie qu'on ne vouloit pas leur laiffer. Peu de jours après , Mahomet les fit arrêter fous un prétexte frivole , parce qu'ils avoient , difoit-il , tenté de fortir de Constantinople fans fa permiffion ; il les fit étrangler tous deux. Il traita encore plus cruellement les armateurs chrétiens qui avoient défendu Mitilene. Ils s'étoient rendus au Vifir fous la promeffe de la vie : malgré la parole folemnnellement donnée , Mahomet fit fcier ces malheureux entre deux planches.

Mahomet fut arrêté dans le cours de fes conquêtes par une maladie aiguë qui fit craindre pour fa vie. L'impatience ajoutoit tellement à fes maux , que deux Médecins Juifs , qui n'avoient pu lui procurer une guérifon auffi prompte qu'ils la lui avoient promise , furent empalés par fon ordre. Un Hiftorien Turc dit que , dans le transport d'une fièvre violente , il ne parloit que de l'Ifle de Rhodes , & qu'il difpofoit les opérations du fiegé ,

J. C. 1463.
Hég. 868.

Maladie de
Mahomet.

J. C. 1464.
Hég. 869.

Il s'empare
de la Cara-
manie.

appellant les Janissaires à grands cris. Quoique ce projet ne sortit point de sa mémoire, ce ne fut pas le premier qu'il exécuta, lorsqu'il fut revenu à la vie. Caraman Ogli venoit de mourir : ses enfans, divisés sur le partage de l'héritage paternel, implorèrent la médiation de Mahomet qui montra, dans cet occasion, que les petits Souverains ne doivent point appeller des Rois puissans pour vider leur querelle. Le Sultan parut d'abord protéger l'ainé des fils de Caraman, puis tout d'un coup, manifestant ses véritables desseins, il déclara que la Caramanie étoit un démembrement de l'Empire d'Orient, & qu'il prétendoit rentrer dans l'héritage ravi à Bajazet I par les armes de Tamerlan ; que les troubles, excités dans l'Asie par les différens Souverains de cette province, annonçoient combien il étoit dangereux de la laisser sous un Maître indépendant ; qu'enfin l'intérêt de son Etat vouloit que cette Principauté lui fût réunie. Les fils de Caraman crièrent à l'injustice ; mais les armes de Mahomet firent valoir ses raisons. Il se dédommagea, par la facilité de cette conquête, des désavantages que la valeur & l'opiniâtreté de

Scanderbeg lui occasionnerent en Albanie. Il fit réparer les places de la Caramanie, & repeupler cette province, que l'humeur inquiète de plusieurs de ses Souverains avoient épuisée d'hommes & rendu moins fertile.

J. C. 1464.
Hég. 862.

Les efforts de Scanderbeg, comme nous l'avons vu plus haut, occuperent Mahomet pendant plusieurs années. L'Albanie, province pauvre, dévastée, impraticable par ses défilés, défendue par un Héros, & par des soldats qu'on croyoit presque invulnérables, humilioit chaque année l'orgueil de Mahomet, & n'offroit aucune pâture à son avidité. Mais il voulut enfin se débarrasser de Scanderbeg. Convaincu qu'on ne pouvoit le vaincre, il tenta de le faire assassiner. Cette perfidie fut reconnue, & les assassins furent livrés au supplice. L'invincible Scanderbeg survécut peu à cette découverte. Etant à Lisse, ville qui appartenoit aux Vénitiens, pour conférer avec eux sur une ligue, dont ses succès devoient le faire nommer le Chef, il y fut attaqué d'une maladie aiguë qui emporta ce grand homme en peu de jours le 17 Janvier 1467, laissant un fils encore dans l'enfance, dont il

Mort de
Scanderbeg.

J. C. 1467.
Hég. 872.

J. C. 1467.
Hég. 871.

confia les intérêts aux Vénitiens. Quoique Scanderberg ait été un des plus grands hommes de guerre dont l'histoire ait fait mention, sa vaillance ne fut pas si funeste à l'Empire ottoman qu'elle auroit dû l'être.

J. C. 1469.
Hég. 874.
Siege de Négrepont.

Mahomet tourna ses efforts contre l'Isle de Négrepont, autrefois l'Isle d'Eubée, qui appartenoit aux Vénitiens. Cette ville regarde l'Attique & la Béotie, dont elle n'est séparée que par un détroit. Elle a cent cinquante milles de longueur, quarante dans sa plus grande largeur, & vingt dans le plus étroit. Son circuit est de trois cens soixante & cinq milles. Un pont, construit avec beaucoup de hardiesse, joint cette isle à la Béotie dans l'endroit le plus serré du canal. La ville capitale, appelée autrefois Calcis, est nommée maintenant Négrepont. Cette place étoit bien fortifiée; on y comptoit alors vingt-quatre mille hommes en état de porter les armes, la garnison & les Bourgeois compris. Mahomet arriva sur le rivage du détroit à la tête de cent quarante mille combattans. Une flotte de cent voiles, qui tournoit sans cesse autour de l'isle, étoit commandée par le Visir Machmout. Mahomet entra dans l'isle avec

La moitié de son armée, laissant l'autre
moitié campée sur le rivage, à l'ex-
trémité du pont, pour rafraîchir les
assiégeans. Les Vénitiens avoient aussi
une flotte sous les ordres du noble
Canalé, à laquelle s'étoient joint les
galeres de Rhodes, dont le Comman-
deur de Cardone étoit le Chef. Cette
flotte, moins nombreuse que celle
des Turcs, étoit composée d'excellens
voiliers, & avoit du canon à bord.
Le Commandeur de Cardone pro-
posa à Canalé d'aller rompre le pont
qui joignoit l'isle à la Béotie. La flotte
des Turcs ne pouvoit pas les en em-
pêcher; mais Canalé ayant vu sur le
pont de son vaisseau son fils unique,
à peine sorti de l'enfance, recevoir un
trait dans ses habits, l'amour pater-
nel lui ôta tout son courage; sous de
vains prétextes il fit retirer sa flotte,
& déroba ainsi aux assiégés tous les
secours qu'il devoit leur donner.

Cette foiblesse décida du sort de
Négrepont, quoique le Provéditeur
Arretzo, qui commandoit dans la
place, la défendît avec beaucoup de
courage & d'intelligence. Une garni-
son, qui diminuoit tous les jours,
réduite d'ailleurs aux dernières ex-
trémités, ne pouvoit résister à une

Mahomet
fait mourir le
Gouverneur
contre la pa-
role donnée.
Il tue sa fille
qui résistoit à
ses desirs.

J. C. 1469.
Hég. 874.

J. C. 1469.
Hég. 874.

puissante armée qui , sans cesse , four-
nissoit des troupes fraîches. Il fallut
céder à la famine & au nombre. Ar-
retzo capitula , demandant la vie pour
lui & pour ses soldats : Mahomet ré-
pondit de la tête des Vénitiens sur la
sienne ; mais aussi-tôt qu'il fut entré
dans Négrepont , il fit scier le brave
Arretzo & ses principaux Officiers par
le milieu du corps , disant qu'il avoit
garanti leurs têtes , mais non pas leurs
flancs. Le malheureux Provéditeur de-
manda en mourant qu'on ôtât la vie à
sa fille unique , dont l'innocence &
la beauté étoient trop exposées parmi
ces barbares. On lui répondit que sa
fille étoit réservée pour le ferrail de
l'Empereur. En effet , elle fut traînée
devant le meurtrier de son pere. Cette
infortunée lui laissa voir toute l'hor-
reur qu'il lui inspiroit. Elle l'accabla
des reproches les plus sanglans , &
opposant une vive résistance à ses cri-
minelles entreprises, elle aima mieux
mourir sous ses coups que de céder à
ses desirs (1).

(1) Ce fait, que le continuateur de Cal-
condile rapporte sur les Mémoires de cet
Historien , a peut-être donné lieu à la fable

L'isle fut remplie de carnage & d'horreur. Le soldat Turc, à l'exemple & sous les yeux de son Empereur, se livra à tous les emportemens de l'avidité & de la débauche, sur-tout on ne fit aucun quartier aux Chrétiens Latins. Mahomet, qui avoit vu les galeres de la religion dans la flotte Vénitienne, jura de tuer de sa main le Grand-Maître, & d'exterminer tous les Chevaliers qui tomberoient sous sa puissance : mais le temps n'en étoit pas encore venu ; une diversion contraignit Mahomet de porter toutes ses forces en Asie.

Un autre conquérant s'étoit élevé dans la Perse, qui avoit subjugué les petits-fils de Tamerlan, héritiers de son trône, & non de ses talens pour la guerre. Ufzum Affan ou le Long, nommé ainsi à cause de l'avantage de sa taille, étoit devenu Souverain de toute la Perse, après avoir vaincu quatre Monarques qui l'avoient partagée : il conçut de la jalousie de ce que Mahomet s'étoit rendu maître de la Caramanie presque sans coup férir. Ufzum Affan étoit Musulman de la

J. C. 1469.
Hég. 874.

J. C. 1470.
Hég. 875.

Ufzum Affan déclare la guerre à Mahomet qui marche à sa rencontre, & le bat près Caïsar.

d'Irene, dont aucun Historien ancien n'a jamais parlé.

J. C. 1470.
Hég. 875.

secte d'Ali, prétexte suffisant pour couvrir ses entreprises contre les Musulmans de la secte d'Omar, que nous appellons les Sunnites. Uszum Assan envoya des Ambassadeurs aux Chevaliers de Rhodes & à la République de Venise pour demander du secours contre leurs ennemis communs, & sur-tout des armes à feu & des ouvriers pour fonder des canons en Perse ; car les Persans ne connoissoient encore l'usage de cette machine meurtrière, que par le mal qu'elle leur avoit fait.

Les Chrétiens reçurent avec empressement ces nouveaux alliés, qui pouvoient leur être utiles. Ils leur firent montre des forces de l'Europe ; ils chargerent plusieurs navires d'un grand nombre d'armes à feu, & envoyèrent en Perse tous les ouvriers dont ils purent se passer. Uszum Assan avoit fait filer des troupes vers la Caramanie. Le jeune Prince Mustafa, fils de Mahomet, qui commandoit dans cette province, attaqua les Persans à son avantage, & les mit en fuite. Sur la nouvelle de cette victoire, Mahomet laissa Zizime, dernier de ses fils, à Constantinople avec un conseil pour gouverner l'Etat &

pour continuer quelques édifices que l'Empereur y avoit commencés ; & ,
 marchant avec son second fils Baza-
 jet , il alla joindre son aîné en Cara-
 manie. Cette campagne fut pénible
 pour les Turcs , comme toutes celles
 qu'ils ont faites contre les Persans : le
 Prince Mustafa y acquit de la gloire
 sous les yeux de son pere , qui , après
 avoir gagné deux batailles très-san-
 glantes , par les talens & la valeur
 de son fils , ramena une partie de son
 armée à Constantinople , laissant l'autre
 sous la conduite de Jiesik Achmet
 ou Acomat , qui pendant le reste de la
 campagne soumit la province de Var-
 sak à l'Empire Ottoman.

Le Prince Mustafa eût bien désiré
 que son pere lui eût laissé le gouver-
 nement de la Caramanie. La gloire ,
 dont il venoit de se couvrir , sembloit
 revendiquer pour lui l'autorité qui lui
 avoit été confiée avant qu'il fût le
 vainqueur des Persans ; mais Maho-
 met , aussi jaloux que cruel , avoit pris
 ombrage des succès de son fils , & des
 cris d'admiration dont le camp avoit
 retenti après ses victoires. Il força le
 jeune Prince de retourner avec lui à
 Constantinople , & il le punit bientôt
 de l'amour que le peuple & les sol-
 dats lui marquoient. Tandis que Jie-

J. C. 1470.
 Hég. 878.

Mahomet ;
 de retour à
 Constantino-
 ple , fait é-
 trangler Mus-
 tafa son fils.

J. C. 1470.
Hég. 875.

sik Achmet commandoit encore l'armée contre les Persans; ses femmes, selon l'usage, étoient gardées avec grand soin dans son haram. Elles n'en sortoient que pour aller aux mosquées & aux bains publics; car les bains particuliers n'étoient pas alors si communs dans les maisons des grands qu'ils l'ont été depuis. Un long voile les cachoit au point qu'elles pouvoient à peine entrevoir la lumière. Telle étoit & telle est encore la loi pour toutes les femmes turques. L'une des épouses de Jiesik Achmet ayant rencontré le Prince Mustafa, comme elle entroit au bain, laissa tomber son voile par mégarde ou à dessein, & montra au jeune Sultan une figure séduisante, que les loix de Mahomet défendent aux femmes de laisser voir à tout autre homme qu'à leur pere ou à leur mari. Mustafa, enflammé d'une passion subite, suivit cette beauté, força les bains, dont l'entrée est interdite à tout homme sans distinction, & se saisit de celle qui avoit fait tant d'impression sur son cœur. Le Visir revint bientôt de l'armée: la nouvelle qu'il apprit à son arrivée le réduisit au désespoir. Il accourut aux pieds de l'Empereur, pour lui faire des plaintes ameres du rapt de son épouse.

épouse, & de l'injure qu'il avoit reçue du Prince Mustafa. Ta femme & toi, n'êtes-vous pas mes esclaves, lui répondit Mahomet, avec une fierté barbare? n'êtes-vous pas trop heureux de contribuer à la satisfaction de mes enfans? L'infortuné Visir se retira la mort dans le cœur. Mais Mahomet, qui avoit voulu humilier son Ministre, n'en fut pas moins sévère envers son fils. Il manda tout aussitôt Mustafa, le reprit avec beaucoup d'aigreur, & lui fit les plus terribles menaces. Ayant appris, depuis, que ce Prince s'étoit plaint assez haut de ce traitement, l'implacable Mahomet le déclara rebelle, & fit étrangler son fils trois jours après l'entrevue qui avoit excité ses plaintes.

Mahomet, depuis cette cruelle exécution, passa plusieurs années dans sa capitale, qu'il orna de nouveaux édifices. Il avoit déjà fait creuser un port pour les galeres. Il fit construire un ferrail plus vaste & plus magnifique que le premier. Pendant que l'Empereur se livroit à ces travaux paisibles, son Visir reculoit les bornes de l'Empire. Il prit, sur les Tartares de Crimée, Caffa la plus forte place de cette Souveraineté; il protégea Nungili-giari, l'un des deux Princes qui dis-

J. C. 1470.
Hég. 878.

J. C. 1473.
Hég. 878.

Mahomet
s'empare de
Cassa, établit
le Kan des
Tartares sur
son trône, &
fait la paix
avec Venise.

putoit ce trône : il l'y établit solide-
 J. C. 1473. ment. Sa postérité regne encore dans
 Hég. 878. toute la Crimée , soumise à un tribut
 & à la suzeraineté de l'Empire Otto-
 man. Le Souverain de ce pays se dit
 de la race ottomane. Il est appelé Kan
 de Crimée , ou Kan des Tartares.
 L'Empereur des Turcs le dépose à sa
 volonté , mais il choisit toujours son
 successeur dans sa race ; & l'opinion de
 tous les Turcs est que la famille du
 Kan des Tartares succéderoit au trône
 de Constantinople, si la race ottomane
 manquoit de mâles.

J. C. 1478. Après l'expédition de Crimée, Ma-
 Hég. 883. homet fonda en Albanie à la tête de
 cent cinquante mille hommes ; son
 armée mit tout le pays à feu & à sang.
 Le siège de Scutari fut poussé avec la
 plus grande vigueur. Les Vénitiens qui
 la défendoient , comme tuteurs du fils
 de Scanderberg, ne la rendirent qu'en
 faisant la paix. L'isle de Lemnos , &
 une somme de cent mille ducats qu'ils
 abandonnerent au Turc, valurent aux
 Vénitiens la liberté de trafiquer sur
 le Pont-Euxin & dans tous les Etats
 du Sultan. Mahomet consentit à cette
 paix d'autant plus volontiers qu'il
 pensoit toujours à s'emparer de Rho-
 des. Il préparoit cette expédition en
 silence , & la couvroit même d'une

trahison. A l'occasion de la paix avec Venise, il envoya un Chiaoux à Rhodes pour proposer au conseil de l'Ordre une paix durable.

J. C. 1480.
Hég. 885.

Le Grand-Maître d'Aubusson, aussi sage que courageux, avoit les yeux ouverts sur toutes les démarches du Turc. Des espions, payés chèrement, lui apprennoient tout ce qui se passoit au Divan, & il connoissoit les desseins de Mahomet, aussi-bien que ceux qui avoient sa confiance. Néanmoins le Grand-Maître feignit d'écouter les propositions de Mahomet; il consentit même à une treve de trois mois, sous le prétexte spécieux de convenir des conditions de la paix; mais en effet, afin que la mer fût libre pendant cet espace de temps, & que les Chevaliers convoqués pussent aborder en sûreté dans l'isle de Rhodes. Ils arriverent bientôt de toutes les parties de la chrétienté; ils amenoient avec eux une noblesse nombreuse & brillante que l'amour de la gloire attiroit à Rhodes. D'Aubusson, Vicomte de Monteil, frere du Grand-Maître, étoit de ce nombre. Ce Grand-Maître venoit d'être revêtu de l'autorité souveraine qui appartient à la religion toute entiere, dont il n'est que le chef & le représentant. Cette espece de dicta-

J. C. 1480.
Hég. 885.

ture , comme la nomme l'Abbé de Vertot , étoit nécessaire pour lors à cause du concert & de la célérité qu'exigeoient toutes les affaires dans des circonstances aussi délicates. Les Chevaliers presserent seulement d'Aubusson de déférer le commandement des troupes , après lui , à son frere le Vicomte de Monteil.

A la nouvelle qui se répandit bientôt que les Turcs étoient prêts à se mettre en mer , le Grand-Maître ordonna de ruiner tous les environs de Rhodes, d'abattre les maisons de plaisance & les fermes , de brûler les vignes , de vuidier les greniers , de couper tous les arbres fruitiers , afin que les Turcs , à leur débarquement , ne pussent trouver ni retraite , ni logement , ni subsistance. Cependant ils s'avançoient sous le commandement du Pacha Mischa Paléologue, Grec renégat , de la maison des derniers Empereurs de Constantinople. Celui-ci s'étoit fait Musulman par la soif des richesses & des dignités : il avoit témoigné devant Mahomet la haine la plus invétérée contre ceux de son ancienne religion , & il avoit brigué l'honneur de commander au siege de Rhodes. Mahomet , qui commençoit à aimer le repos , avoit mis à sa place

un Chef renégat , le supposant plus ennemi des Chrétiens qu'aucun de ses sujets. L'armement destiné contre Rhodes étoit de cent soixante vaisseaux de haut bord (sans compter les galiotes , les chaloupes & les bateaux de transport) , & de cent mille hommes de débarquement.

J. C. 1480.
Hég. 885.

Toutes ces forces ne voguerent pas en même temps vers l'isle menacée. Le Pacha Paléologue étoit aussi impatient que Mahomet de commencer les opérations. Dès le milieu de l'hiver , il conduisit quelques vaisseaux , chargés de Janissaires , pour tenter une descente sur les côtes de Rhodes , tandis que le gros de la flotte & de l'armée devoit aller attendre son Chef au port de Phisco en Licie. Cette première entreprise n'eut aucun succès. Ceux qui descendirent dans la plaine n'y trouverent que des partis au lieu du butin qu'ils y alloient chercher. Ils ne furent pas plus heureux dans la petite isle de Tilo qui appartenoit aux Chevaliers de Rhodes ; ils la trouverent tout aussi bien gardée & tout aussi garnie. Après avoir perdu un mois & quinze cens hommes dans leur course , ils regagnerent le port de Phisco. Le Pacha , que le malheur avoit instruit , attendit une saison plus favo-

J. C. 1481.
Hég. 886.

J. C. 1481.
Hég. 886.

Siege de
Rhodes,

Situation de
la ville.

able. Il n'arriva devant Rhodes, à la tête de toute son armée, que le vingt-trois Mai. La capitale de l'isle, qui en porte le nom, est située au bord de la mer, sur la pente d'une colline, qui alors étoit couverte d'orangers, de grenadiers & de vignobles de toute espece. Cette place étoit entourée par une double muraille, & fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenoit ces murailles & ces tours, & elles étoient défendues par un fossé large & profond. Rhodes avoit deux ports, l'un servoit aux galeres; une tour, appelée le fort Saint Elme, en faisoit la défense. Les gros vaisseaux occupoient l'autre port, aux deux côtés duquel il y a deux petits golfes, l'un au nord, & l'autre au midi. Celui du nord étoit fermé par un môle avancé dans la mer, sur lequel étoit construite une forteresse appelée le fort Saint Nicolas, dont il sera fait souvent mention dans le récit de ce siege. L'autre golfe, exposé au midi, étoit défendu par une forteresse moins considérable que le fort Saint Nicolas. A deux milles de la ville est une colline appelée le Mont Saint Etienne. Telle étoit la situation de Rhodes, lorsque le Pacha Mischa Paléologue tenta de

s'en emparer. La valeur des Chevaliers n'empêcha pas le débarquement de cette nombreuse armée. Les vaisseaux aborderent dans les lieux les moins fortifiés, malgré la résistance, & sans qu'il y eût pour cette fois beaucoup de sang répandu. L'armée ottomane alla en assez bon ordre occuper le Mont Saint Etienne, d'où le Pacha fit faire des sommations au Grand-Maître, qui ne daigna pas lui répondre. Le Pacha commença les opérations du Attaque du fort Saint Nicolas. siège par l'attaque du fort Saint Nicolas, tant par terre que par mer, espérant, s'il pouvoit s'emparer de ce poste, être bientôt maître du grand port. On employa une formidable artillerie pour l'attaque & pour la défense. Les murailles furent bientôt entamées. Le Vicomte de Monteil & le Grand-Maître lui-même, sentant toute l'importance de ce poste, s'y étoient enfermés à la tête de plusieurs volontaires. Les Turcs ne tarderent pas à tenter l'assaut; les galeres & les bâtimens légers s'avancent jusqu'au môle à la faveur de la nuit; les Janissaires se jettent à terre en poussant de grands cris, sans être intimidés par le feu des batteries qui tiroient routes ensemble. L'échelle en main, ils se présentent à l'escalade. Il fallut

J.C. 1481. d'abord gravir un tas énorme de pier-
Hég. 886. res que le canon avoit fait crouler.

Ils montent le cimenterre en main. Le Grand-Maître lui-même fermoit la breche à la tête de ses Chevaliers. Il renverse des échelles , il jette des flots d'huile bouillante , il roule des masses énormes sur les assaillans. Les Turcs lançoient vers la breche des crampons auxquels tenoient des cordes pour accrocher les armes ou les habits des Chevaliers , & les entraîner à terre. Le Grand-Maître, attaché à son poste , y combattoit comme le plus jeune des novices. Son casque fut enlevé par un éclat de pierre , sans qu'il en ressentît aucun mal. Il prit le chapeau d'un soldat , & demeura sur la breche jusqu'à ce que le feu effroyable des assiégés rallentit enfin l'ardeur des Janissaires. Ceux-ci regagnerent leurs vaisseaux , laissant beaucoup de cadavres sur la breche. Mais le Pacha ne fut pas découragé par ce mauvais succès. Il dirigea en même temps deux attaques , l'une au quartier des Juifs , l'autre à l'opposite. Quoique la muraille du côté des Juifs fût très-épaisse , comme elle étoit vieille , on la vit bientôt s'ébranler. Le Grand-Maître , qui étoit par-tout , connut la foiblesse de la place de ce côté-là ; il fit abattre

plusieurs maisons , creuser un large fossé , & élever derrière un mur de brique. Tout le monde étoit maçon , manœuvre ou pionnier. D'Aubusson donnoit l'exemple. Les femmes chrétiennes ou juives , épouvantées du sort qui les menaçoit en cas que la place fût prise , oublioient leur foiblesse , & transportoient des fardeaux qu'on n'eût pas cru qu'elles eussent pu seulement ébranler. Cependant l'artillerie des Infidèles battoit continuellement la muraille : les Turcs avoient des mortiers qui chassoient en l'air des masses énormes , & qui , perçant le comble des maisons , pénétoient d'étage en étage , tuoient ou renversoient tout ce qui s'offroit à leur passage. Le Grand-Maître , pour mettre en sûreté les enfans , les malades & les femmes , fit construire , dans l'endroit de la ville le plus éloigné des batteries , des appentis formés de poutres si grosses & si ferrées , qu'ils étoient impénétrables à l'effort des plus lourdes masses. Il répondit à l'ennemi par une machine qui lançoit au loin des quartiers de rochers , & écrasoit les assiégés. Les Chevaliers appelloient cette machine meurtrière , le tribut , en dérision du tribut annuel que Mahomet avoit fait demander à l'Ordre

J. C. 1481.
Hég. 886.

J. C. 1481.
Hég. 886.

Le Pacha
entreprend
de faire em-
poisonner le
Grand-Mâ-
tre.

Quand la muraille du quartier des Juifs fut à demi renversée, le Pacha s'attendoit à l'emporter aisément par assaut ; mais il apprit avec surprise qu'un autre fossé & une autre muraille garantissoit la ville de ce côté. Paléologue, désespérant de vaincre d'Aubusson, résolut de le faire empoisonner. Il jeta les yeux, pour l'exécution de ce crime, sur deux transfuges, renégats comme lui, dont l'un étoit Albanois & l'autre Dalmate. Ces deux traîtres se présentèrent aux portes de Rhodes, feignant d'avoir été pris & d'être échappés de l'esclavage des Turcs. Les Chevaliers les reçurent sans défiance. Ils s'introduisirent habilement dans la maison du Grand-Mâitre. L'un d'eux avoit déjà corrompu un Officier de la bouche ; l'autre ayant trouvé accès auprès du Secrétaire de d'Aubusson, l'entendit un jour se plaindre amèrement de son maître. Le perfide crut l'occasion favorable ; il apprit à ce mécontent, & sa mission, & les facilités qu'il avoit trouvées pour la remplir. Le Secrétaire, saisi d'horreur, découvrit le complot ; on livra le coupable aux tortures ; vaincu par l'excès des douleurs, il nomma ses deux complices. Tous trois furent mis en pièces par le peuple avant que

Pon ait eu le temps de les exécuter.

Le Pacha , honteux d'avoir vu publier & avorter cet infame dessein , en revint à la force ouverte. Il reprit le projet de s'emparer de la tour de Saint Nicolas. Ce fort étoit séparé du camp des Turcs par un canal assez étroit. Le Pacha fit construire un pont de bateaux ; mais la difficulté étoit de le placer , & d'en faire toucher l'extrémité à la pointe du môle. Un Turc porta à la nage en cet endroit une ancre qu'il attachait fortement au pied d'un rocher couvert des eaux de la mer ; il passa un gros cable dans l'anneau de cette ancre , dont un bout tenoit à la tête du pont , & qui , moyennant un cabestan , devoit faire cheminer le pont à sa destination. Un Matelot vit par hasard toute la manœuvre du Turc sans en être aperçu ; il plongea dans la mer à son tour , détacha le cable qu'il laissa sur le rivage , & arracha l'ancre qu'il porta au Grand-Maître , dont il reçut une récompense proportionnée au service qu'il venoit de rendre. Les Turcs connurent bientôt que leur ruse étoit découverte par la facilité avec laquelle le cable leur revint sans donner aucun mouvement au pont. Au défaut du cable & du cabestan , pendant une nuit très-obs-

J. C. 1482.
Hég. 886.

Nouveaux
efforts de la
part des
Turcs , toujours repoussés par les
Chevaliers.

J. C. 1481.
Hég. 886.

cure , le Pacha fit remorquer le pont par un grand nombre de barques , & le fit appuyer à la pointe du môle. Alors les troupes fondirent vers le fort , tant par le moyen du pont que sur les barques qui prirent terre à la faveur des ténèbres. D'Aubusson fit pointer son canon contre le lieu où le bruit indiquoit l'arrivée des troupes. Le feu devint si meurtrier , que les Turcs aimerent mieux commencer l'attaque dans l'obscurité , que demeurer plus long-temps exposés à des coups qu'ils ne pouvoient pas rendre. On n'étoit éclairé que par les pots à feu , les grenades & la mousqueterie. Le pont & les barques fournissoient sans cesse des troupes fraîches. Quelques Turcs arrivèrent à la crête de la muraille ; ils y furent tous massacrés. On ne se battoit pas avec moins de fureur sur la mer ; les brûlots du Grand-Maître s'attachèrent aux galères turques , qui étoient venues battre le fort , & en embrasèrent quelques-unes. Rien ne fut comparable aux horreurs de cette nuit ; les cris de ceux qui sentoient les approches du feu , les gémissemens des blessés , les tourbillons de flamme & de fumée , le bruit de l'artillerie , tout rendoit les combattans furieux ; on

ne touchoit que des cadavres & des armes. Enfin le jour vint éclairer ce carnage ; les breches & la mer étoient couvertes de corps à demi brûlés , d'arcs , de fleches , de turbans , de débris encore fumans des galeres. Aussi-tôt que les canonniers purent appercevoir le pont couvert de soldats , ils y dirigerent leurs batteries , & parvinrent à le rompre. Tout ce qui étoit dessus fut submergé. Alors le courage manque aux Turcs ; ceux qui étoient sur le môle , regagnent les barques qu'ils peuvent rencontrer. Quelques-uns sont noyés , peu se sauvent à la nage , le reste est taillé en pieces dans une sortie. Après tant de sang inutilement répandu , les Turcs demeurèrent quelques jours dans l'inaction & le silence. D'Aubuffon profita de ce temps précieux pour réparer les breches , & pour ranimer les Bourgeois , à qui il répétoit sans cesse que jamais leur heureux pays ne seroit la proie de ces barbares. Enfin le Pacha recommença l'attaque du quartier des Juifs , & de plusieurs autres en même temps , espérant diviser les forces des assiégés , & leur donner le change. Il déploya toute son artillerie contre ces murs nouvellement relevés , & , à force de travailleurs , il parvint à

J. C. 1481.
Hég. 886.

J. C. 1481.
Hég. 886.

comblent quelques parties de fossés. Après quatre jours d'un feu continuel, on voyoit déjà les breches se rouvrir. D'Aubusson, que la nécessité rendoit plus confiant, voulut employer un Ingénieur Allemand, qui, dès les premiers jours du siege, étoit entré comme transfuge dans la ville, & que le Grand-Maître avoit toujours tenu pour suspect. La perfidie de cet homme fut bientôt manifestée : aussitôt qu'il se vit chargé du soin des batteries, il exécuta plusieurs signaux dont il étoit convenu avec l'ennemi, & attira en un jour deux assauts dans les endroits les plus foibles de la place. La bravoure des Chevaliers couvrit les breches; les Turcs furent repoussés; on livra le traître au supplice, après qu'il eut avoué, dans les horreurs de la torture, qu'il n'étoit entré dans Rhodes que dans l'espoir de livrer la place aux Turcs.

Le Pacha perdoit du temps & des hommes. Les ressources infinies, que la sagesse du Grand-Maître & la valeur des Chevaliers leur faisoient trouver, ne démonstroient que trop à ce Turc qu'il n'étoit pas à la fin du siege.

Propositions
d'accommodement de la
part des Turcs
rejetées par
les Chevaliers.

Il crut devoir tenter la voie de la négociation. Les Lieutenans du Pacha furent chargés de proposer une capi-

tulation honorable : oubliant pour le moment la fierté ottomane, ils firent J. C. 1481.
 usage de la flatterie, faisant entendre Hég. 886.
 à ces braves Chevaliers que tant de prodiges, qu'ils couvroient de gloire, ne garantiroient pas leur ville du sort que le nombre de leurs ennemis & l'état de leurs murailles devoient leur faire entrevoir. Cette capitulation dépendoit du seul Grand-Maître, parce que, comme nous l'avons dit, les Chevaliers lui avoient déferé la souveraineté absolue pendant le siège. Malgré cette considération, plusieurs membres du Conseil, voyant leur place ouverte de tous côtés, craignoient de répandre encore beaucoup de sang, & de finir par ne la pas sauver. Ils inclinoient fortement pour accepter une capitulation honorable, bien que le Grand-Maître leur répondît de l'événement. Ils sollicitèrent d'Aubusson d'entendre à l'accord proposé ; & comme ils appuyoient leur avis avec cette chaleur que la frayeur inspire, ils l'avoient déjà communiquée à un grand nombre des assiégés. On commençoit même à blâmer tout haut le Grand-Maître ; on lui parloit de se rendre, avec une liberté indécente. D'Aubusson, indigné de tant de foiblesse & de tant de

J. C. 1481.
Hég. 866. mutinerie : » Messieurs , s'écria-t-il ,
» si quelqu'un de vous ne se croit pas
» en sûreté dans la place , le port n'est
» pas si étroitement bloqué que je ne
» puisse l'en faire sortir » . La confusion
ayant fait garder un silence général :
» Si vous voulez demeurer parmi nous ,
» continua-t-il , qu'on s'en rapporte
» donc à moi. Je déclare que je ferai
» couper la tête au premier qui par-
» lera de composition » . Ces paroles
foudroyantes rappellerent , dans le
cœur des plus foibles , la valeur que
tous avoient montrée d'abord , & qui
s'étoit refroidie dans le cœur de quel-
ques-uns.

Le Pacha , irrité d'avoir flatté inu-
tilement l'orgueil de ses ennemis ,
juroit de les faire tous passer au fil de
l'épée ; il fit même aiguïser quantité
de pieux qu'on planta autour des rem-
parts , pour empaler , disoit-il , le
Grand-Maître & les principaux Che-
valiers. Il promit le pillage à ses sol-
dats , & recommença les attaques avec
plus de furie que jamais. Les plus
grands efforts tournoient toujours
vers le quartier des Juifs ; l'artillerie
avoit tellement battu ce côté , que
les murs n'étoient plus que des mon-
ceaux de pierres , le fossé étoit com-
blé , les remparts ne paroïssent pas

difficiles à gravir ; mais les Chevaliers avoient formé un autre retranchement derriere celui qui étoit ruiné , sans se dispenser pour cela de défendre le rempart. Il fut livré un combat sanglant sur le boulevard dont les Turcs avoient cru pouvoir aisément se rendre maîtres. Les maisons & les rues étoient plus basses que cette fortification ; on y montoit par deux escaliers pour lors brisés & couverts de décombres. Le Grand-Maître & ses Chevaliers n'y parvinrent qu'à l'aide des échelles , & se virent contraints à leur tour de monter à l'assaut pour attaquer ceux qui les assailloient depuis si long-temps. Les Turcs avoient cru la ville prise , aussi-tôt qu'ils s'étoient vus sur le rempart. Cette nouvelle espece de défense les étonna ; l'effort des Chevaliers les précipita en grand nombre de l'autre côté du boulevard sur ces monceaux de pierres qui leur avoient servi d'échelons , & qui rendoient leur chute plus meurtriere. Les Janissaires firent des efforts inutiles pour s'emparer de la personne de d'Aubusson : il fut blessé deux fois sans vouloir jamais quitter la mêlée.

Le sang du Grand-Maître , qu'on voyoit couler sur ses armes , anima
Levée du siège.

J. C. 1481.
Hég. 886.

J. C. 1481.
Hég. 886.

tellement les Chevaliers & les soldats, qu'en peu de temps ils firent tomber ou fuir tous les Turcs. En vain le Pacha tenta de ramener ses troupes vers le lieu qu'elles avoient abandonné ; ses efforts ne firent qu'offrir plus de têtes aux coups des Rhodiens ; les Turcs poursuivis se tuoient les uns les autres en précipitant leur fuite. Ils jetterent l'alarme dans le camp, & communiquèrent leur frayeur au reste de l'armée. Enfin, après trois mois de siege & des flots de sang répandu, le Pacha Paléologue perdit l'espoir & le courage ; il regagna ses vaisseaux le 17 Août ; &, ramenant honteusement à Constantinople les débris de sa flotte & de son armée, il ne songea plus qu'à persuader à Mahomet que l'isle de Rhodes étoit imprenable.

Mahomet
dissimule son
chagrin. Mort
de Mahomet.

L'Empereur vit avec le plus grand chagrin ses espérances trompées. Celui qui avoit si mal servi un Prince absolu & cruel, accoutumé à faire tout plier devant lui, & à punir de mort les plus légères fautes, fut trop heureux de conserver sa vie aux dépens de sa place & de sa liberté. Le commandement des armées, la dignité même de Pacha furent ôtées à Paléologue, & on le relégua à Gallipoli.

Mahomet parut se consoler du malheur de ses armes , en disant tout haut qu'elles n'étoient invincibles que quand lui-même les commandoit. En effet il fit de nouveaux efforts pour leur rendre l'éclat que Paléologue leur avoit fait perdre. Dès l'automne , il leva deux armées nombreuses, résolu de se mettre à la tête de la première contre le Roi de Perse , & d'envoyer la seconde en Europe sous le commandement d'un Visir. Ces préparatifs furent achevés avec la plus grande promptitude. Déjà Mahomet avoit passé le Bosphore , & , s'étant campé près de la ville de Nicée , il songeoit à pénétrer jusqu'en Perse , lorsque la mort le surprit au milieu des grands projets qu'il entroient sans cesse. Mahomet vécut cinquante-un ans , dont il en avoit régné trente & trois mois. Ce Prince , l'un des plus perfides & des plus sanguinaires que l'histoire ait jamais montrés à la postérité , étoit né avec de grands talens pour la guerre ; il en auroit eu même pour le gouvernement , si ces passions n'avoient détruit tout ce que la raison , l'intérêt de ses peuples & le sien auroient pu lui inspirer. Mahomet , l'un des fondateurs de l'Empire Ottoman , est peut-être celui qui a fait les

J. C. 1481.
Hég. 886.

conquêtes les plus importantes. Constantinople lui doit quelques édifices
 J. C. 1481. Hég. 886. Tous ses Etats lui reprochent leur dépopulation, que ses successeurs n'ont point réparée. La débauche & l'esprit de vengeance avoient étouffé dans son cœur toutes les semences de l'équité. L'éclat de ses conquêtes couvrit ses vices aux yeux de ses sujets: les Historiens Turcs disent qu'il fût le plus grand des Empereurs; mais ceux qui savent qu'il n'y a point de véritable grandeur sans justice, ne comptent Mahomet qu'au nombre des plus terribles fléaux de l'humanité.



BAJAZET II. J. C. 1481. Hég. 886.

HUITIEME REGNE.

MAHOMET en mourant laissa deux fils, Bajazet & Zizime, tous deux tellement ennemis, que leur pere avoit cru devoir les séparer, pour prévenir les effets de leur haine. Bajazet faisoit sa résidence à Amasie, vers l'extrémité de la Cappadoce; Zizime demouroit à Magnésie, ville de la Carie. Bajazet étoit l'ainé; Mahomet l'avoit désigné son successeur. Aussi-tôt que l'Empereur fut expiré, le Grand Visir Achmet ou Acomat, fidele à la loi, & sur-tout à la volonté de son Maître, dépêcha un courier au Prince Bajazet qu'il estimoit très-peu, pour lui annoncer que le trône l'attendoit. Quoique le superstitieux Bajazet eût un rival dans son frere, il aima mieux faire un pèlerinage à la Meque, que venir à Constantinople occuper le trône qui lui appartenoit, & ménager la faveur du peuple & des soldats. Il écrivit au Divan qu'il étoit obligé d'accomplir un vœu, que Korcut, son fils encore dans l'enfance, régneroit en son nom tout le temps

Korcut, fils de Bajazet, occupe le trône au nom de son pere Bajazet.

que lui Empereur légitime seroit absent de Constantinople. Ce projet flatta , sans doute , l'ambition des Visirs qui devenoient les Maîtres pendant cette espece de régence. Korcut monta sur le trône , & les Visirs gouvernerent , au nom d'un enfant , neuf mois entiers que dura le pèlerinage de Bajazet.

Zizime leva une armée; il est battu par le Grand Visir. Il fuit chez le Sultan d'Egypte. Zizime profita de cette occasion favorable : il s'empara de Pruse & de la Bithinie , l'ancien patrimoine des Princes Ottomans ; il vouloit qu'on le crût le légitime Empereur des Turcs , parce que Mahomet II étoit lui-même Empereur lorsqu'il l'avoit mis au monde , au lieu que Bajazet étoit né avant que son pere fût monté sur le trône. Cette raison ne séduisit point les membres du Divan. Tandis que Bajazet s'occupoit scrupuleusement à la Meque de toutes les pratiques de sa religion , le Visir Acomat songeoit à réprimer le rival de son Maître. Il passa en Asie avec l'élite des Janissaires & des Spahis , & marcha contre Zizime , résolu de former le siege de Pruse , en cas qu'il osât l'y attendre. Ce Prince , qui avoit déjà levé une armée , ne voulut pas demeurer enfermé dans des murs. Quoique ses troupes fussent nouvelles & mal dis-

ciplinées, il alla quelques journées au-devant d'Acomat, & il osa présenter la bataille à un Général éprouvé qui commandoit de vieux soldats. L'expérience & la valeur du Visir détruisirent presque entièrement la fortune naissante de Zizime; son armée fut mise en fuite, il n'étoit pas possible de la rallier. Le Prince, à peine échappé du carnage, délibéra, avec quelques-uns de ses gens échappés comme lui, chez quel Prince étranger il iroit porter ses prétentions & sa haine. Trois sur-tout se présentèrent à leur idée, le Soudan d'Egypte, Caramanogli, à qui Mahomet II avoit ôté presque tous ses Etats, & qui ne régnoit plus que dans un coin de la Cilicie, & les Chevaliers de Rhodes qui avoient si vaillamment résisté aux armes du dernier Empereur. Zizime se détermina pour le plus puissant des trois : à la tête de quarante cavaliers seulement, il traversa la Syrie, pénétra dans la Palestine, visita dans Jérusalem la mosquée appelée le temple de Salomon; enfin, à travers les déserts de l'Arabie, il arriva au Caire. Caïrbéi, Soudan d'Egypte, reçut Zizime avec les égards qu'on doit au malheur; mais ne jugeant pas à propos de s'allier à un Prince qui

J. C. 1482.

Hég. 887.

J. C. 1482.
Hég. 887.

n'avoit rien au monde que des prétentions injustes , il lui offrit pour tout secours sa médiation auprès de son frere.

Bajazet II , de retour de la Meque , trouva son trône affermi par la défaite de Zizime. Son fils , qui n'avoit été qu'un fantôme de Souverain , ne fit aucune difficulté de cesser de l'être. Il alla au - devant de Bajazet jusqu'à Nicée , & ayant fait élever le mimbar , espee de trône des Orientaux , il y plaça Bajazet , le proclama Empereur , puis il se retira à Magnésie avec une pension considérable & l'autorité de Pacha. Bajazet , arrivé à Constantinople , y trouva les Ambassadeurs du Soudan d'Egypte , qui venoient pour ménager la paix entre son frere & lui. Cette négociation n'eut aucun succès , parce que Caïtbéi songeoit plutôt à s'acquitter envers Zizime d'un devoir d'humanité , qu'à lui procurer un trône qui ne lui appartenoit pas. Le frere de Bajazet , mécontent du Soudan d'Egypte , alla chercher l'alliance d'un Prince moins puissant , mais plus entreprenant que Caïtbéi. C'étoit Caraman Ogli , à qui , comme nous l'avons dit , il ne restoit plus qu'un petite partie de la Cilicie. Zizime s'engagea de lui rendre

Il cherche
des secours
chez Caraman Ogli.

dre tous les Etats que Mahomet II
avoit ravis à son pere, si par son moyen
il devenoit Empereur des Turcs. L'am-
bitieux Caraman forma une ligue de
plusieurs petits Princes Musulmans ;
avec ce secours, qui sembloit plutôt
une troupe de conjurés qu'une armée,
il osa s'avancer dans la Cappadoce,
ayant à ses côtés le prétendu succes-
seur de Mahomet, qu'il annonçoit
comme le réparateur de tout le mal
qu'avoit fait son pere. A cette nou-
velle, Acomat fit passer le Bosphore
de Thrace à toutes les troupes qui
n'étoient pas nécessaires en Europe.
L'Empereur quitta les délices de sa
cour ; & comme il faisoit la revue
générale de son armée, avant qu'elle
pénétrât dans l'Asie, le Grand Visir
y parut à la tête des Spahis ; l'Empe-
reur s'apercevant que le cimenterre
d'Acomat étoit attaché au pommeau
de la selle : Milala, s'écria-t-il, (ce
mot signifie en turc, tuteur ou pro-
tecteur, les Empereurs le donnent
souvent à leur Visir pour le flatter,
quand ils sont plus jeunes que lui).
» Milala, tu te souviens de loin,
» oublie les fautes de ma jeunesse,
» remets ton sabre à ton côté, & fers-
» t-en avec ta valeur ordinaire contre
» mes ennemis ». Pour l'intelligence

J. C. 1482.
Hég. 886.

Efforts de
Bajazet con-
tre son frere.
L'Empereur
flatte son Vi-
sir pour lui
faire oublier
une ancienne
injure.

J. C. 1482.
Hég. 887.

de ce fait , il faut savoir que Mahomet II faisant la guerre en Asie , y avoit mené son fils Bajazet , très-jeune encore , pour le former aux exercices militaires. Un jour de bataille , Mahomet envoya le Visir Acomat examiner dans quel ordre le jeune Prince avoit mis une troupe qui lui étoit confiée. Acomat , mécontent de ce qu'il voyoit , dit à Bajazet , d'un ton sévère : » est-ce ainsi qu'un Prince , qui » veut vaincre , doit ranger ses soldats » ? L'orgueil du sang Ottoman s'étant offensé de cette réprimande , le jeune Prince menaça très-haut Acomat de le faire repentir un jour de sa trop grande liberté. » Que me feras-tu , repartit le vieux guerrier en colère ? je jure par l'ame de mon pere , que si tu parviens au trône , je ne ceindrai jamais l'épée à ton service ». Les Souverains Musulmans , comme tous les autres , savent caresser leurs sujets quand ils en ont besoin. Bajazet , médiocre guerrier , n'oublia rien pour s'attacher ce Visir , dont les talens lui étoient nécessaires. Ils marcherent tous deux contre Zizime & contre Caraman , ils n'eurent pas de peine à dissiper une armée beaucoup moins forte que la leur & beaucoup moins disciplinée. Après

un grand carnage qui se fit au pied du mont Taurus, les deux Princes battus se séparèrent pour mieux chercher leur fuite. Acomat s'efforçoit de les enfermer dans des défilés; il partageoit ses soldats par pelotons pour tâcher de surprendre Caraman & sur-tout Zizime. Bajazet, ennuyé d'une guerre qui fatiguoit sa mollesse, fit proposer à son frere une province en souveraineté avec une pension considérable. » Je veux un Empire, & » non pas de l'argent, répondit fièrement Zizime. « Cependant personne ne se mettoit en devoir de lui restituer cet Empire qu'il croyoit lui appartenir; il ne comptoit plus sur le Soudan d'Egypte. Caraman, son allié, avoit perdu le peu qui lui restoit de ses Etats, & se voyoit réduit, comme le Prince qu'il avoit protégé, à dérober sa tête à la recherche des Turcs. Les autres les plus profonds étoient la retraite de ces deux fugitifs, de celui sur-tout qui prétendoit devenir un des plus puissans Potentats du monde. Quelques serviteurs tremblans, qui n'avoient pu se résoudre à abandonner Zizime, composoient tout à la fois sa cour, sa garde & son armée. Dans cette extrémité, il se résolut à demander à son tour l'asyle

J. C. 1482.
Hég. 887.

Les Turcs
mettent en
fuite l'armée
de Caraman
& de Zizime.

Ce dernier
refuse une
Province que
son frere lui
avoit offerte;
& lorsqu'ac-
cablé de sa
mauvaise for-
tune il veut
l'accepter,
l'Empereur;
à son tour, se
refuse à cet
arrange-
ment.

J. C. 1482. & la pension que Bajazet lui avoit
Hég. 887. offerts ; mais ce que ce Prince auroit
 accordé volontiers à son rival à la tête
 d'un parti , il le refusa impitoyable-
 ment à un Prince malheureux , sans
 amis , sans argent & sans troupes. Il
 ne restoit plus à Zizime d'autre res-
 source que les Chevaliers de Rhodes.

Zizime , dé- Il dépêcha un de ses plus zélés con-
 nué de toute fidens vers le Grand-Maître d'Aubus-
 ressource, de- son pour lui demander asyle. Cet
 mande re- homme fut arrêté par des émissaires
 traite aux de l'Empereur Turc au moment où
 Chevaliers de Rhodes, il alloit s'embarquer. Bajazet II ayant
 vu , par les lettres de son frere , que
 ce Prince songeoit à se retirer chez
 les Chrétiens , fit redoubler de soins
 pour garder le rivage , & pour fouiller
 dans les retraites les plus cachées. Zi-
 zime apprit bientôt le sort de son en-
 voyé ; il en dépêcha deux autres en
 différens temps & par différentes rou-
 tes , dans l'espérance que l'un d'eux
 au moins pourroit se dérober aux re-
 cherches , & lui rapporter les témoi-
 gnages de protection qu'il attendoit.
 Tous deux furent plus heureux que
 le premier ne l'avoit été ; ils remi-
 rent leurs dépêches au Grand-Maître
 & au conseil assemblé. Ces généreux
 Chevaliers virent , avec plaisir , un
 Prince Musulman leur demander des

secours contre son frere & contre sa patrie ; ils espérèrent beaucoup de cette division dans la maison Ottomane , & ils équipèrent , sans tarder , une flotte , pour aller chercher Zizime à l'endroit qu'il leur avoit indiqué.

J. C. 1481.
Hég. 887.

Ce Prince s'étoit approché de la mer ; les partis , répandus çà & là sur le rivage & dans la campagne , lui faisoient desirer de plus en plus de recevoir la réponse des Chevaliers de Rhodes , & le sauſ-conduit qu'il leur avoit demandé. Enfin il fut découvert par une troupe de cavalerie , & poursuivi si vivement , qu'il n'eut que le temps de se jeter dans une barque de pêcheur , & de s'éloigner du bord , avant que le parti qu'il fuyoit y fût parvenu. Lorsque Zizime eut quitté le rivage , il attacha une lettre à une fleche qu'il lança aux cavaliers , bien affligés d'avoir manqué cette importante proie. Au lieu du prisonnier , qu'ils s'étoient flattés de livrer à Bajazet , ils lui porterent la lettre qu'on va lire.

Zizime Empereur , à Bajazet son très-cruel frere.

„ Je t'avois demandé ce qui étoit
„ juste , & tu m'as payé d'inhumanité.
„ J'aurois enfin borné mon desir à

J. C. 1482.
Hég. 887.

„ vivre paisible en la frontiere ; mais
 „ ton ambition détestable n'a pu souf-
 „ frir ton frere en repos dans une par-
 „ celle d'un si grand Empire. Je suis
 „ donc contraint , pour sauver ma
 „ vie , d'avoir recours au nom chré-
 „ tien & aux plus grands ennemis de
 „ notre puissante maison , non pour
 „ le mépris de la religion de mes an-
 „ cêtres , mais forcé par ta cruauté :
 „ car mon plus grand desir seroit de
 „ servir Dieu selon les cérémonies
 „ de notre sainte loi. Il est vrai que
 „ je n'ai que faire de te parler de
 „ Dieu ni de notre Prophète ; car
 „ tu méprises l'une & l'autre loi , &
 „ tu t'es dépouillé de toute humanité.
 „ Notre pere s'est efforcé toute sa vie
 „ d'élever la maison des Ottomans ,
 „ & tu prens plaisir à la détruire. Mais
 „ la justice divine me vengera un jour
 „ de ta méchanceté , & permettra que
 „ quand tu auras régné quelque temps
 „ par la tyrannie , la fin de ton em-
 „ pire soit plus funeste que le com-
 „ mencement n'en a été fortuné. Sois
 „ sûr qu'on exercera quelque jour con-
 „ tre toi & tes enfans ce que tu entre-
 „ prens aujourd'hui contre moi & con-
 „ tre ma postérité „.

On dit que Bajazet versa quelques larmes en lisant ces plaintes ; mais il

n'en poursuivit pas Zizime avec moins d'acharnement. Ce Prince voguoit vers Rhodes , tourmenté de la plus vive inquiétude. Sa barque sans armes , & presque sans voiles , en le sauvant des mains des Spahis , l'exposoit à tous les dangers de la mer. Le moindre brigantin turc qu'il auroit rencontré , pouvoit le livrer à son frere. Dans cette extrémité il aperçut une flotte nombreuse ; ses matelots effrayés faisoient de vains efforts pour prendre le large , mais bientôt la flotte qui forçoit de voiles lui montra distinctement les pavillons de Rhodes. Des signaux apprirent aux Chevaliers que cette pauvre barque contenoit le Prince qu'ils cherchoient. Dom Alvar de Zuniga , Grand-Prieur de Castille , Général de la flotte , envoya dans l'instant même une chaloupe à Zizime. Elle étoit pleine des principaux Chevaliers. Le Prince se rendit à bord de la principale galere ; il fut reçu à Rhodes avec tous les honneurs dus aux Souverains. Le Grand-Maître d'Aubusson ne négligea rien de tout ce qui pouvoit adoucir les revers dont il avoit été accablé. La fierté ottomane fut confondue de tant de respects & de tant de générosité. Zizime , tout Empereur des Turcs qu'il

J. C. 1482.
Hég. 887.

Zizime est
reçu avec
honneur dans
l'Isle de Rhodes.

J. C. 1482.
Hég. 887.

se disoit être, refusoit de prendre le pas sur le Grand-Maître de Rhodes, qui l'y contraignit; & comme on faisoit devant lui l'essai des viandes qui lui étoient présentées, beaucoup plus sans doute par honneur que par précaution: » j'ai mis ma vie dans vos » mains, dit-il aux Chevaliers qui l'environnoient, je ne crains pas qu'aucun de vous songe à me l'ôter. Au » reste, je suis votre protégé, & non » pas votre Souverain «.

Bajazet ne fut pas plutôt son frere dans l'Isle de Rhodes, qu'il voulut pénétrer quelle espece d'intérêt Zizime inspiroit à ces Chevaliers, qu'il redoutoit. Après que l'Empereur eut soumis de la Cilicie ce qui appartenoit encore à Caraman Ogli, & qu'il eut ôté à ce Prince les derniers débris de souveraineté restés à sa maison, Bajazet étoit revenu triomphant à Constantinople avec son Visir Acomat. Cet habile Ministre, qui avoit la premiere part à sa confiance, pendant la paix comme pendant la guerre, prétendit être instruit de tout ce qui se passoit à Rhodes, sans que son maître parût s'en informer. Le Gouverneur de Licie, province voisine de l'Isle de Rhodes, y envoya un prétendu Agent, sous le prétexte de convenir d'un

traité de commerce. D'Aubuffon ne vit dans cet Agent qu'un espion masqué sous un titre spécieux. Il abrégea les formalités que cet homme affectoit de multiplier pour prolonger sa mission, & il l'éloigna, autant qu'il fut possible, de l'objet de sa curiosité. Acomat, ne pouvant plus se rien promettre de cette ruse, tenta une autre voie. Il envoya un homme de sa part, pour persuader aux Chevaliers de Rhodes de faire une paix solide avec l'Empereur des Turcs. Le Visir, sans commettre son maître, qu'il disoit n'être pas instruit de cette démarche, promettoit de faire réussir le traité, pourvu que les Chevaliers voulussent se réduire à des conditions raisonnables. Cette paix pouvoit être très-avantageuse à l'Ordre; d'Aubuffon prêta l'oreille aux propositions. Quoiqu'il ne fût pas d'abord question de Zizime, le Grand-Maître ne douta pas qu'on ne voulût exiger de lui qu'il livreroit ce Prince infortuné. Pour éluder cette condition, à laquelle les Chevaliers ne pouvoient pas consentir, pour éviter même qu'on vînt leur ravir Zizime avec toutes les forces de l'Empire Ottoman, ils résolurent de le faire sortir de leur territoire; ils lui persuaderent que le bien de ses

J. C. 1482.
Hég. 887.

Les Turcs
proposent la
paix à l'Or-
dre de Rho-
des, & les
Chevaliers
persuadent à
Zizime de se
retirer en
France.

I. C. 1482.
Hég. 887.

affaires exigeoit qu'il se montrât aux nations dont il attendoit des secours. Ils lui offrirent pour asyle une de leurs commanderies dans la langue de Provence, où il seroit entretenu & servi par des Chevaliers, & où il auroit la facilité de s'aboucher avec le Roi de France; & ils lui promirent que, si le traité projeté n'avoit pas lieu, lui Zizime reviendrait, avec des forces de l'Europe, chercher les vaisseaux & les armes de la religion pour faire respecter ses droits.

La position du Prince Ottoman ne lui permettoit pas de discuter ces raisons. Il fallut obéir à des ordres déguisés sous le nom de conseils. Avant que de s'embarquer pour la Provence, il signa un ample pouvoir au Grand-Maître de traiter avec Bajazet, suivant ce qui conviendrait le mieux à la fortune & à la sûreté du Prince Zizime. Par un acte, il s'engageoit, si jamais il recouvrait l'Empire, soit en entier, soit en partie, d'entretenir une paix constante avec l'Ordre, d'ouvrir tous les ports à ses flottes; de rendre chaque année la liberté gratuitement à trois cents Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, & de payer cent cinquante mille écus d'or au trésor de la religion, pour dédommager l'Ordre

des dépenses qu'il avoit faites en sa faveur.

J. C. 1482.
Hég. 887.

Cet acte, signé de la main du Prince Turc, se garde encore dans les archives de Malthe. Il est daté du cinquième du mois de Rejeb, de l'année de l'hégire 887, ce qui revient, selon notre façon de compter, au 21 Août 1482. Ce Prince s'embarqua ensuite sous la conduite du Chevalier de Blanchefort, neveu du Grand-Maître, avec un chagrin que les respects, les promesses & les soins des Chevaliers chargés de l'accompagner, ne pouvoient adoucir.

Aussi-tôt que d'Aubusson se vit débarrassé de cet hôte dangereux, il envoya des Ambassadeurs à Constantinople, pour y négocier la paix que l'Empereur des Turcs desiroit autant que lui. Les Chevaliers, Dumont, Arnaud & Duprat furent chargés de cette négociation. Bajazet les reçut avec plus d'honneur que les Musulmans n'en accorderoient d'ordinaire à des Chrétiens. Il nomma, pour traiter avec eux, le Visir Acomat & le Pacha Mischa Paléologue, celui-là même qui, ayant levé le siège de Rhodes, fut exilé par Mahomet II. Bajazet avoit rappelé ce Ministre, & lui avoit rendu tous ses emplois. Acomat, qui croyoit que

J. C. 1482.
Hég. 887.

les Chevaliers de Rhodes n'armeroient jamais pour Zizime, les traita avec toute la fierté musulmane. Il commença par demander que le Prince Zizime fût remis entre ses mains, & que tout l'Ordre fût déclaré vassal & tributaire de l'Empire. Ces propositions furent reçues avec plus de hauteur encore qu'elles n'avoient été faites; les Ambassadeurs de Rhodes vouloient à l'instant rompre la conférence. Mischa Paléologue, qui avoit lieu de les craindre plus qu'un autre, se mit en devoir de les appaiser; il dit en turc à son collègue, qu'il n'ignoroit pas sans doute combien l'Empereur desiroit la paix, qu'il ne falloit donc pas la rendre si difficile. Le Chevalier Duprat entendoit le turc, ses collègues & lui consentirent à continuer les conférences, mais ils n'en devinrent que plus intraitables sur les conditions. Bientôt le fier Acomat se dispensa de conférer avec les Ambassadeurs, laissant à son collègue, disoit-il, le reproche d'avoir avili l'Empire Ottoman. L'objet le plus difficile & le plus important étoit le Prince Zizime: ces Chevaliers, qui faisoient profession de générosité autant que de noblesse & de bravoure, ne pouvoient pas abandonner un Prince in-

fortuné qui s'étoit jetté dans leurs bras. D'un autre côté la paix n'étoit avantageuse à l'Empire Ottoman , qu'autant qu'il n'auroit rien à craindre de Zizime. Après bien des discussions , on convint que l'Ordre s'engageroit à tenir toujours ce Prince en son pouvoir , & sous la garde étroite de plusieurs Chevaliers ; qu'il ne seroit remis à aucun Souverain , Chrétien ni Musulman , qui pût se servir de son nom pour troubler le repos de l'Empire ; que , pour l'entretien & la garde de ce Prince , le Grand-Seigneur seroit compter tous les ans à la religion trente-cinq mille ducats , monnoie de Venise. On convint aussi d'une autre somme pour dédommager l'Ordre & les habitans de Rhodes des pertes qu'ils avoient faites au siege. A ce prix la paix fut rétablie entre les deux Puissances.

J. C. 1482.
Hég. 887a

Les Chevaliers & les Turcs conviennent d'un traité.

Quelque honteux que ce traité parût être pour Bajazet , les Turcs y gaignoient , en ce que leur marine , très-inférieure à celle de l'Ordre , ne pouvoit défendre leurs marchands , des courses fréquentes , qu'un grand nombre de vaisseaux rhodiens bien armés faisoient sans cesse sur les côtes. Bajazet signa ce traité en silence. Mais Acomat ne put cacher son indigna-

J. C. 1482.
Hég 887.

Acomat ne
dissimule pas
son mécon-
tentement de
la paix.

tion ; il déplora très-haut la foiblesse de l'Empereur , & se plaignit amèrement de ce que cet Empire , fondé sur les débris de tant de couronnes , devenoit dans les mains de Bajazet tributaire d'une poignée de soldats.

Ces propos indiscrets furent entendus même du Monarque. Des ennemis ne manquèrent pas de les empoisonner. Un Pacha , de ceux appelés Pachas du ban & de la voute , qui approchoit le plus le Prince , saisit cette occasion de perdre le Grand Visir. Cet homme , nommé Isaac , étoit le pere d'une des épouses d'Acomat , qui , sous Mahomet II , avoit été prise de force dans un bain public par le Prince Mustafa. On se rappelle cet événement qui coûta la vie au frere aîné de Bajazet. Le Visir , dans le premier accès de sa douleur , avoit renvoyé cette femme à son pere. Depuis ce temps , Isaac & lui étoient devenus ennemis irréconciliables ; Isaac peignit à l'Empereur son Visir comme un censeur dangereux : les ames foibles haïssent bientôt ceux qu'elles sont portées à craindre. Tous les services d'Acomat furent oubliés en un moment ; l'Empereur ne se souvint de sa supériorité sur tous les autres guerriers ou ministres , que pour l'en punir.

Résolu de se défaire de lui , il invita tous les grands de sa Cour à un festin somptueux , le Visir y parut comme les autres. Bajazet , contre la loi des Turcs , mais conformément à leurs usages , fit servir à ce banquet quantité de vin de différente espece ; les têtes s'échauffèrent : l'Empereur dit tout haut , que , comme il vouloit établir solidement la paix dans son Empire , il n'avoit pas besoin de tant de troupes chèrement payées , qu'il alloit diminuer sur-tout le nombre des Janissaires & des Spahis. Acomat combattit le dessein de son maître , avec la liberté que le vin inspire , & la supériorité que lui donnoient ses lumières & son expérience. Il dit au Prince qu'il ne pouvoit espérer une paix durable avec tant de voisins & de tributaires mal soumis , qu'autant que des armées nombreuses & aguerries , feroient redouter sa puissance ; que , d'ailleurs , c'étoit mal reconnoître les services que ces braves Janissaires avoient rendus à son pere & à lui , que de les renvoyer sans solde ; & qu'il étoit dangereux d'irriter , par des injustices , un corps si puissant.

Bajazet mal disposé , écouta impatiemment ces avis salutaires. Sur la fin du repas on apporta des vestes d'é-

J. C. 2483.
Hég. 888.

L'Empereur
le maltraite
au milieu
d'un festin ;
& veut le faire
périr.

J. C. 1483.
H ég. 888.

toffes précieuses à tous les conviés. Celle qu'on mit devant Acomat étoit de soie noire ; il comprit aisément ce que ce présent annonçoit de funeste , sur-tout , lorsqu'au moment où tous sortoient de la salle du festin , Bajazet lui ordonna de demeurer. « Tyran » ingrat , s'écria le Visir , puisque tu » voulois m'ôter la vie , pourquoi » m'as-tu fait transgresser ma loi dans » mes derniers moments « ? Acomat vouloit parler du vin qu'il avoit bu.

L'Empereur irrité fait charger de coups celui qui l'avoit mis sur le trône ; on le dépouille avec violence , déjà l'ordre étoit donné pour l'étrangler : mais le Kiskar Aga ou le grand Eunuque , ami particulier du malheureux Acomat , se jeta aux pieds du Prince , lui disant que , pour la sûreté de sa Hauteffe , il falloit différer de faire mourir le Visir , jusqu'à ce qu'on fût à quel point les Janissaires étoient attachés à ce ministre. Bajazet , tout injuste & cruel qu'il étoit , devoit céder à un conseil timide ; Acomat fut enfermé dans une tour du ferrail.

Le malheureux Visir avoit un fils , jeune homme plein de courage , qui avoit déjà servi sous son pere , & qui l'aimoit tendrement. Ce fils , dont l'histoire ne nous a pas conservé le

nom, étonné de ce que son pere ne revenoit point du ferrail, quoique la nuit fut déjà fort avancée, courut chez un des conviés, qui lui dit ce qu'il avoit vu, & qui lui fit craindre bien davantage : car on ne doutoit pas que l'Empereur n'eût retenu son pere pour le faire étrangler. Le fils du Visir, hors de lui-même, court dans plusieurs odas de Janissaires, s'écrie que leur Général a péri, victime de l'ingratitude & de l'injustice; il n'a pas de peine à exciter ces braves soldats qui adoroient Acomat. En moins d'une heure, plus de dix mille Janissaires sont assemblés dans les rues, tous s'écrient qu'il faut aller brûler le ferrail, en arracher leur Général, s'il respire encore, ou massacrer le tyran sur son cadavre, s'il a eu la barbarie de le faire mourir. Tous accourent au ferrail avec des flambeaux & des armes, ils se mettent en devoir d'enfoncer ou de brûler la premiere porte qui étoit fermée. L'Empereur se présente à leurs yeux, du haut d'une fenêtrée grillée, leur demande d'une voix tremblante ce qu'ils vouloient de lui : « Infâme ivrogne, s'écrient-ils, rends-nous notre Général, » ou nous allons brûler ton ferrail & » te mettre en pieces ». La vue, les

J. C. 1483.
Hég. 888.

Sédition des
Janissaires en
faveur d'Aco-
mat. Lui-même
apaise le
tumulte.

J. C. 1483.
Hég. 883.

cris de cette soldatesque mutinée , glacerent de crainte l'Empereur & ses suivans , on se pressa de faire paroître Acomat dans l'état où il étoit. La terreur les empêcha de songer à lui rendre ses habits. Aussi-tôt que les Janissaires appercurent ce grand homme , la tête , les jambes & les bras nuds , souillé de meurtrissures , couvert d'une espece de camisole , comme un homme échappé du supplice , l'indignation & les cris redoublent ; on dépouille avec violence un des Officiers du ferrail , pour revêtir Acomat. S'il eût dit un mot , c'en étoit fait de l'Empereur & de tout ce qui lui appartenoit. Mais ce vertueux ministre , oubliant son ressentiment & même sa fûreté , ne songea qu'à appaiser la sédition. Après avoir remercié les Janissaires de leur affection , il leur défendit les voies de fait , les assurant , quoiqu'à faux , que Bajazet n'avoit jamais voulu lui ôter la vie. Il leur répéta que ce Prince étoit leur maître , & qu'il apprendroit à l'avenir à mieux user de son pouvoir. Il promit , de la part de l'Empereur , l'impunité pour tous les auteurs de la sédition. Enfin il protégea très-puissamment celui qui , deux heures auparavant , avoit tenté de le faire mourir avec ignominie , &

il réussit à dissiper ces troupes; tous lui criant qu'il se repentiroit peut-être d'avoir fait une seconde fois Bajazet Empereur.

J. C. 1583.
Hég. 888.

Le lendemain Acomat reparut au Divan, il rentra dans toutes ses fonctions, conservant son autorité & son crédit sur le peuple : mais les deux Pachas Isaac & Paléologue conservèrent aussi le leur sur l'esprit de Bajazet, d'autant plus ulcéré que sa conduite avoit été plus honteuse. Acomat faisoit trembler toute la Cour : le timide & cruel Bajazet voulut séparer son Ministre de cette soldatesque dont il étoit adoré ; il fit un voyage à Andrinople, où l'infortuné Visir fut étranglé en secret, au moment où il comptoit le plus sur la reconnoissance de son maître. Quelques Janissaires, qui avoient suivi l'Empereur, furent trompés sur le genre de mort d'Acomat, qu'on publioit avoir péri d'une apoplexie. Ils étoient alors très-inquiets sur leur propre sort. Bajazet avoit éloigné plusieurs de leurs chefs, sous prétexte de leur donner des timars ou des sangiacas, & on savoit que ces Officiers, en apparence comblés des faveurs de la Cour, avoient été étranglés par l'ordre des Pachas, aussi-tôt qu'ils étoient arrivés au lieu de leur destination.

L'Empereur
va à Andri-
nople. Le Vi-
sir y est étran-
glé en secret,
ainsi que plu-
sieurs Offi-
ciers des Jan-
nissaires.

Les desseins que Bajazet avoit conçus contre ses Janissaires, ne tardèrent pas à devenir publics. Au retour de l'Empereur à Constantinople, tous les Odas quitterent leurs quartiers, ils allerent en ordre camper dans la plaine, se retrancherent & firent la garde en avant du retranchement, comme s'ils avoient été vis-à-vis de l'ennemi. Bajazet effrayé ne songea plus qu'à ramener à lui cette milice formidable. Il alla lui-même à leur camp, il accabla les chefs & les soldats de caresses que la peur seule rendoit sinceres, & il leur jura plusieurs fois, par le Prophète & par l'ame de son pere, qu'il n'avoit nul dessein, ni de les détruire ni même de diminuer leur nombre. Ces soumissions appaiserent la révolte; les Janissaires rentrerent dans Constantinople, & l'ordre fut rétabli en peu de jours.

Bajazet comprit qu'il falloit lâcher ces lions contre quelque proie étrangere, pour éviter d'en être lui-même dévoré. Afin que la guerre à laquelle il les destinoit, pût avoir quelque durée, il leur choisit des ennemis dignes d'eux, les Mammelus d'Egypte. Nous allons dire en peu de mots ce que c'étoit que les Mammelus.

Guerre des
Mammelus :
leur origine.

L'Egypte, comme tant d'autres Royaumes, avoit autrefois appartenu aux Empereurs de Constantinople. Le joug des Grecs étoit devenu insupportable à ces peuples, ils appelèrent les Califs à leur secours. Ceux-ci chassèrent les Grecs & opprimerent bientôt leurs nouveaux sujets qui ne firent que changer de Tyrans. Les Califs Abbassides, furent à leur tour chassés d'Egypte par les Califs Fatimites. Godefroy de Bouillon, fondateur du Royaume de Jérusalem, fit la guerre à ceux-ci. Ils recoururent au Soudan de Syrie, qui leur envoya Sarracon, Général renommé, à la tête d'une armée formidable. Le Syrien, vengeur des Califs, ne tarda pas à les opprimer, il borna leur autorité aux choses de la religion, se réservant à lui seul la puissance temporelle. Saladin son successeur, combattit & défit les Chrétiens dans la Syrie, dans la Palestine; enfin il les chassa de Jérusalem. Les descendans de Saladin occupèrent le trône d'Egypte après lui. L'un d'eux, appelé Nodggemedin Salé, qui regardoit les Egyptiens beaucoup moins comme ses sujets que comme ses esclaves, pour les accoutumer à leurs chaînes, leur défendit l'usage des armes. Il établit en Egypte un peuple

J. C. 1484

à 1489.

Hég. 889 à

894.

d'étrangers, qui défendit & opprima
 J. C. 1484 en même temps les naturels du pays.
 1489. Nodggemedin Salé composa une ar-
 Hég. 889 à mée considérable d'étrangers Scithes
 894. ou Tartares, qui presque tous avoient
 été esclaves, il défendit que cette ar-
 mée fût jamais recrutée que par des
 étrangers ou des esclaves comme eux,
 excluant irrévocablement tous les na-
 turels Egyptiens, sans distinction, de
 la milice, ainsi que de toute espece
 d'emplois. Ce peuple d'étrangers, pro-
 tecteur, ou plutôt oppresseur du peu-
 ple Regnicole, fut appelé Mammel-
 lus. C'est avec ces Mammelus que
 Nodggemedin Salé combattit les Chré-
 tiens, c'est avec eux que Touramcha
 son fils & son successeur, fit Saint
 Louis prisonnier auprès de Damiette;
 mais il fut massacré par eux, presque
 sous les yeux du Roi de France. Alors
 les Mammelus s'emparerent du trône
 d'Egypte, &, suivant toujours les loix
 que Nodggemedin Salé leur avoit don-
 nées, ils condamnerent à l'obscurité
 sa famille qui fut bientôt éteinte. Ibec
 fut le premier Soudan tiré de cette
 milice redoutable, qui conserva de-
 puis le droit d'élever ou de déposer
 les Souverains d'Egypte, qu'elle choi-
 siffoit toujours dans la famille d'Ibec.
 Mais ces Princes ne demeuroient

sur le trône, qu'autant de temps qu'il plaisoit aux Mammelus. Avant que les Turcs étendissent leur domination, les richesses, la force & l'autorité du Soudan d'Egypte le faisoient regarder comme le chef de la loi Musulmane. Cette puissance fleurit pendant trois siècles. Sa maxime fut plutôt de songer à se maintenir, qu'à faire des conquêtes, & elle s'abstint de faire la guerre aux Musulmans avant qu'ils l'eussent attaqué.

Bajazet maître de la Caramanie, devoit desirer la conquête de la Syrie & de l'Egypte, ou plutôt, comme nous l'avons dit, dans la nécessité d'occuper ses Janissaires, il résolut de les opposer aux Mammelus, si semblables à eux par la bravoure & par la crainte qu'ils inspiroient à leur maître. Une querelle entre deux Tributaires des deux Empires, fut le prétexte de la guerre entre les Turcs & le Soudan d'Egypte. Adoulet (c'étoit le vassal des Turcs), possédoit un petit coin de terre sur les confins de la Circassie; il fut attaqué par Catebaï son voisin, vassal du Soudan d'Egypte, & aussi petit Souverain qu'Adoulet. Bajazet déclara qu'il alloit envoyer une armée considérable contre les Mammelus. Ceux-ci ne se résolurent qu'avec peine

J. C. 1484
à 1489.
Hég. 889 à 894.

Bajazet
battu deux
fois par les
Mammelus,
fait la paix
avec eux.

J. C. 1484.
à 1489.
Hég. 889 à 894.

à combattre des Musulmans Sunnites comme eux. Mais lorsqu'ils apprirent que Bajazet s'étoit mis à la tête des troupes qui s'avançoient vers la Syrie, la défense devenant indispensable, ils ramassèrent leurs forces, & marchèrent contre ceux qui vouloient être leurs ennemis. Les armées se rencontrèrent dans la Caramanie, proche le mont Aman, lieu fameux, où Alexandre défit Darius. Les Turcs, fatigués d'une route longue & précipitée, embarrassés de leurs bagages, étoient occupés à tendre leurs tentes, lorsqu'ils se virent chargés vivement par les Mammelus. Une cavalerie fraîche & bien disciplinée, tombant à coups de cimeterre sur des fantassins dispersés, commença le combat par le carnage qui doit le finir. Des bataillons de Janissaires se formerent derriere le camp, & donnerent aux Spahis le temps de monter à cheval. Les Turcs, tout surpris qu'ils étoient, firent une assez vigoureuse résistance; mais il fallut céder aux circonstances & au nombre. Bajazet, ayant retrogradé de plusieurs lieues, rallia ses troupes dispersées, dans un camp avantageux que Mustafa, son Grand Visir, avoit su lui choisir. La nuit approchoit, lorsque les Mammelus parurent au bord d'une

d'une riviere qui les séparoit de ceux qu'ils avoient poursuivis. Dès la pointe du jour ils trouvent un gué, passent la riviere & recommencent le combat. La présence de l'Empereur soutint quelque temps le courage des Turcs ; mais le nombre des Mammelus, qui augmentoit à chaque instant, leur victoire toute récente, qui les rendoit aussi fiers que leurs ennemis étoient abattus, les firent triompher une seconde fois. Bajazet perdit son canon & son bagage à cette seconde défaite, il rentra dans son pays, toujours faisant face à des troupes qui le poursuivoient vivement, & qui affoiblissoient chaque jour son armée. Les Turcs n'avoient point éprouvé de plus grande déroute depuis Tamerlan ; ils profiterent de la répugnance que les Mammelus avoient à tremper leurs mains dans le sang Musulman. Ceux-ci tout vainqueurs qu'ils étoient, consentirent à la paix, que Bajazet acheta seulement par l'abandon de quelques places sur les confins de la Caramanie.

J. C. 1484
à 1489.
Hég. 889 à 894.

Peu après l'Empereur essaya ses forces en Europe contre les Croates. Ses Généraux s'emparerent d'une partie de leurs Provinces, & raillerent en pieces les troupes de Mathias, Roi de

Guerre contre la Hongrie.

Hongrie , qui étoit accouru au secours
 J. C. 1484 de ses Alliés. La conquête demeura aux
 à 1489. Turcs. Ce fut quelques années après
 Hég. 889 à que Bajazet & ses fils furent délivrés
 894. de Zizim , ce rival de leur grandeur ,
 qui avoit si vivement disputé un trône
 qu'il prétendoit lui appartenir. Il faut
 reprendre de plus haut , pour voir
 quel secours ce Prince infortuné avoit
 trouvé chez les plus grands ennemis
 de sa race.

Fin de l'his-
 toire de Zi-
 zim.

J. C. 1495.
 Hég. 900.

On se rappelle que le Grand-Maître
 d'Aubusson , pour ménager avec l'Em-
 pire Ottoman une paix nécessaire ,
 avoit fait passer Zizim en France , &
 s'étoit engagé de l'y faire garder. En
 effet , quelques Chevaliers eurent char-
 ge du Grand-Maître de tenir ce Prince
 dans une Commanderie du Grand-
 Prieuré d'Auvergne , appelée la Com-
 manderie de Bourgameuf. Les Cheva-
 liers ne le quittoient pas , sous prétexte
 de lui faire honneur , & même de le ser-
 vir. Zizim s'apercevant de sa captivi-
 té , avoit fait demander au Roi Louis
 XI , une entrevue dans laquelle il es-
 péroit l'intéresser à son sort. Louis , qui
 avoit des affaires plus importantes que
 celles de l'orient , crut avoir trouvé un
 moyen d'éluder les demandes de Zizim ,
 en le faisant assurer qu'il ne consenti-
 roit à le secourir , ou même à lui par-

ler, que lorsqu'il se feroit fait Chrétien. Zizim n'avoit que de l'horreur pour la religion chrétienne : d'ailleurs l'efpoir qu'il ne perdit jamais de monter un jour sur le trône de Constantinople, devoit le détourner d'abjurer sa loi. Dans ces circonstances malheureuses, il apprit que les Chevaliers de Rhodes venoient de trafiquer de sa liberté, & qu'elle étoit le prix de la paix conclue entre la Religion & l'Empire Ottoman. Tous les Princes, qui avoient quelque intérêt à démêler avec l'Orient, auroient désiré mettre Zizim à la tête d'un parti, pour voir les Ottomans tourner leurs armes contre eux-mêmes. Ferdinand le Catholique, Ferdinand Roi de Naples, les Vénitiens vouloient opposer Zizim à Bajazet. D'Aubuffon, pour l'honneur autant que pour l'intérêt de son Ordre, s'obstinoit à garder son traité. Mais Innocent VIII, successeur de Sixte IV, plus absolu, plus entreprenant que lui, ordonna au Grand-Maître, vassal & suffragant du Saint Siege, de lui remettre le Prince Zizim, qu'il prétendoit employer, pour le bien de la Chrétienté, contre la puissance Musulmane. D'Aubuffon, qui ne pouvoit résister, tira parti de son obéissance. Il obtint d'Innocent VIII, que, nilui,

J. C. 1495.
Hég. 909.

J. C. 1495.

Hég. 900.

ni ses successeurs , ne conféreroient jamais aucune commanderie au préjudice des langues ou du droit d'ancienneté , quand même elles vaqueroient en Cour de Rome. Innocent déclara aussi que les biens de l'ordre de Rhodes ne pourroient plus à l'avenir être compris dans le rôle des bénéfices que le Pape s'étoit réservés.

Ce traité étant convenu , les Chevaliers envoyèrent demander au Roi Charles VIII , fils & successeur de Louis XI , la permission de faire sortir Zizim de ses Etats. Dans ce même temps il arriva en France un Ambassadeur de la Porte , que Bajazet envoyoit au Roi. Charles VIII se fit scrupule d'entendre l'Ambassadeur d'un Infidele. Il lui fit ordonner de demeurer à Riez en Provence , d'où il déclareroit l'objet de sa mission. Bajazet demandoit qu'on lui remît la personne de son frere , ou du moins que le Roi ne permît pas qu'il sortît de ses Etats. Pour donner du poids à sa demande , l'Empereur Turc offroit à Charles VIII toutes les reliques que Mahomet son pere avoit trouvées , tant à Constantinople que dans tout son Empire ; & , comme il étoit alors en guerre avec l'Egypte , il lui promettoit de lui remettre Jérusalem & tout son ter-

ritoire, aussi-tôt qu'il s'en seroit emparé. Dès ce temps, les François étoient dégoûtés des croisades, par les malheurs que ces expéditions indiscrettes avoient attirés sur tout le Royaume. D'ailleurs Charles VIII n'avoit pas pour les reliques l'empressement que Louis XI avoit montré, & toutes celles qui venoient des Grecs, étoient suspectes, même aux plus crédules. L'Ambassadeur de Bajazet fut renvoyé sans avoir rien obtenu, sans même avoir été écouté. Charles VIII permit aux Chevaliers de Rhodes, de conduire leur prisonnier à Rome, à condition qu'il y demeureroit toujours à leur garde, & que le Pape s'engageroit à ne confier Zizim à aucun Prince Souverain, sans la participation de la Cour de France.

Le Chevalier de Blanchefort, devenu Grand-Prieur d'Auvergne, fut chargé de conduire en Italie ce Prince qui ne faisoit que changer de prison. Le Pape l'attendoit avec impatience. Malgré l'aversion des Italiens pour les sectateurs de Mahomet, on déguisa la captivité de Zizim sous tous les honneurs qui lui furent rendus, comme on auroit fait à un Prince chrétien. Il fit son entrée à Rome, monté sur un superbe cheval, envi-

J. C. 1495.
Hég. 900.

ronné d'un cortège nombreux. On lui
 [J. C. 1495. Hég. 900.] avoit préparé un appartement dans le
 Vatican. Dès le lendemain de cette
 entrée, l'Ambassadeur de France & le
 Grand-Prieur d'Auvergne conduisi-
 rent le Prince à l'audience du Pape.
 Le Souverain Pontife, accompagné
 des Cardinaux & des Prélats de sa
 cour, reçut Zizim sur son trône. Ce
 Prince salua le Pape à la maniere de sa
 nation; mais quelques instances que
 les Maîtres des cérémonies aient pu
 lui faire, il ne voulut jamais ni lui
 baiser les pieds, ni fléchir le genou
 devant lui. On remarqua même qu'il
 demanda la protection du Pontife,
 avec une dignité que les Prélats Ita-
 liens qualifierent d'arrogance. Inno-
 cent lui répondit avec bonté: tant que
 ce Pontife vécut, la captivité du Prin-
 ce Turc fut beaucoup plus supportable
 à Rome qu'elle ne l'avoit été en
 France. On le traitoit avec de grands
 honneurs, & on lui laissoit autant de
 liberté que la nécessité de s'assurer de
 sa personne pouvoit le permettre.
 Mais à la mort d'Innocent VIII, le
 coupable Borgia, sous le nom d'Ale-
 xandre VI, vint deshonorer la chaire
 de S. Pierre par tous les crimes qui
 l'y placèrent, & par tous ceux qu'il
 commit pendant son pontificat. Com-

me tout étoit vénal à la cour de ce tyran, après qu'il eut trafiqué des bénéfices ecclésiastiques, des dispenses & de toutes les choses spirituelles, il voulut aussi vendre la liberté, même la vie de Zizim qui se trouvoit en son pouvoir. Alexandre tira ce Prince des mains des Chevaliers de Rhodes, l'enferma dans le Château Saint-Ange, & en donna avis à l'Empereur Bazajet, qui convint de payer au Pape quarante mille ducats par an pour prix de sa captivité.

J. C. 1495.
Hég. 900.

Cependant Charles VIII, Roi de France, faisoit de grands préparatifs pour faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur la couronne de Naples, que le testament de Charles d'Anjou, quatrième du nom, avoit transportée à Louis XI. Le Pape, Souverain du Royaume, protégeoit la branche bâtarde qui occupoit ce trône; mais Charles VIII, qui méprisoit le Pontife, menaçoit de le faire déposer dans un Concile, pour tous les crimes qui lui avoient valu la tiare, & pour tous ceux qui l'avoient souillée depuis qu'il la portoit. On prétendoit de plus que l'ambitieux Charles VIII s'étoit fait céder les droits des Paléologues sur l'Empire d'Orient, pour les réclamer après qu'il se seroit em-

J. C. 1495.
Hég. 900.

paré du Royaume de Naples. Dans ces circonstances , le Vicaire de Jesus-Christ se lia avec l'Empereur des Musulmans contre le fils aîné de l'Eglise. Alexandre dépêcha un Nonce à Bajazet , pour l'avertir que le Roi de France s'avançoit à la tête d'une armée nombreuse : qu'il vouloit enlever de ses mains le Sultan Zizim , afin de s'en servir contre lui Empereur. Que le Pape étoit bien résolu de s'opposer à cette entreprise , surtout d'empêcher Charles VIII d'approcher de Rome , mais qu'il ne pouvoit soutenir une guerre si importante sans secours , & qu'il attendoit impatientement trois années de la pension de Zizim. Le Pontife faisoit entendre à l'Empereur des Turcs que la tête de son frere étoit au plus offrant & dernier enchérisseur ; il ajoutoit que le Soudan d'Egypte lui faisoit offrir des sommes considérables pour la rançon de ce Prince.

Bajazet , en envoyant au Pape l'argent qui lui étoit demandé , tenta d'obtenir de lui le meurtre de son frere. Il lui mandoit : » Zizim dans » le fond d'une prison ne fait que » languir , il est plus d'à demi mort , » ce seroit lui rendre un bon office » que de l'envoyer par une mort na-

turelle dans le lieu où il doit jouir
 d'un repos éternel ». Cette lettre
 finissoit par une offre de trois cens
 mille ducats. Soit qu'Alexandre vou-
 lût tirer un meilleur parti de ce cri-
 me, soit qu'il crut plus avantageux de
 tenir Zizim dans ses fers, il le laissa
 vivre jusqu'à ce que Charles VIII
 étant arrivé en Italie, sans que rien
 lui résistât, contraignit le Pape à cher-
 cher lui-même sa sûreté dans le châ-
 teau Saint-Ange. Il fallut négocier ;
 les sommes immenses qu'Alexandre
 avoit ravies à la chrétienté lui servi-
 rent à racheter ses crimes ; il gagna
 tous les Ministres & tous les Favoris
 de Charles VIII, il promit de s'atta-
 cher inviolablement au parti du Roi
 de France, qu'il étoit bien résolu d'a-
 bandonner aussi-tôt qu'il ne seroit
 plus dans ses mains. Enfin un chapeau
 de Cardinal pour le Ministre Briçon-
 net, & la personne de Zizim que le
 Pape remit à Charles VIII, furent le
 sceau du traité conclu en 1495. Mais
 le Souverain Pontife, se croyant obli-
 gé en conscience de tenir sa parole à
 l'Empereur des Turcs, fit empoison-
 ner son malheureux frere, peu de
 jours après que Charles VIII, qui
 étoit pressé de s'emparer de Naples,
 eût mené ce Prince à Terracine. Le

J. C. 1495.
 Hég. 900.

J. C. 1495.
Hég. 900.

Cardinal Borgia , depuis Duc de Valentinois , bâtard du Pape , que Charles VIII avoit amené en ôtage , s'enfuit à la faveur des ténèbres la nuit même de cet attentat. On soupçonna qu'il avoit été le digne instrument de la politique de son pere.

Cet événement heureux pour Bajazet l'enhardit à déclarer la guerre aux Vénitiens. Les difficultés du commerce étoient un prétexte pour armer , toujours subsistant entre ces deux Puissances. Les Vénitiens , qui se croyoient plus puissans sur mer que les Turcs , ne refusoient pas de se mesurer avec eux. Bajazet mit en mer une flotte considérable. La République , avertie de ces préparatifs qui ne pouvoient guere regarder qu'elle , arma de son côté , malgré les assurances que les Visirs donnoient à son Ambassadeur , que les anciens traités avec elle lui répondoient d'une paix constante. Mais le refus que fit Bajazet de signer de nouveau ces traités , traduits de l'italien en langue ottomane , apprit à l'Ambassadeur combien les Vénitiens y devoient peu compter. En effet , c'est une opinion commune chez les Musulmans , qu'ils ne sont tenus de leurs paroles ni même de leurs sermens , qu'autant que ces engagements ont été

écrits dans leur langue naturelle.

Les deux flottes se trouverent en état à peu près dans le même temps. Celle des Turcs étoit composée de deux cens cinquante voiles. L'Empereur, qui n'aimoit pas la mer, en confia le commandement à son Visir Mustafa, & lui-même côtoya par terre la Morée. Les Vénitiens, dont l'armée étoit seulement composée de quarante-six galeres, cinquante gros vaisseaux & quarante autres plus petits, n'étoient point intimidés par le désavantage du nombre. L'Amiral Grimani qui les commandoit cherchoit à en venir aux mains : il rencontra bientôt l'ennemi ; le combat commença avec tout l'avantage qu'une manœuvre supérieure donnoit toujours aux Chrétiens sur les Turcs. Mais lorsque Grimani se croyoit sûr de la victoire, les Turcs lancerent une grêle de traits enflammés qui mirent le feu aux voiles & aux cordages ; bientôt l'incendie amena le trouble, Grimani perdit la tête ou fut mal obéi ; en un instant la fortune & la victoire changerent, la flotte vénitienne fut brûlée ou dispersée, un grand nombre de matelots, en se précipitant du haut des bâtimens enflammés, trouverent dans les flots la

J. C. 1500.

Hég. 905 & 906.

Guerre contre l'Etat de Venise.

Les Turcs battent les Vénitiens sur mer, & prennent la ville de Lépante.

J. C. 1500. Hég. 905. mort qu'ils avoient voulu fuir. Les Turcs vainqueurs se pressèrent de jouir de leur avantage, ils entreprirent le siege de Lépante par terre & par mer, & en très-peu de jours ils se rendirent maîtres de cette place importante. Les Vénitiens, honteux de leur défaite, pressèrent leur Général de retourner au combat quelques jours après, avec ce qu'il avoit pu rassembler de vaisseaux. Mais soit que la flotte de Grimani fût trop maltraitée, pour qu'il pût espérer de battre une armée victorieuse, soit qu'il manquât de talens ou de courage, il voulut rentrer dans le port de Venise, où le ressentiment de ses concitoyens l'attendoit.

En effet le Sénat lui demanda compte d'une conduite que tous qualifioient de lâcheté. Grimani parut devant le Grand-Conseil (c'est ainsi qu'on nomme à Venise l'assemblée générale de tous les nobles en qui réside la souveraineté.) On l'avoit convoquée, de peur que le coupable ne trouvât de la faveur dans un trop petit nombre de Juges. L'Amiral fut conduit dans cette auguste assemblée, chargé de chaînes, que son fils, Cardinal, soutenoit pour lui en diminuer le poids. Plusieurs opinoient à la mort, quoi-

que Grimani eût prêté sans intérêt à la République une grosse somme d'argent pour lever cette même flotte dont il avoit fait un mauvais usage. Enfin , à la pluralité des voix , il fut dépouillé de ses dignités d'Amiral & de Procureur de S. Marc, & relégué, pour le reste de ses jours , dans l'isle de Cherso. Trevisano succéda au malheureux Grimani dans les fonctions d'Amiral.

J. C. 1500.
Hég. 905.

On eut bientôt nouvelle que les Turcs avoient formé le siege de Modon par terre & par mer. La flotte Vénitienne partit de Zante , & fit voile pour aller secourir les assiégés. Trevisano dépêcha une felouque , qui , à la faveur de la nuit , passa à travers de l'armée ennemie pour avertir les habitans de Modon qu'on venoit à leur secours. Cinq galeres bien lestes , équipées de bonnes chiourmes , & chargées de munitions de bouche , portoient ce secours. Les Turcs se mirent en bataille pour disputer le passage ; mais malgré leurs efforts , ce qu'on avoit toujours vu jusqu'alors arriva ; ces cinq galeres traversèrent l'armée ennemie , & entrèrent dans le port de Modon. Les soldats & les bourgeois , pénétrés de joie , se précipiterent vers le port , pour jouir de

J. C. 1500.
Hég. 905.

la vue d'un secours inattendu ; mais un événement si heureux fut précisément la cause de leur perte ; ils dégarnirent imprudemment leurs murailles : tandis que les soldats sortis de leurs postes se livroient à une joie indiscrete , les Turcs monterent à l'assaut par quatre endroits qui n'étoient pas défendus , & les assiégés apprirent que la ville étoit surprise , au moment où tous s'écrioient qu'elle étoit imprenable. Quelques soldats tenterent de se défendre dans les lieux les plus forts ; mais les principales avenues ayant été gagnées par l'ennemi , il fallut bientôt céder au nombre. Les Turcs se livrerent à leur cruauté , d'autant plus qu'ils avoient été humiliés du désavantage de leur flotte. Ils trouverent dans Modon des richesses immenses qui n'arrêterent pas leurs bras : après un carnage effroyable , la flotte de Mustafa transportée sous Coron menaça cette ville du même sort. L'exemple récent força les Bourgeois à se rendre sans coup férir , malgré la résistance du Gouverneur Vénitien qui prétendoit préserver la ville. On le lia dans son logis , tandis que les Bourgeois faisoient la capitulation avec Mustafa. Cependant une armée turque ravageoit le Frioul ,

Prise de
Coron.

Dévastation
du Frioul.

& commettoit toutes les horreurs J. C. 1500.
Hég. 905.
 que la guerre occasionne , & que la
 nécessité ne peut autoriser. Les gar-
 nisons Vénitiennes ne faisoient qu'of-
 frir plus de victimes au vainqueur. Les
 Janissaires , qui n'avoient pas la faci-
 lité de vendre leurs esclaves , égor-
 geoient sans pitié tout ce qui se pré-
 sentoit à eux , sans que la foiblesse ni
 les prières pussent les désarmer. Le
 Général Trevisano , échappé au fer de
 l'ennemi , mourut de douleur à la vue
 des désordres qu'il ne pouvoit empê-
 cher. Les Turcs ne demeurèrent point
 dans ce pays dévasté , qui se ressentit
 long-temps de ce carnage. Ils allèrent Prise de
Durazzo.
 s'emparer de Durazzo qu'ils ont gardé.

Les Vénitiens , accablés de cette J. C. 1501.
Hég. 906.
 guerre dispendieuse & meurtrière ,
 commençoient à tout craindre , lors-
 que la Providence leur envoya Gon-
 zale de Cordoue , qui venoit de s'em-
 parer du Royaume de Naples , au nom
 de Ferdinand le Catholique son maî-
 tre. Cet Espagnol , surnommé avec
 tant de raison le grand Capitaine ,
 joignit trente voiles , sa fortune & ses
 talens aux forces abattues des Véné-
 tiens , il poursuivit avec eux la flotte
 ennemie jusqu'à l'embouchure de
 l'Helléspont , prit aux Turcs vingt
 galères ; puis retournant sur ses pas ,

J. C. 1501.
Hég. 906.

s'empara des îles d'Egine & de Céphalonie. Il alloit s'emparer de même de l'isle de Lesbos, lorsque Bajazet, voyant qu'il étoit différent de combattre Gonzaleoules Généraux Vénitiens, proposa la paix à cette République, qui la desiroit autant que lui. Ces deux peuples avoient besoin l'un de l'autre. Les Vénitiens, alors Facteurs des trois parties du monde, transportoient toutes les marchandises qu'ils acquéroient de toutes les nations. Les Turcs, riches par l'étendue & par la fertilité de leurs différens climats, fournissoient des matieres premières, qu'ils ne savoient pas ouvrer, & recevoient en échange le fruit de l'industrie des Francs. La laine, les aromates & les pelleteries étoient alors les plus grands objets du commerce. Les Turcs avoient détruit l'industrie des Grecs par leur despotisme; ils ne pouvoient user de tout cela qu'en les vendant aux Chrétiens, qui leur rapportoient des étoffes, des pelisses, & des préparations que personne n'eût su ou osé faire chez eux. Ainsi, lorsque les armes faisoient redouter les Turcs dans le monde entier, les besoins de la vie soumettoient à l'industrie du plus foible ces peuples féroces, contraints d'avouer, au moins par leur conduite,

combien l'industrie a d'avantage rée J. C. 1501.
Hég. 907.
sur la force & sur le nombre. Les Vénitiens rendirent quelques places aux Turcs dans l'Albanie. D'ailleurs chacun garda ses conquêtes. On signa un traité en langue turque, par lequel les deux nations s'accorderent mutuellement la liberté du commerce, & on établit à Constantinople un Consul Vénitien.

Bajazet espéroit qu'il alloit jouir d'une paix profonde. La foiblesse de son caractère la lui faisoit desirer, plutôt que l'amour de l'humanité, dont les Turcs avoient pour lors peu d'idées. Le repos que leur Monarque leur procura, ne fut pour eux qu'une occasion de le troubler. Tandis que Bajazet se livroit aux plaisirs qu'il avoit toujours aimés plus que la guerre, des nouvelles pénétrèrent jusqu'au fond du Serrail, qui réveillèrent bientôt les grands Officiers de l'Empire, Sche'tankulî affoupis à côté de leur maître. Un Dervis qui, pendant une longue retraite prêche les armes à la main.
J. C. 1510.
Hég. 916. & dans des méditations profondes avoit nourri des projets ambitieux, tout plein du desir de former une secte, imagina de soutenir dans la Turquie l'opinion des Califs Fatimites, embrassée par les Persans, qui reconnoissent Ali pour le successeur immédiat

J. C. 1510.
Hég. 915.

de Mahomet. On ne pouvoit accrédi-
ter cette opinion , qu'en contredis-
sant la Sunna , livre de tradition le
plus respecté parmi les Ottomans ,
après le Koran , parce que la Sunna
désigne Aboubecre , Omar & Oth-
man , premiers successeurs du Pro-
phète & prédécesseurs de son gendre
Ali. Ce Dervis , appelé Scheïtankuli ,
voulut rendre sa nouvelle doctrine
plus intéressante en l'ornant de plu-
sieurs autres nouvelles opinions. Il
prêchoit , par exemple , que le Koran
étoit de toute éternité avec Dieu , &
le prouvoit par les mêmes raisons ,
que nous avons vu alléguer ci-dessus
devant le Calif Almamon.

Scheïtankuli autorisa sa mission par
un séjour de dix années dans une ca-
verne de la Natolie , près d'une ville
nommée Becbazar , où il affectoit aux
yeux de la multitude des austérités ou-
trées. La réputation de sa sainteté
étant bien établie , il rassembla des sol-
dats ; car les Musulmans ne savent
prêcher que les armes à la main , tout
envoyé de Dieu doit régner en son
nom sur la terre ; étant entré , à for-
ce ouverte , un jour de marché , dans
une Ville appelée Antalie , il prêcha
dans la place publique. Son enthousiasme passa dans le cœur de tous ceux

qui l'entendirent , & le fruit du ser-
mon fut de se saisir du Cadi , de l'é-
carteler & d'attacher chacun de ses qua-
tre membres à chacune des quatre por-
tes de la Ville. Scheitankuli alla en-
suite s'emparer de Kutaïa , capitale de
la Province ; les peuples avides de
nouveauté , ouvrirent leurs portes ,
malgré le Pacha que l'enthousiaste fit
empaler dans la place publique , parce
qu'il avoit osé le traiter d'impôseur.

J. C. 1510.
Hég. 916.

Korcut , fils de l'Empereur , qui jadis
avoit régné en son nom , & qui exer-
çoit les fonctions de Pacha à Magne-
sie , tenta de s'opposer à ce rebelle ,
dont les soldats mal disciplinés ,
avoient tous cette ardeur qu'inspire le
fanatisme. Korcut n'avoit que très-peu
de Janissaires ; les troupes qu'il ramas-
sa en hâte , n'étoient pas mieux disci-
plinées que celles du Novateur , &
étoient beaucoup moins aguerries. Le
Prince fut repoussé , & se crut trop
heureux d'avoir dérobé sa tête au cou-
reau de ce fanatique sanguinaire. Il
informa son pere de ces revers aux-
quels il étoit temps de remédier. Mal-
gré quelques succès que les Généraux
de Bajazet avoient eus sous ses yeux ,
il étoit tout à fait dégoûté de la guerre.
Les circonstances , quelque pressantes
qu'on les lui peignit , ne purent le dé-

Il fait beau-
coup de dé-
sordres dans
la Natolie , &
repousse Kor-
cut.

J. C. 1510.
Hég. 916.

L'Empereur
envoie une
armée contre
lui.

Un de ses é-
missaires ten-
te d'assassiner
Bajazet.

Scheïtankuli
est battu ; ses
troupes sont
dispersées ; il
fuit en Perse.

terminer à s'armer pour défendre sa Couronne. Il envoya son Visir Ali, successeur de Mustafa, dans la Natolie, à la tête d'une armée, mais la garde qui veilloit autour du serrail de Constantinople, ne put le dérober au danger qu'il vouloit éviter. Comme il sortoit pour aller à la Mosquée, un Dervis, émissaire de Scheïtankuli, lui demanda l'aumône, l'Empereur se baissoit pour la lui donner, le traître lui porta dans le sein un coup de poignard, dont l'Empereur fut long-temps à guérir. Depuis cet événement, tout ce qui n'est ni membre du Divan ni Officier du serrail, n'approche jamais de l'Empereur des Turcs, que deux Chiaoux ne lui tiennent les bras.

Scheïtankuli, aussi fourbe, aussi ambitieux que l'avoit été Mahomet, n'avoit pas les mêmes talens pour la guerre. Des troupes réglées & aguerries, dissipèrent bientôt une foule d'enthousiastes, terribles devant des hommes désarmés, mais qui, n'ayant aucune notion de l'art de la guerre, favoient plutôt égorger que combattre. Ali Pacha les vainquit en bataille rangée, & rentra dans toutes les places dont les rebelles s'étoient emparés, aussi facilement qu'eux-mêmes les

avoient prises. Scheïtankuli comprit que les armes ne lui seroient pas aussi favorables qu'il avoit espéré. Il renonça au rôle de conquérant, &, dérochant faretraite, même à ses plus chers disciples, il fuit en Perse auprès du Roi dont l'opinion sur la succession d'Ali, étoit la même qu'il avoit prêchée. Ce Scheïtankuli est regardé, sinon comme l'auteur, au moins comme le restaurateur du schisme des Persans, & comme leur troisième Prophète. Il n'est donc pas étranger à notre sujet, de détailler les succès qu'il eut dans ce Royaume, & comme il fut cause de la haine invétérée, qui divise encore les Ottomans & les Persans.

J. C. 1510.
Hég. 916.

Scheïtankuli n'ignoroit pas qu'Ismaël, Roi de Perse, tenoit le dogme de la succession d'Ali. Il alla se réfugier à la Cour de ce Prince, comme martyr de cette prétendue vérité. Le faux Prophète avoit acquis dans sa retraite plus de connoissance que n'en ont communément les Musulmans. Il avoit quelque teinture des mathématiques, & sur-tout de l'astrologie judiciaire dont on faisoit grand cas dans ce siècle & dans ce pays. Le Roi Ismaël ébloui de l'éloquence, de la doctrine, de l'érudition de cet homme extraor-

Il obtient la confiance du Roi, & au moyen d'un faux miracle, il fait des changemens dans le texte du Koran, qui sont admis par tous les Persans.

J. C. 1510.

Hég. 916.

dinaire , lui confia l'éducation des Princes ses enfans , & lui-même plia sa foi aux rêveries du prétendu Prophète. Tous les Persans n'étoient pas comme leur maître de la secte d'Ali. Jusques là le Roi Ismaël avoit toléré les différentes opinions ; tous faisoient profession de l'Islamisme : mais chacun expliquoit le Koran à sa manière , & la paix régnoit dans la Perse , parce qu'aucun n'avoit entrepris de rendre intelligible ce qui ne l'étoit pour personne. Scheïtankuli , plus puissant en Perse qu'il ne l'avoit jamais été en Turquie , puisqu'il avoit subjugué le Roi , usa de ce nouveau pouvoir avec plus d'adresse qu'en Turquie , mais avec encore plus de cruauté. Il ne levoit plus des armées qu'il ne savoit pas conduire , mais il inculquoit ses opinions dans une ame crédule & sanguinaire , & , employant ce grand argument de Mahomet , que le fer & le feu étoient les plus forts instrumens de la vérité , il forçoit Ismaël à proscrire tous ceux qui n'admettoient pas les nouveaux dogmes. Un des plus importans , étoit de savoir si Mahomet exigeoit qu'on lavât ses pieds chaque matin avec de l'eau , ou s'il suffisoit de les frotter de la main sans les mouiller. De tout temps les Turcs &

les Persans avoient employé de l'eau dans cette pratique. Le Novateur vou-
 loit qu'on se contentât d'essuyer ses
 pieds. Cette prétention & plusieurs
 autres de même espece , révolterent
 un grand nombre de Musulmans. Com-
 me toutes les réclamations étoient pu-
 nies de mort , les supplices multipliés
 contraignirent beaucoup de sujets de
 quitter la Perse. Ismaël , effrayé de
 cette désertion , osa s'en plaindre à son
 Prophète qui offrit pour retenir le peu-
 ple sous la loi , de manifester par des
 miracles , l'authenticité de sa mission.
 Depuis plusieurs jours Scheïtankuli
 menoit ses élèves dans un bois conti-
 gu au Palais d'Ispahan. Il fit remar-
 quer au plus jeune de ces Princes qui
 aimoit beaucoup son précepteur , un
 vieux plane qu'il lui recommanda
 d'indiquer au Roi son pere , quand il
 en seroit temps. Comme on reprochoit
 sur-tout à Scheïtankuli d'altérer le
 texte du Koran , sous prétexte de l'ex-
 pliquer , le faux Prophète dit au Roi
 qu'il vouloit prouver à l'Univers en-
 tier que lui seul étoit capable de don-
 ner l'intelligence de ce livre sacré.
 On indiqua une assemblée du peuple
 dans le bois dont nous avons parlé.
 Scheïtankuli pria le Roi d'ordonner
 au plus jeune de ses fils , de choisir

J. C. 1510.
 Hég. 916.

J. C. 1510.

Hég. 916.

tel arbre de ce bois qu'il voudroit. L'enfant bien préparé, indiqua l'arbre dont il étoit convenu avec son maître. Alors l'impositeur présente au Prince & au peuple un livre qui contenoit le Koran dans toute l'exactitude du texte, un autre dont tous les feuillets étoient blancs, & un troisième où le Koran étoit écrit avec les changemens que Scheïtankuli y avoit cru nécessaires, & qu'il prétendoit être le véritable texte de Mahomet. Le jeune Prince plaça l'ancien Koran & le livre blanc dans le tronc de l'arbre indiqué. Scheïtankuli fait sceller ce tronc avec des bandes de fer, y fait apposer le sceau du Royaume, & déclare que, dans quarante jours, Dieu manifesterà dans le lieu même sa volonté, sa loi & son Prophète. Il retourna au Palais, tenant en main celui des trois livres que lui-même avoit corrigé. Pendant cet intervalle de quarante jours, l'hypocrite affectoit d'aller souvent sous le plane indiqué adresser à Dieu des prières ferventes. L'instant étant venu auquel le miracle devoit s'accomplir, tout le peuple accourut autour du plane. Scheïtankuli recommence ses prières avec plus de ferveur que jamais, puis d'un ton inspiré, il ordonne qu'on ouvre le plane.

Le

Le petit Prince Persan, qui avoit placé les deux livres dans le tronc de cet arbre, en retire deux de même forme, dont l'un, qui passoit pour être le Koran ancien, étoit raturé & écrit en interlignes dans tous les endroits que le prétendu Prophète avoit cru devoir changer, & l'autre, qu'on croyoit avoir été le livre blanc, étoit une copie fidele & sans rature de ce nouveau Koran, qu'on vouloit accréditer. Le peuple fasciné, sans s'informer si le plane n'avoit point été ouvert pendant la nuit, ni si les deux livres enfermés dans le tronc, quarante jours auparavant ne s'y trouvoient pas encore, cria au miracle. Tous se prosternerent devant le prétendu Prophète. Tous le nommerent le second Mahomet, &, selon les principes de la loi Musulmane, jurèrent haine & guerre éternelle à tous ceux qui ne penseroient pas comme eux. Le Prophète ordonna que l'arbre qui avoit servi à manifester sa mission, seroit brûlé, ce qui fut exécuté sur l'heure. Il étoit essentiel de dérober à des yeux qui pouvoient être moins crédules, l'examen d'un fait qu'on eût aisément éclairci. De ce jour les Persans donnerent à Scheitankuli le nom de So-

J. C. 1510.
Hég. 916. phi, qui signifie en persan homme vêtu de laine, ou un Religieux. Ce fourbe ne fut pas Roi, mais il régna sous le nom du Roi Ismaël. Ce Prince ne fut que l'instrument de la volonté de son Prophète, & le nom de Sophi fut si respecté en Perse, que les Rois, successeurs d'Ismaël, l'ont toujours porté depuis la mort de Scheïtankuli. Ce fourbe heureux inspira aux Persans la haine qu'il avoit pour les Turcs. On fait combien la religion musulmane aliene ses disciples de tous ceux qui professent une autre croyance : elle les arme bien plus encore contre ceux qui ont élevé des sectes dans son sein. Scheïtankuli a profité de cette intolérance pour aigrir les deux nations l'une contre l'autre ; tellement que dans la guerre un Musulman, qui pense offrir un sacrifice à Dieu en tuant un ennemi Chrétien, croit fermement, s'il est Turc, que la tête d'un Persan, s'il est Persan, que la tête d'un Turc est aussi agréable à Dieu que celle de soixante & dix Chrétiens. Les deux nations anathématisent également le Koran que la nation ennemie adopte. Lorsque l'un des Monarques envoie des Ambassadeurs à l'autre, il ne

manque pas de mettre au nombre des présents un exemplaire, magnifique-ment couvert, du Koran, conforme à la leçon qu'il croit orthodoxe. Et lorsque l'Ambassadeur offre au Prince ce livre avec tous les autres dons, le Monarque baise respectueusement un autre exemplaire de sa loi, qu'on a eu soin de mettre sous ses yeux, & laisse le livre offert sur les marches de son trône.

Tandis que les secouffes du fanatisme faisoient prendre à la Perse une face nouvelle, Bajazet vivoit à Constantinople dans un plein repos, si l'on peut appeller ainsi une vie molle & voluptueuse, dont les excès lui avoient attiré bien des maux. Il étoit tourmenté de goutte; des douleurs aiguës lui firent naître le desir de se reposer sur un de ses fils du poids du gouvernement qui accabloit sa foiblesse. Ce Monarque avoit mis au monde huit fils, dont trois étoient morts dans l'enfance. Il avoit distribué aux cinq autres des sangiacas ou gouvernemens. Ces Princes vivoient éloignés du Souverain; mais dans une dépendance beaucoup plus grande que tous les autres Pachas. Il en couta la vie à deux d'entre eux, Atsian & Mahomet, pour s'être crus les maîtres du pays que leur pere leur avoit confié.

Bajazet fait mourir deux de ses fils,

Atlian fut étranglé par ordre de l'Empereur pour une désobéissance dont l'histoire ne détaille pas les circonstances. Quant à Mahomet, son crime ne fut pas si prouvé que celui de son frere, & son caractère le fit croire plus dangereux. Car Bajazet n'osa le faire périr qu'en secret. Ce Prince avoit voyagé déguisé chez tous ses freres, même à la cour de Bajazet, auquel il avoit trouvé le secret de parler sans en être reconnu. Il s'étoit introduit dans tous les odas des Janissaires, & avoit eu des conférences secretes avec leurs Chefs; il avoit parcouru toutes les grandes villes de l'Empire, toujours sous un déguisement qui lui donnoit la facilité d'observer. Enfin sa conduite annonçant quelque ambition & un desir de s'instruire, toujours suspect à la cour des Princes despotiques, Bajazet chargea un Secrétaire d'empoisonner son fils, & , comme s'il eût voulu écarter de lui le soupçon de ce crime, il brisa l'instrument dont il s'étoit servi. Mahomet fut enterré, par ordre de Bajazet, dans le tombeau des Empereurs, & son assassin fut jetté à la mer dans un sac de cuir.

Achmet, son fils aîné, étoit celui qu'il aimoit le mieux des trois qui lui

restoient , parce que ce Prince n'é-
 toit pas propre pour la guerre , qu'il
 menoit une vie retirée , & que , quoi-
 que selon la loi , le sceptre dût lui
 appartenir après Bajazet , il n'avoit
 jamais montré aucune impatience de
 régner. L'Empereur comptoit se dé-
 barrasser des soins du trône en y fai-
 sant monter son fils , & conserver la
 même puissance avec la facilité de se
 livrer à ses plaisirs , sur-tout à sa pas-
 sion pour le vin qui caufoit beaucoup
 de scandale chez tous les vrais Musul-
 mans , & qu'il feroit plus à portée de
 cacher. Les Pachas & les Janissaires ,
 qui s'indignoient du repos dans lequel
 Bajazet les faisoit languir depuis dix
 ans , l'auroient vu avec plaisir cesser
 d'être leur maître , s'il n'avoit pas choisi
 Achmet pour son successeur. Ils pré-
 tendoient qu'il y auroit moins de dé-
 pouilles encore , moins de timars à
 espérer sous ce Prince que sous Baja-
 zet ; que la gloire des armes otto-
 manes seroit bientôt ternie , & qu'ils
 oublieroient l'art de manier leurs ar-
 mes , sous un Prince qui aimoit le re-
 pos plus que ses ancêtres n'avoient
 aimé les conquêtes. Sur les bruits qui
 s'étoient répandus de la prochaine ab-
 dication de Bajazet , les Chefs des Ja-
 nissaires allèrent trouver le futur Em-

J. C. 1510.
 Hég. 916.

Ce Prince
 veut abdiquer
 l'Empire en
 faveur d'A-
 chmet son fils
 aîné.

J. C. 1510.
Hég. 916.

Les soldats
veulent Selim
pour Empe-
reur. Celui-ci
leve une ar-
mée, marche
contre son
pere, & est
battu.

J. C. 1511.
Hég. 917.

pereur pour lui demander une augmentation de paie. Le Prince leur répondit que ceux qui travailloient moins que jamais, ne devoient pas espérer de voir augmenter leur salaire; que, comme il ne se préparoit pas à des guerres bien meurtrières, il ne prétendoit pas les payer plus cher que n'avoient fait ses ancêtres. Cette réponse imprudente offensa des hommes qui ne connoissoient d'autre gloire que celle de verser du sang. Il s'en fallut peu qu'ils n'insultassent Achmet, & de cet instant ils décidèrent entre eux qu'il ne seroit jamais Empereur. Il leur restoit à choisir entre les deux autres fils de Bajazet; car le respect des Ottomans pour le sang de leurs Maîtres, est, comme nous l'avons dit, un point de religion; mais ils se sont souvent permis de placer sur le trône celui de la race ottomane qu'ils croyoient le plus digne de régner. Les Janissaires envoyèrent à Trébisonde le Senberekchi Bakchi, ou Surintendant des machines, pour sonder Selim, le dernier des fils de Bajazet.

Le député des factieux trouva dans ce Prince toute l'ambition & toute la complaisance que les Janissaires pouvoient desirer. L'exemple de ses freres

L'avoit empêché jusques là de rien entreprendre par lui-même ; mais il n'attendoit qu'une occasion , & il ne manqua pas de la saisir. Selim passa le Bosphore, & s'avança, à la tête de vingt mille hommes qu'il avoit ramassés, jusqu'à Andrinople , dans l'espérance que ceux qui le faisoient agir se joindroient à lui. Il couvrit cette marche du prétexte d'aller voir son pere : ce qui est , parmi les Musulmans , un devoir sacré , & le plus méritoire après le pèlerinage de la Mecque. Bajazet , qui soupçonnoit la vérité , fit dire à son fils qu'il le dispensoit de lui rendre ce devoir religieux à la tête d'une armée ; mais voyant que ce Prince marchoit vers Constantinople , quoique les Janissaires ne parussent pas songer à s'unir à lui , Bajazet crut qu'il étoit temps de réprimer son fils. On ne fait pas pourquoi la révolte n'éclata pas alors ; il est certain que Bajazet s'opposa aux entreprises de Selim avec ces mêmes Janissaires qui ne vouloient point d'Achmet pour leur Empereur. Peut-être ceux qui entroient dans cette conspiration , n'étoient pas encore assez sûrs des soldats. Quoi qu'il en soit , Bajazet rencontra son fils à un village nommé Ogris près Tchorlo : il commandoit

J. C. 1511.
Hég. 917.

une armée supérieure en nombre &
 J. C. 1511. en courage. Selim fut bientôt défait;
 Hég. 917. son pere ne le poursuivit pas, & le Prince se retira à Varne avec les débris de son armée. On ne fait encore si cette faculté de dérober sa tête au châtement qu'il méritoit, lui vint de la clémence de Bajazet, ou de l'amour des troupes qui refuserent de le poursuivre. Il est certain que l'Empereur avoit puni plus sévèrement de moindres crimes sur deux autres de ses fils.

La révolte de Selim, & les soins qu'il avoit fallu prendre pour la réprimer, confirmèrent Bajazet dans la résolution de descendre du trône & d'y faire monter Achmet. Mais ce Prince timide préféroit le repos de son ferrail au dangereux honneur de gouverner une nation féroce, qui se rendoit redoutable à ses maîtres, toutes les fois qu'ils ne savoient pas l'occuper contre leurs ennemis. Achmet, de retour dans son Sangiacat, écrivit à Bajazet, qui le pressoit de revenir à Constantinople, que, puisque les Janissaires ne vouloient pas de lui, qu'à son tour il ne vouloit pas être leur maître malgré eux. Korkut, second fils de Bajazet, paroissoit devoir hériter des droits abandonnés par son

frere ; il avoit autrefois porté la couronne au nom de son pere , & il sembloit que les Ottomans devoient l'adopter plutôt que ses freres qu'ils ne connoissoient pas. Ce Prince quitta Magnesie pour venir à Constantinople réclamer ce magnifique héritage : depuis qu'Achmet avoit refusé le sceptre , Mustafa , Grand Visir , persuadoit à Bajazet que lui seul le soutiendrait dans ses mains. Ainsi l'Empereur ne songeoit plus à abdiquer. Mais le peuple & les Janissaires , qui regardent toujours la parole du Souverain comme sacrée , & qui d'ailleurs n'aimoient pas Bajazet , se souvenoient qu'il avoit annoncé son abdication , & osoient la réclamer à grands cris autour du ferrail , & dans toutes les rues de Constantinople. Le Visir n'imagina d'autre moyen de faire révoquer ce qui paroissoit être irrévocable , qu'en faisant conjurer l'Empereur par tous les Pachas qui composoient le Divan , de demeurer sur son trône. Les Visirs , Seraskiers , & Pachas du ban ou à trois queues (1) , se

J. C. 1511.

Hég. 916.

(1) Tous ces titres sont à peu près les mêmes. La qualité de Pacha à trois queues donne entrée au Divan. Les Séraskiers sont

J. C. 1511.

Hég. 917.

Les Janissai-
res pressent
Selim de fai-
re de nou-
veaux efforts.
Démarches
sourdes de
Korcut pour
le même ob-
jet.

préterent à ce que le Grand Visir exi-
geoit d'eux : mais les cris des Janis-
saires, & même ceux du peuple, re-
froidirent le zele de ces courtisans,
qui n'osèrent jamais publier leur dé-
marche, qui la désavouèrent même
devant ceux qui leur en faisoient des
reproches. Korcut ne plaisoit pas aux
troupes plus que son frere Achmet ;
ils vouloient Selim, qui, tout vaincu
qu'il avoit été, leur paroissoit brave,
entreprenant & fait pour les conquê-
tes. Le Senberekchi Bakchi partit pour
Cassa en Crimée, où Selim s'étoit re-
tiré au sortir de Varne ; il pressa de
nouveau ce Prince de venir se mettre
à la tête des troupes, toutes prêtes à
le placer sur le trône & à l'y soutenir.
Selim, instruit par le malheur, ne
voulut plus se fier à ce premier em-
pressement ; il déclara qu'il n'expo-

Pachas à trois queues. Le Beglierbeg est
Pacha à deux queues, & il commande non-
seulement l'armée à laquelle il est, mais les
troupes qui peuvent être dans la même pro-
vince, commandées par d'autres Pachas sub-
ordonnés à lui. Il n'y a que deux Séraskiers,
l'un d'Asie, l'autre d'Europe. Ce titre, qui
donne aussi la supériorité sur toutes les trou-
pes, n'a de fonctions qu'autant qu'il plaît à
l'Empereur. Les Pachas à deux & une
queue n'ont point d'entrée au Divan.

feroit plus son entreprise & sa tête au hazard d'une bataille, & qu'il ne vouloit plus être combattu par ceux qui lui avoient promis leurs secours; qu'en conséquence il ne paroîtroit point aux environs de Constantinople, qu'il ne fût sûr non-seulement de tous les Janissaires en quartier dans la ville, mais même de toutes les garnisons des Etats européens. Cette négociation consuma bien du temps, dont Bajazet & son Visir eussent pu profiter: mais ils se croyoient si sûrs que Selim affoibli ne songeroit jamais à réparer ses pertes, qu'ils sembloient ne s'occuper que de Korcut, dont les démarches sourdes fatiguoient le Ministre, quoique les Janissaires ne parussent pas le goûter. Enfin Mustafa trouva le moyen d'envoyer à son Sangiacat cet ambitieux timide, soit en lui faisant entrevoir les suites funestes d'un trop grand empressement pour régner, soit en lui promettant qu'il seroit un jour préféré à ses freres.

A peine Korcut étoit éloigné, on apprit que Selim arrivoit, toujours sous le pieux prétexte de rendre des devoirs à son pere. Il n'avoit point amené de troupes de Tartarie; mais toutes celles des gouvernemens d'Europe se réunirent sous ses drapeaux.

J. C. 1511.
Hég. 917.

J. C. 1512.
Hég. 918.
Selim arrive devant Constantinople à la tête des troupes d'Europe. Les Janissaires les joignent.

J. C. 1512.

Hég. 918.

Cette nouvelle causa la plus grande joie dans la ville & la plus grande consternation dans le ferrail. Les Janissaires de Constantinople marchèrent en armes jusqu'au camp de Selim, laissant Bajazet sous la garde des Bostangis. Les peuples s'écrioient dans les rues que la gloire de l'Empire étoit prête à renaître, tandis que la terreur glaçoit Bajazet & tout son Divan. Ce Prince comprit que toute résistance devenoit inutile, il envoya son Visir conférer avec ce fils rebelle.

Bajazet descend du trône, & se met en chemin pour se retirer à Didimotique.

Le Ministre tâcha d'émouvoir le cœur de Selim, en lui demandant s'il en vouloit au sceptre ou à la vie de son pere. Selim répondit respectueusement en apparence : il assura d'abord qu'il ne vouloit pas régner, qu'il venoit seulement s'éclaircir avec l'Empereur sur le gouvernement présent, dont la mollesse & l'oisiveté lui paroissent condamnables ; qu'il venoit écouter les plaintes de ces braves Janissaires qui séchoient d'impatience & de douleur, en voyant les voisins de l'Empire Ottoman devenus puissans par sa foiblesse ; que le Sophi de Perse, que le Soudan d'Egypte s'emparoiennent à leur gré des places qui avoisinoient leurs Etats, tandis que la valeur des troupes ottomanes, & les conquêtes

de Mahomet II sembloient prescrire à son successeur de conquérir à son tour & l'Egypte & la Perse ; que l'esprit militaire se perdoit , que l'ordre même devoit en souffrir ; que Bajazet n'étoit pas en sûreté sur son trône. Selim refusa de donner au Visir aucun autre éclaircissement ; il le renvoya vers Bajazet plus consterné qu'il n'étoit avant cette conférence.

J. C. 1512.
Hég. 918.

Le Sultan, voyant contre lui tout à la fois son fils , le peuple & l'armée , ne pensa plus qu'à quitter le sceptre , qui depuis long-temps fatiguoit ses mains. Un songe qu'il fit au milieu de tous ces démêles , dans lequel il crut voir que les Officiers du ferrail le dépouilloient des ornemens royaux pour en revêtir son fils , parut à ce foible Prince un ordre du Ciel. Comme il ne pouvoit pas se choisir un successeur , il tenta de se concilier celui qui le devenoit malgré lui : il envoya dire à Selim que , puisqu'il se croyoit plus capable que lui de soutenir la gloire du nom ottoman , il vouloit bien lui céder l'Empire. Il ne demandoit que la permission de se retirer à Didymotique avec une pension convenable , & d'amener avec lui ceux qu'il voudroit choisir pour compagnons de sa retraite. Selim ne s'étoit

J. C. 1512.
Hég. 918.

pas attendu à trouver si peu de résistance, il entra dans Constantinople avec une garde nombreuse; & lorsqu'il se fut emparé de tous les postes, il se présenta en suppliant devant celui qu'il venoit de détrôner, il lui proposa même de demeurer dans le ferrail avec sa cour & ses femmes, tandis que lui Selim habiteroit le vieux ferrail. Bajazet répondit que le même fourreau ne pouvoit pas contenir deux épées, & il prépara sa retraite, avec d'autant plus d'empressement, qu'il étoit importuné des cris redoubles du peuple & des soldats, qui souhaitoient gloire & longs jours à l'Empereur Selim.

Bajazet voulut partir de Constantinople avant que son fils fût proclamé Empereur. Selim accompagna son pere pendant deux lieues de chemin, s'entretenant avec lui des affaires de l'Empire. Lorsqu'on fut arrivé au lieu indiqué pour la séparation, Selim prosterné aux genoux de Bajazet lui demanda sa bénédiction, & lui donna pour la dernière fois des marques du plus profond respect, puis l'Empereur détrôné partit accompagné de quelques amis & d'une garde de Spahis commandée par Iounoux Pacha. Ils avoient laissé détrôner ce

Prince, sans qu'on pût dire qu'ils eussent contribué à cette révolution.

J. C. 1512.
Hég. 918.

Selim, à peine proclamé à Constantinople, apprend que son pere ne s'éloigne qu'à très-petites journées de cette capitale, qu'Iounoux Pacha, son conducteur, avoit quelques relations avec les Spahis de Constantinople, & que l'Empereur détrôné avoit envoyé des couriers dans quelques villes par lesquelles il ne devoit pas passer.

Le cruel Selim, sans approfondir des soupçons qui pouvoient n'être pas fondés, fait ordonner à un Médecin juif qu'il avoit placé auprès de son pere, de l'empoisonner. Cet arrêt, ou plutôt cet attentat, fut exécuté sans délai. On reporta le cadavre en pompe à Constantinople, & il fut enterré dans une mosquée de sa fondation.

Selim le fait
empoisonner
en chemin.

Ce Prince mourut dans la soixante-deuxième année de son âge, après avoir régné trente-deux ans. Les Historiens turcs disent qu'il aimoit les sciences, & qu'il protégeoit les Savans. Ces prétendues sciences se bornoient aux rêveries de l'astrologie judiciaire, & à quelque connoissance imparfaite de l'arabe & du syriaque. Bajazet II, timide & cruel, devoit être superstitieux; il poussa si loin

Caractere de
Bajazet.

J. C. 1512.
Hég. 918.

cette foiblesse, qu'il fit ramasser pendant tout son regne la poussière de ses souliers & de ses habits pour en composer un bloc qu'on inhuma avec lui. Il croyoit racheter par là ses transgressions fréquentes à la loi de Mahomet, qu'il se reprochoit quelquefois, sur-tout à la défense de boire du vin. Bajazet II étoit fort ivrogne; il lui étoit arrivé de faire donner la mort à ses confidens les plus intimes dans des accès de fureur causés par le vin. Il joignoit même de la cruauté à ses actions superstitieuses. Un jour il passoit par un village, entre Constantinople & Andrinople, baigné d'une rivière, qui, sortant souvent de son lit, rendoit le passage très-dangereux. Un Sangiac d'un rang inférieur, mais très-riche, avoit fait construire, à grands frais dans cet endroit, un pont pour la sûreté des voyageurs & pour le bien de son ame; car tous les Musulmans croient fermement que les actions de bienfaisance sont récompensées au centuple dans l'autre vie. Bajazet fit venir à l'instant le Sangiac, & lui proposa de lui rendre le prix de son pont, à condition que le mérite de cette action seroit transporté à lui Empereur. Le Sangiac refusa constam-

ment, parce que, disoit-il, les récompenses du paradis sont préférables à la louange & aux faveurs des hommes. L'Empereur persuadé, comme tous les Musulmans, que les mérites des bonnes œuvres pouvoient se transporter ainsi que les sommes d'argent & tous les autres droits temporels, insista vivement, mais toujours en vain. Bajazet, outré de colere, fit étrangler sur l'heure le malheureux Sangiac, puis il passa la riviere à la nage ainsi que toutes les troupes qui le suivoient. Mais il n'osa jamais faire détruire le pont, quelque envie qu'il en eût, de peur de démériter pour l'autre vie à proportion de ce que le Sangiac avoit mérité. Bajazet bâtit plusieurs mosquées : ce qu'il fit de plus utile pendant tout son regne, fut de réparer les murs de Constantinople, qu'un tremblement de terre très-violent avoit presque renversés en 1509 ; il avoit duré dix jours, & fait périr treize mille personnes sous les ruines d'un grand nombre d'édifices.

J. C. 1512.
Hég. 861.



J. C. 1512.
Hég. 918.

S E L I M I.

NEUVIEME REGNE.

Aussi-tôt que Selim fut par-montre cruel venu au trône, il voulut se défaire de ceux qui pourroient un jour le lui disputer. En vain Mustafa, le Grand Visir qu'il s'étoit choisi, lui disoit qu'aucun de ses deux freres n'étoit redoutable; que le pacifique Achmet avoit été dégoûté du trône dès le premier obstacle; que Korcut, plus timide encore, n'étoit pas même retourné à Magnesie, de peur de causer de l'ombre à son frere; qu'il avoit assisté à sa proclamation & à son entrée dans Constantinople, & qu'il s'étoit déclaré publiquement son premier sujet. Selim, qui ne concevoit pas qu'on pût renoncer volontairement au trône, répondit à son Visir, ce qu'il répéta depuis bien des fois, que, pour régner avec plaisir, il falloit régner sans crainte. Ses sentimens, & surtout ses actions lui méritèrent le surnom d'yacuz, qui signifie féroce. Selim étoit âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il devint Empereur des Turcs. On

ne conçoit pas comment ce caractère bouillant & sanguinaire étoit demeuré si long-temps dans le repos. Pressé de marcher contre Achmet, il accorda aux Janissaires l'augmentation de paie qu'ils avoient en vain demandée à ce même Achmet, lorsque Bajazet II pensoit à lui céder le sceptre. Ce refus avoit été la première cause du malheur des deux Princes.

L'ainé de la maison Ottomane ayant appris que malgré son amour pour la paix, l'usurpateur vouloit éteindre ses droits dans son sang, se prépara à vendre cher l'un & l'autre. Il alla dans les montagnes de l'Arménie solliciter des secours des Souverains de ce pays, & même du Roi de Perse, tandis que son frere Korcut, moins courageux, erroit de caverne en caverne, tâchant d'ensevelir son existence dans la plus profonde obscurité. Selim étoit trop intéressé lui-même à la découvrir pour n'y pas appliquer tous ses soins. L'infortuné Korcut fut trahi, son frere le fit étrangler avant de marcher contre Achmet. Après ce premier sacrifice à sa sûreté, il envoya un corps peu considérable à Amasie, pour y arrêter les deux fils d'Achmet, encore dans l'enfance. Le Visir Mustafa, touché de compassion, fit avertir

J. C. 1512.

Hég. 918.

Il poursuivit

le sang de ses deux freres.

Korcut, qui

se cachoit, est

supprimé &

étranglé.

J. C. 1512.

Hég. 918.

secrètement les Gouverneurs de ces Princes , qui eurent le temps d'appeler auprès d'eux quelques serviteurs de leur pere. Ils attendirent , bien armés , le Pacha qui devoit les surprendre , & ils lui firent subir à lui-même le sort qu'il leur destinoit. Selim , ayant appris la mort de son Pacha , & que ses deux victimes s'étoient retirées , l'une auprès du Soudan d'Egypte , l'autre auprès du Roi de Perse , ne tarda pas à découvrir comment elles s'étoient échappées. Le Grand Visir Mustafa paya de sa tête cette prétendue trahison. Ce ne fut pas la seule que l'Empereur eût à punir. Plusieurs Officiers de son armée écrivirent au Prince Achmet de marcher au plutôt au-devant de son frere , sans attendre tous les renforts que le Roi de Perse lui faisoit espérer. Ils lui promettoient de se déclarer en sa faveur à la premiere action , & de tourner contre Selim les corps qu'ils commandoient dans son armée. Ces lettres ayant été interceptées , Selim eut grand soin de les faire parvenir à son concurrent. Avant d'envoyer leurs auteurs à la mort , il les contraignit par la force des tourmens à en écrire de plus pressantes encore à son frere. Achmet trompé se presse d'arriver dans la Na-

colie à la tête de quinze mille hommes seulement. Il fondoit sa plus ferme espérance sur les ressources qu'il croyoit avoir dans l'armée de son frere : mais il apprit, lorsqu'il n'en étoit plus temps, que tous ses amis avoient été reconnus & punis. Déjà les deux armées étoient en présence : celle d'Achmet, quoique sur une seule ligne, sembloit présenter les deux flancs pour être enveloppée, d'autant plus facilement que, Selim, qui étoit à la tête de toutes les forces de l'Asie & d'une partie de celles de l'Europe, avoit fait occuper les derrieres & toutes les gorges par où l'ennemi pouvoit fuir. Achmet, dans cette extrémité, fit proposer à son frere de terminer leur querelle corps à corps, pour épargner, disoit-il, le sang de leurs sujets. Mais Selim vouloit vaincre, & non pas s'exposer ; il aima mieux opposer cent cinquante mille hommes à quinze mille que de courir le hazard d'un combat égal. La petite armée d'Achmet fut taillée en pieces, lui-même ayant eu un cheval tué sous lui, sa grosseur l'empêcha de se dégager de dessous cet animal expirant, il y fut pris après avoir reçu quelques blessures, & son frere le fit étrangler sur le champ de bataille.

J. C. 1512.

Hég. 918.

Achmet est vaincu à la tête de quinze mille hommes, & étranglé aussi sur le champ de bataille.

J. C. 1513. Ce n'étoit pas là tout le sang que
Hég. 919. Selim croyoit avoir intérêt de verser.

Selim mé- dans la Perse , l'autre dans l'Egypte ,
 dite la guerre excitoient son inquiétude , & lui four-
 contre les nirent un prétexte plausible d'armer
 Persans, contre deux voisins puissans. Selim ,
 pour n'avoir pas à la fois trop d'enne-
 mis , voulut confirmer les anciens
 traités avec les Puissances européen-
 nes. Il envoya des Ambassadeurs à
 Venise & au Roi de Hongrie , parce
 qu'il lui importoit de n'être pas as-
 sailli dans l'Europe , tandis qu'il met-
 troit l'Asie en feu , & sur-tout de con-
 server la liberté de la mer. Comme
 on doutoit encore laquelle des deux
 Puissances Selim attaqueroit la pre-
 miere , le Roi de Perse lui envoya
 une Ambassade pour traiter les inté-
 rêts de Soliman , fils aîné du Prince
 Achmet étranglé. Parmi les présens ,
 d'usage en pareille circonstance , les
 Persans présentèrent pour la premiere
 fois le nouveau Koran corrigé par leur
 second Prophète , & un lion d'une
 grandeur démesurée. Selim , que l'ob-
 jet de cette ambassade offensoit , prit
 prétexte des présens qui l'accompa-
 gnoient , pour annoncer sa haine. Il
 envoya à son tour des Ambassadeurs
 porter en présens au Roi de Perse l'an-

cien Koran & la Sunna , que les Sec-
 tateurs d'Ali n'admettent point. Les
 Ambassadeurs étoient aussi chargés de
 présenter au Monarque Persan deux
 grands dogues , en l'assurant que ces
 animaux bien dressés étrangloient les
 lions les plus terribles.

J. C. 1513.

Hég. 919.

Après ces déclarations symboli-
 ques , les deux Princes ne songerent
 plus qu'à armer l'un contre l'autre.
 Le Royaume d'Ismaël contenoit alors
 la Perse , la Médie , la Mésopota-
 mie , l'Assyrie & l'Arménie ultérieu-
 re. Néanmoins ses forces n'étoient
 pas comparables à celles des Otto-
 mans. Ismaël pouvoit mettre sur pied
 cent mille chevaux , mais toute cette
 cavalerie n'étoit pas également bien
 disciplinée ; d'ailleurs les Persans ne
 favoient pas combattre à pied , ils
 manquoient de canonniers & de ca-
 nons. Leur principale défense consis-
 toit dans l'étendue & l'aridité de leurs
 déserts. Pendant plusieurs journées
 de chemin depuis les frontieres , des
 sables brûlans n'offroient ni asyles ,
 ni vivres , ni fourrages ; l'eau man-
 quoit par-tout , & l'on ne pouvoit
 être à l'abri des ardeurs du soleil que
 par des nuées de sable élevées par le
 vent , qui aveugloient les voyageurs
 & les chevaux. Les montagnes d'Ar-

J. C. 1513. Hég. 919. ménie, pays aussi aride que les frontières de Perse, séparent cet Etat de l'Empire Ottoman; plusieurs Souverains tributaires partageoient alors cette pauvre province.

Aliadoulet, le plus considérable d'entr'eux, quoiqu'ami des Turcs, refusa de joindre ses troupes à celles de Selim, il lui offrit seulement un passage, que sa foiblesse ne lui permettoit pas de refuser. Il lui promit de plus pour armée tous les vivres que ce pays malheureux pourroit fournir; mais il s'en falloit bien que ses promesses fussent sinceres. Aliadoulet, dont les Etats n'étoient pas séparés de l'Empire Ottoman, comme ils l'étoient du Royaume de Perse, par des déserts impraticables, craignoit bien plus Selim qu'Ismaël. Ainsi tout son desir étoit de voir succomber les Turcs. Selim menoit deux cens trente mille hommes en Perse; mais, dans une marche si pénible, la disette & l'intempérie de l'air suffisoient pour détruire la plus belle armée.

J. C. 1514. Hég. 920. Les Turcs s'avancerent sur les bords de l'Euphrate, & envoyerent des coureurs en avant pour sonder le terrain, & pour examiner si le Persan venoit à eux. Les coureurs apprirent à Selim que le peu d'habitans de ces contrées stériles

stériles les avoient abandonnées, après
 avoir brûlé leurs cabanes, & jusqu'à
 l'herbe qui avoit pu croître autour ;
 que tous les puits étoient empoison-
 nés ou comblés. Sur ce rapport, Cam-
 den, nouveau Visir, insista pour que
 l'armée ne s'engageât pas dans des
 déserts impraticables, prétendant qu'il
 y auroit trop de désavantage à faire
 la guerre offensive dans des déserts :
 si le Persan vient à vous, disoit Cam-
 den, il n'y parviendra qu'après avoir
 vu fondre les trois quarts de ses trou-
 pes. S'il vous attend dans ses meil-
 leures provinces, combattez-vous à
 armes égales, lorsque la fatigue & la
 faim auront détruit votre armée ? Ce
 qui vous restera de soldats pourra-t-il
 vaincre des troupes fraîches & nom-
 breuses ? Cet avis, trop sage pour être
 adopté par un Prince qui vouloit que
 rien ne lui résistât, fut vivement com-
 battu par tous ceux qui avoient inté-
 rêt de plaire. Camden, trop prudent
 pour le bien public, ne le fut pas assez
 pour le sien ; ses ennemis le détruisi-
 rent auprès de l'Empereur, qui fit étran-
 gler, comme traître, le seul homme
 qui eût osé lui dire des vérités salu-
 taires.

J. C. 1514.
 Hég. 920.

Il marche
 contre eux
 dans les dé-
 serts, contre
 l'avis de son
 Visir qu'il
 fait étran-
 gler. Il perd
 beaucoup de
 soldats dans
 sa marche &
 dans le com-
 bat qu'il livre
 aux Persans
 vers Tauris ;
 le champ de
 bataille lui
 demeure.

Sélim s'engagea donc dans les dé-
 serts de la Perse, comptant sur les

J. C. 1514.
Hég. 920.

vivres que lui avoit promis Aliadoullet, Roi d'Arménie, & sur ce qu'il devoit tirer de son propre pays. Mais les Arméniens, loin de lui fournir des secours, intercepterent les convois qui passèrent sur leurs terres; ainsi, en moins de six jours, cette nombreuse armée se trouva réduite à l'unique ressource de quelques fruits amers, qui causerent bientôt une dysenterie générale. Selim étoit contraint de côtoyer l'Euphrate, de peur de manquer d'eau; mais la faim qui dévorait son armée, excitoit les murmures & lui annonçoit une révolte prochaine, lorsqu'on apprit que les Persans venoient à la rencontre des Turcs. Quoique l'armée fût déjà diminuée d'un tiers, cette nouvelle rendit le courage aux soldats. On leur disoit que les Persans, beaucoup moins nombreux qu'eux, traînoient à leur suite une grande abondance & d'immenses richesses. En effet, cette armée, toute composée de cavalerie, avoit porté des vivres sur une multitude de chameaux. D'ailleurs l'or & les pierreries brilloient, disoit-on, de toutes parts chez les Persans. Les Turcs se croyoient déjà possesseurs de tant de richesses, & ils voyoient l'armée ennemie, moins comme un ob-

stacle à leur conquête , que comme une occasion certaine de s'enrichir. J. C. 1514.
Hég. 920.
Elle n'étoit que de quarante mille chevaux, mais soumise à la plus exacte discipline , & gardant le plus bel ordre. Les Persans étoient armés de cimeterres, de fleches & de massues: car, comme nous l'avons déjà dit, ils ne favoient pas encore fondre les canons. Les deux Monarques brûloient du desir de combattre. L'un & l'autre se joignirent vers Tauris , la premiere ville de Perse dans la plaine de Calderan.

Les Turcs affamés n'avoient pas moins que leur Empereur la passion d'en venir aux mains. Aussi-tôt que Selim vit les Persans en présence, il les fit sommer de lui rendre Soliman ; sur leur refus , il mit ses troupes en bataille , plaçant toujours à l'avant-garde les corps sur lesquels il comptoit le moins , réservant les Spahis , ses Janissaires & son artillerie pour le moment où les Persans , ivres de carnage , se croiroient victorieux. La politique des Turcs , sur-tout celle de Selim , n'estimoit pas assez le sang des hommes. Ce Prince , sans penser qu'un homme pris au hazard devient un brave guerrier par le long usage , & par une exacte discipline , songeant

encore moins que celui qui est peu propre aux armes , peut-être utile à la culture des terres & à la population , ne voyoit dans la multitude de soldats nationaux , levés en hâte pour grossir son armée , que des victimes qu'il offroit aux dangers de la guerre , tandis qu'il réservoit ses bonnes troupes aux occasions importantes. En effet , à la bataille de Tauris , les Persans firent d'abord un grand carnage ; mais , lorsque leurs escadrons se détachèrent pour poursuivre les fuyards , les Janissaires & les Spahis tombèrent en ordre sur leurs troupes dispersées. L'artillerie des Turcs , servie avec vivacité , les atteignoit de très-loin. Les escadrons étant rompus , les Spahis profitoient du désordre , & frappaient , avec leurs longues lances , ces cavaliers qui avoient perdu leurs rangs. Jamais bataille ne fut plus meurtrière ; les Persans ne fuirent qu'après avoir vu périr seize mille d'entr'eux. Ils avoient tué plus de quarante mille hommes aux Turcs ; mais cette perte immense n'empêcha pas Selim de demeurer vainqueur. Il chargea à la tête des Janissaires ; l'effort de cette brave milice décida la victoire. Les troupes étoient trop fatiguées pour suivre les fuyards ; d'ail-

leurs il eût été dangereux de s'engager dans des déserts pleins de roches & de défilés contre des troupes nationales.

J. C. 1514.
Hég. 920.

Les Turcs , après s'être gorgés de butin , entrèrent dans la ville de Tauris qui ne fit aucune résistance. D'abord les dépouilles éblouirent les vainqueurs , ils ne voyoient sur le champ de bataille que des armes bien travaillées , incrustées d'or & ornées de pierreries , des tentes doublées des plus riches étoffes , des habits somptueux , des femmes d'une rare beauté , qui avoient suivi à la guerre ou leurs maris , ou leurs maîtres ; des chevaux effarouchés , couverts des plus superbes harnois , que la faim ramenoit vers les lieux où ils voyoient des hommes. Ces richesses & le pillage de Tauris occuperent pour quelque temps l'avidité des Turcs ; mais tout l'or & toutes les perles de l'orient ne leur fournissoient pas des subsistances ; la disette devenoit de plus en plus cruelle. Ces vainqueurs , chargés de butin , qui voyoient leur armée réduite à plus de moitié , après avoir long-temps combattu la faim , craignoient d'y succomber eux-mêmes.

Lorsque Selim annonça qu'il vou-

J. C. 1514.
Hég. 920.

Selim, qui
voulait péné-
trer dans la
Perse, est con-
traint de re-
tourner sur
ses pas, dans
la crainte d'u-
ne rébellion.

loit pénétrer dans la Perse pour y
chercher des subsistances, la révolte
devint générale; les principaux Offi-
ciers des Janissaires & des Spahis dé-
clarèrent qu'ils ne répondoient point
de leurs troupes, & que s'il voulait
être obéi, il falloit qu'il rebroussât
chemin.

L'impérieux Selim craignoit la suite
de son obstination : convaincu qu'il ne
pénétrerait pas dans la Perse à la tête
d'une armée dont il n'étoit plus le maî-
tre, il reprit le chemin de l'Arménie,
se réservant à punir les mutins lorsque
les circonstances lui en fourniroient
l'occasion : il s'occupoit d'un autre pro-
jet de vengeance.

Le Roi Aliadoulet, qui, après lui
avoir promis de nourrir son armée
sur les confins de la Perse, avoit au
contraire intercepté les convois qu'il
tiroit de son propre pays, étoit de-
venu l'objet du ressentiment de Selim.
D'ailleurs ses projets sur la Perse sem-
bloient lui imposer la nécessité de con-
quérir l'Arménie, plus voisine de l'Em-
pire ottoman, moins aride que le pays
qu'elle confine, & dont la conquête
devoit rendre plus facile les invasions
qu'il méditoit dans l'Empire du So-
phi; mais son armée n'avoit jamais
eu tant besoin de repos. Il traversa

l'Arménie , fans commettre pour lors aucun acte d'hostilité, & il rentra dans les Etats de l'Empire pour y faire hy-
verner ses troupes. L'Empereur s'oc-
cupa , pendant cet intervalle , à ré-
parer les pertes immenses que ses vic-
toires lui avoient causées. En effet , la
revue exacte de son armée le convain-
quit qu'il avoit payé trop cher de très-
foibles avantages. Il fit de nouvelles
levées, & il employa à former ses trou-
pes le temps destiné à les faire reposer.
Le pays montagneux & ferré d'Armé-
nie devenoit une barriere nécessaire à
acquérir. Le Royaume d'Aliadoulet
renfermoit le mont Taurus , & une
longue chaîne d'autres montagnes de-
puis les confins d'Amasie jusqu'au
mont Amant , & aux dernières extré-
mités de la Caramanie. Ces peuples ,
qui n'habitoient que de simples caba-
nes , étoient plus propres à piller qu'à
combattre. Par la suite des temps , la
nécessité les avoit réunis, & ils avoient
élu un Roi pour toutes ces montagnes,
dont les pâturages nourrissoient beau-
coup d'animaux farouches, & sur-tout
des chevaux très-propres à supporter
la fatigue.

Selim se mit en campagne dès le
commencement du printemps. Alia-
doulet assembla le peu de soldats qu'il

J. C. 1515.

Hég. 921.

Il fait de
nouvelles re-
crues pendant
l'hiver.

J. C. 1515. pouvoit opposer à cette nombreuse
 Hég. 921. armée, & qui paroissoient devoir lui
 Selim s'em- mille chevaux, & à peu près autant
 pare du pays d'infanterie, composoient toutes les
 d'Aliadoulét, forces des Arméniens. Leurs talens mi-
 & le fait mou- litaires se réduisoient à gravir légèrem-
 zir avec tous les enfans. ment des montagnes pour se mettre
 hors de portée de l'ennemi, ou pour
 attaquer des troupes inférieures en
 nombre. Selim se repentit bientôt
 d'avoir mené deux cens mille hom-
 mes à une guerre à laquelle il ne pou-
 voit pas en employer cinquante; dans
 cette circonstance, il prit le parti de
 demeurer campé sur les confins de
 l'Arménie, & d'envoyer l'élite de ses
 troupes contre ces montagnards qu'il
 falloit plutôt poursuivre que com-
 battre. Il détacha Sinan Pacha avec
 quarante mille hommes, dont vingt
 mille Spahis & vingt mille Janissaires.
 Ceux-ci attaquèrent les défilés, &
 furent bientôt enfoncer des troupes
 qui ne gardoient point de rang, &
 qui ne combattoient pas ensemble.
 Le reste de la campagne devint une
 chasse continuelle. Les cavernes & le
 sommet des montagnes étoient les
 seules places d'armes de ce peuple
 fugitif. Ils brûloient leurs cabanes &
 affamoient le pays pour le rendre

impraticable; mais la constance & la bravoure des soldats Turcs vainquit l'agilité des Arméniens. En moins de six semaines, que la fatigue & la faim rendirent très-pénibles, ils eurent détruit toute l'armée d'Aliadoulet. Ce Prince lui-même fut surpris dans une caverne avec tous ses enfans; on le conduisit devant Selim, qui, après lui avoir reproché sa perfidie, fit mourir toute cette famille infortunée.

L'Empereur soumit tout le pays conquis à Alibeg, Seigneur Persan, qui s'étoit mis sous la protection de la Porte; mais il ne le fit Roi que d'un désert. Il distribua beaucoup de timars sur cette terre dévastée, dont les pâturages & les chevaux avoient fait jusqu'alors la principale richesse. Dans le projet que Selim avoit toujours nourri de conquérir la Perse, il lui importoit de féconder l'Arménie, tant pour fournir aux armées turques, qui auroient à traverser des déserts arides, que pour repeupler par degrés ce vaste pays, où la nature sembloit être plus malheureuse qu'ailleurs. Mais les belliqueux Ottomans comptent moins le nombre des hommes que l'étendue du pays qu'ils soumettent, & les timars qu'ils distribuent dans leurs conquêtes y entre-

J. C. 1515.
Hég. 921.

Il veut en vain mener ses troupes en Perse. De retour à Constantinople, il punit les principaux auteurs de cette désobéissance.

tiennent la dévastation qu'ils en ont faite ; ces possessions précaires sont un obstacle à la fertilité du pays.

La destruction de l'Arménie n'avoit coûté que peu de soldats & peu de temps à Selim. Ses troupes étoient fraîches & reposées : maître de ses derrières, il crut pouvoir entrer en Perse avec bien plus d'avantage que l'année précédente. Mais, aussi-tôt que les Janissaires connurent son dessein, tous s'écrierent qu'ils ne retourneroient plus dans ces sables arides où il n'y avoit à combattre que la famine & les élémens. Les Spahis refuserent de monter à cheval, à moins que ce ne fût pour regagner l'Europe ; enfin le plus absolu des Monarques se vit contraint d'obéir à son armée. La nouvelle de la mort de Soliman, fils d'Achmet, qui, comme on l'a vu, avoit été chercher un asyle en Perse, & avoit suscité cette nation contre le meurtrier de son pere, ne consola point Selim de la désobéissance de son armée. Ce Prince étoit d'autant plus irrité, qu'au milieu des cris de la rebellion il avoit entendu prononcer le nom de Soliman son fils. L'exemple que lui-même avoit donné à l'héritier du trône, le jettoit dans la plus terrible perplexité.

Après la dispersion de l'armée dont il laissa la plus grande partie dans l'Asie, l'Empereur rentra dans le ferrail de Constantinople qu'il fit défendre de toutes parts par plusieurs batteries ; il laissa hors de cette capitale ce qui devoit y entrer de Janissaires , après toutefois leur avoir fait passer la mer , déclarant qu'il ne les regardoit plus que comme des révoltés. Cette conduite fit plus d'effet sur les Janissaires que si Selim eût entrepris de les punir. Ils se voyoient hors de la ville , sans paie , sans vaisseaux pour repasser la mer. Les yeux du Divan étoient ouverts sur leurs démarches : ils n'avoient point Soliman pour le mettre à leur tête ; le feu de la rebellion étoit étouffé. Ils se présentèrent en grand nombre aux portes de Constantinople le bâton blanc à la main , seule arme qu'ils portoient & qu'ils portent encore pendant la paix , criant merci , & demandant miséricorde. C'étoit précisément ce que Selim attendoit. Les Janissaires offrirent bientôt de livrer à l'Empereur ceux qui leur avoient fourni l'exemple de la révolte. Sur l'espérance que Sinan Pacha leur donna que Selim se laisseroit fléchir , ils traînèrent le jour même plusieurs de leurs Chefs , chargés de chaînes , qui furent

J. C. 1515.
Hég. 921.

J. C. 1515.
Hég. 921.

décapités devant les portes de la ville. Après quelques exécutions de cette espèce, Selim permit que les Janissaires rentrassent dans leurs odas, & il leur fit distribuer la paie accoutumée. Le Prince Soliman, qu'on avoit cru quelque temps l'ame de cette faction, quoiqu'il ne fût pas à l'armée, alla se justifier auprès de l'Empereur qui ne demandoit qu'à être assuré de son innocence.

J. C. 1516.
Hég. 922.

Le Diarbekir secoue le joug de la Perse, & s'attache à l'Empire ottoman sous le sceptre d'un Prince tributaire.

Selim, sans sortir de son ferrail, ravit une province aux Persans. Les peuples de la Mésopotamie, appelée maintenant Diarbekir, obéissoient au Roi de Perse. Ils avoient reçu l'ancien Koran sous le gouvernement des Califs Abbassides, & Ismaël les tourmentoit pour les nouvelles opinions de la secte d'Ali. Ces peuples, devenus malheureux, crurent pouvoir secouer un joug imposé par une garnison étrangère; ils complotèrent en silence, puis ils écrivirent à l'Empereur des Turcs, que si sa Hauteffe vouloit recevoir le Diarbekir sous sa protection, en permettant à ce peuple de choisir un Souverain qui lui paieroit tribut, & qui releveroit de son trône, ils ne lui demandoient que son aveu pour chasser les Persans. Cette proposition parut si favorable à Selim, qu'il soupçonna quelque temps qu'elle pou-

voit cacher un piège ; mais il apprit bientôt que les peuples du Diarbekir, en attendant sa réponse , avoient exécuté leur projet. Ceux qui étoient à la tête de cette conspiration , avoient contrefait le sceau du Roi de Perse , & fait parvenir au Satrape , qui commandoit les troupes , un faux ordre de se retirer avec tous les siens sur les confins d'une autre province , pour des opérations que le Sophi se réservait de lui détailler. Le Satrape obéit , ne laissant dans la capitale & dans les autres places qu'un très-petit nombre de soldats. Aussi-tôt que les Diarbekiriens furent leurs oppresseurs éloignés , ils égorgerent les foibles garnisons qu'on leur avoit laissées ; ils choisirent parmi eux un Prince appelé Mahomet-Beg , & ils se déclarèrent tributaires & sujets médiats de l'Empire Ottoman. Karakan (c'étoit le nom du Satrape Persan) s'étant aperçu de la tromperie , prétendit rentrer à main armée dans le Diarbekir ; mais les troupes , qui avoient été assez fortes pour opprimer cette province & pour la contenir sous l'obéissance du Persan , ne le furent pas assez pour la recouvrer. La guerre devint sanglante , mais toujours à l'avantage des révoltés. L'année suivante , l'Empe-

J. C. 1516.
Hég. 922.

J. C. 1517.
Hég. 923.

leur des Turcs fournit à ses nouveaux sujets, des secours qui les aiderent à repousser tout à fait ceux qu'ils regardoient comme leurs tyrans, & qui les attachèrent irrévocablement à la puissance ottomane.

Selim veut
exterminer
les Chrétiens.
Ses Ministres
trouvent le
moyen de l'en
dissuader.

Selim crut devoir cette conquête à la religion, sans penser que c'étoit la persécution des Persans, plutôt que la Sunna, qui la lui avoit soumise. Pour remercier Dieu de ses succès, il résolut de persécuter en son nom. Nous avons dit qu'à la prise de Constantinople Mahomet II avoit réservé les églises d'un quartier tout entier pour le culte des Chrétiens. Selim voyoit avec douleur ces édifices de pierres, si rares à Constantinople, occupés par ceux qu'il appelloit les Infidèles. D'ailleurs il s'indignoit que, sous ses yeux, un peuple d'esclaves osât témoigner de l'horreur pour son Prophète, & le traiter d'imposteur. Dans un accès de zèle, il appella le Mufti ou Chef de la religion. C'est, après l'Empereur, le personnage le plus révéré de l'Empire. Toutes les fois que le Monarque veut faire quelque changement considérable, il s'autorise d'une Sentence du Mufti, appelée Ferfa, parce que, comme il n'y a pas d'autre loi écrite en Turquie, que le

Koran, le Fetfa, qui passe pour une interprétation de ce prétendu livre J. C. 1517. Hég. 923. divin, donne un caractère de divinité à l'Edit du Prince. Selim demanda publiquement au Mufti ce qui seroit plus agréable à Dieu, de conquérir tous les Etats chrétiens, & de tirer, par des impôts, les richesses de ces Infideles pour les appliquer à la gloire de l'Islamisme, ou de convertir à la foi de Mahomet un grand nombre de ces malheureux abusés. Le Mufti répondit sans hésiter que, comme les Chrétiens ne pouvoient pas espérer de salut dans la loi de Christ, il seroit bien plus méritoire devant Dieu d'en ramener plusieurs à la vérité & au culte légitime, que de les opprimer tous. Alors Selim, mandant le Caïmacan, ou Lieutenant du Grand Visir, en cette qualité Gouverneur de Constantinople, il lui ordonna d'ôter dans l'instant même toutes les églises aux Chrétiens, de les convertir en mosquées, & de publier dans Constantinople que tous les Sectateurs de Christ eussent à se faire circoncire, & prendre le turban dans un terme limité, sous peine de la vie. Selim sortit aussi-tôt de Constantinople, pour laisser au Caïmacan la facilité d'exécuter ses ordres, parce que cet Officier

J. C. 1517. n'a d'autorité dans la ville qu'en l'ab-
 Hég. 923. sence du Grand-Seigneur. Cet Arrêt ,
 visiblement contraire à la lettre , mê-
 me à l'esprit du Koran , affligea beau-
 coup les Visirs & le Mufti , qui n'a-
 voit pas pensé qu'on abuseroit de son
 Fetsa , mais qui ne fut pas assez coura-
 geux pour l'expliquer. Le Grand Visir
 Ali Pacha sentit combien ce faux zele
 seroit préjudiciable à l'Etat , par tout
 le sang qu'il seroit répandre , par la
 quantité de Chrétiens Grecs ou Latins ,
 tous négocians accrédités ou artisans
 industrieux , qu'il seroit sortir de l'Em-
 pire. Ali Pacha indiqua sous main , au
 Patriarche Grec , la conduite qu'il de-
 voit tenir , quand le Caïmacan lui si-
 gnifieroit l'ordre du Grand-Seigneur.
 Ce Patriarche qui , comme on l'a vu ,
 recevoit de l'Empereur l'investiture
 de son église , par le bâton pastoral &
 par l'anneau , répondit au Chiaou ,
 chargé de l'exécution , qu'il appelloit
 de l'ordre du Caïmacan à sa Hauteffe
 elle-même.

Le Mufti , consulté sur cette répon-
 se , assura Selim , qui pour lors étoit à
 Andrinople , qu'il ne pouvoit pas se
 dispenser d'entendre le Patriarche.
 Celui-ci fut mandé & introduit dans
 le Divan , accompagné de plusieurs
 Prêtres Grecs , en présence du Mufti

& de tous les Pachas du banc. Après avoir frappé trois fois la terre de son front au pied du trône, il dit d'un ton modeste & assuré, que l'ordre signifié aux Chrétiens avoit été surpris à sa Hauteſſe, puisqu'il bleſſoit la juſtice & le texte du Koran; qu'au moment de la priſe de Conſtantinople, Mahomet II, aïeul de l'Empereur, avoit permis ſolemnellement aux Grecs le libre exercice de leur religion, moyennant tribut; qu'il leur avoit accordé la propriété de toutes les églises qu'ils poſſédoient encore en vertu de ce don royal; qu'à l'égard de l'apoſtaſie qu'on vouloit exiger de tous les Chrétiens, outre que cette violence choquoit auſſi la promeſſe de Mahomet II, elle étoit manifeſtement interdite par le texte du Koran, dont il cita les paroles: *que perſonne ne ſera forcé de ſuivre la religion de Mahomet depuis le moment qu'il aura atteint l'âge de raiſon, pourvu que chaque année il paie par forme de tribut treize dragmes d'argent pur.*

Le Patriarche ayant pris le Muſſi à témoin de l'exaëtitude de la citation & du véritable ſens des paroles, le Deſterdar Effendi, qui étoit ſon contradicteur, fut obligé d'en convenir; mais il défia le Patriarche de montrer l'acte qui lui cédoit la pro-

J. C. 1517.

Hég. 923.

priété des églises. Le Prélat avoua
 J. C. 1517. que la piece qu'on lui demandoit
 Hég. 923. avoit été consumée dans un incendie.
 mais il produisit trois Janissaires âgés,
 chacun de plus de cent ans, qui assu-
 roient avoir été témoins de la pro-
 messe faite par Mahomet II. Nonob-
 stant ce témoignage, l'Empereur, qui
 envioit aux Chrétiens leurs églises de
 pierres, prononça qu'elles seroient
 converties enmosquées; que les Giau-
 res (1) conserveroient le libre exer-
 cice de leur religion, conformément
 à la loi de Mahomet, & qu'il leur
 seroit libre de construire des églises
 de bois, pour tenir lieu de celles qui
 leur étoient interdites.

Guerre con-
 tre les Mam-
 melus. Gauri
 leur Sultan,
 est tué dans
 une bataille
 qu'il perd
 près d'Alep.

Le belliqueux Selim ne pouvoit pas
 demeurer dans l'inaction. Il n'igno-
 roit pas combien il étoit dangereux d'y
 laisser ses troupes; d'ailleurs l'Egypte
 offroit un vaste champ à son ambi-
 tion. Le Soudan Gauri, Souverain
 des Mammelus, avoit, ainsi que le
 Roi de Perse, donné retraite à l'un
 des fils d'Achmet. Quoique ce Prince
 fût mort, ainsi que son frere, le ref-

(1) Les Turcs nomment ainsi les Chré-
 tiens, les Juifs, & généralement tous ceux
 qui ne sont pas Musulmans.

sentiment de cette offense étoit d'autant plus vif dans le cœur de Selim, que la vengeance pouvoit être utile & glorieuse. La relation de la guerre qui renversa le trône des Mammelus, a été écrite par un Turc, témoin oculaire, qui faisoit les fonctions de Cadilesker ou de Prévôt dans l'armée de Selim. Nous suivrons principalement cet Auteur dont les détails nous ont paru porter un caractère de vérité (1). On se rappelle que la religion musulmane ne permet pas de porter les armes sans raison contre ceux de la même croyance. Il falloit donc au moins un prétexte à Selim pour attaquer les Mammelus, musulmans Sunnites comme les Turcs, & il n'avoit garde de manquer à cette formalité. La retraite de son neveu, qui venoit de mourir en Egypte, ne pouvoit plus en être un; mais Selim sachant qu'il y avoit un traité tour récent entre la Perse & l'Egypte, l'Empereur publia qu'il alloit faire de nouveaux efforts contre les corrupteurs de la loi de Mahomet. Il fit passer le détroit à un corps considérable, qui,

J. C. 1517.

Hég. 923.

(1) Le manuscrit est consigné dans la bibliothèque du Roi.

J. C. 1517. sous les ordres de Sinan Pacha, prit
Hég. 923. le chemin de la Caramanie. Les Mammelus avertis de ce mouvement, ne sachant si les Turcs en vouloient aux Persans ou à eux, portèrent un gros corps de cavalerie vers Alep; c'étoit tout ce que vouloit Selim. A cette nouvelle, il fit parler le Mufti, qui, sur les prétendus doutes de l'Empereur, publia un Fetfa, dont le sens étoit que dans tous les cas il est permis de repousser l'agresseur. Aussitôt l'Empereur se met à la tête d'une armée, &, ayant passé le détroit, il rejoint à grandes journées celle que Sinan Pacha commandoit. Les deux troupes réunies formoient un corps de cent cinquante mille hommes, c'étoit trois fois plus de monde que n'en avoit le Sultan Gauri, qui conduisoit lui-même à la guerre une cavalerie leste & bien disciplinée. Malgré le petit nombre, il eût pu manœuvrer, avec avantage, dans un pays coupé de ruisseaux & de ravins, que les chevaux des Mammelus franchissoient aisément. Quelques Généraux de Gauri lui conseilloyent d'attirer la nombreuse armée de Selim, par des retraites continuelles, jusques dans les déserts de l'Egypte, où la fatigue & la faim l'auroient minée insensiblement.

ment. Mais le mauvais destin du Sultan Gauri lui fit mettre sa confiance dans des traîtres ; ils lui persuaderent que l'adresse & l'agilité de ses cavaliers détruiroient aisément des troupes pesantes & entassées. Le Sultan d'Egypte présenta la bataille dans les plaines d'Alep à l'Empereur Turc qui brûloit d'en venir aux mains : les premières charges des Mammelus furent très-meurtrières , ils manioient leurs chevaux de telle sorte , qu'après avoir porté des coups sûrs ils éluoient ceux de l'ennemi. Les Spahis , aussi braves qu'eux , n'étoient ni aussi agiles ni aussi exercés ; mais la mousqueterie des Janissaires fit bientôt disparaître cet avantage. Ces fantassins , en tirant aux chevaux , étoient sûrs de démonter tout ce qui s'offroit à leur rencontre. Le Mammelus à pied ne savoit plus faire usage de sa longue lance, qui devenoit un fardeau dans ses mains. Caïtbek & Gazelbek , deux Lieutenans du Sultan Gauri , qui l'avoient presque contraint à donner bataille , désertèrent à l'ennemi chacun à la tête du corps qu'il commandoit. Cette perfidie décida de la victoire contre les Mammelus : leur Souverain , pénétré de douleur & de rage , se précipita , le cimeterre en main , sur les es-

J. C. 1517.

Hég. 923.

J. C. 1517.

Hég. 923.

cadrons rompus des Spahis, il en fit un carnage effroyable, appelant à grands cris Selim, qui dirigeoit ailleurs les coups des Janissaires. Enfin le Prince des Mammelus perdit ses forces, après avoir émouffé son cimeterre, son cheval tomba sous lui, excédé de fatigue & percé de coups. L'infortuné Soudan, qui avoit tué plus de quarante hommes de sa propre main, mourut d'épuisement & de colere sur le champ de bataille, sans avoir reçu une seule blessure, parce que les Turcs vouloient le prendre vivant. Le canon des Turcs acheva la déroute. Les Mammelus échappèrent en fuyant, parce qu'il étoit trop tard pour que Selim songeât à les poursuivre. Le champ de bataille lui demeura, couvert d'onze mille ennemis : cette victoire ne lui avoit coûté que deux mille hommes, & lui valut toute la Syrie. Le lendemain, dès la pointe du jour, les Bourgeois d'Alep allèrent porter les clefs de leur ville au vainqueur. Tout barbare qu'étoit Selim, il comprit que la clémence & la justice lui assureroient sa nouvelle conquête bien mieux que la force des armes. Ces peuples depuis près de trois cens ans, gémissaient sous la puissance des Mammelus, qui ne les

voyoient que comme des esclaves, jouissant du travail de leurs mains, de leur commerce & de leur industrie, sans admettre jamais aux emplois ni même à la milice que des étrangers comme eux.

Selim, selon l'usage des Turcs, fit distribuer des caffetans ou vestes précieuses aux députés d'Alep. Etant entré dans leur ville, il défendit, sous des peines très-grievées, qu'on y commît le moindre désordre. Le vendredi il assista à la mosquée, où il s'entendit recommander aux prières publiques comme Souverain de Syrie. Dans un transport de reconnoissance, il promit tout haut aux Syriens de les traiter toujours comme ses fideles sujets, & il fit revêtir d'une veste précieuse l'Iman qui avoit prononcé les prières, avant même qu'il fut descendu de la chaire. Il distribua des gratifications & des aumônes aux gens de loi & aux indigens. Cette douceur, quoiqu'affectée, assura & multiplia ses conquêtes. Tripoli, Barut, Sidon, Antioche ouvrirent leurs portes, & demandèrent avec instance des garnisons ottomanes. Selim avança dans la Syrie, comme un Roi paisible qui prend possession du trône que la nature lui a donné, non com-

J. C. 1517.
Hég. 923.

Selim entre dans Alep & dans plusieurs autres villes de Syrie plus tôt comme un Roi pacifique que comme un conquérant.

J. C. 1517.

Hég. 923.

me un conquérant. Ses troupes sembloient honorer sa marche plutôt que l'assurer. Les habitans de Damas envoyèrent au loin au-devant de leur nouveau maître; il reçut les députés de cette capitale avec la même bonté qu'il avoit marquée à ceux d'Alep. Leur requête fut lue deux fois en présence de l'Empereur, qui la leur accorda sans y rien changer, & il alla passer l'hyver dans leur ville. Le Prince, voulant aussi gagner l'affection des peuples par des actes extérieurs de religion, fit bâtir des hôpitaux dans les villes les plus considérables de la Syrie, & assigna des terres pour leur entretien. Il ordonna des prières pour la prospérité de son regne, & pour le maintien de ses conquêtes. Il fonda des écoles publiques, où des enfans devoient être élevés aux frais de l'Etat : enfin l'intérêt, qui domte souvent la nature, fit pour quelque temps un Roi sage & débonnaire du féroce Selim; mais ce changement ne pouvoit pas être de longue durée.

J. C. 1518.

Hég. 924.

L'Empereur, après avoir joui plusieurs mois de sa nouvelle souveraineté, songeoit à en conquérir une autre plus considérable. Les Mamelus retirés dans le fond de l'Egypte sembloient attendre que Selim voulût les

les en chasser. Malgré les rigueurs de l'hyver, l'Empereur des Turcs dispo-
 soit tout pour cette conquête. Comme il ordonnoit, dans un Conseil, sa
 marche vers la Palestine, un de ses Pachas osa lui demander en quel
 temps il comptoit arriver au Grand Caire ? Selim, si populaire envers
 les Syriens, répondit à cet indiscret questionneur : ce sera quand il plaira
 à Dieu, mais pour toi, ma volonté est que tu demeures à cette place, & il
 le fit étrangler sur l'heure. Les Turcs apprirent, avant de partir de Damas,
 que les Mammelus avoient élu un successeur à l'infortuné Gauri. Il se
 nommoit Tumambei, & avoit été grand Diador ou Lieutenant-Général.
 Aussi-tôt Selim fit avancer son avant-garde, sous le commandement de Si-
 nan Pacha, vers la ville de Gaza, qui est à l'entrée de l'isthme d'Egypte.
 Comme Sinan y attendoit le reste de l'armée, quinze mille Mammelus ar-
 riverent à sa rencontre, & camperent assez près de Gaza. Les malheurs
 de ces troupes n'avoient point abattu leur courage : les Mammelus, per-
 suadés que jusqu'alors ils n'avoient été accablés que par le nombre, se
 croyoient toujours supérieurs par la valeur & par la célérité de leur ma-

J. C. 1518.

Hég. 924.

nœuvre. Sinan Pacha commandoit tout au plus treize mille hommes, tous Janissaires ou Spahis, l'élite de l'armée des Turcs; n'ayant pas moins de confiance que les Mammelus, il résolut d'aller à leur rencontre; il laissa ses malades dans Gaza sans garnison, sans même aucune garde, parce qu'il ne voulut pas affoiblir le corps qu'il commandoit, déjà inférieur en nombre. A peine fut-il sorti de la ville, que ceux de Gaza, persuadés que les Turcs faisoient retraite, égorgerent sans pitié leurs malades, & dépêcherent au camp des Mammelus, pour les assurer que l'ennemi fuyoit devant eux. Cette nouvelle fut bientôt démentie par les premières troupes de l'armée de Sinan Pacha. Les Mammelus, qui n'avoient pas leur Soudan à leur tête, se préparèrent néanmoins à bien recevoir l'ennemi. En un instant les deux armées sont en bataille, & le combat s'engage avec une égale fureur: la victoire est long-temps incertaine; tous les corps plient & se rallient tour à tour. Les Mammelus arrivoient jusques sur les bataillons des Janissaires au milieu du feu de la mousqueterie; ils frappoient de leurs massues la tête du fantassin toujours exposé aux coups de la cava-

Sinan Pacha
bat un corps
de Mamme-
lus près Ga-
za.

lerie ; mais des bataillons bien ferrés , hérissés de piques , & du sein desquels il sortoit un feu continuel , devoient vaincre à la longue des troupes légères & vacillantes , dont les coups étoient moins sûrs , & qui présentèrent plus de front au danger. L'artillerie augmentoit le carnage , les lances des Spahis perçoient tout ce que les Janissaires avoient mis en désordre ; le désespoir des Mamelus les exposa long-temps à la cruauté du vainqueur. Enfin , après avoir perdu les trois quarts de leur armée , ils abandonnerent le champ de bataille aux Turcs , qui avoient acheté la victoire par le sang de deux mille Janissaires, de mille Spahis & de beaucoup de braves Chefs. Sinan Pacha passa la fin du jour & la nuit à dresser des trophées. Les têtes des vaincus attachées à des palmiers , leurs armes amoncelées en pyramides , offroient un spectacle agréable à ces barbares , dont le fer avoit moissonné tant de monde.

Dès la pointe du jour ils retournèrent à Gaza. Cette ville n'étoit pas en état d'opposer la moindre résistance. Le Pacha vengea , par le sac de leur ville , le sang du petit nombre de malades que les Egyptiens avoient égorgés.

J. C. 1518.
Hég. 924.

Les Turcs y trouverent beaucoup de richesses. Les opérations de la campagne, qui ne faisoit que commencer, ne leur laissant pas le loisir de vendre ou de conduire des esclaves, ils massacrèrent tous ceux dont ils ne pouvoient tirer aucun service, & demeurèrent dans cette ville, devenue déserte, pour y attendre le gros de l'armée. Selim apprit qu'il étoit vainqueur avant d'avoir commencé la campagne ; ce succès aiguissant son courage, il se hâta de faire sortir les différens corps de leurs quartiers, pour joindre une armée fraîche à des troupes victorieuses. Pendant la marche de Damas à Gaza, l'Empereur, soit curiosité, soit desir d'étaler aux yeux du peuple des pratiques extérieures de religion, voulut aller visiter Jerusalem : il s'y porta à la tête d'une foible escorte, ne craignant point d'être enlevé dans un pays que les Mammelus avoient abandonné. Il fit beaucoup d'actes de religion dans cette ville sainte, révéree presque autant par les Musulmans que par les Chrétiens. La mosquée, appelée le Temple de Salomon, étoit le principal objet de sa curiosité. Selim y sacrifia un mouton ; il répandit beaucoup d'aumônes pendant trois jours

Sultan Selim va à Jerusalem ; il joint le reste de son armée, & la conduit en Egypte.

qu'il passa dans Jérusalem , puis il alla rejoindre son armée à peu de distance de Gaza. Sinan Pacha reçut son Empereur aux portes de cette ville ruinée , à la tête des troupes avec lesquelles il avoit vaincu. Selim combla son Général , & ceux qui l'accompagnoient , des éloges que méritoit leur victoire. Il établit son quartier dans Gaza , & fit peu de jours après , la revue générale de son armée , qu'il trouva pleine d'impatience de pénétrer dans l'Egyte. La distance de Gaza au Caire n'offre qu'un terrain mouvant , sablonneux & brûlant , presque impraticable pour une armée , à cause des nuées de poussière que la marche des soldats élève nécessairement dans l'air , qui aveugle les hommes & les chevaux , qui coupe la respiration & qui corrompt les alimens , d'ailleurs très-rares dans les déserts de l'Afrique ; le peu de pluie qui tombe ne suffit pas toujours pour remplir quelques citernes , l'unique ressource des voyageurs. Mais la nature sembloit conspirer pour Selim. Depuis l'arrivée de l'armée ottomane dans les plaines de Gaza , une pluie abondante abattit les nuées de sable , consolida la terre & fournit une quantité d'eau suffisante pour la marche de

J. C. 1518.
Hég. 924.

J. C. 1518.
Hég. 924.

l'armée. La fraîcheur de l'air avoit tempéré les rayons du soleil ; ainsi cette marche , qu'on croyoit devoir être funeste aux moins robustes , & pénible pour tous , ne fut qu'un jeu pour des soldats déjà vainqueurs , & qui pensoient marcher à des conquêtes assurées. Les Turcs , parvenus presque jusqu'au Caire , à six milles de cette ville , vers un lieu nommé Ridanie , dans une plaine vaste & unie , rencontrèrent l'armée de Tumambei. Le Soudan commandoit quarante mille Mammelus , reste de cette brave milice que les revers ne faisoient qu'irriter , & qui vouloit recouvrer l'Egypte , ou périr sous les coups du vainqueur. Gazeli , Lieutenant des Mammelus , qui avoit commandé à la dernière déroute , brûloit de venger son désastre , & de réparer l'honneur de ses armes.

L'étendue du terrain permettant tel ordre de bataille qu'on voudroit choisir , les Mammelus qui n'attendoient la victoire que de leur désespoir , attaquèrent tous ensemble sur un seul front & d'un même effort. Le premier choc fut terrible & avantageux aux Mammelus , comme il l'avoit été dans presque tous les combats. L'ordre donné par Tumambei , étoit de frapper

Il rencontre les Mammelus. Bataille de Ridanie où ceux-ci sont vaincus.

tous les Chefs des troupes & tous les Officiers de marque. Dès le commencement de la bataille, le valeureux Sinan Pacha périt de la main de Gazeli; mais ce sang coûta cher aux Mamelus. Les Janissaires, pénétrés de douleur d'avoir vu tomber leur Général, s'empresserent pour le venger. Sans entrer dans des détails sur lesquels les historiens varient toujours, nous nous contenterons de dire qu'après un carnage effroyable de part & d'autre, Tumambei fit sonner la retraite pour sauver la dernière espérance des Mamelus; que cette retraite se fit avec plus d'ordre qu'on ne devoit en attendre d'une armée battue, quoiqu'il laissât sur le champ de bataille le peu de canon qu'il avoit, dont les Mamelus n'avoient jamais bien su se servir. L'implacable Selim fit massacrer tous les blessés, les immolant, disoit-il, aux mânes de Sinan Pacha, & il passa la nuit sur le champ de bataille pour jouir de ce spectacle sanglant.

Cependant Tumambei s'étoit retiré Ils fuient au Caire, sac de cette ville. au Caire: mais, pour comble de disgraces, cette ville, sans murailles & sans fossés, n'offroit qu'un amas de maisons qui n'étoient pas défendues. Les pertes que les Mamelus venoient de faire leur laissoient peu d'espoir; il

ne s'agissoit plus pour eux que de périr avec leur Empire, & de trouver une sépulture honorable dans la principale ville de leur domination. Ils prirent le parti de former des barricades à l'entrée de chaque rue, de se fortifier dans les maisons, de creuser des fossés qu'ils remplirent de pieux aiguës & armés de fer, couverts de matieres légères, ce qui formoit des pieges, dans lesquels les bataillons entiers devoient tomber sans les avoir apperçus. Les bourgeois, les esclaves, les fils des Mammelus, les femmes même, tous étoient devenus soldats. Les Turcs crurent entrer facilement dans une ville sans défense; mais ils n'avoient trouvé nulle part de résistance plus opiniâtre que dans les rues du Caire; ils y pénétrèrent sans se douter du genre de combat auquel ils alloient être exposés. Les braves Mammelus, qui ne songent plus à défendre leur vie, attaquent par-tout en désespérés, tout devient arme dans leurs mains, tandis que, des fenêtres & du faite des maisons, les bourgeois accabloient les Turcs de pierres, de tuiles, de meubles, de ferremens, enfin de tout ce que leurs bras pouvoient rouler sur l'ennemi, & leur versoit des flots d'huile bouillante.

J. C. 1518.
Hég. 924.

Trois jours & trois nuits on se battit ainsi dans les rues, les Mammelus ne craignant point de s'exposer à la mort, pourvu qu'ils pussent la donner. Les vainqueurs offroient quartier, on leur répondoit par des coups de massues. Selim vit écraser à ses côtés deux Pachas sous des quartiers de pierres; alors il commanda qu'on mît le feu à la ville. Cet ordre fut exécuté en plusieurs endroits dans le même instant. Cela seul pouvoit augmenter la consternation & le carnage. Tandis que les Egyptiens faisoient de vains efforts pour éteindre l'incendie, qu'ils se précipitoient du milieu des flammes dans les rues, & qu'ils trouvoient partout la mort en voulant la fuir, ce qui restoit de Mammelus s'échappa d'un lieu qu'ils ne pouvoient plus défendre. Ils entraînent leur Roi, passent le nil & vont au nombre de cinq mille hommes se retrancher dans le pays de Saretta. Selim, maître du Caire, ne le fut pas également de l'incendie, qui consuma des rues entières sous ses yeux & malgré tous ses soins pour l'éteindre. Lorsqu'il eut enfin réduit sous sa puissance le Caire ruiné & désert, il fallut achever d'abatre les Mammelus qui subsistoient encore dans un coin de l'Egypte. Il envoya sommer

J. C. 1518

Hég. 924

J. C. 1518. Tumambei de se rendre, lui promet-
 Hég. 924. tant le Sangiacat du Caire & la vie
 pour tous ses gens.

Selim fait Les Mammelus, qui ne se fioient
 poursuivre les restes des point aux paroles de Selim, pleins de
 Mammelus. ressentiment de toutes ses cruautés,
 Leur Soudan firent étrangler les deux Chiaoux, dé-
 est pris & mis putés vers eux. La nouvelle de cette
 à mort. infraction au droit des gens servit de
 prétexte à Selim pour se livrer à toute
 sa barbarie. Mais ne voulant pas se
 commettre contre une poignée de dé-
 sespérés, il envoya vingt mille hom-
 mes, tant Spahis que Janissaires, sous
 les ordres du Visir Mustafa Kirlou,
 pour les forcer dans leurs retranche-
 mens. Ce dernier combat fut aussi
 opiniâtre que tous ceux qui l'avoient
 précédé. Les Mammelus, après avoir
 vendu cher leur vie, demeurèrent
 presque tous sur le champ de bataille.
 Tumambei quitta ses armes & fut dé-
 guisé. Les Turcs, qui pensoient qu'il
 ne seroit abattu que lorsqu'ils lui au-
 roient ôté la vie, employèrent tous
 leurs soins à le découvrir. Après qua-
 tre jours & quatre nuits de recherches,
 il fut trahi à prix d'argent, des Janis-
 saires l'arracherent d'un marais où
 il s'étoit caché dans des joncs. Ce
 malheureux Prince fut traîné au Caire;
 sa vue causa une joie excessive dans

toute l'armée. Selim fit promener dans tout le Caire, sur un vieux mu-
let, celui qui, un mois auparavant,
étoit le souverain de cette ville, aussi
opulente & aussi peuplée qu'elle étoit
pour lors ruinée & déserte. Ce brave
Prince, après avoir été exposé long-
temps aux insultes de la soldatesque,
fut pendu au milieu de sa Capitale.
Selim mit à prix la tête de tout ce qui
restitoit de Mammelus, & il fit massac-
rer sans pitié tous ceux qui lui furent
amenés.

Après tout ce carnage, Selim mar-
cha vers Alexandrie, qui ouvrit ses
portes avant même que le Grand-Sei-
gneur l'en eût fait sommer. Toute
l'Egypte suivit cet exemple. On ne vit
plus par-tout qu'un peuple soumis au
Conquérant. Ainsi finit l'Empire des
Mammelus, respecté pendant près de
trois cens ans dans l'Afrique & dans
l'Asie. La diversité d'intérêts de ces
maîtres étrangers & des naturels du
Pays, paroïssoit devoir l'éteindre plu-
tôt. Un peuple entier, sujet d'un au-
tre peuple, devoit haïr cette multi-
tude de despotes nourris par le travail
de ceux qu'ils ne faisoient qu'oppri-
mer. Selim trouva en Egypte un fan-
tôme de Calif que les Soudans Mam-
melus y avoient établi. Il étoit de l'il-

J. C. 1518.
Hég. 924.

J. C. 1519.
Hég. 925.

Selim, après
avoir éteint
les Mamme-
lus, établit
des Lieute-
nans en Eryp-
te, & ramene
à Constanti-
nople une es-
pece de Calif.

J. C. 1519.
Hég. 925.

lustre race des Abbassides. Ce prétendu chef de la religion, quoique révé-
ré parmi les Egyptiens, comme le
successeur des successeurs de Maho-
met, n'avoit pas même l'apparence du
pouvoir. Tous ses avantages se rédui-
soient à un faste extérieur, & à de
grands témoignages de respect qu'il
recevoit de tous les Musulmans. Selim,
après avoir joui plusieurs mois de sa
nouvelle conquête, conduisit le pré-
tendu Calif à Constantinople, & il
l'y entretint aux frais du trésor public;
ce Prince n'étoit dangereux ni par ses
prétentions, ni par ses ressources. Les
Empereurs, n'ayant aucun intérêt de
s'en défaire, le laisserent traîner son
titre de Calif, le reste de sa vie, soit
à Constantinople, soit au Caire, où
il retourna après la mort de Selim.
Mais ils ne permirent pas à ses enfans
de succéder à cette frivole dignité qui,
dans les mains d'un Prince entrepre-
nant, auroit pu leur donner de l'om-
brage. Après que Selim eût parcouru
à son gré toutes les villes considéra-
bles de l'Egypte & de la Syrie, il éta-
blit deux gouverneurs dans cette im-
portante conquête. Caïtbek, l'un des
Lieutenans qui avoit trahi Sultan Gauri,
fut fait Pacha du Caire pour toute
l'Egypte, & Gazelbek, qui avoit aussi

trahi ce malheureux Prince , fut nommé Pacha d'Alep pour toute la Syrie. J. C. 1519.
Hég. 925.

Selim crut sans doute que ces Mamelus seroient plus en état que les Ottomans, de gouverner un pays qu'ils lui avoient livré, & il ne pensa pas que récompenser la trahison, expose à en devenir la victime. Il retourna dans sa Capitale pour y préparer de nouvelles conquêtes, & il y fit venir un grand nombre de familles du Caire, de Gaza, d'Alep & d'Alexandrie, car il vouloit sur-tout enrichir sa Capitale. D'ailleurs les Monarques d'Orient qui savent beaucoup moins édifier que détruire, fondent leur puissance sur la foiblesse de leurs sujets, & comme la loi du plus fort est presque la seule connue dans l'Orient, ils pensent avoir un grand intérêt à dépeupler les Provinces éloignées.

Selim, arrivé à Constantinople, alla dans le plus grand appareil à la principale mosquée. Après avoir fait rendre grace à Dieu de ses succès, il prononça, devant tout le peuple, un serment solennel de ne pas mettre à l'avenir le pied en arriere, jusqu'à ce qu'il eût exterminé la puissance des Perses & la race de leurs Rois. Mais les finances étoient si épuisées par la guerre d'Egypte, que l'Empereur fut

J. C. 1519.
Hég. 925.

contraint de perdre une année entière pour donner au Defterdar ou Sur intendant des finances, le temps de recueillir le tribut des vassaux, le revenu des douanes & la taxe annuelle que payoient tous les Chrétiens ou Juifs sujets de l'Empire. C'étoit là ce qui formoit & ce qui forme encore le trésor appelé extérieur, employé à la paie des troupes & à acquitter les charges de l'Etat. Le trésor intérieur, qui est sous la direction d'Hafnadar Pachi, l'un des eunuques du Serrail, fournit à l'entretien de la maison du Grand-Seigneur, de ses femmes, de ses jardins, de ses écuries & de tout ce qui regarde sa personne. Il se forme des domaines du Grand-Seigneur affermes au profit de sa Hauteffe, &, lorsqu'elle veut l'augmenter, elle y joint la confiscation des biens des grands Officiers de l'Empire, qui eux-mêmes se sont enrichis dans leurs gouvernemens, en s'emparant de tout ce qui appartenoit à ceux qu'ils ont envoyés au supplice. Le Grand-Seigneur a le droit, dont il use plus ou moins souvent, selon son caractère, de proscrire la tête de tel de ses sujets qui peut lui déplaire, sans la moindre formalité, & sans apprendre ni au peuple, ni au condamné, la raison de son

supplice. Les Pachas en usent dans leurs gouvernemens avec le même despotisme (1).

J. C. 1519.

Hég. 925.

Dans le moment où les finances de l'Etat étoient épuisées, Selim eut recours à cet odieux moyen. Yonus Pacha, l'un des Visirs du banc, qui dans toutes les guerres de Selim, l'avoit servi avec plus de fidélité & de succès qu'aucun de ses Généraux, eut ordre d'augmenter la paie des garnisons qu'il commandoit dans la Natolie. Ce Pacha, dans l'impossibilité d'obéir, fit distribuer ou du moins offrir la solde sur l'ancien pied; les troupes la refusèrent avec tumulte. Sur le bruit de cette émeute, Yonus Pacha fut mandé au Serrail; ce Ministre ayant exposé à l'Empereur que le trésor de sa Province, dont on avoit tiré

Supplice

d'Yonus Pa-

cha, & des

principaux

d'Amasie.

(1) Pour se soustraire à ces proscriptions, qui ne se font guere que dans la vue des confiscations, chacun cache avec soin ses richesses, même les moyens & les talens qu'il a pour en amasser. De là vient l'inaction, préjudiciable à l'Etat, dans laquelle vivent la plupart des naturels du pays. Il n'y a que les étrangers, qui jouissent chez les Turcs de la protection de leur Souverain, qui osent sortir de l'état de pauvreté; encore en sont-ils souvent punis par des avanies qu'ils sont obligés de payer en dissimulant.

J. C. 1519.
Hég. 925.

déjà bien des sommes pour les apprêts de la guerre , ne pouvoit pas fournir à ce surcroît de charge : Tes biens l'acquitteront , répondit le cruel Monarque ; & il fit étrangler Yonus Pacha , presque sous ses yeux. La dernière & la plus sanglante de ces exécutions , se fit dans la ville d'Amasie. Selim apprit qu'un imposteur s'y étoit dit le fils d'Achmet , & avoit tenté de s'y former un parti. Ce nouvel adversaire fut bientôt réprimé & puni. L'Empereur , sur la délation d'un seul homme , qui avoit prétendu que tous les principaux d'Amasie étoient les complices de ce rebelle , fit empaler avec lui ou mourir par le lacer , plus de quatre cens personnes qui protestoient de leur innocence.

J. C. 1526.
Hég. 926.

Enfin , le conquérant ou plutôt le destructeur Selim , fut arrêté dans le cours de ses cruautés , comme il se disposoit à marcher contre la Perse. Une maladie aiguë le surprit dans un village près d'Andrinople où il alloit visiter le tombeau de ses peres ; il mourut en peu de jours d'un abcès qui se forma au haut de la cuisse , se reprochant , dit-on , le sang qu'il avoit versé avec tant d'abondance. Ce Prince fut le premier des Empereurs Turcs , qui allât déguisé dans les camps &

dans les villes , se mêlant au peuple & aux soldats. Dans les mœurs orientales , le Monarque est trop éloigné de ses sujets , pour qu'il puisse avoir la moindre idée du peuple qu'il gouverne , à moins que , sous ces déguisemens , il n'épie la conduite de ceux qui gouvernent sous lui , & qu'il ne cherche à connoître quels effets produisent les ordres qu'il donne , devenant en quelque façon son espion à lui-même. Selim mourut âgé de cinquante-quatre ans , après en avoir régné huit , pendant lesquels il ajouta beaucoup de terres à son Empire. Mais il sembla vouloir le dépeupler en l'augmentant.

J. C. 1520.

Hég. 926.



J. C. 1520.
Hég. 926.

SOLIMAN I.

Soliman monte sur le trône. Il rend les confiscations qu'avoit faites son prédécesseur.

DIXIEME REGNE.

SOLIMAN, fils de Selim, avoit trente ans lorsqu'il monta sur le trône. Il commença son regne par des actes de justice, permettant à tous ses sujets de répéter sur le trésor public ce qui leur avoit été ravi sans cause. Cet exemple est unique dans l'histoire des Turcs; mais, comme il ne s'étendit pas sur les descendans des proscrits, & que le plus grand nombre avoit perdu la vie avec les biens, ces restitutions ne furent ni nombreuses ni considérables. La nouvelle de la mort de Selim excita dans l'Empire, des troubles très-ordinaires sous un nouveau regne. Le Mammelus Gazelbek, ce Pacha de Syrie, qui avoit mérité son gouvernement en désertant vers les Turcs, entreprit de se faire Souverain du pays qu'il avoit déjà ravi une fois à son Souverain légitime. Il envoya un député vers Caïtbek, complice de sa première trahison, qui, comme lui, avoit été payé par le Sangiacat ou gouvernement du Caire,

Il réprime la révolte de Caïtbek, Pacha de Syrie.

J. C. 1521.
Hég. 927.

pour lui représenter qu'il étoit temps de secouer le joug , que s'ils se preroient un mutuel secours , leur intelligence rétablirait l'Empire des Mamelus. Soit que Caïtbek ne se crût pas assez fort pour dérober l'Egypte à la puissance Ottomane , soit qu'il fût las de trahir , loin de prêter l'oreille aux propositions du Pacha de Syrie , il fit étrangler son émissaire , & donna dans l'instant avis à la Porte de tout ce qu'il y avoit à craindre de Gazelbek. Celui-ci , ne voyant pas revenir cet émissaire , ne douta pas que son secret ne fût divulgué , ou par son confident , ou par celui vers lequel il l'avoit envoyé. Le Pacha de Syrie leva le masque , se fit nommer Soudan , & prit tous les attributs de la souveraineté. Soliman ne perdit pas un moment pour écraser ce rebelle ; il fit marcher vers la Syrie , sous les ordres de Ferhad Pacha , toutes les forces que Selim , son pere , avoit destinées contre la Perse. A la nouvelle de ces mouvemens , Gazelbek ramassa tout ce que sa faction put lui fournir. Vingt mille hommes seulement consentirent à marcher contre cette formidable armée , que l'Usurpateur ne craignît pas d'aller attaquer avec la dixieme partie des forces qu'on lui opposoit. Bien

J. C. 1521.

Hég. 927.

J. C. 1521. convaincu que l'audace pourroit seule
Hég. 927. suppléer au nombre, il ne voulut pas
attendre dans des places, le sort
dont il étoit menacé. Il sortit de Damas, pour s'emparer d'un camp avantageux, dans lequel l'ennemi ne tarda pas à le joindre. Le combat ne fut qu'un carnage, presque aucun des soldats de Gazelbek n'échappa au fer de l'ennemi, & lui-même paya de sa vie l'honneur qu'il eût de régner deux mois dans Damas. Tant de sang versé en une seule journée, contint non-seulement la Syrie, mais toute la Turquie Asiatique sous l'obéissance de Soliman.

Il marche L'esprit de conquête étoit héréditaire dans la maison Ottomane. Ni en Hongrie; son Visir les Empereurs, ni les troupes ne pou-
prend Belgrade. Il vend voient demeurer en paix. Soliman
aux Grecs, résolut de tourner ses armes contre
malgré eux, l'Europe, & d'étendre sa domination
les reliques vers l'occident de Constantinople. De
trouvées dans cette ville. peur que quelque nouveau désordre
n'interrompît le cours de ses expéditions, il confia soixante mille hommes à Ferhad Pacha, Beglierbeg d'Asie, afin qu'il contînt tout le pays soumis à son autorité. Il envoya une flotte d'observation dans l'Archipel; il en composa une autre de cinquante vaisseaux de guerre, qui devoient es-

corter, dans la mer noire, quatre
 cens bâtimens de charge, destinés à
 approvisionner l'armée qui menaçoit
 la Hongrie. Jamais moment n'avoit
 été plus favorable au Turcs pour at-
 taquer les Etats chrétiens. La discorde
 agitoit l'Espagne, la France, l'Alle-
 magne & l'Italie. Le Pape Léon X
 étoit occupé de l'hérésie naissante de
 Luther, des guerres en Italie entre
 Charles-Quint & François Premier
 pour la propriété du Duché de Milan.
 Il ne pouvoit engager les Princes de
 la chrétienté à secourir le Roi de Hon-
 grie, encore enfant, dont les Minis-
 tres avides appauvrissoient l'héritage,
 & qui avoient poussé l'imprudence
 jusqu'à insulter cette Puissance Otto-
 mane, si redoutable pour leur Maître.
 En effet, Soliman ayant, selon l'usa-
 ge, envoyé des Ambassadeurs au jeune
 Roi Louis II, son voisin, aussi-tôt
 après la mort de Selim, & au mo-
 ment de son avènement au trône, le
 Monarque Hongrois, ou plutôt ses
 Ministres, manquèrent au droit des
 gens, en souffrant que ces Ministres
 de paix fussent insultés par le peuple.
 Il n'en falloit pas tant pour autoriser
 tous les actes d'hostilité que Soliman
 méditoit. Il envoya un corps de trou-
 pes en toute diligence bloquer Bel-

J. C. 1521.

Hég. 927.

J. C. 1521. grade, avant qu'on eût le temps d'y
Hég. 927. faire passer des provisions & des ren-
 forts. Lui-même s'achemina à la tête
 d'une puissante armée, & il campa
 dans les plaines de Semin, puis il
 détacha son Grand Visir Mustafa Kir-
 lou avec un corps nombreux, pour
 renforcer les troupes qui formoient le
 siège, & se rendre maître de Belgrade.
 Cette clef de la Hongrie, qui avoit
 toujours résisté aux prédécesseurs de
 Soliman, fut prise, en moins d'un
 mois, par la disette de vivres, & par
 la foiblesse de sa garnison. On trouva
 dans Belgrade des reliques très-véné-
 rées depuis long-temps en Hongrie.
 L'Empereur les fit recueillir précieu-
 sement, & les porta à Constantino-
 ple, où, après les avoir fait exposer
 pour de l'argent à la dévotion des
 Chrétiens, il les vendit douze mille
 ducats au Patriarche grec, qui fut
 contraint de lever cette somme sur
 tous ceux de sa communion; car cet
 acte de religion ne fut pas tout à fait
 volontaire.

J. C. 1522. Tandis que le Grand Visir étoit
Hég. 928. occupé devant Belgrade, l'Empereur
 Soliman mé- prit, en personne, plusieurs petites
 dite la con- places. Il médita, pour l'année sui-
 quête de Rho- vante, une conquête plus importan-
 des. Il mena- te, devant laquelle Mahomet II avoit
 ce les Cheva- liers par let-
 tre.

échoué. Le Grand-Maître de Rhodes Carette venoit de mourir : le Grand-Prieur de France, Villiers-l'Isle-Adam, avoit été élu à sa place , quoique plusieurs concurrens eussent fait des brigues dans l'élection. Bosio , Frere servant dans cet Ordre , qui en a écrit les annales, assure que le Grand-Prieur de Castille , Damaral , né Portugais , l'un des aspirans à la dignité de Grand-Maître , dans son dépit d'avoir succombé , résolut de livrer l'isle de Rhodes , & écrivit à Soliman pour lui en faire la proposition. Quoi qu'il en soit , l'Empereur des Turcs , qui faisoit payer des espions, fut averti que le moment étoit favorable. La guerre divisoit alors toutes les Puissances de l'Europe , elle les mettoit dans l'impossibilité de secourir Rhodes , & occupoit un grand nombre de Chevaliers & de troupes soudoyées , qu'on ne pouvoit pas espérer d'attirer au secours de l'isle : & , comme tous les maux semblent fondre en même temps , Rhodes , après deux années de disette , étoit mal approvisionnée ; & la place étoit démantelée en plusieurs endroits , parce que le Grand-Maître Carette avoit fait abattre des bastions , pour les rebâtir sur des fondemens plus solides. Néanmoins

J. C. 1522.
Hég. 928.

J.C. 1522.

Hég. 928.

Soliman n'osa pas rompre , sans pré-
 texte , le traité fait avec la Religion ,
 sous Bajazet II. Le Grand - Maître
 Villiers - l'Isle - Adam étant parti de
 Marseille sur une caraque , suivie
 de quatre felouques , qui portoient
 des munitions de guerre & de bou-
 che , aborda heureusement à Rho-
 des , à travers mille dangers d'incen-
 dies , de tempêtes , & sur-tout d'un
 fameux corsaire turc , nommé Curto-
 gli ; il avoit été envoyé sous main
 par Soliman , pour attendre l'Isle-
 Adam dans un parage : sa petite esca-
 dre toute composée de corsaires com-
 me lui , étoit très-supérieure en force
 à l'escorte du Grand-Maître. Celui-ci
 fut l'éviter , & fut reçu avec des tran-
 sports de joie dans l'Isle qu'il venoit
 gouverner. Il n'y trouva que six cens
 Chevaliers , & moins de six mille
 hommes de troupes réglées. A peine
 Villiers-l'Isle-Adam étoit à Rhodes ,
 qu'il reçut une lettre de l'Empereur
 des Turcs , dont voici la traduction
 fidelle. » Soliman Sultan , par la grace
 » de Dieu , Roi des Rois , Souve-
 » rain des Souverains , très-grand
 » Empereur de Byzance & de Tré-
 » bisonde ; très-puissant Roi de Perse ,
 » de l'Arabie & de l'Egypte ; Seigneur
 » suprême de l'Europe & de l'Asie ;
 » Prince

» Prince de la Mecque & d'Alep ;
 » Possesseur de Jérusalem & Domi-
 » nateur de la mer universelle : A
 » Philippe Villiers de l'Isle-Adam,
 » Grand-Maître de Rhodes , salut.
 » Je te félicite de ta nouvelle di-
 » gnité , & de ton arrivée dans tes
 » Etats ; je souhaite que tu y regnes
 » heureusement , & avec encore plus
 » de gloire que tes prédécesseurs. Il ne
 » tiendra qu'à toi d'avoir part dans
 » notre bienveillance. Jouis donc de
 » notre amitié ; & comme notre ami ,
 » ne sois pas des derniers à nous félici-
 » ter des conquêtes que nous venons
 » de faire en Hongrie , où nous nous
 » sommes rendu maîtres de l'import-
 » tante place de Belgrade , après avoir
 » fait passer par le tranchant de no-
 » tre redoutable épée tous ceux qui
 » ont osé nous résister. Adieu « .

L'Isle-Adam , mécontent de cette
 lettre , qui en offrant la paix , étaloit
 avec tant d'affectation les conquêtes
 des Turcs sur les Chrétiens , répon-
 dit : » Frere Philippe Villiers de
 » l'Isle-Adam, Grand-Maître de Rho-
 » des , à Soliman , Sultan des Turcs :
 » J'ai fort compris le sens de ta
 » lettre que ton Ambassadeur m'a ap-
 » portée. Les propositions d'une paix
 » entre nous me sont aussi agréables

„ qu'elles le feront peu à Curtogli.
 J. C. 1522. „ Ce corsaire à mon passage de France
 Hég. 928 & „ n'a rien oublié pour me surprendre ;
 929. „ mais n'ayant pu réussir dans son
 „ projet , & ne pouvant se résoudre
 „ à sortir de ces mers sans nous avoir
 „ causé quelque dommage, il est entré
 „ dans la rivière de Lycie , & a tenté
 „ d'enlever deux vaisseaux marchands
 „ qui sortoient de nos ports. Il avoit
 „ même investi une barque apparte-
 „ nante à des Candiots. Mais des ga-
 „ leres de l'Ordre , que j'ai fait sortir
 „ du port , l'ont contraint de lâcher
 „ prise ; & de peur de tomber lui-
 „ même en notre puissance , il a cher-
 „ ché son salut dans une prompte
 „ fuite “.

Comme l'Isle-Adam n'avoit point
 d'ôrage dans ses mains , il ne crut pas
 prudent d'exposer un Chevalier Am-
 bassadeur aux insultes d'une nation
 qui connoissoit peu le droit des gens.
 Un Grec , habitant de Rhodes , fut
 chargé de porter à Soliman la lettre
 du Grand-Maître. Mustafa Kirlou ,
 Grand Visir & favori de l'Empereur ,
 qui venoit d'épouser la sœur de ce
 Prince , écrivit à Rhodes qu'il n'ose-
 roit jamais faire remettre à Soliman
 la lettre qui lui étoit adressée , si l'un
 des Commandeurs des plus qualifiés

de l'Ordre ne venoit lui-même la présenter au nom de la Religion. L'Isle-Adam répondit qu'il enverroit deux Grands-Croix à Constantinople, aussitôt que l'Empereur des Turcs auroit fait passer deux Visirs ou Pachas du banc en ôtages à Rhodes. Comme on s'obstinoit à ne pas remplir cette formalité, les Chevaliers s'obstinèrent aussi, avec d'autant plus de raison que leurs espions leur mandoient que l'intention du Visir, & par conséquent de l'Empereur, étoit d'arracher de la bouche de l'Ambassadeur, soit par adresse, soit par violence, un état précis des forces de l'Isle de Rhodes. Le Grand-Maître s'empressa de les augmenter. Il envoya en hâte dans tous les ports de l'Italie faire des marchés & assembler des convois pour approvisionner Rhodes. Il voulut même lever des troupes; mais tous les sujets des Vénitiens eurent ordre de lui refuser des recrues. Il sembloit que cette République dût se réjouir de la perte de Rhodes. A force de soins, d'artifices & d'argent, le Grand-Maître ne put dérober que cinq cens hommes aux Candiots, & un Ingénieur noble Bressan, nommé Martinnengue, l'homme le plus habile de son siècle dans la partie des fortifica-

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

tions , qui ayant pris la croix de l'Ordre , lui rendit dans la fuite les services les plus signalés. Au milieu de tous ces préparatifs , l'Isle-Adam reçut de l'Empereur des Turcs la lettre suivante. » On nous assure que la lettre que notre Hauteſſe t'a écrite » t'a cauſé plus d'étonnement que de » plaisir. Sache que je ne me contente » pas de la prise de Belgrade , mais » que je me propose d'en faire bien- » tôt une autre plus importante , de » laquelle tu feras averti le premier , » toi & tes Chevaliers ne sortant gueres de ma mémoire «.

Le Grand-Maître répondit par le Chiaoux porteur de cette eſpece de cartel. » Je ne ſuis point fâché que » tu te ſouviennes de moi & des » Chevaliers de mon Ordre. Tu me » parles de ta conquête en Hongrie » & du deſſein où tu es de faire une » autre entrepriſe dont tu eſperes le » même ſuccès ; mais fais réflexion » que , de tous les projets que forment les hommes , il n'y en a pas » de plus incertains que ceux qui dépendent du fort des armes «.

L'Isle-Adam & ſes Chevaliers ſe préparèrent à la défenſe.

Après ces eſpeces de déclarations de guerre , il n'y avoit plus qu'à ſonger à ſe défendre. Des vaiſſeaux turcs avoient déjà ſurpris pluſieurs navires

rhodiens défarmés. Le Grand-Maître fit ruiner les villages , couper les moissons , abattre les édifices extérieurs , jusqu'aux églises mêmes dont tous les matériaux furent portés dans la ville , tant pour les employer , que pour ne pas laisser à l'ennemi de quoi construire des plates-formes propres à établir du canon.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

On brûla tout ce qui ne pouvoit être d'aucun usage dans la ville , & l'on y recueillit les payfans , tant pour les y faire subsister , que pour les employer à la reconstruction des fortifications abattues & à la réparation des breches. Ces précautions , indispensables pour soutenir un siege contre une Puissance telle que le Turc , caufoient de grands dommages & appauvrissoient l'Isle , d'autant plus que les convois considérables venus de dehors avoient épuisé le trésor public. Le Chancelier Damaral représenta en plein conseil qu'on faisoit un mal réel pour en prévenir un incertain , peut-être même imaginaire ; que les nouvelles ventes des Isles de l'Archipel disoient que l'armement des Turcs menaçoit l'Isle de Candie , & l'Italie même ; que , depuis quarante ans qu'il servoit la Religion , il avoit observé que les inquiétudes causées par les Turcs

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

avoient fait plus de mal à Rhodes que leurs hostilités. Ces discours, auxquels on ne fit pour lors que très-peu d'attention, contribuèrent à perdre Damaral dans la suite. Il fut nommé, malgré lui, Commissaire pour les approvisionnemens, conjointement avec Gabriel de Pommerolle, Grand Commandeur, & Jean Bouck, Turcopolier ou Général de la cavalerie. Martinengue, nouvellement Surintendant des fortifications, fit travailler en hâte à relever les bastions. Il fit faire au-dedans de la place des coupures, des fossés, des retranchemens, des barricades; enfin tous les ouvrages que la brièveté du temps put lui permettre d'entreprendre. Les Bourgeois de Rhodes consentirent à prendre les armes. Le Grand-Maître en fit former quelques compagnies; mais on ne pouvoit tirer qu'un bien foible service de ce peuple, qui n'étoit fait ni à la fatigue, ni au danger. On se rappelle que Rhodes étoit située sur une colline & s'étendoit par une pente douce jusqu'au bord de la mer; que ses deux ports étoient défendus par deux forteresses construites sur deux môles avancés. Chacun de ces ports fut fermé par deux chaînes de fer à quelque distance. Le Grand-Maître

établit des garnisons dans tous les forts, & confia la défense de chaque bastion & de chaque tour à un seul Chevalier. La troupe que ce Chevalier commanderoit, devoit être relevée tous les vingt-quatre heures. L'Isle-Adam crut entretenir & augmenter même l'émulation en attachant ainsi chaque Officier à la défense d'un même poste. Il fit couler à fond plusieurs vaisseaux chargés de pierres au pied des jettées sur lesquelles les châteaux étoient construits, pour en rendre l'accès impraticable, & pour épargner à ses troupes les combats que les Chevaliers avoient eu à soutenir à la tour de Saint-Nicolas pendant le dernier siège de Rhodes. Le haut de la ville, qui contenoit les églises principales, le palais du Grand-Maître; les auberges & les domiciles des Chevaliers, fut abandonné par eux. Tous se logerent près des murailles pour être le jour & la nuit également à portée des attaques. Le Grand-Maître devoit veiller à tous les postes; il établit quatre Grands-Croix pour le seconder dans cette importante fonction, le Chancelier Damaral, le Turcopolier Jean Bouk, Pierre de Cluis, Grand-Prieur de France, & Grégoire de Morgut,

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

Grand - Prieur de Navarre.

J. C. 1522.

Hég. 928 &

929.

Tandis que le Grand-Maître se préparoit ainsi à recevoir l'ennemi, on apperçut de nuit des côtes de Lybie qui regardent les ports de Rhodes, des feux qui ressembloient à des signaux. Un Chevalier François, nommé de Menetou, fut envoyé sur une flute pour reconnoître ces feux. Il mena avec lui un Rhodien, appelé Jaxi, qui entendoit & parloit bien la langue turque. Ayant abordé près de ces feux, cause de leur voyage, ils virent autour, des Turcs qui leur parurent des marchands. Jaxi leur ayant demandé des nouvelles d'un négociant qui venoit sur ces côtes, & avec lequel il avoit eu des relations, ceux-ci lui répondirent qu'il le verroit, s'il vouloit descendre à terre. Le Chevalier de Menetou, espérant tirer quelques éclaircissements, permit à Jaxi de descendre, à condition que les Turcs lui fourniroient un ôtage. Ceux-ci ayant amené au vaisseau, le plus apparent, ou du moins le mieux vêtu d'entr'eux, aussi-tôt que le Turc fut à bord, Jaxi débarqua; mais à peine étoit-il à terre, que les Turcs le garotterent & le portèrent malgré lui sur un cheval, à la vue du Chevalier de Menetou,

qui fit charger de fers dans l'instant même le prétendu ôtage. Ce n'étoit qu'un pauvre paysan du canton que ces Turcs avoient couvert d'une veste de soie , & qu'ils avoient contraint de les suivre. On ne put tirer à Rhodes aucun éclaircissement de ce misérable. Les Turcs conduisirent Jaxi en grande diligence à Constantinople. Le Visir Mustafa le fit appliquer à une question rigoureuse ; dans l'horreur des tortures , il découvrit tout ce qu'il savoit , & plus qu'il ne savoit , de l'état de la place , du nombre de soldats & de Chevaliers , & il mourut peu d'heures après. La certitude qu'il n'y avoit pas plus de six mille hommes de troupes réglées dans l'Isle de Rhodes , déterminâ l'Empereur à commencer le siege ; mais il ne voulut faire aucun acte d'hostilité qu'après une déclaration de guerre formelle. Il envoya donc des Spahis sur cette même côte de Lycie où le malheureux Jaxi avoit été enlevé. Sur les nouveaux signaux , une flute sortit du port de Rhodes ; mais aucun de ceux qu'elle portoit ne voulut descendre à terre , quelqu'instance que les Spahis leur en fissent du bord. Les Turcs , voyant qu'on ne pouvoit les y déterminer , lancèrent dans le bâtiment une pierre.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

à laquelle une lettre étoit attachée.
 J. C. 1522. C'étoit la déclaration de guerre, qui,
 Hég. 928 & portée à Rhodes, fut lue en plein conseil.
 929. En voici la teneur :

» Les brigandages que vous exercez tous les jours contre nos fi-
 » deles fujets, & l'injure que vous faites à notre Hauteſſe, nous en-
 » gagent à vous commander que vous ayez inceſſamment à nous remettre
 » l'Ifle & fortereſſe de Rhodes. Si vous le faites de bon gré, nous ju-
 » rons par le Dieu qui a fait le ciel & la terre, par le très-grand Pro-
 » phete Mahomet, par les vingt-fix mille Prophetes tombés des cieux,
 » par les quatre Ecrivains de l'hiſtoire évangélique, par les Ames adora-
 » bles de nos peres & aïeux, & par le ſacré chef de notre Hauteſſe,
 » que vous pourrez ſortir de l'Ifle & les habitans y demeurer, ſans qu'il ſoit fait ni à eux, ni à vous aucun
 » dommage. Mais ſi vous ne déſérez pas promptement à nos ordres,
 » vous paſſerez tous par le fil de notre redoutable épée; & les tours & les murailles de Rhodes ſeront réduites à la hauteur de l'herbe qui
 » croît au pied «.

Commence- Sur ce cartel, le Grand-Maître or-
 ment du ſie- donna des prieres publiques pour im-
 ge.

plorer l'assistance du ciel. Après avoir fait ruiner toutes les Isles voisines dépendantes de la Religion, on en tira tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & ceux qui voulaient aller à Rhodes pour y subsister. On ne tarda pas à voir paroître la flotte ennemie ; elle étoit composée de quatre cens voiles, tant gros que petits bâtimens, qui portoient cent cinquante mille hommes, soldats ou pionniers. Cette armée étoit commandée par le Grand Visir Mustafa Kirlou. Il avoit pour Lieutenans le corsaire Curtogli, & Peri Pacha qui avoit été chargé de l'éducation de Soliman. La flotte aborda dans une calle, appelée Parambolin, à six milles de Rhodes. Pendant les treize premiers jours il n'y eut de part ni d'autre aucun acte d'hostilité, les Turcs mirent à terre leur artillerie & leurs provisions de bouche, puis ils décidèrent qu'ils attaqueroient la place, sans s'arrêter aux autres forts qui étoient dans l'Isle, & qui devoient céder au moment que la ville seroit prise. Le quatorzième jour Rhodes fut investie, & la tranchée ouverte vers le flanc gauche de la place hors la portée du canon. Mais aussi-tôt que les Turcs eurent établi une batterie, elle fut

J. C. 1522.

Hég. 928 &

929.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

démontée par une batterie opposée. Des forties vives & fréquentes né-
royoient la tranchée & combloient
les travaux. Les Chevaliers, aussi vi-
gilans au-dedans qu'au-dehors, dé-
couvrirent une conspiration d'escla-
ves turcs, qui avoient résolu de met-
tre le feu en même temps en plusieurs
endroits de la ville. Un soldat de la
Garnison surprit une femme plaçant
des meches dans un lieu rempli de
fourrage. Cette malheureuse livrée
aux tortures nomma ses complices,
qui étoient en assez grand nombre;
indiqua l'heure convenue & les lieux
différens dans lesquels ce complot de-
voit s'exécuter. Tous furent pris &
périrent dans les supplices. Cepen-
dant le siege n'avançoit point. Les
Janissaires, qui n'étoient pas sous les
yeux de l'Empereur, n'avoient que
peu de confiance dans un jeune Ge-
néral, qu'aucune victoire n'avoit en-
core fait connoître. L'artillerie des
assiégés, nombreuse & bien servie,
détruisoit tous les travaux des Turcs.
Six mille hommes, qui sembloient
se multiplier, faisoient tête à cent
cinquante mille avec le plus grand
succès. Peri Pacha écrivit à Soli-
man que sa présence étoit nécessaire
pour rendre la vigueur aux troupes;

que Rhodes avoit déjà résisté aux armes de Mahomet II, parce que ce Prince n'avoit pas daigné l'attaquer lui-même ; que le courage des meilleurs soldats languissoit, lorsqu'il n'étoit point animé par la vue de leur Souverain.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

Les avis du Pacha tirèrent Soliman de Constantinople. Il se mit promptement en mer avec une escorte plutôt qu'avec un renfort. Tout changea de face à son arrivée. L'exemple que lui-même donnoit, ses yeux sans cesse attachés sur les remparts de Rhodes, ses promesses & ses menaces firent rentrer les Janissaires dans le devoir. Ces braves soldats redevinrent ce qu'ils avoient toujours été ; mais la résistance des Chevaliers de Rhodes n'en fut que plus opiniâtre. Soliman avoit amené avec lui un Ingénieur grec renégat, qui fit pratiquer des mines sous les bastions. On dit que Martinengue inventa dans ce siege l'usage des contre-mines, & le secret de connoître les travaux souterrains de l'ennemi par le moyen d'un tambour. Il faisoit aussi-tôt éventer la mine, en chassoit les travailleurs à force de grenades, ou bien il y jettoit des barils de poudre enflammés, qui étouffoient & brûloient ces malheureux dans les

Soliman va
au siege.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

conduits souterrains qu'eux-mêmes avoient creusés. L'artillerie des Chevaliers de Rhodes, supérieure à l'artillerie des Turcs, démontoit presque toujours les batteries des assiégés, tellement que ceux-ci n'osoient plus tirer que la nuit. Bientôt on commença à manquer de poudre dans Rhodes. Le Grand-Maître employa tous les moulins & tous les chevaux qui étoient dans la place, à broyer une assez grande quantité de salpêtre, mais les canons & la mousqueterie en usoient beaucoup plus que les moulins ne pouvoient en fournir. La défense de la place souffrit bientôt de cette disette; les Rhodiens comprirent d'ailleurs que le sang qu'ils verseroient dans les sorties étoit trop précieux, eu égard à leur petit nombre, puisque les Turcs combattoient plus de vingt contre un. Ils se contentèrent de défendre les cinq bastions que Soliman faisoit attaquer à la fois aux cinq extrémités de la ville, & à faire construire de nouveaux ouvrages derrière ceux que le canon entamait. Deux mines qui réussirent, firent espérer aux Turcs que bientôt ils monteroient à l'assaut, mais les murailles abattues en découvrirent de nouvelles à leurs yeux; il y avoit

deux mois qu'on battoit en breche : J. C. 1522.
 les Généraux Turcs n'avoient point Hég. 928 &c
 encore pensé à faire donner d'assaut. 929.

Soliman, pénétré d'impatience & de Le Grand-
 honte, assembla son conseil pour repro- Seigneur dé-
 cher aux Pachas que six mille Chré- posé son Visir
 tiens arrétoient toutes les forces de à cause du
 l'Empire Ottoman. Le Grand-Visir ré- mauvais suc-
 pondit qu'on ne profitoit pas assez de cès des as-
 l'avantage du nombre, qu'opposer de sauts.
 l'artillerie à de l'artillerie, des mines
 à des mines, comme on avoit fait
 jusqu'alors, c'étoit renoncer volon-
 tairement à sa supériorité; qu'il falloit
 mener les Janissaires à l'assaut, &
 attaquer tous les bastions à la fois. Ce
 parti fut saisi avec avidité. Le len-
 demain, dès la pointe du jour, les
 batteries tirèrent plus vivement que
 jamais, afin d'élargir les breches. Ces
 cinq postes principaux, nommés de
 France, d'Espagne, d'Italie, d'Alle-
 magne & d'Angleterre, parce qu'ils
 étoient confiés chacun à des Cheva-
 liers de ces nations, étoient plus dé-
 fendus par la valeur des troupes que
 par des fortifications déjà très-enta-
 mées. Soliman monta sur une colline,
 de laquelle il devoit voir d'un coup-
 d'œil toutes les attaques que ses Pa-
 chas alloient former. Déjà les Janis-
 saires s'avançoient, l'échelle en main,

J. C. 1522.

Hég. 928 &
929.

lorsqu'on entendit des cris de joie dans la place, causés par l'arrivée de deux galeres de Sicile, qui portoient deux cents soldats, des provisions de guerre & de bouche. Quoique ce secours ne fût pas bien important, le bonheur qu'il avoit eu d'entrer dans un port investi par plus de deux cents voiles, malgré les efforts du Capitan Pacha & le feu de toute cette flotte, étoit d'un bon augure pour les Chevaliers. La défense des cinq bastions fit voir ce que peut la valeur contre le nombre & la férocité. L'Isle-Adam se porta au bastion d'Angleterre, le plus foible, & qui par conséquent avoit besoin d'être le plus défendu. Lorsque les bataillons des Janissaires furent parvenus aux fossés, les Chevaliers prodiguerent le feu qu'ils avoient ménagé jusqu'alors, & firent un carnage effroyable. Plusieurs fois les Turcs parvinrent au haut des murailles, autant de fois ils en furent renversés. Tous ceux qui pouvoient mettre le pied sur le terre-plein des bastions y trouvoient une mort certaine : enfin, après un combat de plus de six heures, où toutes les attaques furent constamment repoussées, Soliman, transporté de colere, fit sonner la retraite, pour qu'il parût au

moins que ses troupes n'avoient cédé qu'à ses ordres. Les Turcs laisserent plus de vingt mille hommes autour des remparts qu'ils n'avoient pu franchir. Lorsqu'il fut rentré dans le camp, Soliman ordonna que Mustafa Grand Visir, son favori & son beau-frere, seroit attaché à un poteau aux yeux de toute l'armée, pour servir de but aux fleches. Ce jeune Monarque rendoit son Visir responsable du mauvais succès du siege, & sur-tout du dernier assaut que le Grand Visir avoit conseillé. Ce cruel arrêt alloit être exécuté; déjà Mustafa étoit lié, lorsque Peri Pacha, son ami, qui avoit élevé l'Empereur, ordonna qu'on suspendît l'exécution, & secondé de tous les Pachas du banc, & de presque tous les Chefs des troupes, il courut à la tente du Monarque pour lui demander la grace du Grand Visir, que tous soutenoient n'être pas coupable. Soliman irrité condamna Peri Pacha à périr dans l'instant même, avec celui qu'il défendoit avec tant de constance; mais tous les autres Pachas s'étant en même temps prosternés à ses genoux, l'Empereur lut dans tous les yeux combien cet ordre inspiroit d'horreur. Rentré en lui-même, il accorda la grace de Kirlou

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

J. C. 1522.

Hég. 928 &
929.

& de Peri, à condition que le premier ne reparoitroit jamais à sa vue. On lui donna un sangiacat dans l'Egypte pour l'éloigner sans retour. Il restoit à punir le Lieutenant de la flotte, qui avoit laissé entrer les deux galeres napolitaines; l'Empereur ordonna qu'il seroit déposé publiquement, & fouetté comme un esclave, à bord de la galere capitane. Achmet Pacha, cet habile Ingénieur que Soliman avoit amené avec lui, fut fait Grand Visir & chargé de la conduite de l'armée.

Procès du
Grand-Chan-
celier Dama-
ral.

On dit qu'après ce mauvais succès, l'Empereur Turc auroit abandonné le siege, si des lettres de la ville, lancées dans le camp avec des fleches, ne l'avoient engagé à le continuer. Elles affuroient Soliman, que les Chevaliers, aux derniers abois, ne pourroient plus garder incessamment la place, qu'ils manquoient de munitions & qu'ils avoient perdu beaucoup de soldats. Ces avis releverent le courage de Soliman. L'artillerie battit de nouveau en breche; les Turcs se préparèrent à recommencer les assauts. Un médecin Juif, fut convaincu d'avoir fait cette trahison, on le surprit prêt à lancer une de ces fleches qui portoient des avis; il avoua dans les tourmens de la question, qu'il avoit toujours

été l'espion des Turcs , qu'il avoit même été payé par les Empereurs Se-
 lim & Bajazet II. On crût bientôt
 avoir découvert un traître d'une beau-
 coup plus grande importance. Da-
 maral le Grand-Chancelier , quoique
 chargé pendant le siege de l'inspec-
 tion sur les postes , avoit toujours été
 suspect aux amis du Grand-Maître , &
 au Grand-Maître lui-même. Une
 vieille haine qu'on lui reprochoit con-
 tre l'Isle-Adam, avant que ce Seigneur
 fût revêtu de la dignité souveraine ,
 les prétention de Damaral à la Grande-
 Maîtrise & son chagrin trop marqué
 d'avoir succombé dans cette concur-
 rence , son opposition dans le conseil
 à ce que Rhodes fût approvisionnée
 lorsque la guerre n'étoit pas déclarée
 encore , la disette de poudre à canon
 qui ne venoit que de ce que le Chan-
 celier , chargé de cette inspection ,
 avoit assuré au Conseil les magasins
 beaucoup plus pleins qu'ils ne l'étoient
 réellement , tout cela avoit répandu
 des nuages. On se rappelle que les dif-
 férens postes avoient été confiés au
 même Officier , pour tout le temps du
 siege. Un de ces Commandans aver-
 tit sous main le Grand-Maître , qu'un
 domestique de Damaral, appelé Blaise
 Dies , venoit très-souvent à son poste ,

J. C. 1522.

Hég. 928 &c

929.

J. C. 1522.
Nég. 928 &
929.

que, pendant long-temps, il n'y avoit fait nulle attention, mais qu'ayant enfin remarqué que cet homme y paroïssoit tous les jours aux mêmes heures, il l'avoit examiné d'assez près, & qu'il croyoit être sûr que Dies jettoit des avis dans le camp ennemi par le moyen des fleches; que le Grand-Chancelier y avoit paru souvent avec son domestique. Le Grand-Maître ne négligea pas cet avis. Dies, veillé avec soin, fut surpris au moment où il alloit lancer un de ces billets qu'on faisoit dans ses mains. Le malheureux interrogé se coupa plusieurs fois; comme on l'appliquoit à la question, il dit, avant que de la souffrir, que les avis qu'il envoyoit aux ennemis, lui étoient dictés par Damaral, & qu'il les jettoit dans le camp des Turcs par l'ordre de son maître. Le Chancelier fut arrêté aussi-tôt & conduit à la Tour de Saint-Nicolas. On envoya deux Grands-Croix pour l'interroger. Damaral se défendit avec fierté. Il répondit à ces Commissaires, qu'il n'avoit pas servi quarante ans la religion pour la trahir dans un âge avancé; que les bienfaits des Turcs ne pouvoient pas compenser les richesses, les dignités, la réputation dont il jouissoit; qu'il opposoit à ses calomiateurs, la suite

d'une longue vie sans reproche. Lorsqu'on lui confronta son accusateur, il dit que cet homme ne le chargeoit que par vengeance de ce qu'il l'avoit fait châtier plusieurs fois rigoureusement, & peut-être dans l'espérance de sauver sa vie; que si lui Damaral avoit voulu trahir, il n'avoit pas besoin pour cela du ministère de ce misérable, puisque sa qualité d'Inspecteur de la défense, lui donnoit le droit de visiter les postes à toute heure, & d'y demeurer aussi long-temps qu'il le jugeroit à propos, sans jamais pouvoir être suspect.

Un Prêtre, Chapelain de l'Ordre, vint déposer que, s'étant avancé sur un bastion un jour qu'il indiqua, il vit Damaral avec ce domestique, tous deux le visage attaché sur le camp ennemi; que, s'étant retournés tous deux, il aperçut dans les mains de Dies, une arbalète avec son careau ou fleche quarrée, à laquelle un papier étoit attaché; que le Chancelier lui demanda fièrement & avec un ton de colere ce qu'il cherchoit; qu'il s'étoit retiré promptement, voyant que sa présence étoit désagréable. Sur cette déposition il fut résolu que Damaral seroit appliqué à la question. Avant de la commencer, les Grands-Croix le presserent très-vive-

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

ment de se mettre dans les cas d'éprouver la miséricorde de Dieu, du Grand-Maître & de tout l'Ordre, par un aveu sincere de son crime. Damaral répondit avec constance que rien ne l'engageroit à se calomnier lui-même, qu'il aimoit mieux souffrir tous les tourmens imaginables, que se rendre méprisable aux yeux du monde & aux siens. Dans les horreurs de la torture, il avoua seulement qu'au moment de l'élection de l'Isle-Adam, sachant que depuis long-temps les Turcs menaçoient l'Isle, il avoit dit à deux Chevaliers, que ce seroit là le dernier Grand-Maître de Rhodes; que le chagrin de ne l'avoir pas emporté sur son concurrent & sa façon de penser sur l'Isle-Adam, qu'il avoit toujours cru un homme médiocre, lui avoient arraché ce discours indiscret. Au reste, Messieurs, continua-t-il en regardant ses Juges, cette faute ne méritoit pas que vous livrassiez une des premières personnes de votre ordre au bourreau. Damaral conserva cette fermeté jusqu'au dernier moment. Ses Juges néanmoins crurent en voir assez pour le condamner. Le Grand-Chancelier fut dépouillé publiquement des marques de sa dignité & de l'habit de son ordre, puis livré aux Juges séculiers

qui le firent porter le lendemain dans une chaise sur une grande place, où son domestique fut pendu à ses yeux, & lui décapité, toujours protestant de son innocence & de l'erreur de ses Juges.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

Cependant les Turcs battoient en breche plus vivement que jamais. Ce qui restoit de Chevaliers de Rhodes, plutôt cachés & ensevelis que fortifiés dans les débris de leurs remparts, dit l'Abbé de Vertot, attendoient constamment qu'il plût aux Princes Chrétiens de leur donner des secours, sans lesquels ils ne pouvoient plus faire une longue résistance. Mais Charles-Quint & François I, avoient des affaires plus intéressantes pour eux que le siege des Rhodes. Tous les autres Princes chrétiens, sans en excepter le nouveau Pape Adrien VI, prenoient part à la querelle de ces deux illustres rivaux, & ils abandonnoient ce monastere de guerriers aux soins de la providence & à la valeur de ses religieux. Trois convois, l'un parti des ports de Provence, un autre d'Espagne, un troisieme d'Angleterre avoient échoué dans des plages éloignées, ou avoient été pris par les Turcs. Les Janissaires devenus maîtres des ouvrages extérieurs de la place,

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

avoient contraint le Grand-Maître de faire abattre les églises & les bâtimens des fauxbourgs pour dérober ces logemens à l'ennemi. Le feu des assiégeans & celui des assiégés étoient si rapprochés, qu'il n'y avoit ni jour ni nuit aucun instant de relâche. Les Turcs se relevoient sans cesse, pour forcer le peu de soldats qui restoient dans la place à demeurer toujours en défense. Malgré ces extrémités, le Grand-Maître ne vouloit entendre à aucune capitulation. Il se rappelloit toujours que quarante ans auparavant la constance de d'Aubusson avoit lassé la valeur des Janissaires : n'étant ni moins valeureux ni moins prudent que lui, il espéroit, quoique moins secondé, pouvoir être aussi heureux. Achmet Pacha voyoit, que, malgré le terrain que ses troupes gagnoient dans la place, malgré les breches aux nouveaux ouvrages, on ne pouvoit pas forcer ces lions dans leur fort. Il leur fit proposer à plusieurs reprises des capitulations honorables ; l'Isle-Adam les ayant toujours rejetées, menaça enfin ceux qui étoient chargés de ces cartels, de faire tirer sur eux : mais les Rhodiens voyoient avec la plus vive douleur que leur ville alloit bientôt être saccagée. On jettoit sans

sans cesse dans la place des avis, qui portoient que les Rhodiens pouvoient, s'ils le vouloient, sauver leurs biens, leur fortune, l'honneur de leurs épouses; que le Grand-Seigneur leur offroit des traités, mais que les Chevaliers, leurs véritables ennemis, vouloient les voir périr. Ces cris s'élevoient de plus en plus contre l'obstination de l'Isle-Adam. Enfin l'Archevêque Grec & l'Archevêque Latin, car il y en avoit un dans Rhodes pour chaque communion, allèrent dire au Grand-Maître que Dieu vouloit ôter l'Isle à son ordre, puisqu'il lui enlevoit tous les moyens de la défendre; que la religion ne lui permettoit pas de sacrifier tant de monde à une vaine gloire; que l'humanité n'étoit pas moins un devoir des Chevaliers de Saint-Jean, que la valeur; que d'ailleurs il étoit à craindre que les Rhodiens désespérés ne devinssent ses ennemis, & qu'ils n'aimassent mieux marcher sur les corps sanglans du peu de Chevaliers qui restoient à Rhodes, pour ouvrir leurs portes & mériter la capitulation qu'on leur offroit, que s'exposer aux horreurs dont les billets jettés dans la ville les menaçoient sans cesse.

Les deux
Archevêques
de Rhodes &
tout le peuple
demandent avec
instance
que l'Isle soit
rendue.

Un jour que les Archevêques avoient

J. C. 1522. éré admis au Conseil pour y plaider
 Heg. 928 & la cause du peuple, trois marchands
 929. apportèrent une requête au nom de
 tous les bourgeois, qui contenoit en

Le Grand-
 Maître con-
 sent à la ca-
 pitulation.

substance tout ce que les Prélats
 avoient déjà fait valoir, elle finissoit
 par une menace indirecte de séparer
 la cause des citoyens de celle de l'or-
 dre. Les loix divines & humaines les
 obligeoient, disoient-ils, de pourvoir
 à la sûreté de leurs femmes & de leurs
 enfans. Malgré la résistance de l'Isle-
 Adam qui vouloit toujours qu'on se
 défendît, tous les Grands-Croix qui
 composoient le conseil, furent d'avis
 de mander les Commandans des pos-
 tes & les Inspecteurs de la défense,
 pour savoir d'eux quel étoit l'état de
 leurs retranchemens, & enfin s'il
 étoit possible de tenir. Le Grand-Prieur
 de Saint-Gilles & le Bailli de Marti-
 nengue, ce célèbre Ingénieur Bressan,
 qui tous deux avoient la principale
 inspection, & qui tous deux avoient
 fait des prodiges de valeur pendant le
 siege, déclarerent que tous les postes
 extérieurs étoient occupés par l'enne-
 mi; que les Turcs avoient même ga-
 gné plus de quarante pas dans l'inté-
 rieur de la ville, & qu'il n'étoit plus
 possible aux Chevaliers de se fortifier
 de nouveau en perdant du terrain,

parce que les ouvrages dont le Turc étoit maître, plongeioient sur tous les quartiers voisins ; que d'ailleurs on manquoit absolument de poudre & même de salpêtre pour en faire, que la disette de grains alloit se faire sentir, qu'enfin la place n'étoit plus tenable, & qu'il n'y restoit absolument que ce qu'il falloit pour capituler. Tous les rapports particuliers quandroient à ce rapport général : ainsi le Grand-Maître consentit malgré lui qu'on arborât un drapeau blanc sur le haut d'un moulin qui regardoit le camp.

Les Turcs répondirent à ce signal par un autre drapeau. On cessa de tirer de part & d'autre ; & quelques Chevaliers étant sortis de leur enceinte, ils rencontrèrent deux Turcs qu'ils prirent pour des Officiers de marque, à la richesse de leurs habits. Ceux-ci remirent aux Chevaliers une lettre de Soliman, adressée au Grand-Maître, puis ils se retirèrent sans s'expliquer davantage. Par cette lettre le Turc offroit une capitulation honorable, si les Chevaliers vouloient remettre l'Isle dans l'instant même ; il menaçoit de passer tous les Chevaliers, soldats, habitans, femmes ou enfans, au fil de l'épée, au cas qu'on voulût se

Il envoie
deux Grands-
Croix au
camp des
Turcs Ceux-
ci ne con-
viennent pas
des condi-
tions, & le
siege recom-
mence.

J. C. 1522.
 Hég. 928 &
 929.

défendre plus long-temps. L'Isle-Adam envoya à l'instant deux Grands-Croix à l'Empereur, avec ordre de lui demander pour préliminaire une treve de huit jours, & de remettre sous les yeux de sa Hauteſſe, le traité fait entre Bajazet II ſon aïeul & le Grand-Maître d'Aubuffon, dans lequel Bajazet donnoit ſa malédiction aux Empereurs ſes ſucceſſeurs qui tenteroient de ſ'emparer de l'Isle de Rhodes. Le jeune Monarque indigné, déchira le traité, refuſa la treve, parce qu'il craignoit toujours qu'ils ne vînt des ſecours d'Europe. Il ordonna aux députés de ſ'éloigner & fit de nouveau tirer ſur la ville. Dans cet intervalle une partie du peuple, ou plutôt de la populace de Rhodes, étoit venu ſe plaindre au Grand-Maître de ce qu'il alloit livrer la ville à des infidèles qui ne ſavoient pas garder les traités. Des jeunes gens préſomptueux, animés par les cris de leurs compatriotes, avoient offert de défendre les breches que les Chevaliers vouloient abandonner. Cette eſpece d'émeute réveilla l'eſpoir de l'Isle-Adam; il vit avec plaifir la capitulation rompue; mais comme la diſette de munitions de guerre augmentoit, on ne put répondre que très-foiblement au feu de

l'ennemi. D'ailleurs cette milice bourgeoise qui avoit demandé avec tant d'instance de garder les postes, se rallentit bientôt de sa première ardeur, tellement que le Grand-Maître fut obligé, dès le lendemain de la reprise du siège, de faire pendre un sentinelle qui avoit quitté son poste, parce que ce mauvais exemple n'étoit déjà que trop suivi. Après trois jours, un assaut que les Chevaliers repoussèrent avec beaucoup de perte, convainquit le Grand-Maître que la même breche ne résisteroit pas à un pareil effort. Toutes les fortifications n'étoient plus que des monceaux de décombres.

L'Isle-Adam eut égard aux instances des Bourgeois les plus sages & de ses Chevaliers même, qui lui répéterent plusieurs fois que la vraie bravoure ne consistoit pas à détruire volontairement ce qu'on pouvoit conserver. Il députa ces mêmes deux Grands-Croix avec deux Bourgeois Rhodiens qui parloient bien Turc, vers l'Empereur, qui ordonna que son Grand Visir Achmet dresseroit, sans tarder, les articles de la capitulation avec les envoyés de Rhodes. Il fut donc convenu,

Que les églises ne seroient point profanées & qu'on n'obligerait en aucun temps ses habitans de livrer leurs

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

Le traité se
renoue. Arti-
cles du traité.

— enfans pour le service du ferrail ou
 J. C. 1522. pour en faire des Janissaires.

Hég. 928 &
 929.

Que l'exercice de la religion chrétienne seroit libre.

Que le peuple seroit exempt d'impositions pendant cinq ans.

Que tous ceux qui voudroient sortir de l'Isle en auroient la permission.

Que si le Grand-Maître & les Chevaliers n'avoient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'à Candie, il leur en seroit fourni par les Turcs.

Qu'ils auroient l'espace de douze jours, à compter depuis la signature du traité, pour embarquer leurs effets.

Qu'ils pourroient emporter les reliques des saints, les vases sacrés, les ornemens des églises, leurs titres, & tout le canon dont ils avoient coutume de se servir pour armer leurs galeres.

Que tous les forts de l'Isle de Rhodes, & les autres Isles qui appartenoient à la religion, seroient remis aux Turcs.

Que, pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée ottomane s'éloigneroit de quelques milles, & que, pendant cet éloignement, le Sultan enverroit quatre mille Janissaires, commandés par leur Aga, pour prendre possession de la place.

Qu'enfin le Grand-Maître , pour
 sûreté de sa parole , donneroit en ôta-
 ge vingt-cinq Chevaliers ; entre les-
 quels il y auroit deux Grands-Croix ,
 avec ving-cinq bourgeois des princi-
 paux de la ville.

J. C. 1522.

Hég. 928 &

929.

Ce traité ayant été signé par les dé-
 putés , Chevaliers & Bourgeois d'une
 part , & de l'autre par le Grand Visir
 Achmet , ratifié par le Grand-Maître
 & par les Grands-Croix , qui compo-
 soient le conseil , les ôtages convenus
 se rendirent au camp. L'Aga des Ja-
 nissaires vint prendre possession de
 Rhodes à la tête de quatre mille hom-
 mes ; & les Chevaliers , après six mois
 d'un siege très-meurtrier , se dispose-
 rent à quitter cette souveraineté qu'ils
 avoient possédée , deux cent vingt ans ,
 avec tant de gloire & d'utilité pour le
 commerce de toutes les nations chré-
 tiennes , & qu'ils avoient si vaillam-
 ment défendue à plusieurs reprises.

Les vaisseaux convenus furent four-
 nis fidèlement. Les Chevaliers y em-
 barquerent les débris des richesses de
 l'ordre , & les dépouilles des églises
 qu'ils vouloient dérober à l'avidité
 des Musulmans. Deux jours après la
 capitulation , Achmet ayant eu une
 conférence avec le Grand-Maitre pour
 l'exécution du traité ; ce Ministre lui

Le Grand-
 Maître de
 Rhodes est
 admis à l'au-
 dience de
 l'Empereur.

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

dit que Soliman vouloit le voir. L'Isle-Adam avoit de la répugnance pour cette entrevue : mais il n'auroit pas été prudent de résister à un vainqueur aussi absolu , & qui pouvoit rétracter sa parole sous ce prétexte , sans qu'il fût possible de l'en faire repentir. D'un autre côté les Chevaliers , qui savoient combien les Turcs respectent peu le droit des gens , pressoient leur Grand-Maître de ne pas se commettre avec ces barbares : mais l'Isle-Adam , accoutumé à de plus grands dangers , se rendit au camp des Turcs de grand matin , sans autre escorte que quelques-uns de ses freres. Quoiqu'on fût alors dans la saison la plus rigoureuse de l'année , les Officiers du Grand-Seigneur laisserent cet illustre vieillard avec sa suite , exposé au grand froid & aux injures de l'air , jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors ils le couvrirent d'une veste magnifique , ainsi que ses suivans , & ils les introduisirent avec un interprete dans la tente de l'Empereur qui les reçut sur son trône.

Soliman avoit l'ame élevée. La résistance des Chevaliers de Rhodes , en allumant son courroux , avoit excité son admiration. Il traita le Grand-Maître avec bonté , le loua sur sa va-

leur, & lui dit que la conquête ou la chute des Empires étoient des jeux ordinaires de la fortune ; il tenta même de gagner l'Isle-Adam à son service, en lui représentant qu'il venoit d'éprouver combien peu de fonds il devoit faire sur l'amitié & l'alliance des Princes chrétiens, & que s'il vouloit embrasser la loi de Mahomet, il pouvoit prétendre aux plus éminentes dignités de l'Empire Ottoman. Le Grand-Maître, aussi ferme dans sa foi qu'attaché à son ordre, répondit à l'Empereur, qu'il seroit indigne de ses graces, s'il étoit capable de les accepter. Il saisit cette occasion pour prier Soliman d'accorder aux vaincus une protection nécessaire, & d'ordonner que les Chevaliers ne feroient point troublés dans leur retraite, ni dans leur embarquement. Soliman lui fit répondre que sa parole étoit inviolable ; & en signe de protection, il lui donna sa main à baiser.

Malgré des promesses si positives, une foule de Janissaires, sous prétexte de visiter leurs camarades en garnison dans la ville, y fondirent inopinément cinq jours après la capitulation. Ils pillèrent quelques églises, & surtout l'infirmerie qui étoit d'une richesse immense, & où les malades

J. C. 1522.

Hég. 928 &

929.

J. C. 1512.
Hég. 928 &
929.

étoient servis avec autant de somptuosité que de foin. Ils insultèrent la bourgeoisie de Rhodes & mirent à contribution les maisons des plus riches particuliers. Les plaintes du Grand-Maître arrêterent ce mal. Achmet, qui avoit été témoin de l'accueil que Soliman avoit fait aux Chevaliers, fit dire à l'Aga des Janissaires, que sa tête répondroit de la conduite de ses gens. En effet Soliman, jaloux de sa réputation personnelle autant que de la gloire de ses armes, vouloit que les vaincus portassent dans toutes les extrémités de l'Univers, des témoignages des bontés du vainqueur, & l'assurance qu'il étoit fidele à sa parole. Ainsi le désordre fut bientôt réprimé.

Soliman
vient lui-même
à Rhodes,
& traite le
Grand-Maître
avec bonté.

Soliman, pour assurer la tranquillité dans Rhodes, voulut la visiter, tandis que les Chevaliers y étoient encore. Après avoir examiné les débris de ces fortifications si redoutables, qui n'étoient plus que des monceaux de pierres & de cendres, devant lesquelles, de l'aveu même des Turcs, plus de quarante mille soldats étoient tombés sous les efforts de six mille, l'Empereur voulut entrer dans le palais du Grand-Maître. L'Isle-Adam, ayant été au-devant de son vainqueur, le Monarque l'aborda d'une manière

affable ; il l'exhorta même à supporter avec courage ces revers de fortune. Il lui fit dire qu'il pouvoit travailler en paix à l'embarquement de tout ce qui appartenoit à l'ordre & aux Rhodiens qui voudroient le suivre ; que si le temps convenu ne suffisoit pas pour toutes ces opérations , lui Empereur le prolongeroit volontiers. Il donna au Grand-Maître de nouvelles assurances d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation , puis se tournant vers Achmet : ce n'est pas sans quelque peine , lui dit-il , que j'oblige ce chrétien à son âge de sortir de sa maison.

Le Grand-Maître n'abusa pas de la grace que son ennemi lui faisoit. Ayant appris qu'il se disposoit à retourner dans deux jours à Constantinople , l'Isle-Adam , pour ne pas demeurer à la merci de ceux qui commanderoient à Rhodes en l'absence de l'Empereur , pressa son embarquement qui fut fait dès la nuit suivante du dernier Décembre 1522 au premier Janvier 1523. Quatre mille Rhodiens , hommes , femmes & enfans , voulurent se dérober à la domination de ces barbares. Ils s'embarquerent avec les Chevaliers & s'attacherent à la fortune de l'ordre. La précipitation &

J. C. 1522.
Hég. 928 &
929.

J. C. 1523.
Hég. 929.

Soliman
fort de Rhodes après que les Chevaliers & quatre mille Rhodiens en sont partis.

J. C. 1523.
Hég. 929. le désordre de cette fuite offroient un spectacle touchant; on n'entendoit que des cris, des murmures & des plaintes. Les Chevaliers perdoient une belle souveraineté; les Rhodiens regrettoient un climat fortuné, où la fertilité du sol & la salubrité de l'air leur avoient fourni une vie abondante & tranquille. Presque tous pleuroient quelque ami ou quelque parent abandonné au joug des Musulmans. Un habitant de Rhodes, malheureusement d'une trop illustre naissance, eut bien voulu suivre ces fugitifs. C'étoit un fils du Prince Zizim, frere de l'Empereur Bajazet II, qu'on doit se rappeler avoir cherché un asyle dans Rhodes, & qui périt depuis par la trahison du Pape Alexandre VI. Ce Prince obligé de quitter Rhodes, y avoit laissé un fils dans l'enfance, qui y fut élevé & instruit dans la religion chrétienne. Il s'y maria & eut deux fils. Cette famille, quoique considérée par les Chevaliers, vivoit à Rhodes dans la retraite & presque dans l'oubli. A la nouvelle du siege, le fils de Zizim espéra pouvoir demeurer confondu dans la foule des Grecs; mais Soliman n'ignoroit rien de ce qui pouvoit l'intéresser. Il découvrit l'asyle du neveu de son aïeul, & il n'eut garde de

le laisser fuir. Lorsqu'on se fut emparé de ce Prince infortuné, de sa femme & de ses enfans, on leur demanda à tous s'ils persisteroient dans la religion chrétienne? Tous ayant déclaré qu'ils vouloient vivre & mourir chrétiens, Soliman saisit ce prétexte pour couper jusqu'au dernier rejetton de cette branche ennemie; il fit trancher la tête à tous quatre, & il partit le lendemain pour Constantinople, après s'être assuré du départ des Chevaliers.

J. C. 1523.

Hég. 929.

Soliman, de retour à Constantinople, voulut s'occuper du gouvernement. Il fit punir plusieurs Cadis qui avoient prévariqué dans l'administration de la justice ou dans la perception des deniers publics. Quoique jeune & absolu, il sentit l'inconvénient du pouvoir illimité, le danger qu'il y avoit à ne gouverner des hommes que par le caprice d'autres hommes souvent injustes ou bornés, qui, ne pouvant prescrire aucune règle ni à eux-mêmes ni à ceux qui leur sont soumis, rendoient tout arbitraire, & jugeoient sans justice, comme ils administroient sans prudence. Soliman prescrivit différentes peines pour les différens crimes, la peine de mort pour tous les meurtres & pour quelques vols, &

Il fait des

Ordonnances tant pour l'administration de la justice, que pour celle des finances.

J. C. 1523.
Hég. 929.

d'autres châtimens proportionnés à la qualité du délit : mais il soumit toujours le criminel à l'accusateur , tellement qu'en Turquie il n'y a point de crime qui ne puisse être racheté à prix d'or , ou à tel autre prix dont la partie lésée veut bien se contenter. Soliman ne comprit pas que celui qui commet un crime , attaque la société autant & plus que l'individu à qui son crime fait tort , & que la réparation n'est pas suffisante lorsque l'offensé cesse de s'en plaindre. Mais c'étoit beaucoup d'établir quelque ombre de loix parmi ce peuple , qui jusques-là n'en avoit connu aucune. Le Prince confirma aussi la preuve testimoniale à laquelle il donna trop d'étendue , parce que tout en Turquie se prouve par témoins ; même ce qui ne paroît pas de nature à être connu , ou les choses qui seroient démenties par des circonstances qui pourroient en démontrer l'impossibilité. D'ailleurs il est ordonné au Cadi de compter les témoins plutôt que les peser ; ainsi l'examen du témoignage n'ayant presque jamais lieu , les faux-témoins risquent peu , & sont bien plus communs en Turquie que par-tout ailleurs. Au reste le despotisme , en usage dans tout cet Empire , remédie quelquefois à ces

inconvéniens , lorsque le Cadi est éclairé & veut le bien. Car les Juges s'écartent autant qu'il leur plaît des regles qui véritablement sont très-fautives. Ce qui fut religieusement observé tant que vécut Soliman , est souvent négligé aujourd'hui , quoique de nouvelles ordonnances n'aient point abrogé les anciennes. Ce soin qu'il prit de l'administration de la justice , lui fit donner le surnom de Canuni , qui en Turc veut dire faiseur de regles. Il est toujours représenté tenant un livre en main. Soliman aimoit l'ordre & vouloit l'établir dans son Empire ; il ordonna que les trésors des mosquées bâties par ses ancêtres , seroient économisés avec soin ; il nomma des dépositaires chargés de rendre compte au Divan. Les revenus de ces mosquées consistent dans les redevances que leur paient ceux qui tiennent d'elles les terres que leurs fondateurs leur ont assignées. Ces terres ou sont vendues à vie , à un particulier qui les fait valoir , ou abandonnées à une famille pour un cens annuel. Dans les deux cas , le produit est porté au trésor de la mosquée , sur lequel on paie les imans ou prêtres , & les batimens sont entretenus ; le surplus est réservé avec soin. Et lorsqu'il

J. C. 1523.
Hég. 929.

J. C. 1523.
Hég. 929.

monte à quinze cens bourses (une bourse est évaluée quinze cens francs), cette somme est portée dans un trésor particulier qu'on appelle du nom du Prince sous lequel elle a été dévolue à l'état, & l'on n'y touche jamais, ou du moins jamais on n'y doit toucher que pour des guerres de religion. Mais nous avons déjà remarqué que les Turcs appellent guerres de religion toutes celles qu'ils font aux Chrétiens ou aux Musulmans schismatiques. La surintendance du trésor des mosquées appartient de droit au Kiflar Aga ou surintendant des femmes. Soliman fit encore d'autres réglemens pour la milice; il multiplia les grades soit dans les Spahis, soit dans les Janissaires; il confia la garde de son serail aux Bostangis ou Jardiniers, dont il fit une compagnie militaire, qui gardent les dehors de son palais en prenant soin de ses jardins. Soliman ne trouvoit pas les Janissaires assez soumis pour les rendre maîtres en quelque sorte de la personne de leurs Empereurs. Cet établissement fit des mécontens, & décida la révolte que les Janissaires méditoient depuis la prise de Rhodes, dont ils se souvenoient avec douleur qu'on leur avoit défendu le pillage.

Ils n'osèrent pour cette fois , paroître en armes devant le ferrail ; ils ne vomirent point , selon leur coutume , des injures contre l'Empereur , mais ils pillèrent la maison du Defterdar , Aga ou Grand-Trésorier , & après s'être emparés de tout l'argent qu'ils purent trouver chez lui , ils mirent cet homme en pieces. Animés par le butin & par le peu de résistance , ces rebelles tentèrent de piller le trésor d'une mosquée. Un Oda Paschi (cet Officier parmi les Janissaires , répond à peu près aux Capitaines dans nos troupes françoises) , cet Oda Paschi , disons-nous , défendit seul la porte de la mosquée , & rappelant aux révoltés le respect qu'ils devoient aux lieux saints , à Mahomet & à l'Empereur , il tua de sa propre main deux de ses camarades , qui donnoient au simple soldat l'exemple de la sédition. Dans ces occasions les Officiers subalternes animent & commandent les séditieux , & ils sont mieux obéis que lorsqu'ils exercent l'autorité du Grand-Seigneur.

Cet Oda Paschi si fidele , se nommoit Ibrahim. Lui seul réprima la sédition ; il donna le temps à l'Aga des Janissaires & aux autres Officiers supérieurs , de venir annoncer aux Ja-

J. C. 1523.

Hég. 929.

Révolte des
Janissaires.Comment ap-
paissée.

J. C. 1523.
Hég. 929.

nissaires déjà intimidés l'arrivée du Grand-Seigneur. Ce Prince parut en effet dans les rues , il parla aux troupes : elles se dispersèrent à sa voix , chacun fuyant le châtiment qui ne tomba que sur les quatre principaux moteurs. Soliman jugea à propos de déposer le Grand Visir contre lequel les premiers cris s'étoient élevés , & il décora de cette importante dignité Ibrahim , l'Oda Paschi qui venoit de montrer tant de fidélité , tant de courage & tant d'adresse. La nouvelle de cette promotion réveilla Mustafa Kirlou , l'ancien Grand Visir , beau-frere de Soliman , qui avoit manqué perdre la vie à Rhodes au milieu des supplices , & que le souvenir d'une si grande injure rendoit l'ennemi secret de l'Empereur. Mustafa étoit aimé ; le crédit de son épouse & les cris de l'armée , en lui sauvant la vie , lui avoient valu un sangiacat dans le fond de l'Egypte , où l'Empereur , pour ne le plus voir , avoit résolu qu'il demeureroit toujours. Mustafa Kirlou entreprit de faire repentir son beau-frere de lui avoir laissé de l'autorité en lui retirant sa confiance. Il s'étoit flatté que la dernière révolte à laquelle il avoit quelque part indirecte , lui rendroit la place de Grand Visir ; mais dès qu'il con-

nut que Soliman ne vouloit plus de lui pour son ministre, il entreprit de se faire souverain. Il se fia pour son malheur à un Mehemet Effendi, secrétaire de son sangiacat. Celui-ci rendit compte à la Porte de tous les complots du perfide Mustafa. L'Empereur se contenta d'envoyer les provisions de Sangiac à Mehemet, accusateur du rebelle, avec ordre de le faire punir aussi-tôt qu'il l'auroit dépossédé. Mais Mustafa Kirlou avoit déjà levé le masque. Quelques troupes armées obéissoient à sa rebellion, & il espéroit se maintenir sur le trône qu'il avoit formé. Cependant ses premiers succès ne furent pas de longue durée. Mehemet fit arrêter l'épouse du rebelle, sœur de l'Empereur : il la renvoya en captivité à Constantinople, quoiqu'avec tous les honneurs dus au sang ottoman. Mustafa Kirlou fut battu par les troupes qu'il avoit commandées, pris par son successeur qui le fit lier, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, au funeste poteau duquel ce malheureux Ministre avoit été délivré au siège de Rhodes. Mustafa périt sous les fleches des soldats de sa garde.

Il y avoit deux ans que Soliman vivoit dans le repos, plus occupé de gouverner que de conquérir. L'oîsive-

J. C. 1523.
Hég. 929.

J. C. 1524-1526. té aigrissoit l'esprit bouillant des Jannisaires, & leurs armes demandoient des victimes. Soliman comprit que, tant pour son repos que pour sa gloire,

Hég. 930-931-932.

Soliman il étoit nécessaire d'employer cette milice inquiète. La Hongrie offroit un vaste champ à ses conquêtes, sur-tout depuis que Belgrade étoit sous la puissance des Turcs. Des partis s'étoient emparés de tout le pays jusqu'à Peter-varandin. Louis II, pour lors Roi de Hongrie, âgé seulement de vingt-deux ans, n'avoit ni assez d'expérience ni assez de ressource pour défendre son héritage. Les affaires de l'Europe ne lui laissoient espérer aucun secours ni de l'Allemagne ni de la Pologne, & les factions, qui divisoient la Hongrie, affoiblissoient sa puissance, en inspirant aux peuples la crainte de tout autre que de leur Roi. Tous les inconvéniens inséparables du gouvernement féodal se faisoient sentir dans la Hongrie beaucoup plus vivement qu'en aucun autre Royaume de l'Europe. On n'y favoit ni commander ni obéir. Les vassaux, souvent révoltés contre leurs suzerains, les servoient cependant plus encore qu'ils ne servoient leur patrie, & les suzerains avoient presque toujours des intérêts différens de ceux de l'Etat. La défense

Soliman
marche vers
la Hongrie.
Louis II a peine à rassembler des troupes pour les
qui opposer.

des places les plus importantes étoit, non pas dans la main des grands Officiers de la couronne, mais dans celle des grands vassaux; on voyoit un Cordelier, nouvellement Evêque de Colocza, commander en cette qualité dans toutes les places entre la Save, la Drave & le Danube. L'imprudence & la trop grande autorité de ce Prélat guerrier causerent bien des maux à la Hongrie. Cet Evêque, nommé Paul Tomorée, donna au Roi de Hongrie des avis certains des levées que faisoit Soliman & de tout ce qu'il méditoit. N'ayant pas reçu de réponse assez précise sur les secours qui devenoient de plus en plus nécessaires, Tomorée alla joindre son Maître à Vicegrade, laissant dans les places qui dépendoient de son évêché tous les soldats qu'il avoit pu rassembler. Tandis que Louis II assembloit les Etats de son royaume, qu'il convoquoit ses barons qui à leur tour rassembloient les arriere-vassaux, qu'il indiquoit à longs jours dans les plaines de Tolves la réunion de tous ceux qui devoient service à la couronne, Soliman marchoit vers les frontieres de la Hongrie à la tête de deux cens mille hommes. Ce Prince, ami de l'ordre, ne souffroit pas que les armées pillassent dans les

J. C. 1524

1525-1526.

Hég. 930

931-932.

J. C. 1524- vers Petervarandin, dont il méditoit
 1525-1526. le siege, une pauvre femme vint, s'ar-
 Hég. 930- rachant les cheveux & poussant de
 931-932. grands cris, se jeter aux pieds du
 Grand-Seigneur. Les Chiaoux vou-
 loient l'éloigner; mais Soliman l'ap-
 pellant, lui commanda de former ses
 plaintes. Elle dit en redoublant de
 larmes, que, pendant la nuit, les Ja-
 nissaires avoient pillé sa maison avec
 tant d'acharnement qu'ils n'y avoient
 rien laissé. L'Empereur répondit en
 souriant, qu'il falloit qu'elle eût dor-
 mi bien profondément pour n'avoir
 rien entendu de ce désordre. « Il est
 » vrai, répondit cette pauvre femme,
 » que je dormois en paix, dans la
 » confiance que l'Empereur veilloit
 » pour nous tous ». L'Empereur, frap-
 pé de cette réponse, fit à l'instant pu-
 nir les maraudeurs, & donner à cette
 femme une somme d'argent beaucoup
 plus considérable que tout ce qu'elle
 avoit perdu.

Cependant Soliman n'eut pas de
 peine à s'emparer de Petervarandin,
 de Saliouk, d'Ozek, & de plusieurs
 petites places, dans lesquelles les gar-
 nisons n'étoient pas assez nombreuses
 ni les retranchemens assez forts pour
 qu'il fût possible d'y faire une longue

résistance. Louis II apprit tous ces suc-
cès à Tolves où il avoit eu peine à ras-
sembler ving-cinq mille hommes, &
où il attendoit en vain depuis long-
temps Jean Zapolî, Vaivode de Tran-
silvanie, qui venoit de se mettre à la
tête des communes de cette grande
Province. L'Evêque Tomorée, celui
de ses généraux dans lequel il avoit
le plus de confiance, lui conseilla
d'envoyer un corps détaché, en avant
de son armée, pour occuper les gor-
ges qui pourroient arrêter l'ennemi.
Mais les vassaux de la couronne pré-
tendirent qu'ils devoient leurs servi-
ces auprès de la personne du Roi, &
non dans des camps volans. Ainsi ils
aimèrent mieux trahir la cause com-
mune, qu'accorder à leur Maître au-
delà de ce qu'ils le croyoient en droit
d'exiger d'eux. Tous ces soldats féo-
daux, qui ne vouloient pas demeurer
long-temps sous des tentes, pensoient
n'être armés que pour un coup de
main, & n'étoient ni assez patiens ni
assez disciplinés pour entreprendre la
guerre défensive. On ne les condui-
soit que comme ils vouloient être con-
duits. Le Roi & l'Evêque les mene-
rent au-devant de l'ennemi, dans un
terrein montagneux, vers la petite
ville de Mohacs. La situation étoit fa-

J. C. 1526.

Hég. 932.

J. C. 1526.
Hég. 932. vorable : les Hongrois savoient qu'ils n'attendoient pas long-temps Soliman , dont l'armée couvrit bientôt toutes les plaines que le camp de Louis dominoit. Cette multitude n'épouvanta point des hommes plus braves que prudens , à qui on avoit répété que l'armée de Soliman n'étoit composée que d'esclaves ramassés en hâte. Croyant qu'ils n'avoient qu'à moissonner tout ce qu'ils voyoient devant eux , ils s'écrierent qu'on les menât au combat.

Bataille de
Mohacs.

Louis II fit assembler le conseil , malgré les cris des soldats. Georges Cabugliane & l'Evêque de Petervarandin , qui commandoient sous Tomorée , firent leurs efforts pour détourner ce Prélat & le Roi d'attaquer l'ennemi. Ils représentèrent l'avantage de leur camp , l'espérance prochaine de recevoir un renfort de Transylvanie , la facilité d'arrêter une armée nombreuse dans le poste qu'ils occupoient , & le prodigieux désavantage qu'il y auroit à combattre un contre huit , quelque valeureux que pût être le plus petit nombre. Ces raisons trop bonnes ne furent point écoutées. Cabugliane s'étant retranché à ce qu'au moins la personne du Roi , qui n'avoit point de successeur , ne fût pas exposée

exposée dans une affaire si douteuse, le jeune Monarque ne voulut jamais faire courir à ses troupes un danger qu'il ne partageroit pas. Il se servit de la raison déjà alléguée contre des projets d'opération, que les grands vassaux ne devoient leur service qu'après de sa personne, & il assura que jamais il ne consentiroit à séparer sa fortune de la leur. L'Evêque Tomorée, plein de ce courage bouillant qui ne fait pas réfléchir, pressa le moment de l'action ; il disposa l'armée Hongroise, en lui donnant le plus de front qu'il fût possible : mais les rangs n'en étoient que plus clairs & les files moins profondes. On désigna un corps pour la garde du Roi, &, selon l'ancien usage, on ôta les éperons à celui qui portoit devant le Monarque l'étendard de Hongrie, pour lui dérober la facilité de fuir. Toute l'artillerie de Louis II consistoit en dix-huit pieces de canon qu'on disposa par six aux deux flancs & au corps de bataille. Seize mille hommes d'infanterie commencerent l'action d'un commun effort, & firent d'abord des prodiges : mais cette vaillance, ou plutôt cette témérité, ne servit qu'à précipiter le carnage. Ces guerriers s'offroient à des bataillons plus nombreux, plus

J. C. 1526.
Hég. 932.

J. C. 1526. Hég. 932. ferrés & plus hérissés que les leurs ; la cavalerie , qui les suivit de près , tomba comme eux sous le fer de l'ennemi. L'Evêque Tomorée , fix autres Evêques , armés à son exemple , payerent de tout leur sang l'obstination qu'ils avoient opposée aux bonnes raisons de l'Evêque de Varandin. Ce Prélat fut tué , ainsi que cinq cens barons ou gands vassaux moissonnés avec la plupart des soldats : enfin le combat ayant commencé à trois heures après midi , à sept heures il y avoit plus de dix-huit mille Hongrois morts ou mourans sur le champ de bataille. Les Janissaires couperent autant de têtes qu'ils virent de blessés , & ils les exposèrent sur des piques à l'entrée de leurs tentes. Le corps du Roi de Hongrie , que sa garde avoit abandonné , fut trouvé mort , enfoncé avec son cheval dans un marais à quelque distance du champ de bataille. Le peu qui se sauva de ce carnage ne put se mettre en sûreté que par une fuite précipitée. Dès le lendemain le Sultan prit sa route vers Bude , livrant au feu & au pillage tout ce qu'il rencontroit , plus occupé à dévaster des bourgs & à ruiner des villes qu'à soumettre des forteresses.

Soliman entra dans Bude sans résis-

tance, & il mit la ville au pillage, comme si elle eût été prise d'assaut. Autant il avoit aimé l'ordre dans son pays, autant il autorisa le pillage dans la Hongrie. Son intention étoit plutôt d'épuiser cette Province que de s'en emparer. Il laissoit toujours à droite & à gauche les fortereffes qu'il rencontroit dans sa course, sans prendre le soin de se retrancher dans un pays où il ne rencontroit plus de soldats. Le Grand-Seigneur pénétra jusqu'à un petit pays défendu par des montagnes & par des gorges, où les Hongrois avoient ramassé tout ce qui pouvoit leur rester de forces. Les plus riches y avoient recueilli leurs femmes, leurs enfans, & les débris de leur fortune; ils espéroient défendre ces défilés & s'y tenir à l'abri du fer des Turcs: mais rien ne résistoit à Soliman. Il renversa cette barriere qu'on croyoit impénétrable, il se baigna de nouveau dans le sang, & assouvit l'avidité de ses Janissaires qu'il avoit réprimée au siege de Rhodes. Enfin aux approches de l'hyver, il ramena ses soldats à Andrinople, courbés sous le faix du butin, sans avoir établi de garnison dans aucune ville de Hongrie. Soliman étoit sûr que de long-temps l'état de ce peuple ne lui permettroit pas d'user

J. C. 1526.
Hég. 932.

Soliman fait le sac de Bude, sans en avoir fait le siege. Il dévaste la Hongrie & retourne à Andrinople.

de la liberté qu'il lui laissoit.

J. C. 1527. Le Sultan voulut retourner dans sa
Hég. 933. Capitale. Il y maria le Grand Visir

Noces du Ibrahim avec une de ses sœurs. Les al-
Grand Visir liances des ministres avec le maître,
Ibrahim, sont très-ordinaires parmi les Turcs ;
mais l'orgueil du sang ottoman rend
cet honneur souvent très-onéreux pour
celui qui le reçoit. Il faut que l'époux
de la Princesse, dote son épouse pro-
portionnellement à sa naissance. D'ail-
leurs le beau-frere de l'Empereur re-
nonce au droit que sa religion lui don-
ne, d'épouser quatre femmes & d'a-
voir autant de concubines qu'il lui
plaît ; il est obligé de garder la plus
exacte fidélité à son illustre épouse, qui
jouit dans sa maison d'une autorité ab-
solue, dont un poignard orné de dia-
mans qu'elle porte toujours à son cô-
té, est la marque. Il est vrai que les
sœurs des Sultans ne voient pas plus
les hommes que les autres Musulma-
nes. Toute conversation avec eux leur
est pareillement interdite ; mais elles
regnent sur leurs époux, sur une trou-
pe de femmes & d'eunuques. Elles
ont la douleur de voir périr tous leurs
enfans mâles, la jalousie des Princes
ottomans ne leur permettant pas de
laisser vivre des hommes alliés à leur
sang. On ne connoît point en Turquie

de naissances illustres. Il n'y a point d'autre maison que la maison ottomane. L'alliance avec les Princesses de ce sang ne met point, ceux que l'Empereur veut y admettre, à l'abri du funeste cordon. On a vu que le Grand Visir Mustafa Kirlou, qui a péri sous les fleches, avoit épousé une autre sœur de Soliman. Il est même arrivé que les Empereurs Turcs ont donné leurs sœurs ou leurs filles à des grands Officiers qu'ils avoient résolu de faire mourir, afin de rendre ces Princesses héritières de grands biens. Les noces du Grand Visir Ibrahim furent célébrées avec une pompe jusques là inconnue dans l'Empire Turc. On y vit pour la premiere fois des joûtes & des lutes exécutés en présence du peuple. Mais la séparation totale des deux sexes, & la retraite profonde des femmes, rendent ces jeux tristes dans tout l'Orient, & les prive de cet extérieur de gaieté & de galanterie qui regne dans les nations occidentales. Soliman admit son beau-frere à sa table, contre l'usage reçu, & il voulut que tout Constantinople fût témoin de l'affection distinguée dont il honoroit ce ministre.

A peine les noces d'Ibrahim étoient achevées, qu'il fallut qu'il se remît à la

J. C. 1527.
Hég. 933.

tête des troupes. Un Dervis ou Moine
 de ceux qu'on nomme Calenders, plus
 austères, plus enthousiastes que les au-
 tres, & qui font profession d'une chas-
 teté si pénible, qu'ils percent avec des
 anneaux d'acier les parties que la pu-
 deur ne permet pas de nommer; un
 de ces insensés, que les Turcs véné-
 rent jusqu'à l'adoration, conçu dans
 le fond de la Natolie le dessein de se
 mettre sur le trône. On a vu jusqu'à
 présent que l'objet de tous ces mo-
 reurs de sectes, a été de régner. Les
 orientaux ne conçoivent pas qu'on
 puisse obéir à deux autorités indépen-
 dantes l'une de l'autre. Si le Mufti est
 le premier Prêtre des Turcs, ils re-
 gardent ce Prêtre plutôt comme le
 docteur que comme le chef de leur re-
 ligion. L'Empereur est toujours pour
 les Musulmans, le vicaire de Dieu
 sur la terre. Ce fougueux Calender
 commença ses prédications dans Ada-
 na en Natolie; il prêchoit contre la
 vie voluptueuse, & principalement
 contre les rapines des Pachas. Ces
 deux sujets le firent écouter favorable-
 ment & bientôt suivre en foule, sur-
 tout, lorsqu'il eut dit dans les places
 publiques que le temps étoit venu de
 secouer le joug imposé par les esclaves
 de la race ottomane, & qu'il falloit

P. C. 1527.
 Hég. 933.
 Ibrahim dis-
 tpe une trou-
 pe d'enthou-
 siastes, & fait
 mourir le
 chef.

égorger tous ces tyrans engraisfés du sang du peuple , pour recouvrer ces biens immenses , dont le trésor des Empereurs groffissoit chaque année. Soliman étoit encore en Hongrie. L'éloignement du maître & des principales forces de l'état favorisoit la révolte : en moins de deux mois le novateur avoit assemblé plus de cinquante mille combattans , à qui le pillage tenoit lieu de solde & la persuasion de discipline. Piri Pacha, Beglierbeg d'Asie, tenta en vain de s'opposer à ces progrès , avec ce qu'il put ramasser d'Asapes ou soldats armés de traits , ce sont les troupes les plus nombreuses , mais les moins estimées parmi les Turcs ; ces enthousiastes qui voyoient au bout de leurs épées des couronnes pour cette vie & pour l'autre , renversoient tout ce qui s'offroit à eux ; ils faisoient mourir tous les Cadis , tous les imans , tous les ministres de la religion & de la justice. Piri Pacha , ayant été vaincu en bataille rangée , écrivit à l'Empereur , que , s'il n'éteignoit pas cet incendie , il ne lui répondoit pas jusqu'où il pouvoit gagner. Ibrahim passa , sans tarder , le détroit avec presque toutes les forces que Soliman avoit ramenées de Hongrie ; il marcha jusqu'à Césarée où le

J. C. 1527.
Hég. 933.

J. C. 1527. novateur ayant eu l'assurance de l'at-
Hég. 933. tendre , il fut vaincu , pris & livré
 aux plus cruels supplices. Lui mort, la
 secte fut bientôt dissipée, toutes les
 villes rentrèrent dans le devoir, &
 aucun de ceux qui avoient combattu
 sous ses enseignes ne douta de son im-
 posture , lorsqu'on l'eut vu succom-
 ber contre la prédiction expresse qu'il
 avoit faite.

Querelle en-
 tre deux Ef-
 fendi d'Alep.
 Comment
 terminée.

Une autre querelle de religion s'é-
 tant élevée à Alep la même année ,
 le Molla & le Caliser son vicaire , ai-
 gris l'un contre l'autre , formoient des
 brigues dans la ville , & tâchoient de
 se faire chacun des partisans. Il s'agis-
 soit de l'interprétation d'un verset du
 Koran , que les deux parties expli-
 quoient diversement , & que proba-
 blement ni l'un , ni l'autre n'enten-
 doient. Les principaux habitans , fati-
 gués de ces disputes qui alloient de-
 venir sanglantes , tournerent leurs ar-
 mes contre ceux qui vouloient leur
 persuader de les prendre les uns con-
 tre les autres. Au lieu de combattre fa-
 mille contre famille , comme on al-
 loit les y forcer , ils environnerent la
 mosquée , théâtre de la dissension ,
 & ils y égorgerent le Molla & le Ca-
 liser. Soliman , instruit de cet atten-
 tat, ordonna d'abord aux Pachas voisins

d'assembler des troupes & de passer au
 fil de l'épée tous les habitans d'Alep ; J. C. 1527.
 mais le Grand Visir Ibrahim, nouvelle- Hég. 933.
 ment de retour de son expédition d'A-
 fie , remontra à son maître le tort qu'il
 auroit de punir une cruauté par une
 cruauté plus grande , & d'envelopper
 une multitude d'innocens dans le châti-
 ment de quelques coupables. Soliman ,
 que la nature avoit fait sanguinaire ,
 écoutoit néanmoins les sages conseils.
 Il révoqua l'ordre donné si légèrement
 & fit punir seulement les meurtriers.
 Depuis ce temps , la faveur d'Ibrahim
 augmenta au point que Soliman , qui
 ne pouvoit plus s'en passer , donna à
 ce ministre un appartement dans le
 ferrail. Quoique toutes les affaires
 passassent sous les yeux de l'Empereur ,
 ce Prince ne voyoit plus rien que par
 ceux de son Grand Visir.

Ibrahim engagea bientôt son Maî- J. C. 1528.
 tre à recommencer la guerre en Hon- Hég. 934.
 grie. Voici quelle en fut l'occasion. Troubles
 Après la déroute de Mohacs & le pil- en Hongrie.
 lage que les Turcs avoient exercé dans Jean Zapoli ,
 ce Royaume , Jean Zapoli , Vaivode de Vaivode de
 de Transilvanie , ennemi secret du Transilva-
 malheureux Louis II , & qui avoit nie , est élu
 mieux aimé le voir périr que venir Roi par un
 défendre sa patrie , parut à la tête de parti.
 trente mille hommes , lorsque les

N. C. 1528.

Hég. 934.

Turcs eurent abandonné le pays dans lequel il ne restoit plus rien à piller. Jean Zapoli, outre de grandes possessions dans la Transilvanie, avoit encore beaucoup de terres considérables dans toute l'étendue du Royaume. Depuis long-temps ses ancêtres & lui avoient amassé des trésors, & les services, qu'il avoit été à portée de rendre à toute la noblesse, lui avoient formé un parti en Hongrie. Zapoli étoit pour lors le seul qui possédât des richesses dans cette malheureuse Monarchie, il fut en faire un bon usage pour ses intérêts. Le Vaivode de Transilvanie convoqua dans les plaines de Racos, près Pest, tout ce qui étoit échappé de noblesse à la déroute de Mohacas; & répandant l'or à pleines mains dans le sein de ces hommes, que les circonstances réduisoient à la plus affreuse indigence, il se fit élire Roi de Hongrie, la maison régnante étant éteinte. Etienne Battori, Palatin de Hongrie, à la tête de quelques gentils-hommes, s'opposa vivement à cette élection. Il étoit d'une naissance égale à celle de Zapoli, quoique moins puissant. Sa dignité de Palatin de Hongrie, qui le faisoit médiateur entre la nation & le Roi, lorsqu'il y

en avoit un , devoit lui donner le premier rang dans l'interregne : mais les circonstances avoient élevé le Vainqueur de Transilvanie bien au-dessus de lui. Jamais il n'avoit pu obtenir les suffrages qu'il avoit brigüés pour lui-même. Le Palatin s'écria , en pleine Diette , que cette assemblée n'étoit pas légitimement convoquée ; on y éliſoit pour Souverain de la Hongrie celui qui avoit trahi la nation ; que Zapoli , qui trouvoit de l'or & des troupes pour les asservir , n'avoit pu trouver ni l'un , ni l'autre pour les défendre ; que , devenu leur tyran avant d'être leur Souverain , il n'avoit fondé sa puissance que sur les malheurs publics , & qu'il n'étoit pas vrai que la couronne de Hongrie fût vacante , puisqu'il existoit d'anciens traités entre les Rois Mathias & Uladislas , d'une part , & les Princes Frédéric & Maximilien d'Autriche , d'autre part , qui appelloient la maison d'Autriche , au défaut d'enfans mâles de la race régnante ; que l'Archiduc d'Autriche , Ferdinand , joignoit à tous ces droits son mariage avec la Princesse Anne , sœur de l'infortuné Roi Louis II ; que ce Prince , frere du puissant Empereur Charles-Quint , étoit seul capa-

J. C. 1528.

Hég. 934.

ble de protéger la Hongrie & de ré-
 J. C. 1528, parer ses malheurs. Ces cris n'empê-
 Hég. 934. cherent pas que Jean Zapoli ne fût
 couronné à Albe-Royale par les mains
 de l'Archevêque de Strigonie; mais
 Battori, prétendant toujours que la
 diete n'étoit pas légitime, protesta

Ferdinand une seconde fois en sa qualité de Pa-
 d'Autriche latin du Royaume, & il indiqua une
 est aussi élu autre diete à Presbourg, où il fut
 Roi par un autre parti. rassembler quelques nobles, qui élu-
 Les Turcs se rent, tout d'une voix, pour Roi de
 déclarent Hongrie l'Archiduc d'Autriche Ferdi-
 contre lui en nand.
 faveur de Za-

poli.

Zapoli, qui avoit eu assez de cré-
 dit, de courage & d'argent pour mon-
 ter sur le trône, manqua de tout
 cela, lorsqu'il fallut s'y maintenir.
 Il ne s'étoit pas attendu à combattre
 un rival aussi puissant que l'Archiduc
 d'Autriche. Aussi-tôt que la procla-
 mation de ce Prince fut publique,
 beaucoup de ceux qui avoient élu Za-
 poli, & qui servoient dans son ar-
 mée, s'empresserent pour aller gros-
 sir le parti de son adversaire. A la
 nouvelle que Ferdinand entroit en
 Hongrie, à la tête d'une puissante
 armée, Jean Zapoli, qui déjà rési-
 doit à Bude, n'ayant pu ravitailler
 cette place, se vit contraint de l'aban-
 donner. Les Chefs de son parti le

preffoient d'aller au-devant de son
 ennemi, mais il se mit à fuir jus-
 qu'à ce que Ferdinand l'ayant atteint
 dans les plaines de Tokai, ce Prince
 mit en déroute ce qui restoit de l'ar-
 mée levée en Transilvanie. Le Roi
 Jean, presque aussitôt détrôné qu'élu,
 chercha une retraite en Pologne au-
 près du Roi Sigismond son beau-frere.
 Il s'étoit flatté en vain d'y trouver des
 secours. Sigismond n'étoit ni assez
 puissant ni assez téméraire, pour en-
 gager les Etats de Pologne à mesurer
 leurs forces avec celles de la maison
 d'Autriche. Il ne songea point à en-
 treprendre une guerre qui ne lui au-
 roit été qu'onéreuse. Le Roi Jean,
 réduit à une condition privée, fit con-
 noissance en Pologne avec Jacques
 Laschi, lequel, ayant été envoyé autre-
 fois dans quelques négociations, s'é-
 toit lié étroitement avec Louis Gritti,
 fils du Doge de Venise, & qui résidoit
 pour lors à Constantinople. L'Ambas-
 sadeur de Venise avoit plu au Grand
 Visir Ibrahim, & il avoit toute sa
 confiance. L'intrigant Laschi, instruit
 du crédit que son ami Gritti avoit
 à la Porte, résolut d'en profiter pour
 l'intérêt du Roi Jean. Il demanda à ce
 Prince la permission de solliciter pour
 lui sous main. Le Roi Jean, qui vou-

J. C. 1528.

Hég. 934.

J. C. 1528.
Hég. 934.

loit recouvrer son trône à tout prix , fit partir Laschi pour Constantinople , chargé des débris de la fortune de ce Prince ; car on ne fait rien à la Porte qu'avec des présens. Beaucoup de ceux qui restoient attachés au Roi Jean , blâmerent le parti qu'il prenoit d'appeller dans sa patrie les plus puissans ennemis de la Monarchie Hongroise. Mais l'ambition ne lui permit pas d'en envisager les suites. Tous ceux dont il pouvoit tirer des secours lui paroissoient ses amis ou ses freres. L'Ambassadeur de Venise introduisit Laschi auprès du Grand Visir , qui , dans l'expédition proposée , vit tout à la fois de la grandeur & de l'utilité pour la Porte. Il étoit de la dignité de l'Empereur des Turcs de rendre la couronne à un Prince opprimé , & de son intérêt de faire cette couronne constamment tributaire de la sienne. D'ailleurs , comme l'or pénètre dans les lieux les plus inaccessibles , l'adroit Laschi trouva le secret d'intéresser pour son Maître la Princesse sœur de Soliman , épouse du Grand Visir , que ce Ministre aimoit éperdument , & la Sultane Validé. (C'est le nom consacré à la Porte pour la mere de l'Empereur régnant). Ces Sultanes servirent utilement le Roi Jean. L'Achi-

duc Ferdinand d'Autriche, qui prenoit aussi le titre de Roi de Hongrie, & qui étoit effectivement en possession du Royaume, ayant appris les menées qui se pratiquoient à la Porte en faveur de son rival, envoya un Ambassadeur à l'Empereur des Turcs, pour lui rappeler les anciens traités entre les Rois de Hongrie ses prédécesseurs & les Sultans. Soliman aimoit mieux conquérir une Souveraineté sur un Prince Chrétien que tenir les promesses de ses peres; d'ailleurs il brûloit du desir d'éprouver l'effort de ses armes.

J. C. 1528.

Hég. 934.

L'Ambassadeur de Ferdinand fut renvoyé sans presque avoir été entendu. Il est vrai que Ferdinand demandoit la restitution des places qu'on avoit usurpées sous Louis II; ce fut le prétexte de la rupture. Au même instant Laschi fut revêtu du caractère d'Ambassadeur de Hongrie. Ayant été introduit à l'audience du Grand-Seigneur, ce Prince lui promit solennellement de protéger son Maître & de le rétablir sur le trône dont on l'avoit fait descendre si injustement. Ces assurances rendirent le courage au Roi Jean & à tous les partisans secrets qu'il avoit en Hongrie. Ceux-ci l'aiderent de quelques secours d'argent.

J. C. 1528.
Hég. 934.

avec lesquels il leva quatre mille hommes en Pologne, & il envoya cette petite armée vers Cassovie, pour sonder le terrain, en attendant les forces que Soliman lui avoit promises. Letterato, qui commandoit les quatre mille Polonois, battit le peu de troupes que les Autrichiens avoient pu rassembler contre lui. Ferdinand sortit de Hongrie pour aller à son tour lever des soldats en Allemagne, & le Roi Jean rentra armé dans ce Royaume dont il avoit été si honteusement chassé l'année précédente.

J. C. 1529.
Hég. 935.

Soliman conduit Jean Zapoli en Hongrie à la tête d'une grande armée: il prend plusieurs villes, & échoue devant Vienne dont il est obligé de lever le siège.

Cependant l'armée des Turcs s'assembloit à Belgrade. Soliman, qui vouloit la commander en personne, s'y rendit vers le mois de Mars. Il y trouva deux cens mille hommes, tant Janissaires que Spahis, Timariots, Gebeggis, Bostangis, ou Asapes. Il ne falloit pas tant de monde pour conquérir un royaume dans lequel rien ne lui avoit résisté deux ans auparavant. Soliman passa la Save & se rendit à Sirmich où le Roi Jean l'attendoit. Il fut accueilli par Soliman avec toute la supériorité qu'un Empereur des Turcs croyoit devoir affecter sur un Prince chrétien qu'il daignoit protéger. Il lui donna sa main à baiser, l'assura qu'il le feroit incessamment remonter sur

son trône. D'ailleurs, on traita le Roi Jean au camp des Turcs avec beaucoup de magnificence ; sa table étoit servie somptueusement. Des Janissaires étoient assignés pour la garde de sa personne. Ibrahim, qui régnoit au nom de son Maître, montrait au Roi de Hongrie la bienveillance & la générosité d'un égal, qui sert son ami malheureux. L'armée des Ottomans s'avança jusqu'à Bude, sans rencontrer la moindre résistance. Nadaſti, qui commandoit dans la place, espéroit pouvoir la défendre quelque temps ; mais les Officiers de la garnison, effrayés du nombre des ennemis, surprirent leur Général, le lièrent & capitulerent avec les Turcs comme s'il eût été absent. Soliman, ayant appris cette capitulation, soit qu'il en eût horreur, soit qu'il fît un prétexte de satisfaire sa cruauté, renvoya Nadaſti à l'armée de Ferdinand, & fit passer toute la garnison au fil de l'épée. Il laissa dans Bude cinq mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, pour garder cette place & pour contenir tout le pays voisin ; & menant toujours à sa suite son vassal, pour lequel il conquéroit, il fit avancer son armée sur les bords du Danube, investit Novigrade & Comore qui se

J. C. 1529.

Hég. 935.

J. C. 1529.
Hég. 935.

rendirent à composition. Il prit Altemburg d'assaut & la livra au pillage; il s'empara aussi d'Ovar & de toutes les forteresses le long du Danube, dans lesquelles il n'y avoit que de très-foibles garnisons. Les Turcs ravageoient avec une cruauté excessive ce pays qu'ils ne conquéroient pas pour eux. Cependant Ferdinand ramassoit des forces dans les cercles de l'Allemagne; il eut le temps de jeter vingt mille hommes dans Vienne, ville plus fortifiée que toutes celles que les Turcs venoient de conquérir, barrière des états Autrichiens, vers laquelle il espéroit d'arrêter le torrent qui avoit désolé la Hongrie. En effet ce Royaume, déjà ruiné par les Turcs sous Louis II, devoit être ouvert à qui voudroit y entrer. Il n'y avoit plus ni fortifications, ni soldats, ni vivres, ni argent. Jean Zapoli sembloit ne devoir régner que sur un vaste désert. Lorsque les Turcs eurent, pour ainsi dire, dispersé la cendre de tous les lieux qu'ils avoient ravagés, Soliman marcha à Vienne; il n'y arriva que le 13 de Septembre. Des pluies continuelles avoient grossi le Danube au point que ce fleuve débordé, inondant les grands chemins, avoit retardé la marche de l'armée. Cet obstacle bien

J. C. 1529.
Hég. 936.

favorable à Ferdinand , lui donna le temps d'approvisionner Vienne , tandis que les convois des Turcs ne pouvoient pas passer. Les tentes de Soliman couvroient toutes les plaines qui environnoient la ville , & ses logemens occupoient plus de six milles aux environs. Cet aspect imposant n'effraya point Philippe , Comte Palatin du Rhin , qui commandoit dans Vienne. Sa garnison toute entiere avoit été éprouvée dans les guerres de Charles-Quint ; son artillerie étoit bien servie : il opposa une résistance vigoureuse & savante à ces soldats accoutumés , depuis quelques années , plutôt à poursuivre qu'à combattre. L'attaque & la défense de Vienne furent de part & d'autre aussi vives qu'elles pouvoient l'être. Tout ce que la prudence & la valeur peuvent entreprendre ou parer fut employé pendant un mois & quelques jours. Soliman y perdit quarante mille hommes , & les assiégés plus de dix. Enfin les vivres manquant aux Turcs , qui ne pouvoient en tirer de la Hongrie , & la saison devenant de plus en plus mauvaise , Soliman se vit contraint de lever le siege , quelque répugnance qu'il y eût , car il étoit impossible de le prolonger. Il avoit ravagé les environs de Vienne autant

J. C. 1529.

Hég. 936.

J. C. 1529.
Hég. 936.

par nécessité que par haine ; il n'abandonna son entreprise que lorsque ses soldats , exténués de faim , expiroient dans les tranchées que les pluies continuelles remplissoient d'eau , quelqu'effort qu'on fît pour les mettre à sec.

Mais Soliman voulant dissimuler aux yeux de l'ennemi , la honte de cette retraite , donna la liberté à quelques prisonniers Allemans : il les fit habiller magnifiquement , & les renvoya dans la ville , avec ordre de dire à leurs chefs que le véritable dessein de Soliman n'avoit jamais été de s'emparer de Vienne ; qu'il cherchoit Ferdinand pour décider dans une bataille la querelle de la couronne de Hongrie ; que n'ayant pas trouvé l'Archiduc à Vienne , il avoit voulu éprouver la valeur de ses soldats ; qu'il les estimoit & qu'il leur faisoit grace. Après avoir ainsi déguisé sa foiblesse sous un faux semblant de générosité , il reconduisit son armée à Bude où il posa de ses mains la couronne du Roi S. Etienne sur la tête de Jean Zapoli. Cette cérémonie est d'usage au sacre de tous les Rois de Hongrie. Soliman étala dans cette occasion un faste qui formoit un contraste bien frappant avec la misère des peuples. Il donna des leçons de

Il pose la
couronne de
Saint Etienne
sur la tête du
Roi Jean.

justice & de douceur à ce Prince dont
il avoit ravagé les Etats avant & après
l'avoir reconnu pour Roi de Hongrie,
lui recommandant de ménager ses su-
jets dont lui Empereur traînoit une
quantité innombrable captifs à Con-
stantinople.

J. C. 1529.
Hég. 936.

Soliman retourna en effet dans sa
Capitale. Il accorda six mille Turcs
au Roi Jean pour le maintenir en pos-
session des deserts arrosés de sang dont
il le laissoit maître. Il confia le com-
mandement de ces troupes au Véné-
tien Gritti sous l'autorité du Roi Jean.
Soliman tâchoit d'oublier la levée du
siège de Vienne, en se félicitant d'a-
voir donné un Royaume, lorsque lui-
même fit une conquête qu'il ne dû-
t qu'à sa réputation. Bogdan Prince de
Moldavie, envoya un Ambassadeur à
Constantinople, pour offrir à Soliman
de mettre ses Etats sous la protection
de sa Hauteffe, afin qu'ils devinssent
fiefs de l'Empire, sous la condition
expresse que l'exercice de la religion
chrétienne y seroit conservé, & que
les deux Moldavies seroient protégées
en tout temps par les Turcs. Peu après
le Prince Bogdan arriva en personne à
la Cour du Grand-Seigneur; il présen-
ta à son nouveau suzerain, quatre
mille écus d'or, quarante jumens plei-

Bogdan ;
Prince de
Moldavie, se
rend tributai-
re des Turcs.

J. C. 1530.
Hég. 936.

nes & vingt-quatre faucons , s'engageant à payer tous les ans à la Porte, la même redevance en signe de soumission féodale.

Fêtes à l'occasion de la Circoncision des fils de l'Empereur.

L'Empereur reçut Bogdan avec beaucoup de distinction. Il lui fit donner la robe d'honneur , qu'on n'accorde qu'aux premiers de l'Empire , & le Cucca ou aigrette de plumes que le Prince de Moldavie a seul, de tous les Chrétiens, droit de porter. Soliman joignit aux fêtes qu'il donna à ce Prince la circoncision de trois fils qu'il avoit eus d'autant de concubines , car les Monarques ottomans ne croyoient plus qu'il fût de leur dignité de se lier par les nœuds du mariage. C'est à la cérémonie de la circoncision que les Orientaux donnent le nom à leurs enfans. L'un des Princes fut nommé Mustafa, le second Mahomet , & le troisième Selim. Cantimir rapporte que les Turcs prirent pour un très-mauvais augure , que , dans un combat d'animaux qui fut livré au milieu de cette fête , un sanglier battit un lion de telle sorte , que l'animal , ordinairement si terrible , fut contraint de fuir. Les Musulmans regardent le porc comme l'emblème des chrétiens , & le lion comme leur emblème.

On voit , pendant le cours de deux

années, Soliman & son Ministre très-occupés du commerce maritime, & d'armer des corsaires pour les opposer aux Chevaliers de Saint Jean, que Charles-Quint venoit d'établir à Malthe en pleine souveraineté, sous la simple redevance d'un faucon. Ces ennemis irréconciliables des Musulmans, avoient déjà armé en course pour piller leurs convois & pour regagner en détail ce qu'ils avoient perdu en abandonnant l'Isle de Rhodes. Soliman auroit voulu pouvoir transporter à Constantinople tout le commerce qui se faisoit déjà à Alexandrie, à Alep & dans tous les autres ports de la Turquie. L'amour de l'Empereur pour sa Capitale, lui faisoit desirer de la peupler & de l'enrichir aux dépens de tous ses autres Etats.

Les affaires de Hongrie rappelloient Soliman dans ce malheureux royaume. Le Roi Ferdinand d'Autriche, après la prise de quelques petites places qui ne s'étoient pas défendues, étoit venu assiéger le Roi Jean dans Bude sa capitale. Il étoit prêt à faire son rival prisonnier & à s'emparer du trône, lorsque les troupes, que le Pacha de Belgrade commandoit, dégagerent le Roi protégé par les Turcs. Jean, délivré du plus grand péril qu'il

I. C. 1531-

1532.

Hég. 937-

938 & 939.

Soliman

marche au se-

cours de Jean

Zapoli; il re-

tourne à An-

drinople

après la cam-

pagne finie.

eût encore couru , récompensa le Pa-
 J. C. 1531-cha de Belgrade par de riches présens ;
 532. mais celui-ci pillâ inhumainement
 Hég. 937- tout le pays ami dont il avoit chassé
 938 & 939. les Autrichiens , tellement que l'in-
 fortuné Jean , ayant , dit-on , versé
 des larmes sur les malheurs de sa
 patrie , forcé de haïr ses protecteurs ,
 plus encore que ses ennemis , fit des
 tentatives pour obtenir la paix de Fer-
 dinand d'Autriche , en lui offrant de
 partager le royaume. Ferdinand étoit
 nouvellement Roi des Romains , par
 conséquent désigné successeur de Char-
 les-Quint son frere , au trône d'Occi-
 dent. Il comptoit sur les secours de ce
 puissant Empire , & il ne crut pas qu'il
 fût de sa dignité de partager une cou-
 ronne , qu'il disoit tenir tout à la fois
 d'une alliance & d'une élection légi-
 time , avec celui qu'il appelloit un
 aventurier & un usurpateur. Pour lui
 ôter son seul appui , il envoya une
 ambassade à Soliman ; mais l'Empe-
 reur Turc étoit l'ennemi nécessaire du
 successeur de Charles-Quint. Il lui
 importoit que la maison d'Autriche
 ne devînt pas si puissante. Autant par
 intérêt que par honneur , il demeura
 fidele à sa parole , & prépara , quoi-
 qu'avec assez de lenteur , un armement
 pour assurer la Hongrie à son vassal.
 Charles-

Charles-Quint, de son côté, assem-
bloit à grands fraix une armée com-
binée de tous les cercles de l'Empire,
& vint en prendre le commandement
dans les campagnes de Vienne, où
Soliman avoit publié qu'il prétendoit
mesurer ses forces avec celles de son
ennemi. Mais ces deux superbes ri-
vaux ne se menacerent que de très-
loin. L'armée de Soliman parut assez
tard sur les confins de la Hongrie;
elle fut arrêtée au siege de Guntz, où
huit cens Allemands résisterent effi-
cacement à une armée de plus de cent
mille hommes. Enfin après un mois
de tranchée ouverte, désespérant de
prendre cette bicoque, il fut contraint
de la tourner. Il ne fut pas plus heu-
reux au siege de Strigonie. Quelques
Auteurs prétendent que le Grand Visir
Ibrahim, qui brûloit de faire la guerre
en Perse, vouloit dégoûter son maître
de celle de Hongrie; que d'ailleurs il
avoit été corrompu par l'or de Ferdi-
nand. Quoi qu'il en soit, les Turcs,
après avoir perdu quinze mille hom-
mes devant la place, voyant l'hiver
approcher, & de nouveaux retran-
chemens succéder à ceux que leur ca-
non avoit abattus, rétrograderent
vers Andrinople. Charles-Quint, qui
avoit attendu dans les plaines de

J. C. 1533.
Hég. 939.

J. C. 1533.
Hég. 939.

Accord entre les deux Rois de Hongrie.

Vienne , ne profita point de la re-
traite des Turcs : occupé d'objets plus
intéressans pour lui & pour sa posté-
rité , il repassa en Italie , laissant à
son frere Ferdinand seulement dix-
huit mille hommes de troupes ita-
liennes qui se mutinerent bientôt. Les
Allemands , qui suivoient le Roi des
Romains , eurent encore ces nou-
veaux ennemis à combattre. Le royaume
de Hongrie , consumé par les pré-
tentions de ces deux Rois , ne pouvoit
devenir la conquête ni de l'un , ni de
l'autre : tous deux étant dénués des
secours de leurs protecteurs , furent
contraints de partager ce qu'aucun ne
pouvoit envahir. Ils convinrent que l'un
& l'autre garderoient le titre de Roi
de Hongrie ; que chacun demeureroit
en possession de ce qu'il occupoit au
moment du traité ; qu'après la mort
de Jean Zapoli , la totalité du royaume
appartiendrait à Ferdinand & à sa
postérité , sauf la Transilvanie qui de-
murerait en toute sa souveraineté au
fils aîné du Roi Jean. Soliman & l'Em-
pereur d'Occident accéderent au trai-
té. Le Monarque Ottoman paroissoit
renoncer à ses intérêts & à sa poli-
tique ; mais on verra bientôt qu'il ne
se croyoit pas lié par l'accord que deux
Chrétiens avoient fait entre eux. Pen-

dant la guerre de Hongrie, ou plutôt pendant que les deux Empereurs délibéroient s'ils marcheroient l'un contre l'autre, Doria, Amiral de Charles-Quint, avoit pris Coron sur les Turcs. Cette ville fut rendue à la paix pour prix de l'adhésion que Soliman avoit faite au traité.

Au commencement de 1534, la guerre contre les Perses fut résolue. Ibrahim vouloit absolument détourner l'Empereur des guerres d'Occident, gagné, dit-on, par l'or de la maison d'Autriche, & conservant dans le fond de son cœur un vieux respect pour la religion chrétienne qu'il avoit autrefois professée. Il prit prétexte de quelques hostilités que les Gouverneurs Persans avoient exercées sur les confins de l'Empire. Quoique Soliman fût toujours également docile aux avis de son Grand Visir, ce Ministre puissant avoit des ennemis dans le secret du serrail, & même dans le cœur de son maître. L'une étoit Zulema, mere de l'Empereur, & l'autre, Roxelane, la Sultane favorite. Ces deux femmes, jalouses du crédit du Ministre, oppo-
soient souvent les droits de la nature & de l'amour à la confiance aveugle que Soliman lui avoit vouée. Quoi-
que leurs discours fissent d'abord peu

J. C. 1533.
Hég. 940.

J. C. 1534.
Hég. 639.

Intrigues
dans le ser-
rail.

J. C. 1534.
Hég. 940.
 d'impression , c'étoit beaucoup que Soliman consentît à les entendre. Roxelane avoit un intérêt de plus que Zulema de détruire Ibrahim : ce Ministre marquoit un attachement déclaré pour Mustafa , l'ainé des Princes fils de Soliman , d'une autre mere que Roxelane. Celle-ci brûloit du desir de voir un jour un de ses fils occuper le trône de son pere , au préjudice de Mustafa son ainé , qu'elle haïssoit d'autant plus que ce Prince étoit né de sa plus mortelle ennemie. La mere de Mustafa , que l'histoire ne nomme que la Circassienne , avoit été aimée éperdument de l'Empereur. Cette femme , impérieuse & jalouse , s'appercevant que Roxelane attiroit les regards de Soliman , défendit à la jeune esclave, Russe d'origine, qu'elle croyoit lui devoir être soumise, d'oser paroître devant le Sultan. Roxelane savoit très-bien que les faveurs du maître reglent seules les rangs dans le Haram ; elle ne tint aucun compte des ordres de sa rivale. Celle-ci l'en punit en lui meurtrissant le visage , tellement que Roxelane n'osoit plus paroître devant l'Empereur. Soliman , étonné de ne plus voir la jeune esclave qu'il aimoit déjà , demanda la cause de son absence ; aussi-tôt qu'il l'eut

pénétérée, il entra dans la plus vive colere, & ayant fait châtier la Circassienne à son tour, il la relégua dans le vieux ferrail qui, depuis ce temps, devint la demeure des Sultanes disgraciées, & en général de toutes les femmes qui ne peuvent plus plaire au Sultan. De ce jour Roxelane posséda seule le cœur de son maître, & elle conçut une haine violente pour le fils de celle qui l'avoit outragée.

Toutes les intrigues du ferrail, qu'Ibrahim ne pouvoit pas ignorer, le déterminèrent de plus en plus à en éloigner son Maître, sur-tout à employer son crédit contre la volonté des Sultanes, qui ne cessoient de répéter au Sultan que les guerres de Perse avoient toujours été funestes aux Ottomans. Il y avoit à la Porte un ancien Satrape Persan que la disgrâce de son Maître avoit contraint de quitter la Perse, & dont l'ame vindicative cherchoit à porter le flambeau de la guerre dans son pays. Le Visir présenta cet homme à Soliman : le Persan exagéra la facilité de s'emparer de ce riche Royaume, il promit au Monarque de lui en applanir les chemins. Un magicien, qu'Ibrahim fit entendre aussi, annonça les succès les plus marqués d'après les

J. C. 1534.
Hég. 940.

Guerre contre la Perse.
Les Turcs
s'emparent de
Tauris.

règles de son art. Le Mufti déclara
 J. C. 1534. que ce feroit une œuvre méritoire de
 Hég. 940. subjuguier ces corrupteurs de la loi de
 Mahomet , pour les punir ou pour les
 ramener à la véritable croyance. Enfin
 Ibrahim faisoit parler à son gré tout ce
 qui n'étoit pas la mere ou la maîtresse
 de l'Empereur. La guerre fut bientôt
 résolue. Ibrahim détacha Calaman à la
 tête de trente mille hommes. (C'étoit
 le nom du Gouverneur Persan qui
 avoit offert de frayer les chemins).
 Ce transfuge , porté par sa haine ,
 après avoir disposé sur sa route tous
 les corps qui devoient s'unir à Ibra-
 him qui le suivoit , arriva sous les
 remparts de Tauris , que le Gouver-
 neur abandonna bientôt , ne se croyant
 pas assez fort pour résister à une ar-
 mée que la peur grossissoit à ses yeux.
 Ismaël étoit mort : le trône de Perse
 étoit occupé par Tachmas son fils. Ce
 Prince savoit que les déserts qui en-
 vironnent la Perse sont les plus puis-
 santes fortifications contre l'invasion
 des Turcs. Il fit dévaster le petit nom-
 bre d'habitations qui pouvoient y
 être , & il envoya une armée d'obser-
 vation , qui avoit défense de s'avan-
 cer dans les terres. Tachmas espéroit
 que l'intempérie de l'air & la sèche-
 resse du climat vaincroient les Turcs

plus sûrement que des armées nombreuses. L'armée Persane demeura sous le canon de Sultanie, ville distante de Tauris de plus de huit journées. Les Ottomans partagés en deux corps suivirent d'assez près le camp volant de Calaman. Le premier de ces deux corps, commandé par Ibrahim, arriva devant Tauris douze jours après la reddition de cette place. L'Empereur & son fils suivirent six jours après à la tête du second. Tauris étoit environnée de deux cens cinquante mille hommes. Calaman fut envoyé une seconde fois en avant pour découvrir les desseins des Persans. Ce Général, après une marche pénible pendant laquelle la fatigue seule lui fit perdre du monde, trouva la cavalerie persane nombreuse & immobile sous le canon de Sultanie; il n'avoit point assez de troupes pour risquer de l'attaquer. Le retour de Calaman apprit à Soliman qu'il falloit aller chercher bien loin les Persans pour pouvoir les combattre. Il arriva à ce Prince ce qui étoit déjà arrivé dans les guerres contre la Perse : les Ottomans souffrirent dans ces déserts à proportion des forces qu'ils y avoient amenées; leurs précautions mêmes tournerent contre eux. La quantité de convois & de

J. C. 1534.
Hég. 940.

munitions ayant multiplié les bêtes
 J. C. 1534. de somme, la nourriture de tant d'a-
 Hég. 940. nimaux devint impossible. Il fallut

en tuer un grand nombre pour ne les
 voir pas périr de misère. La chaleur,
 la sécheresse, les insectes, l'aridité
 des sables, la corruption des viandes
 amenèrent bientôt la disette, les ma-
 ladies, & toutes les suites insépara-
 bles de tant de fléaux. Cependant
 Tachmas avoit les yeux ouverts sur
 son ennemi, & se félicitoit de l'avoir
 déjà vaincu par sa patience & sa

Ils avancement
 dans les dé-
 ferts de la
 Perse. Les
 Persans mar-
 chent par un
 autre chemin
 & recouvrent
 Tauris.

bonne conduite. Tandis que l'ar-
 mée de Soliman fondeoit dans les dé-
 ferts de la Perse, Tachmas, à la
 tête de l'élite de la sienne, marcha
 par un autre chemin vers Tauris,
 dans laquelle il savoit que le Turc
 n'avoit laissé qu'une très-foible gar-
 nison. Soit que les Persans fussent
 mieux que les autres peuples suppor-
 ter l'intempérie de leur climat & l'a-
 ridité de leurs sables, soit plutôt que
 le pays leur fût mieux connu, & qu'il
 fût plus aisé d'y approvisionner qua-
 rante mille hommes que deux cens
 cinquante mille, Tachmas arriva
 heureusement à Tauris, & s'en em-
 para plus heureusement encore aux
 yeux du Pacha Turc, commandant
 dans cette place, qui ne pouvoit pas

se persuader que les Persans fussent parvenus à Tauris qu'après avoir écrasé l'armée des Turcs. Il ne fit pas la moindre résistance. Le peu de trou-
 pes qu'on avoit laissé sous ses ordres fut bientôt dispersé ; leur Général, qui craignoit le châtimement de sa lâcheté, leur donna l'exemple de la fuite.

J. C. 1534.
 Hég. 940.

Tous ces revers affligeoient Soliman, au point qu'il commençoit à se plaindre amèrement de l'entreprise dans laquelle son Ministre l'avoit si témérairement engagé. C'étoit les premiers reproches qu'Ibrahim entendoit de la bouche de son maître. Il tâcha de les étouffer, en lui ménageant des conquêtes qui ne lui coûtèrent point de sang. Enfin Calaman, ce Persan fugitif, confident du Ministre, qui avoit conseillé plus vivement que lui la guerre contre sa patrie, trouva le moyen de corrompre Mahomet son ami, qui commandoit à Bagdad pour le Sophi Tachmas. Calaman se rendit déguisé dans cette ville ; l'or & les promesses d'Ibrahim, l'espérance d'un gouvernement à vie, tandis que ceux de Perse ne duroient que trois années, éblouirent Mahomet, il promit de livrer sa ville & tout le pays qui étoit sous sa dépendance. L'hiver

J. C. 1534.
 Hég. 941.

J. C. 1534.
Hég. 941. approchoit , Soliman y traîna son armée languissante. Arrivé sur les bords de l'Euphrate , qu'il trouva aussi fertiles que le pays qu'il quittoit étoit malheureux , il y fit cantonner ce qui lui restoit de troupes. Soliman y recut des renforts d'Alexandrie , de l'une & l'autre Syrie , de Judée , de Comagene , dont les sangiacs accouroient en foule avec leurs timariots. Les délices de Bagdad firent oublier pour quelque temps à Soliman tout ce qu'il avoit souffert dans les déserts de la Perse ; & comme les titres fastueux flattent la vanité des Turcs , il se fit couronner à Bagdad Roi de cette immense contrée , comme s'il l'avoit effectivement conquise.

J. C. 1535.
Hég. 941 & 942. Aussi-tôt que la saison fut adoucie , Soliman , que l'expérience ne corrigeoit pas , & qui brûloit de se mesurer avec Tachmas , se mit en marche à la tête d'une armée presque renouvelée , pour chercher ce Prince , qui eut le plus grand soin de l'éviter. Tachmas avoit employé à désoler de plus en plus toutes les plaines en-deçà & en-delà de Tauris , le temps que Soliman avoit passé à Bagdad. Ce Prince ne trouva ni plus d'ennemis , ni plus de vivres que lorsqu'il avoit tenté de s'enfoncer dans la Perse.

Les Persans attendent l'armée des Turcs près le mont Taurus , la surprennent & la battent.

Toujours combattant les élémens ,
 la soif & la faim , il revint à Tauris
 qu'il sacrifia à son désespoir. En effet
 jamais sac de ville ne fut plus funeste :
 on brûla des édifices entiers , dans
 lesquels une multitude de malheu-
 reux avoient en vain cherché des asy-
 les ; & après que les soldats de Soli-
 man eurent égorgé à loisir des vieil-
 lards , des femmes & des enfans , pour
 se venger des maux qu'ils avoient
 soufferts , l'armée se mit en marche
 pour retourner en Turquie. Tachmas
 avoit envoyé un corps de troupes par
 des chemins détournés , qui attendoit
 l'ennemi au pied du mont Taurus.
 Les Ottomans , qui commençoient à
 trouver des vivres , & qui n'atten-
 doient pas une armée , se livroient au
 désordre & au plaisir de piller ; toutes
 leurs troupes étoient débandées , lors-
 qu'ils furent attaqués dans les téné-
 bres de la nuit. Le feu que l'avant-
 garde des Persans mit au camp des
 Turcs , ne fit qu'éclairer le carnage. Le
 sac de Tauris & la perte de Bagdad fu-
 rent cruellement vengés. Les Persans
 se retirèrent chargés de presque tout le
 butin que leurs ennemis avoient fait
 dans leur pays , & traînant à leur suite
 une multitude d'esclaves , de chevaux ,
 & de bêtes de somme.

J. C. 1535.

Hég. 941 &

942.

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

Les deux
Sultanes ac-
cusent Ibra-
him, & par-
viennent à le
faire étran-
gler.

Soliman, que la victoire avoit ac-
compagné jusqu'alors, ressentit vive-
ment cette perte. Il se rappelloit avec
douleur les conseils de Zulema & de
Roxelane : il répétoit souvent que ses
femmes étoient plus prudentes &
plus éclairées que le Visir, que le
Musti, que tous les Ministres & tous
les Magiciens de l'Empire, qui lui
avoient fait entreprendre la guerre
plutôt contre les élémens que contre
une Puissance ennemie ; que près de
200000 hommes avoient péri en deux
années pour la seule conquête de Bag-
dad, qu'il ne se flattoit pas de conser-
ver plus que n'avoit fait Selim. De re-
tour à Constantinople, Soliman fut re-
çu avec autant de joie, que si son en-
treprise eût eu les suites les plus heu-
reuses. Les peuples coururent en foule
à sa rencontre ; il entra par les jar-
dins du ferrail dont la terre étoit cou-
verte de tapis précieux. Il y eut plu-
sieurs jours de suite des illuminations
dans toute la ville ; mais cette pompe
n'adoucissoit pas le ressentiment de
l'Empereur. Le Visir avoit, dans le
ferrail de Constantinople, des ennemis
plus dangereux que ceux qu'il avoit
rencontrés sur les confins de la Perse.
Roxelane, après une absence de près
de deux années, reprit tout son em-

pire sur le cœur de Soliman. Les femmes turques sont tout à la fois esclaves & maîtresses absolues. L'obéissance & la crainte dans lesquelles elles sont élevées dès leur enfance, ne les rendent que plus puissantes lorsqu'elles ont su plaire à leurs tyrans. Roxelane, après avoir exagéré à son maître les tourmens que son absence & ses dangers lui avoient causés, l'assura que son Ministre avoit des intelligences secretes avec les Puissances d'Europe, & que l'intérêt de Ferdinand d'Autriche étoit la cause unique de cette guerre funeste. Zuléma, Sultane Validé, fournit à l'Empereur des écrits vrais ou supposés, que les caresses de l'artificieuse Roxelane firent croire tels qu'on vouloit qu'ils fussent, entr'autres le testament de mort du Desterdar de l'armée, étranglé depuis peu de jours pour ses malversations. Cet Officier, soit par vengeance, soit pour mériter grace dans l'autre vie, avoit écrit en mourant, que tout ce qu'on lui reprochoit avoit été fait par les ordres d'Ibrahim. Les Turcs ont une grande confiance dans la confession d'un homme qui meurt du dernier supplice. La mort d'Ibrahim fut résolue en secret entre trois personnes,

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

J. C. 1535.

Hég. 941 &
942.

dont l'une l'avoit aimé, & les deux autres l'avoient craint toute leur vie. Mais l'Empereur ne songea ni à confondre son favori, ni à lui fournir les moyens de se disculper. Ibrahim avoit toujours eu, & conservoit encore dans ce moment un tel ascendant sur son maître, que ce maître redoutoit la présence d'un serviteur qu'il croyoit un traître, & qu'il consentoit à faire mourir. Ibrahim fut étranglé pendant son sommeil; & il ne fut jamais que son maître l'avoit condamné.

Barberouffe
vient à Constantinople.
Son origine.

La guerre de Perse & la mort du Grand Visir ne furent pas les seuls événemens remarquables de ce temps. Tandis que Soliman cherchoit des conquêtes en Asie, on conquéroit & on perdoit en Afrique des Royaumes en son nom. Ce Prince avoit toujours été jaloux de la marine des Chrétiens, bien supérieure à la sienne, & surtout des succès d'André Doria, Amiral de Charles-Quint, qui lui avoit pris Coron, place maritime très-importante. Soliman avoit en vain cherché parmi ses sujets un rival à opposer à ce fameux marin; aucun de ses hommes de mer ne réunissoit les parties si nécessaires dans cette profession. Enfin, avant son expédition de Perse, il avoit trouvé chez les Maures

d'Afrique ce que ses Etats n'avoient pu lui fournir. Ce grand homme de mer fut Aliaden, célèbre sous le nom de Barberouffe, Souverain, ou plutôt usurpateur d'Alger. Il est nécessaire de faire connoître ce Maure qui joue un grand rôle dans l'histoire de Soliman. Aliaden ou Barberouffe étoit fils d'un potier de terre de Mitilene; il avoit eu un frere, & tous deux, dès leur jeunesse, avoient quitté le métier de leur pere pour celui de pirate. Ils avoient l'un & l'autre tant de talens & tant de courage, qu'après avoir long-temps désolé les côtes de l'Espagne & de l'Italie, ils soulevèrent Alger qui n'étoit qu'un réceptacle de brigands comme eux. Le frere aîné de Barberouffe devint Souverain de ces pirates; il mourut bientôt sans enfans. Barberouffe n'eut pas de peine à lui succéder, & il continua avec ses sujets, ou si l'on veut avec ses complices, les brigandages qui formoient les seuls revenus de sa souveraineté. Sinan Pacha & Ibrahim déterminèrent ce Souverain à venir servir leur commun maître. Soliman lui fit promettre de l'élever dans l'instant même à la dignité de Pacha du banc & de Capitan Pacha, ou seul Pacha de la mer. Barberouffe, qui aimoit mieux

J. C. 1535.

Hég. 941 &

942.

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

servir Sofiman que le combattre, consentit à quitter Alger pour se rendre à Constantinople. Il mena avec lui un autre aventurier, dont les prétentions pouvoient devenir utiles à l'Empereur des Turcs. C'étoit Arafchid, fils de l'usurpateur de Tunis. Ce petit Royaume, situé sur les côtes de Barbarie, entre Tripoli & Alger, avoit autrefois été soustrait à l'autorité du Roi de Maroc, par un Gouverneur, nommé Mahomet, qui, ayant profité des victoires des Espagnols sur les Maures, s'étoit rendu indépendant. Ce Mahomet avoit eu trente-quatre fils de différentes concubines. Le dernier de tous, nommé Mulei Ascen, par une suite de l'empire que sa mere avoit su prendre sur un vieillard foible & injuste, fut déclaré publiquement successeur de son pere. A la mort du vieil usurpateur, Mulei Ascen, maître de la liberté de ses freres, les fit périr tous. Un seul échappa à la proscription, & courut à Alger réclamer la protection de Barberouffe qui se dispoisoit déjà à se rendre à Constantinople. Arafchid, c'étoit le nom du Maure fugitif, fut obligé de suivre à Constantinople Barberouffe, qui lui promettoit la protection du plus puissant de tous les Sectateurs de Mahomet. La flotte du Sou-

Barberouffe
 mène à Con-
 stantinople le
 Prétendant
 au trône de
 Tunis.

verain d'Alger étoit composée de quarante-trois vaisseaux, partie flutes, partie galeres, qui, pendant toute la route, firent quelques dégâts sur les côtes. Arrivé à Constantinople, il fit présent à l'Empereur de plusieurs jeunes filles richement vêtues & d'une rare beauté; il lui donna aussi des lions, des léopards & d'autres bêtes féroces qui naissent dans l'Afrique: mais le don le plus considérable de tous fut la personne d'Arafchid, dont les droits fournissoient à Soliman un prétexte pour s'emparer de Tunis.

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

En effet le Prince Maure fut accueilli par Ibrahim, & même par le Grand-Seigneur de la maniere la plus flatteuse, tellement qu'Arafchid ne doutoit pas qu'un armement qu'on prépara à grands fraix, tout aussi-tôt après l'arrivée de Barberousse, ne fût destiné à le placer sur le trône de Tunis. Tous ses suivans, & même les principaux Officiers de la flotte, le croyoient comme lui. Mais, la veille de l'embarquement, Arafchid fut arrêté dans le ferrail, si secrètement, que Barberousse & trois de ses confidens intimes savoient seuls que le Prince Maure ne seroit pas sur la flotte. Le jour de l'embarquement, Barberousse, montant dans son

Il part à la tête de la flotte ottomane pour s'emparer de Tunis.

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

vaisseau, suivit une espee de litiere couverte, dans laquelle les Officiers se disoient tout bas qu'Arafchid étoit caché. Ainsi il y avoit dans la flotte trois opinions différentes sur sa destination. Barberouffe & ses plus intimes confidens savoient seuls qu'ils alloient s'emparer de Tunis au nom de Soliman. Beaucoup d'Officiers croyoient que Barberouffe alloit rétablir Arafchid sur son trône, & le gros de l'armée pensoit qu'on songeoit seulement à ravager les côtes de l'Italie. En effet Barberouffe, qui se mit en mer au moment que Soliman partoît pour la Perse, passa d'abord le phare de Messine, & causa tant d'épouvante dans le Royaume de Naples, que tous les paysans abandonnoient les côtes. Il prit quelques places maritimes le long de la Calabre; & ayant jetté la terreur jusques dans Naples & même jusques dans Rome, il tourna tout d'un coup vers l'Afrique.

Il prend Tunis plus par ruse que les armes à la main.

Barberouffe, arrivé au fort de la Goulette qui défend l'entrée très-étroite du golfe de Tunis, envoya un Officier au Gouverneur pour lui déclarer qu'il amenoit sur sa flotte son Souverain légitime, aidé de toutes les forces du puissant Empereur des Turcs. Ce barbare répondit avec

sincérité qu'il étoit l'esclave des événemens, & qu'il reconnoîtroit pour son Roi légitime celui des deux fils du dernier Souverain, qui demeureroit vainqueur. Comme on ne pouvoit aborder à Tunis qu'en passant galere à galere sous le canon de la Goulette, il étoit important de s'emparer de ce fort. Barberouffe fit dire au Gouverneur, qu'il falloit choisir entre une attaque vive ou une grosse somme d'argent. Le brigand ne balançoit pas. Comme la flotte entroit dans le golfe, la renommée apprit aux Tunisiens qu'une nombreuse armée leur amenoit un nouveau maître. Ces peuples ne savent combattre qu'en corsaires; leur ville riche & étendue étoit sans fortifications. Mulei Ascen leur Roi, dont ils étoient déjà mécontents, espérant appaiser l'émeute qui s'élevoit, en faveur de son frère, descendit du château pour parler à la multitude : mais la crainte des Turcs, la haine qu'inspiroit Mulei Ascen, l'amour de la nouveauté, peut-être aussi un esprit de justice, parloient pour Arafchid. Barberouffe, qui se préparoit à combattre, vit bientôt le rivage couvert d'une multitude désarmée qui lui tendoit les bras & qui remplissoit l'air du nom d'Araf-

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

chid. Les Turcs débarquerent , en
 J. C. 1535. criant , vive Soliman , vive Barbe-
 Hég. 941 & rouffe. Le Général étant entré dans
 942. la ville comme en triomphe , se pressa
 de s'emparer du château des Rois ,
 autour duquel il y avoit quelques
 fortifications défendues par de l'ar-
 tillerie qui dominoit sur Tunis. Les
 Tunisiens , étonnés de ne point voir
 leur nouveau maître , & de n'enten-
 dre dans la bouche des Turcs que les
 noms de Soliman & de Barberouffe ,
 demandoient Arafchid à grands cris.
 Barberouffe embarrassé dit aux Chefs
 qu'il étoit demeuré malade dans sa
 galere , & que son état ne permettoit
 pas qu'il fût transporté. Ceux-ci , qui
 commençoient à entrevoir la vérité ,
 demanderent avec instance qu'on leur
 montrât leur Souverain ; mais lor-
 qu'ils furent certains qu'Arafchid
 n'étoit pas dans la flotte , l'indigna-
 tion les arma , ils s'écrierent en tu-
 multe qu'il falloit tuer tous ces traî-
 tres. Mais ces traîtres étoient neuf
 mille soldats aguerris & bien disci-
 plinés , qui tomberent en bon ordre
 sur une populace sans chef , presque
 sans armes , & par conséquent sans
 défense. Le canon du château , dont
 Barberouffe avoit eu grand soin de
 s'emparer , foudroya la ville après un

assez long carnage : car la résistance des Tunisiens ne méritoit pas le nom de combat. Ceux qui restoit furent trop heureux de racheter leur vie, leur fortune, celle de leurs enfans & l'honneur de leurs femmes par une entière soumission. Alors Barberousse déclara Tunis la conquête du puissant Empereur Soliman, & il ajouta que la justice s'y rendroit à l'avenir en son nom.

Barberousse, croyant sans doute le fort de la Goulette imprenable, négli-
gea de fortifier la ville. Mulei Ascen, qui avoit pris la fuite aussi-tôt qu'il s'é-
toit vu abandonné par ses sujets, ne per-
doit de vue ni sa vengeance, ni les
moyens de recouvrer le trône de Tunis.
Du fond de sa retraite il imploroit le
secours de Charles-Quint. Ce Prince,
jaloux de la Puissance Ottomane, vou-
loit sur-tout faire cesser les pirateries qui
désoloient les côtes d'Italie & d'Espa-
gne. Il envoya d'abord un Génois vers
Barberousse, chargé d'une double négocia-
tion, qui, bien que contradictoi-
re, remplissoit également son objet.
L'Envoyé de Charles-Quint avoit or-
dre d'offrir à Barberousse l'alliance de
l'Empereur d'Occident, qui le recon-
noîtroit Roi de Tunis & d'Alger, qui
lui fourniroit même des secours pour
faire d'autres conquêtes sur les côtes

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

Charles-

Quint fait
vainement
des brigues à
Tunis pour
en chasser
Barberousse.

d'Afrique, à la seule condition que
 J. C. 1535. sa couronne releveroit de celle d'Es-
 Hég. 941 & pagne. Mais, tandis que ce négocia-
 942. teur paroïssoit vouloir détacher Bar-
 berouffe des intérêts de Soliman, il
 proposoit sous main aux habitans de
 Tunis de chasser l'usurpateur, & de
 soumettre cet Etat à Mulei Ascen, le
 fils de leur Roi qui avoit été Roi lui-
 même. Barberouffe découvrit cette in-
 trigue, & sans respecter le droit des
 gens, que l'Envoyé de Charles-Quint
 avoit violé le premier, il le fit étran-
 gler sur l'heure. L'Empereur décon-
 certé, envoya au Pape, au Roi de
 France, au Roi de Portugal, à Pierre
 Dupont, nouveau Grand-Maître de
 Malthe, qui venoit de succéder au res-
 pectable Villiers-l'Isle-Adam, pour
 leur représenter que l'intérêt com-
 mun étoit de chasser les Turcs & sur-
 tout Barberouffe des côtes de l'Afri-
 que. Les Chevaliers de Saint-Jean, à
 qui l'Empereur d'Occident avoit cédé
 la Souveraineté de Tripoli en même
 temps que celle de l'Isle de Malthe,
 devoient regarder Barberouffe com-
 me un voisin importun. La Religion
 arma cinq grandes galeres & dix-huit
 brigantins qui porterent deux cens
 Chevaliers. Chacun avoit deux soldats
 à sa suite au lieu de domestiques; le

Il a recours
 à la force.

Pape fournit douze galeres, & abandonna les décimes d'Espagne pour les frais de l'armement. L'Infant de Portugal s'embarqua lui-même à la tête de soixante vaisseaux ou frégates de guerre.

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

Le rendez-vous de toutes ces forces étoit à Cagliari, ville de l'Isle de Sardaigne, distante de soixante lieues des côtes d'Afrique. Charles-Quint en partit à la tête de trois cens voiles, chargées de vingt-cinq mille hommes de pied & de deux mille chevaux, sans compter un très-grand nombre de gentilshommes de toutes les nations d'Europe, qui s'embarquerent en qualité de volontaires. L'Empereur d'Occident aborda au mois de Juin, après une navigation très-heureuse, à Porto-Farina, autrefois Utique, ville fameuse par la mort de Caton. Cependant Barberousse avoit fait chercher des secours dans Gerbes, dans Tremecen, dans les autres Etats Maures qui lui avoient fourni dix mille hommes. Il en envoya six mille pour garder le fort de la Goulette, la véritable & presque la seule défense de Tunis. Charles-Quint investit bientôt cette place par terre & par mer, & fit battre en breche avec furie, tant de dessus sa flotte que des batteries qu'il avoit établies

Charles-
Quint prend
la Goulette.

J. C. 1535.
Hég. 941 &
942.

sur le rivage. Après plusieurs jours , lorsqu'on crut les breches praticables , l'Empereur commanda quatre assauts en même temps. Les Chevaliers de Saint-Jean , sous la bannière de leur Ordre , marcherent en corps à la tête du premier. Les Espagnols , les Italiens , les Allemands attaquèrent les trois autres breches. Le Commandeur de Grolée & le Chevalier Copier d'Hieres , dont l'un commandoit les troupes de débarquement , & l'autre portoit l'étendard de la religion , donnerent à tous leurs camarades l'exemple de se jeter dans l'eau pour arriver au pied de la tour , & pour y planter des échelles. Il se fit aux quatre attaques des prodiges de valeur ; enfin , après trois heures d'un combat opiniâtre , le fort de la Goulette fut pris par les Chrétiens. Les troupes mauresques furent se ménager une retraite , & rejoignirent le gros de leur armée après des pertes considérables. Charles-Quint entrant dans la Goulette avec le Roi Mulei Ascen : voilà , lui dit-il , la porte par laquelle vous entrerez dans vos Etats.

La Goulette est à douze milles de Tunis. Barberousse comprit que l'ennemi ne lui donneroit pas le loisir de respirer. Sa place étoit mauvaise &

ne pouvoit soutenir un siege , sur-
 tout contre une armée victorieuse. Ce
 Général se repentoit trop tard de s'être
 fié sur un fort qu'il avoit cru impre-
 nable , parce que lui-même n'y avoit
 pénétré qu'avec de l'or. Barberousse ,
 qui ne comptoit ni sur les murs de
 Tunis , ni sur ses habitans , (car sa
 domination n'étoit pas affermie ,)
 crut qu'il falloit mener ses Turcs en
 rase campagne avec lui : mais il lais-
 soit dans le château vingt-deux mille
 Chrétiens de toutes nations , pris par
 lui ou par les Corsaires Africains qui
 avoient attaché leur fortune à la sien-
 ne. Ces malheureux captifs étoient
 entassés dans des souterrains appelés
 bagnes , où , privés de la lumière ,
 ils souffroient à la fois toutes les hor-
 reurs de la misere & de la servitude.
 Barberousse , qui craignoit derrière
 lui des ennemis d'autant plus dange-
 reux que leur sort étoit plus misé-
 rable , crut qu'il falloit les faire tous
 périr ; mais par un esprit d'équité qui
 subsiste entre les brigands que l'intérêt
 unit , il ne voulut pas disposer de la
 vie de tant d'esclaves sans l'aveu de
 ceux à qui ils appartenoient. L'affaire
 ayant été débattue dans le Conseil ,
 l'avidité de ces Pirates , qui espé-
 roient de grosses rançons , étouffa

J. C. 1535.
 Hég. 941
 & 942.

J. C. 1555.
Hég. 941
& 942.

leur férocité , & leur fit oublier même le soin de leur conservation. Malgré l'avis de Barberouffe & de son Lieutenant , qui répéterent plusieurs fois qu'on se repentiroit trop tard de cette imprudence , il fut résolu que les esclaves , bien enfermés & chargés de chaînes , seroient recommandés à la vigilance de leurs gardiens , tandis que les Maures sortiroient de la ville pour prévenir l'attaque. L'armée de Barberouffe , rangée en bataille , n'égalait ni en force ni en courage celle de Charles-Quint : tous ces Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem , tous ces Gentilshommes volontaires accourus de tous les pays de la chrétienté , qui brûloient de se signaler par des faits d'armes , & dont la prise de la Goulette avoit augmenté l'assurance ; ces escadrons de Gendarmes , éprouvés dans la guerre d'Europe , étoient en beaucoup plus grand nombre que les Janissaires & les Spahis , qui ne formoient pas la moitié de l'armée de Barberouffe , & qui , servant sous des Corsaires qu'ils haïssoient , avec des Maures dont ils ne connoissoient ni la langue ni la façon de combattre , désespéroient de la victoire avant que d'en venir aux mains. Ainsi la petite armée de Barbe-

rouffe offroit aux yeux toute la confusion d'un assemblage nombreux de Confédérés. La victoire se déclara en effet pour les Chrétiens ; & tandis que le Général Maure tâchoit de rallier ses soldats dispersés pour les ramener en ordre à Tunis, on aperçut de très-loin des pavillons blancs déployés sur les plus hautes tours de cette ville, les portes fermées, & le feu du canon qu'on tiroit du haut des remparts sur les premiers Musulmans qui se présenterent. Tous ces signaux annoncerent que la ville étoit sous la puissance des Chrétiens. Ce que Barberouffe avoit prévu étoit arrivé. Quoique cet habile & cruel Corsaire eût fait mettre des barrils de poudre sous les bagnes des esclaves, avec ordre à leurs gardes de les faire sauter en l'air au premier soupçon de révolte, ces braves gens s'étoient conduits avec tant d'adresse & tant de prudence, qu'ils étoient devenus les maîtres de Tunis avant que leurs surveillans les eussent soupçonnés du moindre complot. Un Chevalier de Malthe, Piémontois, Commandeur de Turin, appelé Paul Simoneï, avoit su gagner deux renégats de la garde du bague. Ils lui avoient donné des limes avec lesquelles il s'étoit débarrassé de

J. C. 1535.

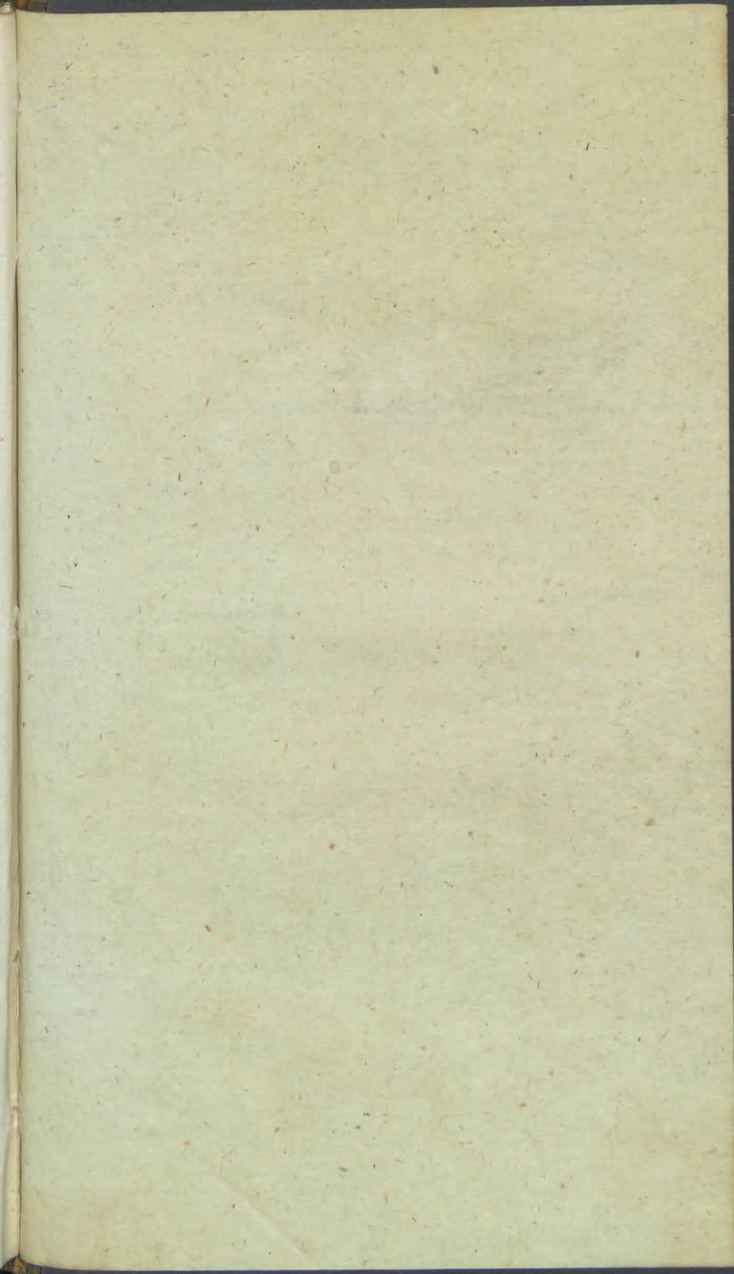
Hég. 941

& 942.

ses fers. Simoneï les ôta ensuite à ses
 J. C. 1535. compagnons d'esclavage, & tous en-
 Hég. 941. semble s'emparerent avec prompti-
 & 942. tude de leurs gardes & des portes de
 leurs prisons. Ils n'eurent pas de peine
 à trouver des armes dans une place
 dont le port étoit le rendez-vous de
 tous les Corsaires de l'Afrique. Quoi-
 que les fortifications de Tunis ne
 fussent pas bonnes, elles suffirent
 pour arrêter l'armée battue de Barbe-
 rouffe, qui se trouva entre deux feux ;
 le canon, & même la mousquetterie,
 répandue sur les remparts, en défen-
 doient l'entrée aux Maures. Tandis
 que l'armée de Charles-Quint faisoit
 un grand carnage de ces soldats dis-
 persés, Barberouffe se retira, avec ce
 qu'il put ramasser de fuyards, dans la
 petite ville de Bonne, autrefois Hyp-
 pone, célèbre par l'épiscopat de Saint
 Augustin ; & , tandis que Charles-
 Quint combloit d'honneurs Simoneï ,
 & remplaçoit Muleï Ascen sur son trône,
 Barberouffe songeoit à faire voile vers
 Constantinople ; il y trouva Soliman
 de retour de son expédition de Perse,
 qui, comme on l'a vu, n'avoit guere
 été plus heureuse que celle de Tunis.

Fin du Tome premier.





6432 KZ

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

6460 -KZ

